

H. Morse Stephe

[redacted]

LE GÉNÉRAL CLAPARÈDE


LE COMTE CLAPARÈDE,
Michel Marie
Pair de France.
de la Légion d'honneur.

[redacted] hased on the quais at Paris for ...

LE GÉNÉRAL CLAPARÈDE

Sa vie militaire, ses campagnes

D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS
provenant pour la plupart des Archives des Ministères de la Guerre et de la Marine et des Archives Nationales

Par le Lieutenant MESTRE

Instructeur à l'École militaire préparatoire de Rambouillet

> « *La division Claparède s'est couverte de gloire..... Cette action d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont histoire puisse conserver le souvenir.* »
>
> (Napoléon, 5e Bulletin de la Grande Armée, au sujet du combat du 3 mai 1809.)

PARIS

PAUL DUPONT, ÉDITEUR

14, rue du Bouloi, 4

1899

HENRY MORSE STEPHENS

LETTRE DU COLONEL THOMAS

Au Lieutenant MESTRE

Mon jeune Camarade,

Vous avez bien voulu me communiquer avant leur impression les belles pages que vous avez écrites sur le général Claparède. Elles sont le fruit de longues et consciencieuses recherches et je les ai lues avec d'autant plus de plaisir, que je me rattache moi-même, par mon père, à cette époque de luttes héroïques, pendant lesquelles ces hommes de bronze, ces généraux de la grande guerre quittaient un champ de bataille, après la victoire, pour courir à de nouveaux combats.

Et jusqu'au moment où la fatalité vint abattre de tels hommes, ils firent le tour de l'Europe en plantant partout leurs aigles victorieuses.

Des souvenirs bien précieux et bien consolants restent à ceux d'entre nous qui ont encore connu quelques-uns de ces grands guerriers.

Quelles nobles leçons ils donnaient à nos jeunes cœurs par le récit de ces faits d'armes, qui eussent semblé surnaturels, s'ils ne nous avaient pas été affirmés par des hommes en qui nous croyions comme en Dieu !

Après quinze ans d'un repos forcé, certains d'entre eux purent trouver encore l'occasion d'utiliser leur valeur et leur activité, au moment de la conquête de l'Algérie. Ils créèrent cette belle armée d'Afrique qui nous donna

les Bugeaud, les Lamoricière, les Mac-Mahon, les Bosquet, les Canrobert, et tant d'autres qui sont morts glorieusement ou ont laissé des noms vénérés.

Il ne faut pas méconnaître les leçons du passé; et, notre passé est assez glorieux pour que la génération actuelle y trouve de grands exemples à imiter, à cette heure surtout où l'égoïsme voudrait dominer tous les généreux sentiments.

Vous avez été bien inspiré en choisissant votre héros. Le général Claparède est un de ces hommes qui représentent l'esprit militaire dans sa simplicité et dans toute sa grandeur.

Toujours l'homme du devoir, il fut partout à la hauteur de la tâche qui lui était imposée; et quand, après les douloureux moments de 1814, il fut nécessaire de guérir les plaies, il accepta du nouveau gouvernement une situation qui lui permit d'être encore utile par son expérience et ses conseils.

Le soldat qui fait à sa Patrie le sacrifice de sa vie ne se croit pas libéré envers elle, lorsque l'heure de la retraite a sonné. Il pense qu'il lui reste encore quelque chose à faire. C'est pourquoi beaucoup d'entre eux consacrent leurs loisirs à d'utiles et intéressantes recherches.

Vous, mon cher Lieutenant, vous n'avez pas voulu attendre l'heure de la retraite pour vous livrer à des études sérieuses du passé. Vous débutez à peine dans la carrière militaire et, avec la netteté d'un écrivain, dans des pages pleines d'attraits et qui dénotent une véritable érudition, vous retracez, en des tableaux bien vivants, les nombreux combats auxquels le général Claparède a pris une part glorieuse.

En faisant cela, vous êtes dans le vrai. Il faut souvent regarder en arrière pour comparer le passé au présent et ne pas se laisser étourdir par ce qu'on appelle le Progrès.

Le progrès n'a de valeur qu'en s'appuyant sur l'expérience du passé; alors il se développe avec les nécessités du présent et l'avenir le confirme; sinon il reste un feu de paille bien vite éteint.

Bon courage! Persévérez dans cette voie; c'est la bonne! Je vous félicite sincèrement pour l'œuvre si complète que vous avez entreprise. Vous l'avèz menée à bonne fin et, pour votre coup d'essai, vous avez été heureusement inspiré.

Recevez, mon cher Lieutenant, mes sympathiques encouragements et tous mes vœux pour le succès de cette intéressante étude.

Cordiale poignée de main.

Colonel THOMAS.

AVANT-PROPOS

Le vaillant soldat dont nous avons essayé de retracer la vie militaire, a été surtout un homme d'action. *Res, non verba!* telle est la devise qui lui conviendrait.

Digne sous tous les rapports de compter parmi ces illustres guerriers du Premier Empire, si habiles dans l'art de manier des troupes, Claparède a partagé le sort de la plupart d'entre eux : l'histoire n'a pas donné à cette figure tout le relief qu'elle méritait.

Nous ne devons pas en être surpris. La personnalité de l'Empereur n'a-t-elle pas ébloui à cette époque tous les regards? C'était l'astre éclatant auprès duquel les satellites qui gravitaient autour de lui ne pouvaient avoir qu'un bien pâle reflet.

Combien de généraux de valeur qui, en d'autres temps, eussent paru extraordinaires, ont passé alors inaperçus!

Sans doute les noms de Murat, Ney, Lannes, Davout, Masséna, font revivre à nos yeux une série de brillants faits d'armes et de victoires ; mais que savons-nous de Reynier, Saint-Hilaire, Legrand, Pajol, Molitor, Espagne, Claparède et de toute cette pléiade de héros dont le souvenir se perpétue sur la pierre de l'arc de triomphe de l'Étoile? Leurs exploits sont inconnus, leurs noms sont oubliés. Est-ce donc là une raison pour les laisser dans l'ombre et ne vaut-il pas mieux que chacun, dans sa sphère et selon ses moyens, travaille à les sauver du naufrage de l'oubli? Nous n'aurons jamais assez d'hommes illustres à admirer, assez de beaux exemples à suivre.

On l'a compris dans ces dernières années. Quelques célébrités du Premier Empire ont reconquis le renom

qu'elles n'auraient jamais dû perdre ; une sorte de renouveau les a fait refleurir à nos yeux et il semble que cette résurrection inattendue ait placé désormais sur leur front l'auréole de l'immortalité. On dirait presque que, par l'effet d'une entente générale, on a pris à tâche de rappeler de nos jours, par tous les moyens, le souvenir de tout ce qui se rattache à l'épopée napoléonienne. Biographies individuelles, notices, mémoires, journaux, correspondances inédites ont été imprimés. Les places publiques se sont ornées de nouvelles statues. Rien n'a été négligé quand il s'est agi de remettre en pleine lumière des hommes de guerre oubliés la veille, mais qui, dans le temple de la gloire où Napoléon occupait le premier rang, devaient trouver leur place comme demi-dieux.

Qui est-ce qui connaissait, en dehors peut-être d'un petit nombre d'érudits, les barons Marbot et Thiébault, avant la publication de leurs *Mémoires ?* Et cependant, grâce à leurs écrits, ces deux généraux ont acquis une renommée posthume qui les a élevés bien haut dans l'opinion générale. A Dieu ne plaise que nous voulions contester leur mérite ! Mais, il nous sera bien permis de le dire, l'histoire enregistre moins souvent leur nom que celui des généraux dont nous avons déjà parlé, et, si ceux-ci avaient eu les loisirs, les talents ou la volonté nécessaires pour narrer les faits et gestes de leur longue et glorieuse carrière, nul doute qu'ils ne nous eussent appris sur leur compte des choses merveilleuses.

Le général Claparède a été du nombre des trop modestes. Il n'a pas écrit son Journal et ne nous a pas laissé une volumineuse correspondance. Aussi combien de petits faits resteront ignorés, de ces faits qui, sans intéresser l'histoire d'une époque, font le charme d'une biographie et la rendent moins aride. Nous regrettons vivement cette lacune, car notre travail y aurait gagné en intérêt ou même serait devenu tout à fait inutile.

Nous n'insisterons pas sur la valeur militaire de

Claparède ; l'épigraphe placée en tête de ces pages la proclame assez haut.

Mais Ebersberg n'est qu'un fait isolé. Dans combien d'autres circonstances notre général n'a-t-il pas montré des qualités brillantes ! Nous le verrons successivement déployer son activité contre les Chouans, en Italie, à l'armée du Rhin, dans les Antilles, et, à partir de 1805, avec la Grande Armée, parcourir plusieurs fois l'Europe d'un bout à l'autre, depuis le camp de Boulogne jusqu'en Autriche, depuis l'extrémité occidentale de la péninsule ibérique jusqu'à l'antique capitale de la Russie.

On comprendra cependant qu'au milieu des événements d'une aussi grande époque, en étudiant le rôle joué par un seul personnage, il nous aurait été difficile de l'isoler complètement. Pour rendre notre récit compréhensible, pour expliquer certaines situations imprévues, il nous a fallu entrer dans des détails historiques du domaine général ; nous les avons alors rapidement esquissés.

En outre, avons-nous déjà dit, Claparède ne nous a laissé aucune relation touchant sa vie militaire. Les notices très succinctes, écrites à son sujet, ressemblaient fort à de simples états de services. Nous avons donc cherché les éléments de cette biographie dans les archives des ministères de la Guerre et de la Marine, dans les Archives Nationales et dans celles de quelques communes où le général a passé une partie de son existence. C'était là, pensons-nous, le seul moyen d'obtenir le maximum d'exactitude au moyen des documents les plus authentiques (1). Et, comme notre

(1) A ce sujet, nous devons des remerciements particuliers à MM. Gaudin, bibliothécaire de la ville de Montpellier, et Martinien, chargé de la communication des documents au ministère de la Guerre, pour les pièces qu'ils ont bien voulu nous communiquer ou les renseignements qu'ils nous ont fournis.

ambition consistait simplement à rassembler sur Claparède le plus de faits possible, en fouillant dans les pièces manuscrites du temps, nous n'avons pas craint de poursuivre jusqu'au bout un labeur ingrat et parfois difficile.

Faute d'encouragements extérieurs, les découvertes successives que nous avons faites nous ont servi de stimulant. Au fur et à mesure que nous l'avons étudiée, la physionomie particulière de Claparède nous est apparue avec plus d'éclat, les campagnes auxquelles le général a pris part nous ont semblé plus intéressantes.

Puisse la même impression se dégager pour tous de la lecture de cette biographie !

Pour nous, nous serons heureux si, par notre modeste travail, nous avons pu ajouter une page à l'histoire militaire des premières années de ce siècle, époque de luttes héroïques, gigantesques, surhumaines, dont l'étude sera toujours féconde en enseignements.

Rambouillet, le 19 avril 1899.

CHAPITRE I

PREMIÈRES ANNÉES

(1770-1793)

FAMILLE DE CLAPARÈDE. — MAISON PATERNELLE. — VILLE NATALE. — JEUNESSE DU FUTUR GÉNÉRAL. — SON CARACTÈRE. — RÉORGANISATION JUDICIAIRE DE 1790 ET SES CONSÉQUENCES. — LA FAMILLE TECKELENBOURG. — PORTRAIT DE MICHEL. — SON ENRÔLEMENT DANS LE 4e BATAILLON DE VOLONTAIRES DE L'HÉRAULT. — SON PREMIER MARIAGE.

Marie-Michel Claparède naquit à Gignac (1), dans le département de l'Hérault, le 28 août 1770. Son père Jean-Baptiste, avocat en Parlement, occupait à la viguerie (2) de cette ville, le siège de procureur du roi. Sa mère se nommait Marie Avellan.

(1) Petite ville située sur la rive gauche de l'Hérault, entre Montpellier et Lodève. — Toutes les dates citées dans cette biographie sont prises sur des pièces authentiques et manuscrites de l'époque.

(2) La viguerie de Gignac, érigée en 1342, sous Philippe VI de Valois, a existé jusqu'en 1790.

Ces deux noms appartenaient à la bourgeoisie ; ils brillaient au premier rang avec ceux des familles les plus anciennes et les plus honorables du pays.

Comme il ressort des actes de la paroisse de Saint-Pierre-ès-Liens conservés aux archives communales, les Claparède, notaires de père en fils pendant plus de cent ans, étaient entrés ensuite dans la magistrature. Grâce à leurs talents, ils n'avaient pas tardé à se créer une haute situation à la Cour et, vers la fin du XVIII[e] siècle, ils se trouvaient alliés aux membres les plus éminents du barreau de Montpellier.

Les Avellan comptaient parmi leurs ascendants des greffiers consulaires, des chirurgiens, des avocats et un paléographe distingué.

Le procureur du roi habitait alors, à proximité du tribunal, une maison bourgeoise, sise dans une des rues les plus animées de l'époque (1). Cette maison, où grandit le futur général, existe encore de nos jours avec son cachet primitif de simplicité.

Les époux Claparède avaient eu cinq enfants, dont deux morts en bas âge. Il leur

(1) Rue Daurade.

resta deux fils et une fille, possédant tous les trois les qualités spéciales de leur père : beauté des traits, haute stature, esprit vif, fin et pénétrant.

L'aîné des fils, Nicolas, après de fortes études, embrassa la carrière paternelle, où il se distingua dans la suite. Le second, Michel, qui devait devenir un jour le héros de la famille, ne fut jamais tenté de pénétrer les secrets de la jurisprudence. Tout ce qui touchait au Code, aux Institutes ou aux Pandectes le laissait indifférent et, il faut bien le dire aussi, son instruction n'avait pas été achevée. Néanmoins, le milieu intellectuel dans lequel il vivait, ne laissa pas de lui être profitable. Remarquablement doué au point de vue des dons naturels, il put acquérir, presque sans travail, une foule de connaissances qui, pour le moment, le mettaient bien au-dessus du niveau moyen des écoliers de son entourage et devaient lui permettre plus tard de tenir une place honorable au milieu de l'aristocratie de l'armée.

Le jeune Michel vécut jusqu'aux premières années de son adolescence sans vocation bien définie. Batailleur de sa nature, peut-être rêvait-il déjà de combats, lorsqu'on lui racon-

tait l'histoire de sa ville natale ou qu'il s'arrêtait lui-même devant les monuments des temps anciens.

La ville de Gignac, connue sous un autre nom (1), dans les annales de la Septimanie et du Languedoc, jouissait avant la Révolution d'une certaine prospérité. Un château fort dominé par une tour majestueuse, d'épaisses et antiques murailles percées de huit portes flanquées de tourelles frappaient encore les regards. Michel n'ignora pas la signification de ces vestiges du passé. Il apprit aussi les embellissements et les bouleversements successifs procurés à la cité par la conquête romaine, les invasions des Visigoths et des Sarrasins, les différentes guerres de religion depuis les Albigeois jusqu'aux Dragonnades. En tout cas, les assauts nombreux qu'avait subis le pays lui étaient rappelés annuellement par un simulacre de combat existant encore aujourd'hui (2) et qui a la prétention de

(1) Aux premiers siècles de l'ère chrétienne, Gignac s'appelait Tourette, traduction de *Turetum*, du nom du préfet romain Turetius. D'aucuns pensent que Gignac est l'ancien Vindomagus de César.

(2) Ce combat porte le nom de Sinnibellet (du latin *signum belli*, image de la guerre) ; il a lieu tous les ans sur une place publique, le jour de l'Ascension ; les combattants sont revêtus de vieilles armures.

représenter la lutte des anciens habitants contre les envahisseurs barbares. Tous ces souvenirs ont bien pu n'être pas étrangers plus tard à la brusque détermination, prise par notre jeune héros, d'embrasser la carrière des armes.

Quoi qu'il en soit, à cette période de la vie où l'âme, semblable à une cire molle, reçoit facilement les impressions les plus diverses, à cet âge si difficile qui conduit de l'adolescence à la jeunesse, Michel Claparède échappa dans une certaine mesure à la direction bienfaisante de la famille. Avide de liberté et d'indépendance, il était plus souvent au mas (1) qu'à la maison. Insouciant de son avenir, il préférait les fêtes au travail, les amusements aux exercices scolaires.

Beau garçon, de prestance à la fois élégante et forte, plein de gaieté et de fougue printanières, dépensier par-dessus tout, il était attendu avec impatience dans toutes les réunions légères dont il devenait vite le boute-en-train.

(1) Dans le Midi, le mot *mas* signifie domaine ou maison de campagne. Les Claparède possédaient à cette époque le mas d'Aumières, situé à environ 1.500 mètres de la ville ; aujourd'hui propriété Saint-Jean.

Ces détails pourront paraître puérils, mais non tout à fait indifférents. Il est curieux de se rapporter aux premiers actes des hommes destinés à accomplir dans la suite de grandes choses ; il est intéressant de voir par combien de phases, de luttes intérieures ils ont dû passer avant de parvenir à se transformer eux-mêmes.

Le jeune Michel devait avec l'âge subir d'heureuses métamorphoses, mais en attendant, son avenir n'apparaissait pas sous un jour bien brillant. Tout le monde disait bien haut : cet enfant est trop gâté ; il ne fera jamais rien de bon. Le procureur du roi le savait et en gémissait. Il eût voulu inculquer l'amour du travail à cette nature plutôt insouciante que paresseuse. Dans ce but, il prenait lui-même parfois la place de précepteur et profitait des loisirs laissés par le tribunal pour parfaire l'instruction et l'éducation de son fils. Malheureusement, ces loisirs ne pouvaient être ni fréquents ni de longue durée, à cause de l'étendue considérable du ressort de la viguerie (1). Chaque jour, de nouvelles

(1) 108 villes ou villages des diocèses de Montpellier, Béziers et Lodève ressortissaient à la viguerie de Gignac.

affaires venaient contrecarrer la volonté paternelle en l'empêchant de poursuivre la tâche commencée.

Bientôt des événements imprévus forcèrent la famille Claparède à quitter le pays natal.

Voici dans quelles circonstances se produisit cette émigration.

Nous arrivions à l'année 1790. L'Assemblée Constituante, sortie de la réunion des États-Généraux, poursuivait avec ardeur ses travaux de réforme. Elle avait remanié la France de la Monarchie, supprimé les provinces, créé les départements et les districts. Avec l'administration départementale s'imposait une nouvelle organisation judiciaire plus conforme au nouveau fractionnement du pays. Aussi, voyons-nous disparaître les petites cours de justice qui n'ont pas leur siège dans un chef-lieu de territoire. C'est ainsi que la viguerie de Pézenas se fond dans le tribunal déjà existant de Béziers et que celle de Gignac est transportée à Lodève, ville qui, pendant plus de cinq cents ans, avait dépendu de sa juridiction.

Mais ces changements ne s'opèrent pas sans quelques remaniements dans le personnel. J.-B. Claparède, remplacé naguère dans ses fonctions de procureur, est nommé président du

nouveau tribunal. Obligé, par suite, de changer de résidence, il se décide à éloigner son jeune fils et à le livrer à lui-même, afin de le mettre aux prises avec les difficultés de la vie.

Pourquoi Michel fut-il alors envoyé à Cette? Qu'allait-il y faire? Par quel hasard ou par quelles influences se trouva-t-il amené chez un des personnages les plus marquants de la ville? Nous n'en savons rien. Mais ce qui est certain, c'est qu'il vécut dans la famille Teckelenbourg.

Le chef de cette famille, Jean-Gérard Teckelenbourg, était natif de Brême, l'une des trois villes libres de l'Allemagne; il appartenait à la plus haute noblesse du Hanovre. Son aïeul, Adolphe von Teckelenbourg, s'était distingué comme général (1) dans les dernières années du dix-septième siècle et au début du dix-huitième.

Jean-Gérard, né d'une mère française, avait beaucoup voyagé en France pendant sa jeunesse. Il finit par se fixer à Cette en 1764 et conquit chez nous ses lettres de naturalisation

(1) Le général von Teckelenbourg, né le 28 juillet 1655, mort le 7 novembre 1718, a son tombeau dans l'église de Wersen (Westphalie).

en épousant une jeune fille originaire d'Agde, dont il eut de nombreux enfants (1).

Claparède fut considéré comme l'aîné de la famille. Il se plut dans ce milieu où croissait autour de lui un gracieux essaim de jeunes beautés. Il se fit aimer grâce à son entrain, à sa jovialité, à son intelligence, à son esprit naturel.

En dehors de ces qualités que l'on pourrait dire exclusivement psychologiques, il en possédait d'autres tout extérieures qui ne devaient pas déplaire. A la fraîcheur de ses vingt ans, il joignait une taille imposante et presque gigantesque, une constitution robuste, une régularité de traits qui en faisait un des plus beaux hommes de son temps. Qu'on en juge plutôt par son portrait placé en tête de ces pages. Les yeux sont vifs, limpides et d'un charme enchanteur ; l'arcade sourcilière admirablement dessinée, le nez droit et bien fait ; la bouche est expressive, la tête bien plantée ; l'ensemble de la physionomie, image parfaite de sa race, est énergique, martiale et

(1) Cf. Archives communales de la ville de Cette. — Jean-Gérard eut cinq filles et trois garçons dans l'espace de temps compris entre les années 1772 et 1785.

présente en même temps un air de bonhomie qui est loin de la déparer ; enfin les cheveux et les favoris en désordre forment au visage un cadre bizarre qui ne manque pas d'une certaine originalité.

La belle tournure, les bonnes manières du jeune homme contribuèrent beaucoup à le faire estimer par ses hôtes. Un courant de sympathie ne tarda pas à s'établir entre le nouveau venu et les enfants de la maison. Aussi, lorsque Michel, après deux ans de séjour à Cette, demanda la main de Rébecca Teckelenbourg (1), sa demande fut accueillie favorablement.

Les préparatifs terminés, les fiançailles faites, tout semblait se présenter à souhait pour le jour des noces. Mais depuis longtemps Claparède prêtait l'oreille aux bruits du dehors. Les principes de la Révolution ne pouvaient que flatter son esprit indépendant. De là à courir défendre ces principes, les armes à la main, en embrassant la carrière qui était alors la plus belle et la plus glorieuse, il n'y avait qu'un pas. L'occasion ne tarda point à se présenter.

(1) Catherine-Rébecca Teckelenbourg était née le 24 avril 1775.

Après avoir partagé l'enthousiasme général à la nouvelle des premières victoires de nos armées improvisées, le jeune Michel se reprochait de n'être pas parti avec les défenseurs de la première heure et, rêvant de les égaler, il soupirait intérieurement après le moment où il partagerait leurs périls et leur gloire. En proie à ces pensées, il regrettait de vivre dans la mollesse, quand soudain l'annonce de nos défaites se répandit comme une traînée de poudre. Nos ennemis coalisés menaçaient nos frontières en même temps que notre existence nationale. Nos armées étaient décimées et en pleine déroute. En cette extrémité, la Nation faisant appel à ses généreux enfants, de nouveaux bataillons se formèrent au chef-lieu de chaque département.

Ce fut pour Claparède le coup de foudre. Sans examiner s'il laissait une fiancée en larmes, une famille au désespoir, il ne vit que les désastres dans lesquels sa patrie menaçait de sombrer ; il n'hésita pas un seul instant et partit secrètement de Cette. Le 1er février 1793, il s'enrôlait à Montpellier dans le 4e bataillon de Volontaires de l'Hérault, formé ce jour-là même dans cette ville. Cet élan magnanime,

cette pure générosité nous montrent que nous avons désormais devant nous un homme dont les hauts faits d'armes ne sauraient plus nous étonner.

Qu'on juge de la stupéfaction de ses futurs parents et de sa propre famille en apprenant la nouvelle de son départ. Nul n'y voulait croire. Il fallut bien pourtant se convaincre de la réalité et accepter le fait accompli. Cette prompte décision ne devait pas déplaire au président du tribunal; il constatait avec joie que l'heure des résolutions viriles avait enfin sonné pour son fils. Mais il n'en était pas de même à Cette, où ce départ précipité ne laissait que tristesse et désolation..

Malgré cette différence de vues, les deux familles s'entendirent pour persuader au nouvel enrôlé qu'il messiérait, au point où en étaient les choses, de partir en campagne sans conclure définitivement l'union projetée. Claparède, partageant lui-même ces sentiments, profita de ce que son bataillon n'avait pas encore reçu de destination, pour se rendre auprès de son père, à Lodève, où déjà la jeune fille avait été convoquée. C'est dans cette ville que le mariage fut célébré le 25 février 1793.

L'arrière-petite-fille d'un général hanovrien, pas plus du reste que son entourage, ne pouvait se douter ce jour-là, qu'en épousant un capitaine de Volontaires, elle allait devenir bientôt la femme d'un général français.

CHAPITRE II

GUERRE DE VENDÉE

(1793-1797)

LE CAPITAINE CLAPARÈDE. — L'AVANCEMENT A L'ÉLECTION. — DÉPART POUR LA VENDÉE. — LES VOLONTAIRES DE L'HÉRAULT EN BRETAGNE. — CLAPARÈDE PROMU CHEF DE BATAILLON. — SES QUALITÉS MILITAIRES. — DÉMISSION IMPRÉVUE. — CONDUITE D'UNE COMPAGNIE FRANCHE. — DIVERSES OPÉRATIONS EXÉCUTÉES PENDANT QUE HOCHE COMMANDE DANS L'OUEST. — L'EMBRIGADEMENT DE L'AN IV. — CLAPARÈDE, SURNUMÉRAIRE A LA 23e DEMI-BRIGADE, RENTRE DANS SES FOYERS.

Pour ne pas interrompre le récit du mariage, nous nous sommes contenté de noter en passant l'entrée inattendue de Claparède dans l'armée. Il nous faut revenir maintenant en arrière, afin de rendre compréhensibles les dernières lignes du chapitre précédent.

Les qualités physiques et intellectuelles du

jeune volontaire avaient été vite remarquées : elles lui valurent en même temps que la sympathie de ses camarades, son élévation au grade de capitaine quatre jours après son arrivée. Cet avancement si rapide, qui pourrait paraître une erreur, réclame un mot d'explication.

Nous ne sommes plus au temps où un roi de France demandait à un lieutenant-général gentilhomme, avant de l'élever au maréchalat : « Quels sont vos titres de noblesse ? » L'Assemblée Constituante venait de supprimer les privilèges féodaux, par suite celui de la naissance, peut-être le plus inique de tous. Elle avait proclamé le droit pour n'importe quel citoyen, roturier ou grand seigneur, d'aspirer aux différents emplois. Mais, comme il arrive souvent quand il s'agit de réformes, on outrepassa ces idées d'égalité pour tomber d'un abus dans un autre abus. C'est ainsi que les bataillons de Volontaires furent autorisés à désigner par voie d'élection leurs officiers et gradés subalternes.

Cette manière de procéder présentait de bons et de mauvais côtés ; elle ne donna pas toujours d'excellents résultats. Néanmoins, en plusieurs circonstances, les choix furent heureux. Lannes, Mortier, Suchet, Gouvion-Saint-Cyr, Joubert et bien d'autres non

moins illustres franchirent rapidement, grâce à ce système, les premiers échelons de la hiérarchie. L'avenir, en révélant leurs talents, a prouvé qu'ils méritaient bien la confiance dont ils avaient été honorés. Claparède, lui aussi, devait justifier dans la suite le choix de ses camarades (1).

Avec la préparation tout à fait sommaire exigée alors des troupes improvisées, le 4e bataillon de l'Hérault, fort de 500 hommes, achevait son organisation au bout de quelques jours. Il reçut l'ordre de se rendre à La Rochelle pour faire partie de l'armée des Côtes, commandée par le général Labourdonnaye. Ce bataillon quitta Montpellier le 13 mars ; nous le retrouvons à Roanne le 2 avril suivant et c'est de là qu'il s'achemine vers l'Ouest (2).

Les Volontaires de l'Hérault arrivaient dans les premiers jours de mai à La Rochelle; ils furent aussitôt embarqués sur des frégates et dirigés sur Belle-Ile. Ils restèrent au Palais jusqu'au mois de septembre suivant. Envoyés

(1) Dans cette première campagne, l'histoire de Claparède se confondra souvent avec celle du 4e bataillon de l'Hérault dont il est un des personnages les plus marquants.

(2) Cet itinéraire, qui peut paraître étrange, est indiqué par deux lettres du ministre de la guerre au général Labourdonnaye. (Archives historiques.)

alors dans le Morbihan, ils firent partie de l'*Armée des côtes de Brest,* placée sous les ordres de Canclaux.

En ce moment la Vendée et la Bretagne étaient devenues le foyer d'une funeste guerre civile. Dans ces provinces, les idées nouvelles n'avaient pas trouvé un terrain favorable. Les populations s'étaient soulevées à la suite des derniers décrets de la Convention. Il fallut répandre beaucoup de sang, sacrifier des milliers d'hommes avant d'obtenir l'apaisement général.

Les Volontaires de l'Hérault prirent une part glorieuse à cette campagne, remarquable par l'héroïsme et l'opiniâtreté déployés de part et d'autre. C'est au milieu de ces combats incessants, de ces journées dures et pénibles qu'ils achevèrent de se connaître. Les chefs élus étaient jugés à l'œuvre et l'on pouvait apprécier déjà s'ils répondaient par leurs capacités aux espérances que l'on avait fondées sur eux.

Depuis son entrée en Bretagne, le capitaine Claparède n'avait cessé de se distinguer. De là l'estime et la confiance qui ne font que s'accroître à son égard. Aussi ne faut-il pas s'étonner que tous les yeux se tournent vers lui quand il s'agit de donner un successeur au

commandant du 4e bataillon de l'Hérault. L'élection a lieu le 22 novembre 1793. A l'unanimité le capitaine Claparède est nommé chef de bataillon, « avancement d'autant plus honorable qu'il était l'expression libre et bien flatteuse de l'estime de ses camarades pour lui » (1). Dix mois ne se sont pas écoulés depuis le jour de son enrôlement volontaire. Sa modestie n'ambitionnait pas un si haut emploi, car il en mesurait toute la responsabilité. Il savait que l'honneur du commandement, principalement dans la région où l'on opérait, était un bien lourd fardeau et comportait un surcroît de labeur, un surmenage continuel. Ayant compté sur une guerre de courte durée, Claparède ne tenait pas à l'avancement, mais après l'avoir obtenu, il s'efforça de remplir dignement sa tâche.

Il déploya, pour arrêter les progrès de la chouannerie, toute l'énergie, toute l'activité dont il était capable. Mais ennemi de ces luttes fratricides, soucieux de la vie de ses hommes, il s'efforça surtout de rivaliser de ruse avec son adversaire, d'éviter ses surprises nocturnes, de déjouer ses stratagèmes, cher-

(1) Notice publiée par les bureaux de la Renommée. (Bibliothèque Nationale.)

chant plutôt à dissiper les rassemblements, à les désarmer qu'à répandre le sang. Dès lors, mettant en pratique les principes qui l'ont guidé pendant toute sa carrière, et qui lui assuraient partout l'affection de ses subordonnés, il s'oubliait lui-même pour s'occuper d'abord du bien-être de ses soldats. Sa sollicitude pour eux ne se démentait jamais et il trouvait sa récompense dans leur dévouement. Il sut les guider si bien dans ce pays accidenté, privé de routes, entrecoupé de bois et de ravins, que l'effectif de son bataillon ne diminua pas sensiblement pendant la période où il fut appelé à le commander.

Mais il avait trop compté sur sa constitution robuste. Au bout de quatre mois, il sentit ses forces le trahir. Cette vie de privations, de fatigues, de soucis permanents commençait à l'exténuer. Tant que l'ennemi s'était montré dangereux et inquiétant, il n'aurait pas voulu déserter son poste ; devant un calme momentané les mêmes obligations n'existaient pas ; il crut non seulement ne pas forfaire à l'honneur, mais agir au contraire en homme sensé et loyal en donnant sa démission.

Claparède se trouvait alors à Vannes. C'était le second germinal de la deuxième

année républicaine (22 mars 1794). Il réunit le conseil d'administration du quatrième bataillon de l'Hérault et lui parla en termes fort dignes qui méritent d'être rapportés. « Camarades, leur dit-il, élevé par vos suffrages unanimes à la place de commandant du bataillon, je marche depuis lors à votre tête. Je croyais aller de nouveau combattre les brigands, mais du même instant que j'apprends qu'ils sont détruits, je n'hésite plus à vous donner ma démission de commandant ; ma santé dérangée et affaiblie par les fatigues ne me permet point absolument de continuer à remplir les fonctions pénibles de cette place. C'est en vain que vous insisteriez pour m'engager à y rester : ma résolution est prise et je n'en changerai certainement pas ; je n'en serai pas moins parmi vous. Je rentre dans ma compagnie et je ferai tous mes efforts pour continuer à mériter votre estime et votre amitié. »

Le conseil, ayant entendu ce langage « et voyant qu'il ferait en vain tous ses efforts pour engager ledit Claparède à continuer d'accepter le commandement du bataillon d'après la résolution inébranlable de ce dernier de quitter cette place, considérant d'ailleurs que sa santé est bien affaiblie, accepte sa démission

avec le plus vif regret, ledit Claparède s'étant comporté tout le temps qu'il a commandé ledit bataillon avec zèle, courage et distinction, de manière à mériter l'estime, la confiance, l'amitié et les regrets aussi sincères que bien mérités de tous ses camarades » (1).

Ces paroles montrent bien mieux que nous ne saurions le faire et la modestie de Claparède et l'estime profonde dont on l'entourait.

Cependant il était dit que cette volonté de s'abaisser, ce désir constant de s'effacer devant les autres ne se réaliseraient pas absolument. Au mois de mai, le général Moulin vient prendre le commandement de l'*Armée des côtes de Brest* qu'il devait conserver jusqu'en octobre. Pendant ce temps, l'ancien chef de bataillon, redescendu volontairement au grade de capitaine, lui est présenté. Moulin le charge d'organiser une compagnie franche qui opérera contre les Chouans. Cette compagnie, comme celles d'une organisation similaire, avait un secteur spécial d'opérations et jouissait d'une certaine indépendance d'allures, à cause du rôle de partisans qu'elle avait à remplir. Celui qui la commandait

(1) Archives administratives du ministère de la guerre.

devenait pour ainsi dire son propre maître. Claparède, déjà exercé à un commandement plus important, conduit à merveille les soldats qui lui sont confiés. Ses rapports avec l'autorité supérieure lui attirent d'abord les bontés du général en chef et bientôt son amitié, comme dans sa gratitude il le rappellera lui-même lorsque cinq ans plus tard il aura l'occasion d'écrire au général Moulin devenu Directeur (1).

Mais, pendant l'intérim du général Rivaud, Claparède s'empressa de venir retrouver ses camarades et de reprendre le commandement de sa compagnie au 4e bataillon de l'Hérault. Ce dernier, après s'être transporté de Vannes à Locminé, puis à Sarzeau, avait de nouveau passé la mer et se trouvait encore à Belle-Ile.

Jusqu'ici, les généraux qui se sont succédé à la tête des armées républicaines n'ont pas obtenu de résultats satisfaisants. La Convention vient de se décider enfin à envoyer en Vendée un jeune général plein de valeur, mais dont naguère elle a méconnu les mérites au point de le faire arrêter et incarcérer.

(1) Lettre de Claparède au général Moulin, directeur (1er thermidor an VII).

Hoche avait reçu le commandement des deux armées réunies des « côtes de Cherbourg » et des « côtes de Brest »; il voulut dès son arrivée réorganiser ses troupes en groupant les soldats dans la main de leurs chefs. « Il les retira, dans ce but, des villes et des bourgades où ils étaient cantonnés, et il forma, dans les campagnes, un grand nombre de camps retranchés renfermant chacun deux ou trois cents hommes qu'il tint constamment en haleine (1) ».

Ces nouvelles dispositions modifièrent la situation du 4[e] bataillon de l'Hérault qui partit de Belle-Ile pour s'établir dans un camp près de Nantes, où nous le trouvons en décembre.

A ce moment la Convention promulgua un décret d'amnistie dont le résultat fut l'apaisement de l'insurrection.

Cependant la trêve ne dura pas longtemps. Pour hâter la fin de la guerre, Hoche établit ce qu'il appelait une ligne de désarmement. C'était une série de petits postes formés en arc de cercle, à travers lesquels une armée nombreuse ne pouvait passer. Cette ligne devait aller en se rétrécissant jusqu'au moment où

(1) *Lazare Hoche*, par E. de Bonnechose (pages 110 et 111).

on aurait acculé les forces vendéennes à la mer. En prenant part à ce mouvement, le 4e bataillon de l'Hérault s'était avancé de Nantes sur le camp de Saint-Jacques, puis sur Paimbœuf, et le capitaine Claparède avait reçu la mission de conduire une des colonnes mobiles chargées de précéder les troupes et de saisir les chefs rebelles. Au mois de mars 1796, Charette était pris et son armée cessait d'exister.

Hoche nommé commandant des trois armées de l'*Ouest*, des *côtes de Brest* et des *côtes de Cherbourg*, réunies désormais sous l'unique dénomination d'« Armée des côtes de l'Océan », se transporta en Bretagne pour y opérer la pacification d'après le système qui avait si bien réussi en Vendée.

Une fois maître du pays, le jeune général en chef « y distribua ses cent mille hommes dans une multitude de petits cantonnements pour le surveiller et l'enlacer d'un réseau de fer, et il acheva ainsi de le soumettre » (1).

Le 4e bataillon de l'Hérault fut alors envoyé dans la petite ville de St-Philbert-de-Grand-Lieu. C'est là qu'il se trouvait au moment de l'embrigadement de l'an IV.

(1) *Lazare Hoche*, par E. de Bonnechose (page 191).

On sait qu'une première fois la Convention, à peine au pouvoir, s'était préoccupée du mélange des volontaires nationaux avec les corps de l'ancienne armée royale. C'est ce qu'on appela l'*amalgame*. Bientôt après (1), la dénomination de demi-brigade ayant remplacé celle de régiment, il fut convenu que « chaque demi-brigade serait obtenue par la fusion de l'un des anciens régiments avec deux bataillons de volontaires » (2). D'où le nom d'*embrigadement* donné à ce système. Les bataillons de dernière création envoyés en Vendée ne participèrent pas à cette organisation nouvelle. Du reste, c'eût été impossible à cause du morcellement des troupes sur une surface relativement considérable. C'est pourquoi nous voyons le 4e bataillon de l'Hérault conserver son autonomie pendant toute la durée de la campagne. Mais au moment où le calme semblait définitivement se rétablir dans les provinces de l'Ouest, le Directoire voulut achever l'œuvre de l'assemblée qui l'avait précédé. Il était urgent, en effet, de remettre un peu d'ordre dans nos troupes afin de pouvoir s'y

(1) Décret du 26 février 1793.

(2) Mémoires du colonel Vigo-Roussillon. — *Revue des Deux-Mondes :* août 1890, page 591.

reconnaître. Avec la formation hâtive de certains corps et la dispersion de nos armées sur une ligne d'une étendue immense, — elle s'étendait du Zuiderzée au détroit de Messine — il était arrivé que des numéros de certaines demi-brigades restaient vacants ; d'autres, au contraire, faisaient double emploi. Ces anomalies ne pouvaient subsister. Un premier décret du 18 nivôse an IV (7 janvier 1796) réduisit à cent le nombre des demi-brigades d'infanterie de ligne et à trente celui des demi-brigades d'infanterie légère. Un second décret du 29 ventôse (18 mars) décida que les nouvelles demi-brigades tireraient au sort le numéro qu'elles devaient prendre entre elles. Ce tirage s'effectua peu après et un nouvel arrêté du 10 germinal an IV (29 mars 1796) prescrivit que la 18ᵉ demi-brigade *bis* d'infanterie légère prendrait le numéro 23. Cette 23ᵉ demi-brigade légère ne fut définitivement constituée que le 25 messidor de la même année (12 juillet) (1). Tous les éléments de la 18ᵉ *bis*, alors dans les Alpes, et plusieurs détachements (2)

(1) D'après l'historique manuscrit du 98ᵉ de ligne, formé de la 23ᵉ demi-brigade d'infanterie légère, par le lieutenant Albert.

(2) Non plus comme au premier embrigadement, avec des bataillons entiers.

de bataillons de Volontaires, entre autres du 4ᵉ bataillon de l'Hérault, contribuèrent à sa formation. Mais les cadres de cette demi-brigade étant complets en officiers, Claparède y fut versé comme capitaine surnuméraire.

Or, presqu'en même temps (1), l'armée des *côtes de l'Océan* était dissoute. Quelques jours plus tard (2), le Directoire décrétait que les officiers à la suite des corps se trouvant à l'intérieur rentreraient dans leurs foyers. Cet arrêté atteignait Claparède. Toutefois, il resta encore dans l'Ouest jusqu'aux premiers jours de l'année 1797, époque de la pacification définitive de la Bretagne. Il revint alors à Cette avec la satisfaction d'avoir payé sa dette à la patrie.

(1) 1er vendémiaire an V (22 septembre 1796).

(2) 5 vendémiaire an V (26 septembre 1796).

CHAPITRE III

CAMPAGNE D'ITALIE

(1798-1799)

Claparède est rappelé pour conduire un détachement de conscrits en Italie. — Marche contre les Piémontais. — Commandant militaire des places de Milan, Plaisance et Gênes. — Promu pour la seconde fois chef de bataillon. — Notes données au commandant Claparède. — Le général Moreau est désigné pour prendre le commandement de l'armée du Rhin. — Il emmène Claparède comme adjoint a l'État-Major.

Depuis bientôt dix-huit mois, Claparède se reposait auprès des siens des fatigues d'une longue guerre. Mais quatre années de campagne avaient modifié son caractère et orienté définitivement ses aspirations vers la carrière des armes. Aussi son éloignement des troupes lui pesait-il extrêmement, malgré les dou-

ceurs qu'il goûtait au foyer domestique auprès de sa femme et de ses deux filles (1). On se battait sur d'autres théâtres, il devait marcher; tel était du moins son désir. La certitude de savoir que pendant son absence sa petite famille ne manquerait de rien, et l'état présent de sa santé lui permettaient d'entretenir ces sentiments. Il n'attendait donc que le moment où on le rappellerait pour donner de nouvelles preuves de son dévouement à la patrie, et pour conquérir, avec de nouveaux lauriers, le rang auquel les ressources de son intelligence l'autorisaient à prétendre.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. En ce moment les hostilités menaçaient de recommencer au delà des Alpes. Les rois de Naples et de Sardaigne nourrissaient l'espoir de soustraire leur pays au pouvoir des Français et de le replacer sous la puissance oligarchique ou monarchique de ses anciens maîtres. De son côté, depuis le traité de Campo-Formio, l'Autriche, maîtresse du territoire vénitien, aspirait à reprendre la suprématie dans la vallée du Pô; en attendant, elle concentrait ses troupes sur les bords de l'Adriatique. Des menaces

(1) L'aînée était née en 1793, la seconde venait de naître au mois de janvier 1798.

sourdes on pouvait passer d'un moment à l'autre à l'attaque.

En présence de cette éventualité, le renforcement de l'effectif de nos armées dans la péninsule italique s'imposait, surtout dans la partie septentrionale où nos soldats, rassemblés sur le territoire de la République cisalpine, étaient menacés de toutes parts.

Le 16 brumaire an VII (7 novembre 1798), un premier détachement de conscrits du département de l'Hérault se rendit à l'armée d'Italie; il était conduit par Claparède, heureux de reprendre la vie des camps. Le capitaine de la 23me demi-brigade fut appelé à la réserve de Milan, commandée par le général Dessolle. Les troupes françaises de la Lombardie étaient alors placées sous le commandement en chef de Joubert.

A peine arrivé dans le Milanais, Claparède entra en campagne et se battit contre les Piémontais. Joubert avait reçu l'ordre de s'emparer des Etats de Charles-Emmanuel IV, qui, sous prétexte de repousser les incursions des Liguriens, avait fait une levée de soldats considérable et menaçait de couper nos communications. A l'approche des troupes françaises, les Piémontais, après leur avoir

opposé une faible résistance, avaient battu en retraite et s'étaient portés sur Turin où les avaient suivis les divisions Montrichard, Victor et Dessolle. Le roi de Sardaigne, tout surpris de la rapidité de notre marche, dut renoncer à ses droits sur le Piémont, quitter sa capitale et se retirer dans les Etats Sardes.

Le général en chef s'installa dans le palais du roi et les divisions regagnèrent les cantonnements qui leur avaient été affectés précédemment. La réserve de Milan, dont faisait partie le capitaine Claparède, revint alors dans la Lombardie.

Cependant, dès les premiers jours de l'année 1799, Joubert, contrarié dans ses vues par les agents du Directoire, demandait à être relevé de son commandement. Il quittait l'armée d'Italie le 2 février. Le général Delmas d'abord, puis Sainte-Suzanne furent chargés de l'intérim. Enfin, le 12 mars, le successeur désigné, Schérer, arriva à Milan avec le titre de commandant en chef de l'armée d'Italie et de Naples. Mais déjà l'armée autrichienne exécutait derrière l'Adige des mouvements indiquant qu'elle était prête à une vigoureuse offensive.

Schérer eut à peine le temps de se recon-

naître, de prendre ses dispositions et de diriger ses troupes vers le quadrilatère.

Claparède ne prit aucune part aux opérations qui eurent lieu autour de Mantoue. Il resta à Milan comme commandant militaire de la place.

Il ne faut pas oublier en effet qu'il était toujours surnuméraire à la 23me demi-brigade d'infanterie légère. Or, cette demi-brigade, provenant, comme nous l'avons vu, des éléments de la 18e bis, se trouvait dans les Alpes sous les ordres de Kellermann au moment de l'embrigadement de l'an IV, c'est-à-dire au moment où elle prit le numéro 23. Elle n'avait point participé à la campagne de 1796 et, pour le moment, elle occupait la Corse. Par conséquent Claparède n'avait aucun commandement effectif. Cette situation explique le choix qui est fait de sa personne pour l'emploi dont il est investi.

Nous ne savons rien de positif sur son séjour à Milan. Quelque temps après, dès le mois d'avril 1799, nous le retrouvons avec les mêmes fonctions à Plaisance. Ici, la situation devient plus difficile. Les Autrichiens devant lesquels nous avons battu en retraite en repassant successivement le Mincio, la Chièse

et l'Oglio, occupent une bonne partie du pays. Les Russes, conduits par Souvaroff, ont déserté leurs steppes lointains pour prêter main forte à la coalition ; déjà ils descendent des Alpes et feront bientôt leur entrée dans la capitale des Lombards (28 avril). Il importe de surveiller attentivement le cours du Pô dans la direction de Crémone, la vallée de l'Adda et la route qui, par Borgo-San-Donnino se dirige vers Parme et Modène, afin de renseigner l'état-major général sur les agissements de l'ennemi. Le capitaine Claparède fait exécuter journellement des reconnaissances par les troupes de la place; il expédie chaque jour rapports sur rapports ; en un mot il exerce une surveillance constante et s'acquitte de ses fonctions au point de mériter les éloges de ses chefs.

Le général Dessolle, mis à la tête de l'état-major, lui écrit le 22 avril : « Je ne puis qu'applaudir au zèle et à l'exactitude que vous apportez à m'instruire de ce qui se passe dans le pays que vous commandez » (1).

(1) Lettre du 3 floréal an VII : au citoyen Claparède, capitaine à la 23e demi-brigade, commandant militaire de la place de Plaisance. (Registre de correspondance, n° 3). — Archives historiques.

Mais bientôt Schérer, fatigué de ses insuccès, supplie à son tour le Directoire de lui donner un successeur; il a pris sur lui de retenir Moreau appelé à remplacer Jourdan sur le Rhin; il le désigne comme le plus capable de sauver la situation. Cet appel est entendu et la direction des troupes passe en des mains plus habiles.

Le général Dessolle conservait, auprès du nouveau commandant de l'armée d'Italie, les fonctions de chef d'état-major. Il lui signala les services rendus par le capitaine Claparède dans le commandement de la place de Plaisance et bientôt il le fit admettre comme adjoint à l'état-major général (21 floréal an VII — 10 mai 1790).

Le lendemain, Moreau lui confiait un poste plus important en lui donnant le commandement de la place de Gênes. Dans ces nouvelles fonctions, précédemment remplies par un chef de bataillon (1), le jeune capitaine allait faire preuve de tact, de discernement, de fermeté, ainsi que d'une activité peu ordinaire.

---

(1) Claparède remplaçait le chef de bataillon Lamartillière nommé chef de brigade et lui-même devait être remplacé par un chef de brigade, ce qui donne une idée de l'importance de ce commandement. — Voir p. j.

Le général Pérignon, dont il dépendait, devait lui donner les instructions nécessaires, et fixer les attributions de son subordonné quant à ses rapports avec les autorités liguriennes, et à la police intérieure des Français dans la place dont il était spécialement chargé. Son service comportait en outre l'escorte des prisonniers, et pour cela quatre compagnies d'infanterie et deux escadrons de cavalerie étaient mis à sa disposition (1); il devait s'entendre à ce sujet avec le chef de brigade Lamartillière qui avait ces troupes sous ses ordres immédiats.

En ce moment, les forces principales de l'armée, évaluées à une vingtaine de mille hommes, se rapprochaient des Apennins. Moreau, dont la position devenait très critique, les concentrait aux environs d'Alexandrie, bien résolu à tenir ferme jusqu'à l'arrivée de l'armée de Naples. Mais pour permettre à celle-ci d'effectuer sa jonction par la côte de la Méditerranée, il importait de conserver à tout prix la capitale de la République ligu-

(1) Lettre du général Dessolle au citoyen Claparède, commandant la place de Gênes, datée du 15 messidor (3 juillet 1799). (Registre de correspondance n° 4.) — Archives historiques. — Voir p. j.

rienne, convoitée par le généralissime des Austro-Russes, et d'entretenir dans cette ville de grands approvisionnements. En conséquence, le général en chef prit des mesures très énergiques. Par un arrêté daté des premiers jours de juillet, il prescrivit de faire sortir de Gênes toutes les bouches inutiles et d'interdire l'accès de la cité à quiconque n'appartiendrait pas à l'armée (1).

Claparède devait surveiller avec soin l'exécution de ces prescriptions et s'entendre avec le consul français Belleville, afin de confier à la garde des troupes françaises les postes et les portes que l'on jugerait opportun de tenir, en vue du maintien de l'ordre. Ces dispositions mettaient sur les dents le petit nombre de soldats français réunis dans la ville. Il fallut toute l'énergie du commandant militaire de la place pour les empêcher de se soustraire, par des maladies simulées, à la décision du général en chef. Celui-ci avait alors son quartier général à Conégliano.

A l'occasion du 14 juillet 1799, Moreau voulut récompenser quelques braves de son

(1) Copie de l'arrêté envoyé à Claparède par le général Dessolle le 21 messidor. (Registre de correspondance nº 4.) — Archives historiques.

armée en leur donnant de l'avancement. Il ne pouvait oublier en cette circonstance le capitaine Claparède qu'il voyait fréquemment à l'œuvre, et auquel il avait fait parvenir plusieurs fois le témoignage de sa satisfaction.

Du reste, sa situation de commandant de la place de Gênes le désignait tout naturellement pour le grade supérieur. Par décision du 26 messidor an VII, le capitaine de la 23e demi-brigade d'infanterie légère était nommé chef de bataillon, et restait affecté à son ancien corps. Les titres qui lui ont valu de l'avancement figurent dans l'acte de nomination ; ils nous apprennent que cet avancement est « la récompense de ses talents militaires, de sa conduite distinguée et des services rendus par lui dans le commandement des places de Plaisance et de Gênes, qui lui a été successivement confié » (1). Cette nomination, faite en vertu d'une autorisation du gouvernement, n'était que provisoire ; elle devait être ratifiée par le Directoire exécutif, mais en attendant, le nouveau chef de bataillon était reconnu comme tel et jouissait de toutes les préroga-

(1) Brevet provisoire de nomination en date du 26 messidor (14 juillet). (Archives administratives.)

tives attachées à son grade. Il conservait aussi ses fonctions de commandant de place.

Ainsi, après six ans de tergiversations pour savoir si oui ou non il continuerait à servir dans l'armée, Claparède, décidé maintenant à poursuivre la carrière militaire, acceptait avec empressement le grade d'officier supérieur, dont il s'était démis une première fois ; son avancement nous semble donc doublement mérité.

Mais qu'on nous permette d'ouvrir ici une parenthèse.

Vers la fin de juillet, Macdonald redescendu en Toscane après la bataille de la Trebbia, amenait à Gênes l'armée de Naples et la remettait entre les mains du général en chef. Moreau, de son côté, désigné une seconde fois comme commandant de l'armée du Rhin, attendait avec impatience le général Joubert, mis de nouveau à la tête de l'armée d'Italie. Ce dernier, dès son arrivée, eut à marcher contre les Austro-Russes et, se méfiant de sa jeunesse, il pria son prédécesseur de rester quelque temps auprès de lui pour l'aider de ses conseils. Malheureusement, une mort prématurée allait enlever ce jeune général à l'affection de ses soldats, sur le champ de ba-

taille de Novi (15 août). Les autres généraux se tournèrent alors vers leur ancien chef comme vers le sauveur et le supplièrent avec instance de reprendre le commandement. Moreau y consentit, tout en préparant son prochain départ, car cette situation ne pouvait être que passagère.

C'est pendant cette période transitoire que le chef de bataillon Claparède fut remplacé dans ses fonctions (22 août). Après avoir passé le service à son successeur, il devait aller prendre le commandement d'un bataillon de campagne de la 26e de ligne, faisant partie de la division aux ordres du général Lemoine (1).

Cette mesure fut rapportée et Claparède resta comme adjoint à l'état-major général (2).

Avant de passer outre, il est peut-être intéressant de lire les deux rapports envoyés de Gênes au Directoire au sujet du brillant soldat qui venait de commander cette place pendant plus de quatre mois. L'un de ces rapports,

(1) Lettre du chef d'état-major Suchet au citoyen Claparède, en date du 5 fructidor.

(2) Les 1er et 6 septembre les lettres sont encore adressées au chef de bataillon Claparède, commandant la place de Gênes.

signé par le ministre de la police (1), « atteste que le citoyen Claparède a montré pendant la durée de sa charge beaucoup de zèle, une grande activité et qu'il a donné en toutes circonstances des preuves incontestables de son patriotisme » ; l'autre, rédigé par le général Dessolle (2), « certifie que le citoyen Claparède, chef de bataillon adjoint à l'état-major général, s'est conduit en brave militaire pendant tout le temps qu'il a commandé la place, qu'il a montré la plus grande intelligence dans l'accomplissement de sa tâche difficile, et qu'il s'est surtout distingué par son civisme ».

Après la lecture de ces éloges, le fait que nous allons rapporter ne présentera rien de surprenant.

Dans les derniers jours de septembre, le général Championnet, organisateur de l'armée des Alpes, arrivait à Gênes qu'il trouvait en état de siège, et prenait le commandement en chef de l'armée d'Italie. Dès lors, la place de Moreau n'était plus dans la péninsule ; il partit pour Paris où il devait recevoir les instruc-

(1) Rossi, 24 août. (Archives administratives.) — Voir p. j.

(2) 25 août (8 fructidor). (Archives administratives.) — Voir p. j.

tions du Gouvernement avant de se rendre à sa destination. Mais en quittant la Ligurie, il ne voulut pas se séparer de deux militaires dont, plus que personne, il avait pu apprécier la valeur : le général Dessolle, son précieux auxiliaire comme chef d'état-major, auquel il réservait le même emploi à l'armée du Rhin, et le commandant Claparède, adjoint à l'état-major général. Ce choix était surtout flatteur pour ce dernier que sa place encore modeste dans la hiérarchie militaire aurait pu faire oublier : ce fut là l'origine de sa fortune, comme nous le verrons bientôt.

CHAPITRE IV

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

(1800-1801)

Le commandant Claparède a Paris. — Retards dans la confirmation de son grade. — Préparation de la Campagne de 1800. — Les généraux de l'Armée du Rhin. — Service spécial du chef de bataillon adjoint a l'état-major. — Campagne d'été. — Armistice de Parsdorf. — Claparède est envoyé a Paris pour porter des dépêches. — Éloge du commandant par le général Dessolle et le Ministre de la guerre Carnot. — Claparède est promu au grade d'adjudant-général. — Retour a l'Armée du Rhin. — Campagne d'hiver. — Rapports faits par l'adjudant-général.

Ainsi le sort du jeune commandant se trouvait momentanément lié à celui du général en chef. Moreau, arrivé à Paris dans le courant d'octobre, avait obtenu un congé, avant de prendre le commandement de l'armée du Rhin. Par suite, son adjoint jouissait aussi de quel-

ques jours de répit. C'était la première visite de Claparède à la grande ville ; il mit à profit ses loisirs pour la visiter et dès ce moment l'adopta comme sa patrie de prédilection (1).

Mais le Directoire, au sein duquel il aurait pu compter un protecteur (2), ne devait pas tarder à disparaître de la scène politique. Le vainqueur de l'Orient, comme on appelait alors Bonaparte, venait de débarquer à Fréjus ; on avait célébré son retour par une fête donnée dans le temple de la Victoire ; deux semaines à peine allaient lui suffire pour préparer avec Sieyès le plan qui devait amener la chute du gouvernement directorial. L'adjoint au général Moreau, n'appartenant pas à l'armée de la capitale, ne prit aucune part au coup d'État du 18 brumaire ; il demeura dans le silence de la retraite et, spectateur impassible de l'orage, il attendit que le ciel eût repris sa sérénité. Sa grande préoccupation était de ne pas changer de destination et de partir dans le plus bref délai pour une nouvelle campagne. Il n'eut pas lieu de se tourmenter longtemps : un des premiers actes des

(1) Lettre du 13 juin 1814 au général comte Dupont, ministre de la guerre. (Archiv. hist.)

(2) Le Directeur Moulin qu'il avait connu en Vendée.

consuls provisoires fut de confirmer le général Moreau dans le commandement de l'armée du Rhin, à laquelle on réunissait l'armée du Danube (1).

Toutefois, au milieu de ces bouleversements, Claparède n'avait pas encore reçu son brevet de chef de bataillon ; il en sollicitait en vain l'expédition et dut regretter plus d'une fois de s'être démis jadis aussi facilement de ce grade. Il désirait vivement que son avancement fût confirmé avant son départ, lorsqu'il fut admis à se présenter devant le consul Bonaparte. C'était pour lui une bonne fortune. Il se rencontra chez le vainqueur des Pyramides avec le général Berthier, alors ministre de la guerre et avec le ministre de la justice Cambacérès que la Constitution de l'An VIII allait élever au rang de deuxième magistrat de la République. Ce dernier, descendant d'une vieille famille montpelliéraine, avait beaucoup connu dans sa jeunesse Jacques-Philippe Cabannes, procureur en la Cour des aides de Montpellier, devenu dans la suite l'époux de Marie-Anne Claparède, tante paternelle du futur général. A ce titre et aussi à

(1) Arrêté du 3 frimaire an VIII (25 novembre 1799).

titre de compatriote, l'éminent jurisconsulte voulut bien s'intéresser au sort du modeste commandant. Celui-ci, en redemandant le brevet de son grade, envoyait en même temps un extrait des registres de son ancien corps pour prouver qu'il serait chef de bataillon depuis six ans s'il l'avait voulu (1); il rappelait au général Berthier sa promesse antérieure et il ajoutait en terminant : « Le consul Bonaparte et le citoyen Cambacérès, ministre de la justice, ont eu la bonté de me dire qu'ils vous parleraient de moi. » En tête de cette lettre, le ministre de la guerre avait ajouté de sa propre main : « Je prie le citoyen Petiet de me présenter demain à midi le rapport sur le projet d'arrêté des Consuls pour la confirmation du grade demandée par le pétitionnaire. » En effet, le lendemain 9 frimaire, les Consuls signaient l'arrêté et le 22 du même mois (14 décembre 1799), le jour même où la Constitution de l'An VIII entrait en vigueur, Claparède recevait son brevet après cinq mois d'attente; il prenait rang du 26 messidor an VII, date de sa promotion provisoire. Il devait être inscrit à la suite de la 25e demi-brigade d'infan-

(1) Lettre de Claparède au ministre, 8 frimaire an VIII. — Archives administratives. — Voir p. j.

terie légère tout en restant affecté comme adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin (1). Cette heureuse solution arrivait à propos, car avant la fin du mois de décembre, Claparède se rendait à Bâle où il accompagnait les généraux Moreau et Dessolle.

« Le Premier Consul n'avait rien négligé pour donner à l'armée de la République, rassemblée sur le Rhin, la force et l'organisation les plus convenables aux opérations qu'elle devait exécuter. C'était peut-être pour la première fois, depuis le commencement de la guerre de la Révolution, que les Français se trouvaient en mesure d'ouvrir la campagne avec l'avantage du nombre (2). » Cette armée formait une masse de 108.000 hommes. Les généraux Moreau et Dessolle passèrent l'hiver « à achever son organisation sous le double rapport militaire et administratif et à mûrir le plan de la campagne » (3).

Pendant ce temps le commandant Claparède ne restait pas inactif. Il devait se procurer par tous les moyens des notions précises sur

(1) Lettre du ministre à Claparède, 22 frimaire an VIII. — Archives administratives. — Voir p. j.

(2) *Victoires et conquêtes*, t. VI, p. 414.

(3) *Victoires et conquêtes*, t. VI, p. 415.

les mouvements, les cantonnements, la force des troupes autrichiennes. Par le seul fait de cette mission spéciale, il était admis dans l'intimité du général en chef et du général Dessolle, mangeait la plupart du temps à leur table (1), assistait à leurs conférences, suivait leurs entretiens auxquels il apportait sa part de renseignements.

Jusqu'à présent, Claparède n'avait pas assisté à la grande guerre. Sa situation actuelle allait lui permettre de voir se dérouler de près, dans les meilleures conditions possibles, tous les événements de cette mémorable campagne de 1800 et d'en tirer un excellent profit. Il devait suivre les généraux Delmas, Leclerc, Richepanse, opérant dans le 4e corps, dit de réserve, sous les ordres immédiats du général Moreau, qui s'en était réservé le commandement. En outre, ses va-et-vient continuels allaient le mettre en contact avec les commandants des trois autres corps de l'armée française : Lecourbe, Gouvion-Saint-Cyr, Sainte-Suzanne, justement considérés comme des maîtres dans l'art de la guerre. Si l'on ajoute à tout cela que l'obligation où

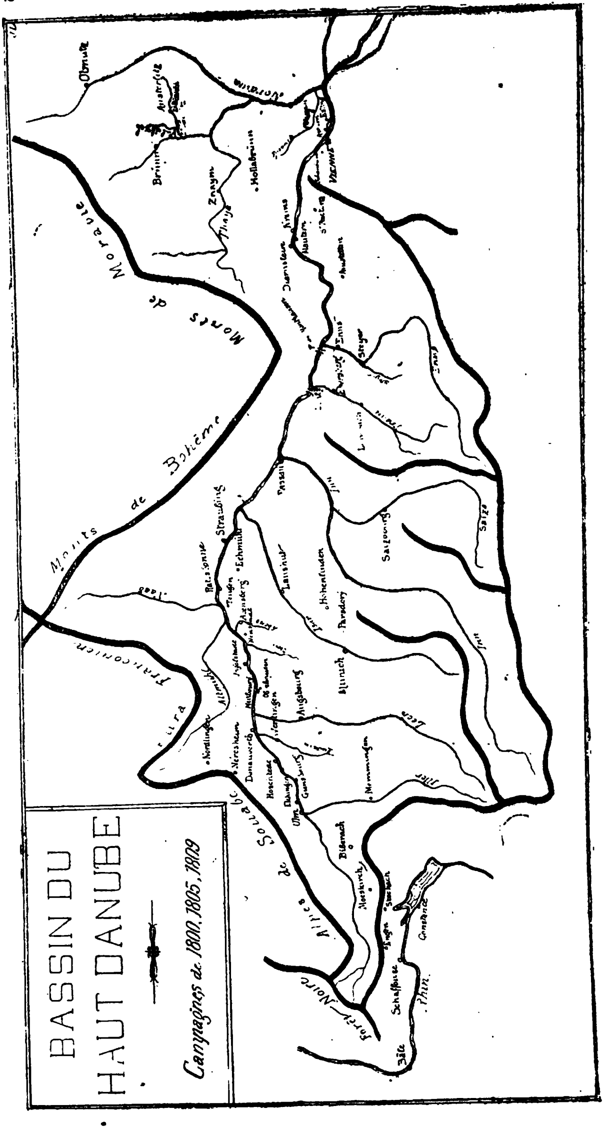
(1) On le verra plus loin par la lettre de Claparède à son frère datée du 25 floréal.

il se trouvait d'observer l'armée ennemie, lui donnait en même temps la possibilité d'étudier les opérations des généraux autrichiens, on constatera que le commandant Claparède était à une excellente école. Aussi, ne craignons-nous pas de le dire, c'est à l'armée du Rhin qu'il a fait l'apprentissage de la conduite des troupes. Si dans la suite il est devenu lui-même un général distingué, c'est grâce aux magistrales leçons qu'il avait reçues durant cette belle campagne, qui « dans l'espace d'une année et au milieu des succès les plus brillants, n'offre pas un seul échec de quelque importance » (1).

Nous avons parlé de la mission spéciale de Claparède. Disons tout de suite que dès avant l'ouverture des hostilités, il s'était mis sérieusement à l'œuvre. Nous voyons le chef d'état-major lui faire compter fréquemment par le payeur de l'armée des sommes importantes (2). Grâce aux ressources dont il dis-

(1) Lettre du général Dessolle au colonel de Carion-Nisas, à propos de l'ouvrage du général Gourgaud, intitulé : *Mémoires de Sainte-Hélène.* (Mémorial du dépôt de la guerre, t. V, Campagne de 1800.)

(2) Lettres du chef d'État-Major au payeur général de l'armée. — Archives administratives. Dossier Claparède. — Voir p. j.


BASSIN DU HAUT DANUBE
Campagnes de 1800, 1805, 1809
Monts de Bohême
Monts de Moravie
Forêt Noire
Alpes de Souabe
Franconien Jura
Olmutz
Brünn
Znaym
Vienne
Ratisbonne
Straubing
Passau
Landshut
Munich
Augsbourg
Ulm
Salzbourg
Salza
Inn
Lech
Iller
Rhin
Schaffouse
Bâle
Constance

pose, le jeune commandant peut, à la satisfaction de ses chefs, s'acquitter de sa tâche difficile, qui consiste à fournir à l'état-major des renseignements sur l'ennemi. Ces renseignements secrets, consignés ensuite avec soin sur un registre *ad hoc*, avaient une grande influence sur les déterminations à prendre par l'autorité supérieure. Il sera facile de s'en convaincre en se rappelant que la partie secrète comprenait : les comptes rendus de tous les officiers envoyés en reconnaissance, les récits des individus étrangers revenant de l'extérieur, la composition des avant-postes, leurs emplacements, les troupes chargées du service, la nature des travaux exécutés, les rapports faits par des voyageurs expédiés sur différents endroits, les cantonnements de l'armée ennemie, etc., etc. (1). L'officier supérieur, chargé non seulement de recueillir ces documents, mais encore de les rechercher le plus souvent lui-même, avait donc contribué largement pour sa part à la préparation de la campagne ; le même rôle délicat lui était réservé pendant le cours des opérations.

(1) D'après le Bulletin historique du 1er au 30 fructidor et des cinq jours complémentaires. — Archives nationales AF IV. 1643.

Lorsque, le 25 avril, l'armée française franchit le Rhin pour commencer ce que l'on a appelé la campagne d'été, le général en chef, grâce à la tenue scrupuleuse du registre secret, possédait une connaissance très exacte des forces et de la situation de son adversaire.

Les premiers jours du mois de mai furent marqués par une série de succès. C'est d'abord le 13 floréal (3 mai) la bataille d'Engen (1), dont l'heureuse issue produisit sur l'armée française et en particulier sur les conscrits le meilleur résultat moral. Vinrent ensuite les batailles mémorables de Moeskirch et de Biberach (15 et 19 floréal) et le combat de Memmingen livré le 20 floréal par le général Lecourbe, commandant l'aile droite. Le chef de bataillon Claparède prit une part active aux trois premiers engagements (2). Quelques jours après ces brillantes actions, il écrivait à son frère :

« Nos marches et mouvements m'ont empêché de t'écrire jusqu'à présent. Je profite de la première soirée que j'ai pour le faire. J'ai

(1) Appelée aussi bataille de Stockach.
(2) Voir la lettre du général Dessolle citée plus loin.

eu l'honneur de me trouver à toutes les affaires que nous avons eues et j'en suis sorti sain et sauf. Celle du 15 (bataille de Moeskirch) est la plus forte où je me sois jamais trouvé; les boulets, les balles, la mitraille pleuvaient de toutes parts ; nous avons été partout victorieux et tu dois déjà connaître les rapports officiels de nos différents combats. Nous partons demain de grand matin ; bientôt nous aurons une affaire et tout nous la fait espérer heureuse. J'ai dîné à Biberach avec le ministre Carnot, chez le général en chef, chez lequel j'ai mon couvert. »

Puis il ajoutait sous forme de post-scriptum : « Ci-joint une lettre du consul Cambacérès. Est-ce de l'eau bénite de cour? L'avenir nous l'apprendra (1) ».

Le 2e Consul de la République lui parlait en effet en termes très flatteurs ; il le félicitait d'avoir été remarqué par le ministre de la guerre (2); il le savait en haute estime, disait-il, auprès du général Moreau et du chef

(1) Lettre du 25 floréal (15 mai) datée de Illéraigen. (Bibliothèque de Montpellier.)

(2) Carnot suivit les opérations de l'armée du Rhin du 5 au 20 mai. Nous venons de voir que Claparède avait dîné avec lui à Biberach.

d'état-major ; il le priait d'être le mentor de son frère, alors lieutenant à l'armée du Rhin, et lui promettait en retour d'user à son égard de toute son influence vis-à-vis du Premier Consul. Mais Claparède savait probablement par expérience que la meilleure protection ou du moins la seule qui soit juste, fondée, honnête, désirable, est celle que l'on se ménage auprès de ses chefs hiérarchiques par sa propre conduite et par ses propres actes. De là l'ironie de cette phrase : « Est-ce de l'eau bénite de cour ? L'avenir nous l'apprendra ».

On sait comment la campagne se poursuivit. Moreau, contraint de détacher un corps de 20.000 hommes en Italie, ralentit ses opérations à cause du vide qui s'est produit dans ses rangs. Il simule néanmoins l'envahissement de la Bavière, afin d'attirer le général Kray en dehors d'Ulm ; mais, voyant qu'il ne parvenait pas à faire prendre le change à son adversaire, il revient vers le Danube, le passe en aval du camp retranché et coupe l'armée autrichienne de ses magasins de Donauwerth et de Ratisbonne. Ce mouvement remarquable donne lieu à la bataille de Hochstett livrée presque en même temps que celle de Marengo et digne sous tous les rapports de lui être

comparée. Ensuite, Moreau et Kray s'établissent sur l'Isar et sur l'Inn. Tout en continuant à s'observer, ils attendent, dans leurs positions respectives, l'issue des pourparlers engagés entre leurs gouvernements. L'armistice de Parsdorf en est la conséquence (18 juillet). Le quartier général français est alors porté à Munich.

Au sein du repos que lui vaut la suspension d'armes, Claparède mène dans la capitale de la Bavière une existence qui ne semble pas trop lui déplaire.

« Ne t'inquiète pas sur ma table, écrit-il à son frère, elle vaut bien la tienne. L'on m'a donné pour logement le palais du général 1er aide de camp de l'Electeur et j'y suis servi en prince. J'ai six couverts à donner chaque jour et cela me forme une petite cour dans la quelle on trouve quelquefois des dames d'honneur. Nous sommes d'autant mieux ici qu'il n'y reste que ce qui appartient au général en chef et au chef de l'état-major général ; ils me donnent tous les jours des preuves de leur bonté.

. . . .

Tu dois déjà avoir vu dans les papiers publics la nouvelle de l'armistice ; nous attendons

le général qui a été à Paris pour la porter au gouvernement (1). »

Au retour du général en chef, l'armistice cesse d'être pour Claparède un temps de repos. Employé à des missions diverses, nous le retrouvons à quelques jours d'intervalle dans différentes villes de la Bavière. Enfin, il est appelé sur le Rhin où se trouve le général Moreau, et parcourt en 40 heures de course à cheval, la distance de près de 60 lieues (exactement 235 kilomètres), qui sépare Augsbourg de Strasbourg. A peine arrivé dans cette ville, il en repart pour porter à Paris des dépêches du général en chef (20 août 1800, 2 fructidor an VIII) (2).

Cette mission allait de nouveau mettre en évidence le jeune commandant et c'est probablement pour cela que Moreau la lui confiait. Celui-ci, depuis quelque temps, s'était déterminé à ne plus conférer lui-même aucun grade, à cause des tracasseries (3) qu'il avait

(1) Lettre de Claparède à son frère datée de Munich, 6 thermidor an VIII, 25 juillet 1800. (Bibliothèque de Montpellier.)

(2) Lettre de Claparède à son frère, datée du 2 fructidor an VIII, 20 août 1800. (Bibliothèque de Montpellier.) — Voir p. j.

(3) D'après une lettre du général de brigade chef d'état-major par intérim à l'adjudant commandant Cohorn.

éprouvées à ce sujet ; il tenait pourtant à voir récompenser les officiers attachés à sa personne, surtout quand leurs mérites étaient reconnus de tout le monde, comme c'était ici le cas.

Claparède partit la joie dans l'âme. Il emportait avec les dépêches du commandant de l'armée une lettre du général Dessolle qui demandait l'avancement de son adjoint au ministre de la guerre. Voici cette lettre dans son entier (1) :

« Citoyen Ministre, le chef de bataillon Claparède se rendant à Paris, je profite de cette circonstance pour vous demander de l'avancement pour cet officier, qui remplit depuis l'ouverture de la campagne les fonctions d'adjudant-général dans une des parties principales de l'état-major général. Chargé de la partie secrète, il y a mis un zèle, une intelligence qui ont été très utiles et j'*ose vous assurer que dans aucune armée, je n'avais eu des notions aussi précises sur les mouvements et la force de l'ennemi*, ce qui, je vous le répète, a puissamment contribué au succès.

(1) Lettre datée du quartier général d'Augsbourg le 28 thermidor an VIII. — Arch. adm.

Je dois ajouter que le citoyen Claparède a rempli cette tâche délicate avec une probité bien rare dans ceux qui ont un maniement de fonds dont il est si facile de déguiser l'emploi et que dans les principales actions qui ont eu lieu depuis le commencement de la campagne, il s'est montré avec distinction.

Cet officier avait déjà rendu des services en Italie où il fut chargé du commandement de la place de Gênes en état de siège pendant quatre mois.

Je vous prie, citoyen ministre, de prendre ma demande en considération et d'accorder au citoyen Claparède la place d'adjudant-commandant attaché à l'armée du Rhin.

Salut et respect.

DESSOLLE. »

Quelques jours après l'arrivée du chef de bataillon à Paris, le ministre Carnot proposait au Premier Consul de nommer le citoyen Claparède adjudant-commandant. — « Cette proposition, disait-il, est motivée sur l'éloge que donne le général Dessolle à la conduite, au zèle et à l'intelligence du citoyen Claparède dont les rapports éclairés autant que fidèles ont puissamment contribué aux succès rem-

portés par l'armée, sur l'extrême probité avec laquelle il s'acquitte de la partie délicate dont il est chargé, et enfin sur les services qu'il a précédemment rendus à l'armée d'Italie, principalement pendant le blocus de Gênes dont il commandait la place (1). »

Ces notes élogieuses ne devaient pas tarder à produire leur effet. Par décret du 21 fructidor an VIII (8 septembre 1800), le chef de bataillon Claparède était nommé adjudant-commandant par Bonaparte et le ministre lui annonçait sa promotion dans une lettre particulière.

Disons tout de suite un mot sur ce grade qui n'existe plus de nos jours.

Les adjudants-généraux dataient de 1790. Primitivement au nombre de 30 seulement, dont 17 colonels et 13 lieutenants-colonels, ils avaient fini par s'augmenter considérablement pendant les guerres de la Révolution, à cause de l'importance de leur emploi. (En 1800 on en comptait plus de 300.) C'étaient des officiers d'état-major, spécialement chargés des reconnaissances militaires, de la direction des travaux topographiques, de la transmission

(1) Rapport fait aux consuls par le ministre de la guerre. AF III, 196 AK. — Archives Nationales.

des ordres des généraux aux différents corps, etc., etc. A l'époque qui nous occupe, la dénomination d'adjudant-général venait d'être remplacée par celle d'adjudant-commandant (12 messidor an VIII, 6 juillet 1800). Ce titre correspondait à peu près au grade de colonel, mais le titulaire, par ses fonctions, tenait plutôt rang entre le colonel et le général de brigade.

Le nouveau promu rejoignit sans délai l'état-major de l'armée du Rhin, où il fut chargé du même service qu'auparavant (1). Sa présence devenait utile, puisque les deux nations belligérantes continuaient leurs armements et se tenaient prêtes à reprendre l'offensive.

L'armistice de Parsdorf, prolongé par la convention de Hohenlinden (1er vendémiaire an IX), expira définitivement dans les derniers jours de novembre. Alors commença la campagne d'hiver, marquée par la journée d'Ampfing, la fameuse bataille de Hohenlinden, le

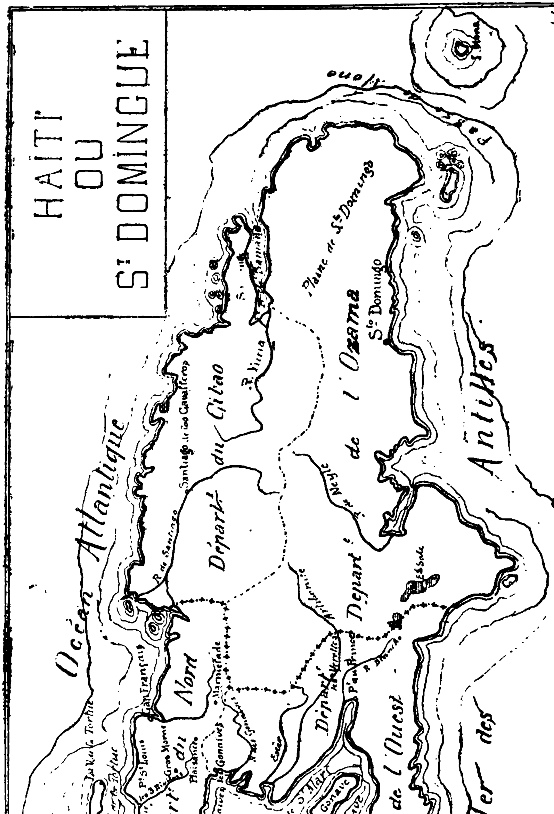
(1) Le frère du consul Cambacérès venait d'être nommé capitaine; il entra à cette époque à l'état-major général et fut adjoint à Claparède.

Cf. Archives Nationales. — État-major général; 1er au 10 vendémiaire an IX.

passage de l'Inn et la marche sur Vienne, enfin le nouvel armistice de Steyer, signé le 23 décembre et qui devait se prolonger jusqu'au traité de Lunéville (9 février 1801).

Tout ce que nous savons sur l'adjudant-commandant Claparède, pendant cette dernière période de la guerre, c'est qu'il continua à être chargé de la partie secrète, service dont il s'était déjà si bien acquitté. En outre, à la fin de la campagne, le général Dessolle lui demanda de rédiger un travail important sur les pertes faites par les deux armées. Ce travail, qui fut plus tard d'un grand secours avec le registre des renseignements secrets pour la rédaction du Mémorial du dépôt de la Guerre T. V. (1), le retint encore en Allemagne quelque temps après la signature du traité de paix. Il revint ensuite à Paris où nous le retrouvons au mois de prairial an IX (fin mai 1801).

(1) Voir cet ouvrage, rédigé par le colonel de Carion-Nisas, à la bibliothèque du dépôt de la guerre; il y est souvent question de Claparède et de ses rapports.


HAITI
OU
Sᵀ DOMINGUE
Océan Atlantique
Mer des Antilles
CUBA
Passe du Vent
Départ du Nord
Départ du Cibao
Départ de l'Ozama
Départ de l'Ouest
Départ du Sud
Sᵗᵒ Domingo
Santiago
Cap Français
Pᵗ au Prince
les Cayes
Jérémie
Plaine de Sᵗᵒ Domingo
Samana

CHAPITRE V

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE

(1802-1803)

Corps d'observation de la Gironde. — Causes de l'expédition. — L'escadre de Cadix. — Arrivée a Saint-Domingue. — Belle conduite de l'évêque français Mauviel. — Le chef mulatre Clerveaux se soumet a Claparède.— L'adjudant-général a la tête du département du Cibao. — Appelé auprès du général en chef et nommé commandant du Cap et de son arrondissement. — Claparède promu général de brigade.— Terribles ravages de la fièvre jaune. —Dispositions prises contre le mal dans la capitale de la colonie.— Organisation d'une garde nationale. — Nouvelle révolte. — Opérations autour du Cap. — Le général est autorisé a rentrer en France.

La cessation des hostilités du côté de l'Allemagne avait donc rendu la liberté à Claparède. De retour à Paris, grâce à l'influence du deuxième consul, il ne resta pas longtemps sans emploi. D'une part, la paix avec les grandes puissances de l'Europe semblait être bien assurée et menaçait de se

prolonger indéfiniment, de l'autre, les officiers de l'armée du Rhin commençaient à devenir suspects. Pour ceux qui ne voulaient pas se voir impliqués dans des intrigues, il importait de ne pas rester dans l'inaction au sein de la Capitale. Notre adjudant-commandant le comprit. Présenté par Cambacérès au consul Bonaparte, son premier soin, dans l'intérêt d'ailleurs de son avancement, fut de demander une nouvelle destination (1).

Le Gouvernement consulaire venait de constituer à Bordeaux un rassemblement de 20.000 hommes connu sous le nom de *Corps d'observation de la Gironde*. Ces troupes, confiées d'abord au général Gouvion-Saint-Cyr, puis au général Leclerc, devaient, avec un corps espagnol, marcher contre le Portugal, qui refusait obstinément de fermer ses ports aux Anglais.

Le 21 prairial (9 mai 1801), Claparède recevait l'ordre (2) de se rendre à Bayonne où se trouvait le quartier général.

(1) Lettre de Cambacérès au général Berthier, ministre de la guerre. — Archives administratives, 18 prairial an IX.

(2) Lettre du ministre de la guerre à l'adjudant-commandant Claparède, 21 prairial an IX. — Voir p. j.

La première fois, la marche rapide et isolée de nos alliés, imprudemment conduits par le Prince de la Paix, compromit le plan du Premier Consul et nous arrêta au moment où nous venions de franchir les Pyrénées. Plus tard, quand on reprit le mouvement en avant, les négociations entamées par notre ambassadeur extraordinaire à Madrid, arrêtèrent la marche de nos soldats à quelques journées de la frontière portugaise. Mais l'armée française se dispersa dans les places espagnoles en attendant des instructions nouvelles. Claparède suivit l'état-major à Valladolid où nous le retrouverons plus tard bien des fois.

Pendant ce temps, Bonaparte méditait de reconquérir l'île de Saint-Domingue, joyau magnifique dont la perte devait nous être très sensible. Nous avions des droits imprescriptibles sur cette colonie. Les Caraïbes, race autochtone, avaient bientôt disparu par le fait de la cruauté des conquérants espagnols. Au commencement du 18e siècle, des flibustiers français, chassés de Saint-Christophe, étaient venus chercher asile sur le territoire haïtien. Unis aux boucaniers de l'île de la Tortue, ils occupèrent au nom de la France la partie occidentale d'Haïti, conquête qui fut consacrée

définitivement par le traité de Ryswick (1697). Les deux autres tiers de l'île, comprenant la partie espagnole, venaient de nous être cédés par le traité de Bâle en 1795 et c'est à peine si nous en avions pris possession. Mais à l'époque qui nous occupe, les noirs, à l'exemple des Etats-Unis d'Amérique, voulaient reprendre leur indépendance et secouer le joug de la métropole. L'un d'entre eux, Toussaint Louverture, l'âme de l'insurrection, avait profité de son ascendant sur ses congénères pour s'emparer de tout le territoire et se proclamer président à vie. De plus, la voie était ouverte à tous les débordements, par suite d'un affranchissement prématuré. Il fallait au plus tôt faire rentrer ces rebelles dans le devoir. De là la nécessité d'une expédition.

Dès les premiers jours de l'an X, nos ports de l'Atlantique et de la Manche préparaient des navires destinés au transport des troupes. Le corps expéditionnaire devait comprendre 20,000 hommes sous les ordres du général Leclerc. Plusieurs détachements du *Corps d'observation de la Gironde* allaient s'embarquer à Cadix. Claparède, désigné (12 août 1801), pour faire partie de l'état-major de l'armée comme adjudant-comman-

dant (1), avait été compris des premiers dans les cadres de l'expédition (14 vendémiaire, 6 octobre). Il se trouvait dans la Vieille-Castille, lorsque lui parvint la désignation officielle de son port d'embarquement (2). Disposant de quelques jours avant le départ, il alla régler à Montpellier des affaires de famille, salua en passant le clocher du pays natal et le 25 frimaire (16 décembre), il arrivait à Saint-Sever, où lui avait donné rendez-vous le général Lamarque. Ils partirent ensemble, traversèrent toute l'Espagne à franc étrier et avant la fin du mois ils abordaient dans la petite île de Léon. C'est là que se réunissaient les troupes destinées à se rendre à Saint-Domingue.

L'escadre de Cadix, aux ordres du contre-amiral Linois, comprenait trois vaisseaux de 74 canons : l'*Intrépide,* le *Desaix* et le *Saint-Géran*, plus deux frégates : le *Muiron* et la *Libre* (3). Elle prit à son bord : le 1er bataillon de la Légion expéditionnaire, 106 hommes

(1) Archives Nationales, plaquette 222. — A. F IV.

(2) Lettre du ministre de la guerre à Claparède, lui ordonnant de se rendre à Cadix (6 brumaire. 28 octobre). — Arch. admin. — Voir p. j.

(3) Archives de la Marine.

du 19e chasseurs à cheval, un bataillon des chasseurs francs allemands, les 8e et 15e compagnies du 1er bataillon d'artillerie à pied, en tout environ 1,800 hommes. Le général Devaux les commandait, Claparède était son adjudant-général. Tous les deux prirent place sur l'*Intrépide* (1).

A plusieurs reprises, des vents contraires empêchèrent l'escadre d'appareiller. Enfin, le 29 nivôse au soir (18 janvier 1802), elle gagna le large, et, quand le jour parut, elle courait à pleines voiles vers les Antilles. Les vents propices favorisèrent constamment sa marche. Le 15 février, moins d'un mois après son départ, elle mouillait dans les eaux du Cap, où se trouvait une partie de la flotte qui avait amené le capitaine-général.

A peine sur le territoire haïtien, les Français remportaient de toutes parts des succès éclatants. Le Cap, Fort-Dauphin, le Port-au-Prince, la Marmelade, la Ravine-aux-Couleuvres tombaient en notre pouvoir; mais, comme on l'a si bien dit : « Vainqueurs partout, nous ne possédions rien au delà de la portée de nos fusils ; cette guerre interminable de ruses et

(1) Archives de la Marine.

d'embuscades déroutait nos généraux et nos soldats accoutumés à soutenir des combats plus héroïques. » (1)

Il n'entre pas dans notre plan de raconter toutes les péripéties de cette guerre désastreuse. Disons simplement que, après avoir déposé les hommes à terre, l'escadre du contre-amiral Linois rallia celle de Villaret-Joyeuse qui mouillait non loin du Cap Français, en face de la pointe d'Icaque. Dans le cours de cette manœuvre, deux de ses vaisseaux vinrent s'échouer sur les récifs de corail qui bordent la passe et furent entièrement détruits.

L'adjudant-commandant Claparède, dirigé sur Fort-Dauphin, fut appelé peu de temps après à remplir une mission délicate. Les circonstances qui se rapportent à ce fait méritent d'être racontées.

Pendant que l'armée expéditionnaire travaillait à reconquérir la partie française de Saint-Domingue, l'évêque de Santo-Domingo parvenait à nous faire céder sans coup férir la partie espagnole, où Toussaint aurait pu trouver une retraite sûre et des ressources considérables en tous genres.

(1) Moreau de Jonnès.

Cet évêque, du nom de Mauviel, Français d'origine, avait tout ce qu'il fallait pour séduire et pour plaire, dit le général Pamphile Lacroix. Il se présente devant Clerveaux qui commande dans les montagnes du Cibao, lui fait une peinture touchante des désastres de la colonie, des horreurs de la guerre civile, de la conduite répréhensible de Toussaint, surtout de ses ordres barbares ; il l'engage enfin à se soumettre. Le général mulâtre, fortement ébranlé par les paroles du prélat, demande à celui-ci de vouloir bien gagner un poste de la partie française, afin de s'informer en son nom à quelles conditions on pourrait se rendre. Cette proposition est aussitôt acceptée. Mauviel se transporte en toute hâte à Fort-Dauphin. Le contre-amiral Magon, qui commande dans ce poste, reçoit d'abord très froidement le négociateur ; il ne veut pas croire à la sincérité de Clerveaux. Mais devant les instances réitérées de l'évêque, il se laisse fléchir tout en prenant ses mesures pour parer à l'éventualité d'une trahison. Une colonne française, sous les ordres de Claparède, doit suivre l'évêque, à travers les sentiers impraticables de l'île, jusqu'à Santiago, résidence actuelle du commandant du Cibao. A son retour, Mauviel rend

compte du résultat de sa mission et fait connaître au chef rebelle les conditions qui lui sont imposées : Clerveaux conservera son grade, mais il devra quitter le Cibao pour aller au Cap, où il recevra des ordres du capitaine-général. Ces conditions, pourtant très honorables, ne souriaient pas trop au lieutenant de Toussaint. Toutefois en apprenant l'arrivée de la colonne française, il revient à de meilleurs sentiments. Il ouvre les portes de Santiago et fait sa soumission entre les mains de Claparède. Celui-ci prend possession de la ville, ordonne à Clerveaux de rassembler ses noirs qu'il doit emmener avec lui au Cap et, de crainte qu'il ne change de résolution en route, il le fait accompagner par une escorte de soldats français jusqu'auprès du général Leclerc (1).

Après ce brillant résultat, on ne saurait trop admirer le bel exemple de patriotisme donné par cet évêque ; on ne saurait assez hautement apprécier l'œuvre immense accomplie par lui, grâce simplement à l'ascendant moral qu'il avait su acquérir sur les hommes

(1) Peu de jours après, grâce à l'influence du même évêque, Paul Louverture, qui commande à Santo-Domingo, se soumet au général Kerverseau.

de différentes couleurs placés sous sa juridiction (1).

Claparède détacha des postes vers les points les plus menacés ou les plus douteux ; il s'établit lui même à Santiago où la présence de l'évêque Mauviel rendit sa tâche plus facile. Du reste le foyer de l'insurrection tendait à se circonscrire de plus en plus dans la partie française. C'est là qu'opéraient les principaux chefs : Toussaint, Christophe, Dessalines et encore leur soumission était-elle imminente.

Un calme relatif règna bientôt sur toute l'étendue d'Haïti : la prospérité sembla renaître de toutes parts.

Claparède administrait avec beaucoup de prudence et de sagesse le département du Cibao ; il commandait sur un territoire d'une population peu dense, il est vrai, mais formant à peu près le tiers de l'île. Le 10 juin, il fut

(1) Au sujet de la reddition de Santiago à Claparède, voir : *Victoires et Conquêtes*, t. VII, p. 516 ; *Précis des Evénements Militaires*, par M. Dumas, t. VIII, p. 221 ; et au sujet de la mission de l'évêque Mauviel et de son résultat, voir l'ouvrage de M. Matinée, vice-président de la société d'archéologie de la Manche, ouvrage intitulé : *Anecdotes de la révolution de Saint-Domingue racontées par Guillaume Mauviel.*

appelé auprès du général en chef (1). En arrivant, il prit le commandement de la place du Cap et de son arrondissement. Promu général de brigade quelques jours après (17 thermidor, 5 août 1802), *à cause de ses services distingués* (2), il comptait à peine sept années de service effectif et trente-deux ans d'âge. La tâche qui lui est confiée pour le moment n'est pas très ardue, mais les difficultés qui vont surgir révèleront en Claparède des qualités vraiment remarquables.

Jusqu'ici Haïti, la reine des Antilles, ne s'était montrée aux regards français que revêtue de tous ses charmes : nature luxuriante, atmosphère parfumée, ciel toujours serein. Mais sur toutes ces séductions et toutes ces splendeurs planait un fantôme terrible, épouvantable : la fièvre jaune. Dès le mois d'avril ses premiers symptômes se manifestaient. Avec les chaleurs de la canicule, ses victimes allaient devenir incalculables. La science, tout en constatant les ravages effroya-

(1) Ordre du sous-chef d'état-major Daoust, daté du 21 prairial an X. Arch. admin. — Claparède avait pour successeur à Santiago le général Pamphile Lacroix. — Voir p. j.

(2) Ce sont les termes du décret.

bles de ce mal, ne pouvait rien pour le conjurer. La mort fauchait nos valeureux soldats avec une rapidité foudroyante. Les uns étaient terrassés en quelques heures, les autres en un jour ; rarement la maladie se prolongeait au delà. Parmi ceux qui étaient atteints, bien peu échappaient au trépas.

La fièvre jaune devint plus meurtrière au Cap où un incendie récent n'avait laissé debout que quelques maisons dans lesquelles on devait s'entasser. Le fléau dévastateur prit des proportions telles qu'on dut renoncer pour les morts aux cérémonies solennelles des funérailles. Afin d'éviter de voir l'épidémie se propager encore par la contagion et pour ne pas dévoiler le trop grand nombre de décès, le général commandant la place avait dû prendre des mesures très sévères. Les cadavres, déposés la nuit sur le seuil des demeures, chargés sur des tombereaux qui circulaient dans les rues, étaient ensuite emportés dans un lieu éloigné.

Malgré ces procédés sommaires, il était encore bien difficile de tenir tête à l'épidémie. « Un grand nombre de généraux illustrés par leurs exploits, des milliers de braves que le fer et le feu de l'ennemi n'avaient pu atteindre,

tombèrent victimes de ce fléau du Nouveau-Monde (1). »

Le général Claparède, sans cesse au milieu des mourants, échappa comme par miracle aux atteintes du mal, grâce à sa constitution robuste, grâce aussi à ses fortes qualités morales. Il se multipliait pour faire donner tous les soins désirables aux pauvres victimes, pour réconforter ceux qui se laissaient aller au découragement.

Malgré tout, vers le milieu de septembre, les vides causés par la mort dans les rangs de nos soldats étaient immenses. Les bataillons comptaient à peine le tiers de leur effectif. Les secours demandés avec instance à la métropole n'arrivaient pas. Afin de combler ces vides, le capitaine-général Leclerc chargea Claparède d'organiser au Cap avec tous les hommes valides une garde nationale. En quelques jours le jeune brigadier s'était acquitté de sa tâche. Après avoir pris l'avis du conseil des notables, il dressait la liste des officiers destinés à ces troupes novices, les faisait confirmer dans leur grade par le général

(1) M. Dumas : *Précis des Evènements militaires*, t. VIII, p. 232.

en chef et bientôt nous allons les voir se battre, sinon avec autant d'adresse, du moins avec autant de vaillance que nos vieux soldats survivants.

Il était urgent en effet de trouver de nouveaux défenseurs, car, depuis les désastres causés par l'épidémie, un nouveau danger paraissait à l'horizon. A la vue de notre faiblesse numérique, le parti des insurgés menaçait de relever la tête. Dessalines, Christophe, Maurepas, depuis le départ de Toussaint pour la France, se défiaient l'un de l'autre, et, comme l'écrivait le capitaine-général au Premier Consul, ils n'attendaient qu'une circonstance pour trahir. Déjà le général nègre Charles Belair, commandant à la Petite-Rivière et aux Verrettes, dirigeait l'insurrection qui venait d'éclater dans l'Artibonite. Il avait fait assassiner chez lui son secrétaire, et sa femme, véritable monstre de cruauté, contribuait aux actes de barbarie commis tous les jours sur nos malheureux soldats, sur les amis et les défenseurs du Gouvernement français. Conduit au Cap, Belair y fut jugé par une commission militaire, présidée par le général de division Dugua, assisté des généraux Clerveaux, Dubarquier, Claparède et Abbé (13 vendé-

miaire an XI, 5 octobre 1802); il fut condamné à être fusillé et sa femme Sanitte à être décapitée (1).

Malgré ces exécutions, les révoltés se faisaient de jour en jour plus nombreux. Lorsque le général Leclerc expira, frappé lui-même au moment où le terrible fléau semblait s'apaiser, les troupes rebelles environnaient le chef-lieu de la colonie. Le découragement régnait de toutes parts. Les généraux présents au Cap, en annonçant aux habitants de Saint-Domingue et à l'armée la mort de leur chef, cherchèrent à relever les courages abattus. Ils disaient dans leur proclamation :

« Le général Rochambeau, qui succède au général Leclerc, remplira des obligations sacrées. En attendant son arrivée, les généraux Clausel, Boyer, Claparède, Dhénin, couvrent de leur personne la capitale de Saint-Domingue; ils restent en présence de l'ennemi et le contre-amiral Latouche est prêt à les foudroyer.

(1) *Gazette officielle de Saint-Domingue*, journal de la Colonie, fondé par le général Leclerc (Bibliothèque Nationale). — Nous le disons une fois pour toutes : toutes les fois que nous citons ce journal sans indiquer de dates, c'est que le fait dont il s'agit se trouve dans le numéro du lendemain ou du surlendemain de la date indiquée dans notre récit.

« Les forces de terre se réunissent, se concentrent; le courage de l'armée va s'ouvrir un champ nouveau; les gardes nationales redoublent d'ardeur... et il ne restera aucun espoir à l'audace des brigands qui ont osé s'avancer jusqu'aux premières lignes du chef-lieu de la colonie et de ses places principales (1). »

La révolte succédait donc à la fièvre jaune. Au milieu de cette infortune, dans l'abandon où l'on se trouvait si loin de la mère-patrie, il fallait des âmes bien trempées pour conserver encore intactes les vertus guerrières.

Le nouveau capitaine-général avait fractionné l'île en quatre commandements :

1re division du Sud : général Brunet.

2e division de droite du Nord : général Clausel.

3e division de gauche du Nord : général Quantin.

4e division de l'Est : général de brigade Kerverseau (2).

Le général Clausel avait comme brigadiers les généraux Dhénin, Dubarquier, Claparède. Celui-ci, remplacé depuis le 10 frimaire (1er

(1) et (2) *Gazette officielle de Saint-Domingue.*

décembre 1802), par l'adjudant-commandant Sabès dans le commandement de la place du Cap, était chargé maintenant du service des avant-postes. C'est dans ce service pénible qu'il allait se distinguer pendant les derniers mois de son séjour dans la colonie. Il avait pour le seconder l'adjudant-commandant Maillard, mais il fallait prendre le commandement de la brigade des avant-postes toutes les vingt-quatre heures, et ce n'était pas une sinécure, vu la proximité des troupes rebelles et leurs agissements continuels sur la capitale de l'île.

Clerveaux, que nous venons de voir figurer dans la commission chargée de juger Bélair, avait levé un des premiers le masque ; Christophe et Dessalines ne tardèrent pas à suivre son exemple. Ils se présentèrent à l'improviste devant le Cap, couvrant les mornes qui dominent la ville. Rochambeau les força à évacuer ces positions, mais ils n'attendaient qu'une occasion favorable pour reparaître.

Dans la nuit du 15 au 16 pluviôse (4 au 5 février 1803), les insurgés tentent de s'emparer par surprise du chef-lieu de la colonie. Repoussés vigoureusement, leur insuccès ne les rend pas plus circonspects. Ils reviennent

à la charge dans la journée du 16. Mais cette fois leur attaque est éventée ; le général Clausel prévient son adversaire, qui se trouve par le fait même complètement dérouté.

Laissons ici la parole au capitaine-général Rochambeau qui, dans le compte rendu de cette affaire, écrivait :

« Le général de brigade Claparède, à la tête de 300 hommes d'infanterie, fut chargé de tomber sur les rebelles au point du jour, tandis que le général Clausel lui-même, avec les dragons du Cap et la garde à cheval du général en chef, éclairait la grande route et les savanes environnantes. Cette tentative eut un succès complet. Malgré la forte résistance des noirs, le général Claparède, *par ses bonnes dispositions et la vigueur de son attaque,* les débusqua de Vaudreuil, où ils s'étaient retranchés et la cavalerie, qui les chargea à plusieurs reprises dans leur déroute. en fit un grand carnage. Les troupes qui combattirent sous le général Claparède, formées de détachements de la 7ᵉ légère, de la 20ᵉ et de la 83ᵉ de ligne, et de la garde nationale extérieure, se conduisirent vaillamment... L'ennemi perdit dans cette affaire 200 hommes, dont 2 chefs de bataillon ; le nombre de nos morts

et de nos blessés ne s'éleva pas à 30, y compris ceux des autres troupes » (1).

Quinze jours plus tard, le 30 pluviôse (19 février), les brigands (2), au nombre de 1800, attaquent subitement l'hôpital de la Providence et le fort Bélair. L'hôpital est incendié, les convalescents et les malades attaqués et égorgés sans pitié. Les cris des victimes ne tardent pas à être entendus par les troupes du général Clausel, qui, fondant sur l'ennemi, le repoussent de piton en piton et l'acculent dans le fort Bélair. Une colonne, qui descendait par l'habitation Narcisse vers la grande route, est aperçue par le général Claparède ; celui-ci lui oppose 50 hommes et la disperse. Les postes Bourgeois, Jeantot et la Hogue, où était la 7e de ligne, successivement attaqués, se défendent avec vigueur. La lutte se poursuit ensuite au Haut-du-Cap. Là, on ne possède qu'un obusier, mais son feu, savamment dirigé, prépare une charge exécutée simultanément par le général Claparède et le chef de brigade Netherwood (3). Leurs troupes met-

(1) *Gazette officielle de Saint-Domingue.*

(2) C'est ainsi qu'on dénommait les révoltés.

(3) Jeune Suédois tué quelques jours après, au Petit-Goave, dans des circonstances tragiques.

tent en déroute la colonne adverse, qui se tient en observation sur la hauteur.

Bientôt l'avantage nous reste sur tous les points. De toutes parts on voit l'ennemi se précipiter en désordre ; harcelé, bousculé la baïonnette dans les reins, jusque sur la cime des mornes, on ne lui donne pas le temps de se reconnaître. Ses morts jonchent le terrain du combat (1).

Dans cette affaire, le général Clausel évaluait la perte des brigands à plus de 500 hommes, la nôtre à 40, y compris les assassinés. Nous avions eu une trentaine de blessés.

Ces divers succès arrêtèrent pendant quelques jours le mouvement des insurgés. Un calme momentané permit à nos pauvres soldats de goûter, sinon une quiétude complète, du moins un semblant de repos.

Pendant ce temps, Rochambeau, recherchant un coin de terre moins malsain, transporta son quartier-général à Port-au-Prince. Plein de prévention contre les mulâtres, il ne sut pas assez les ménager : il n'eut aucun

(1) Voir au sujet de l'affaire du 30 pluviôse, la *Gazette officielle de Saint-Domingue.* — Bibliothèque Nationale.

égard pour cette caste nombreuse, qui avait rendu sous Leclerc des services signalés.

Ces hommes devinrent nos pires ennemis, au lieu d'être nos auxiliaires ; et cela au moment même où nous aurions eu le plus besoin de leur secours. Partout où la faiblesse de nos effectifs se faisait sentir (1), ils se joignaient aux noirs pour nous causer des surprises sanglantes.

L'insurrection, commencée au sud, ne tarda pas à gagner le nord. Ici, le chef-lieu de la colonie servit de point de mire aux rebelles ; ils voulaient à toute force s'en emparer ; mais il devaient encore échouer cette fois dans leurs ténébreuses attaques.

Des bandes, conduites par un noir du nom de Romain, s'étaient répandues en grand nombre dans la plaine du Cap et avaient pris des positions avantageuses sur les mornes Pelé et Lecurieux. Le général de division Clausel

(1) Voilà un an que nos troupes étaient dans la colonie. La première expédition sortie des ports de Brest, Toulon, Cadix, Flessingue, etc., comprenait 21.000 hommes. Reçus depuis : 9.400. Total : 30.400. — Au bout de neuf mois, l'armée avait perdu : tués, 4.000, morts aux hôpitaux, 16.000. Total : 20.000. Sur les 10.000 qui restaient quand Rochambeau prit le commandement, il y avait de 6 à 7.000 malades.

projeta contre elles une sortie, afin d'en purge la plaine et de les rejeter dans leurs repaires. En conséquence les généraux Noailles et Claparède recevaient l'ordre de se mettre en marche le 4 thermidor (22 juillet), au point du jour, à la tête de leur brigade et de se diriger vers l'ennemi, le premier par la route de la Petite-Anse, le second par celle du Haut-du-Cap. Le général Clausel, qui devait s'avancer lui-même au centre avec la réserve, avait su mettre à profit, en cette circonstance, l'inimitié des Congos (1) avec les noirs créoles. Les Congos, sous la conduite de deux chefs habiles, Gagnet et Letellier, s'étaient rangés sur des emplacements choisis, en arrière des positions occupées par les rebelles.

Ces dispositions eurent le succès qu'on en attendait. Des détachements des deux brigades enlevèrent de vive force les deux premières positions ennemies de droite et de gauche. Les généraux Claparède et Noailles firent preuve dans cette affaire d'une activité et d'une précision d'exécution dignes de tous les éloges (ce sont les termes mêmes du

(1) Sous cette dénomination on entendait tous les noirs nés en Afrique.

compte rendu). Les brigands se voyant cernés de toutes parts et harcelés par l'artillerie ne songèrent qu'à la retraite. Ils se retirèrent en désordre vers le Dondon, sur le chemin de la Tannerie, en traversant les embuscades des Congos qui leur tuèrent beaucoup de monde (1).

La retraite précipitée des rebelles dégagea la ville du Cap, mais leurs amis occupaient encore des positions sérieuses au Morne-Rouge et dans la plaine de l'Accul d'où ils nous menaçaient continuellement. Le général Clausel résolut de faire une nouvelle sortie contre eux le 17 thermidor. Ils nous opposèrent ce jour-là une résistance opiniâtre, à cause sans doute des secours importants qu'ils avaient reçus, et ils montrèrent une jactance à laquelle nous n'étions point habitués de leur part. La victoire n'étant pas complète, on revint à la charge le lendemain. En quelques heures les brigands éprouvèrent des pertes considérables. Beaucoup d'entre eux restèrent sur le champ de bataille ; on fit de nombreux prisonniers et l'on prit encore une pièce de

(1) *Gazette officielle de Saint-Domingue*. 8 thermidor, 26 juillet 1803.

canon et plus de cent fusils qu'on reconnut être de fabrication anglaise.

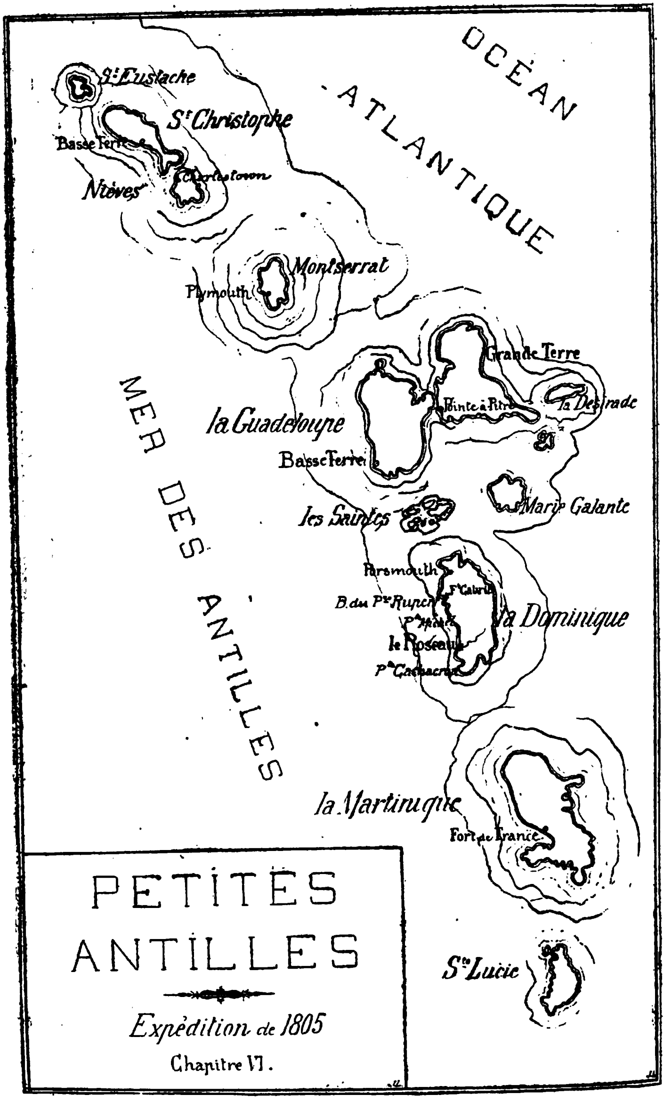
Cette affaire fut la dernière à laquelle Claparède assista. Sa santé, déjà ébranlée depuis quelque temps, réclamait l'air vivifiant du pays natal. Malgré l'organisme le plus solide, le tempérament le plus robuste, on ne brave pas impunément pendant dix-huit mois un climat insalubre. Nous avons vu combien cette campagne des Antilles avait été funeste à nos troupes. Si nous voulons nous en convaincre encore davantage, rappelons-nous les paroles d'un écrivain de cette époque : « Plusieurs mois après leur arrivée en France on reconnaissait à l'altération de leurs traits, les militaires qui avaient fait partie de l'expédition de Saint-Domingue » (1). Et c'étaient là ceux qui pouvaient prétendre avoir été favorisés par le sort.

Dans l'état de fatigue où il se trouvait, Claparède n'avait pas craint de demander à rentrer en France. L'autorisation lui fut accordée le 30 août par le capitaine-général qui se plaisait à rappeler ses bons services. Déjà l'apparition subite des escadres anglaises

(1) Moreau de Jonnès : *Tableau du climat des Antilles.*

avait fortement impressionné les combattants. Le blocus de tous les ports était imminent et nos soldats allaient rester à la merci d'une nuée de demi-sauvages prêts à se livrer sur eux aux dernières extrémités.




OCÉAN ATLANTIQUE
St Eustache
St Christophe
Basse Terre
Charlestown
Niéves
Montserrat
Plymouth
Grande Terre
la Guadeloupe
Pointe à Pitre
la Désirade
Basse Terre
Marie Galante
les Saintes
MER DES ANTILLES
Portsmouth
la Dominique
le Roseau
la Martinique
Fort de France
Ste Lucie
PETITES ANTILLES
Expédition de 1805
Chapitre VI.

CHAPITRE VI

SECONDE EXPÉDITION dans les Antilles

CANTONNEMENT DE SAINTES. — CLAPARÈDE A LA ROCHELLE. — CONFLIT DE POUVOIRS. — CARACTÈRE CONCILIANT MAIS FERME DU GÉNÉRAL. — PLAN DE NAPOLÉON EN VUE D'OPÉRER UNE DESCENTE EN ANGLETERRE. — L'ESCADRE DE ROCHEFORT. — DÉPART POUR LES ANTILLES. — PLAN D'ATTAQUE DE L'ILE DE LA DOMINIQUE. — OPÉRATIONS EXÉCUTÉES PAR LES GÉNÉRAUX LAGRANGE ET CLAPARÈDE AUTOUR DE LA VILLE DU ROSEAU. — LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE DANS LES ILES ANGLAISES DE SAINT-CHRISTOPHE, NIÈVES ET MONTSERRAT. — ARRÊT A SANTO-DOMINGO. — RENTRÉE DE L'ESCADRE DE MISSIESSY.

En revenant de Saint-Domingue, le général Claparède échappa aux croisières anglaises qui sillonnaient l'Atlantique. Après avoir erré près de trois mois sur les mers, plus heureux qu'un grand nombre de ses camarades conduits en captivité, il revit les rivages de la

France. Nous étions alors au mois de janvier 1804.

A peine débarqué, il se rend à Paris et se présente plusieurs fois chez le ministre de la guerre (1). Ce qui le préoccupe avant tout, ce n'est pas le rétablissement de sa santé ou le désir de revoir sa famille ; il cherche d'abord à repasser dans l'armée de terre (2) et à recevoir une affectation quelconque. Au bout d'un mois, se sentant à même de reprendre du service actif, il attend avec impatience un commandement ; il profite de toutes les occasions pour le demander.

Appelé le 1er mars (12 ventôse) devant le Premier Consul, pour lui fournir des détails circonstanciés sur les événements de la campagne de Saint-Domingue, il sollicite un emploi dans une armée active. En attendant une vacance dans l'état-major général, il aurait désiré servir à Paris sous les ordres de

(1) Lettre de Claparède à Berthier, ministre de la guerre, du 30 nivôse an XII. Il est descendu rue de la Loy, Hôtel du Nord (Archives administratives). — Voir p. j.

(2) Comme faisant partie du cadre des colonies, Claparède continuait à compter au département de la Marine.

Murat (1). Cette satisfaction ne lui est pas donnée, mais le ministre est invité à fournir un rapport qui doit faire ressortir la situation de Claparède et les moyens d'utiliser ses capacités. A la suite de ce rapport (2), le général passe au département de la Guerre et reçoit des lettres de service qui l'affectent au *cantonnement de Saintes*, sous les ordres du général de division Lagrange.

C'est seulement alors qu'il songe à revoir sa famille au sein de laquelle il ne s'est pas trouvé depuis plus de deux ans. En se rendant à son poste, il demande l'autorisation (3) de passer par Montpellier et d'y séjourner pendant quinze jours. C'était peu, après une longue absence, et cependant cette faveur ne lui est pas accordée en entier (4).

Au mois de mai 1804, notre général arrivait à Saintes (5). Son chef hiérarchique, le général Lagrange, avait eu d'abord l'intention de le

(1) Lettre du 13 ventôse au ministre de la guerre. — Voir p. j.

(2) Rapport du 26 ventôse an XII.

(3) Lettre du 3 germinal an XII au ministre de la guerre. — Voir p. j.

(4) Lettre du ministre du 8 germinal (le ministre a écrit au bas de la lettre : Accordé dix jours).

(5) Lettre du général Lagrange au ministre de la guerre. 22 floréal an XII (11 mai 1804). — Voir p. j.

conserver auprès de lui. Mais, au bout de quelques jours, il lui ordonna de se rendre à La Rochelle afin de surveiller la tenue, la discipline et l'instruction du 79e régiment d'infanterie.

Lors de l'arrivée de Claparède dans cette place, un désaccord fâcheux régnait entre le colonel Duplouy, commandant d'armes, et le colonel Godard, commandant le 79e régiment d'infanterie. Malgré les efforts du général pour faire cesser les querelles, cet état de choses se perpétua malgré lui : le feu couvait toujours sous la cendre ; le moindre prétexte suffisait pour le rallumer.

Le colonel Duplouy, soutenu par le général Fuzier, commandant le département de la Charente-Inférieure, ne cessait de tracasser le 79e. Il alla même un jour jusqu'à s'attaquer au général Claparède. Celui-ci, en vertu du décret impérial du 24 messidor an XII *sur les préséances et honneurs militaires*, avait droit à une garde d'honneur. Pendant les fortes chaleurs, il refusa cette garde, afin de ne pas fatiguer les troupes et conserva seulement les deux factionnaires. Mais un beau jour, sans aucune raison, l'un d'entre eux fut enlevé d'après un ordre écrit émané du colonel

Duplouy qui cherchait en cela à mortifier le général. Le commandant d'armes, ayant outrepassé ses droits, dut envoyer une lettre d'excuses : il reconnaissait son erreur, affirmait n'avoir eu d'autre intention que de remplir strictement ses devoirs et prenait la résolution de mieux lire le réglement à l'avenir (1).

Après cet incident, chacun se tient sur ses gardes. Pendant quelque temps on n'entend plus parler du moindre désaccord. Mais, dans le courant de septembre, le général Claparède est appelé à Saintes. Aussitôt après son départ, les tracasseries recommencent. Le commandant d'armes cherche à se venger sur le 79[e] de la verte leçon qu'il a reçue naguère. Fatigué de ces mesquineries, indignes d'un soldat, le colonel Godard fait d'abord la sourde oreille et finit ensuite par montrer les dents. Son attitude achève de mettre le feu aux poudres. Le général Fuzier se met de la partie. Au lieu d'employer son autorité à réconcilier les deux antagonistes, il adresse un rapport au ministre de la guerre en dénaturant complètement les faits. En défi-

(1) Lettre du colonel Duplouy, commandant d'armes au général Claparède, 1[er] fructidor an XII. — Voir p. j.

nitive, il met tous les torts sur le compte du général Claparède.

Celui-ci se trouvait encore à Saintes, lorsque la notification de l'incident parvint au commandant en chef du cantonnement. Le général Lagrange se chargea de justifier lui-même la conduite de son subordonné (1). Il le disait *plein d'honneur et de moyens* et établissait entre les deux généraux de brigade un parallèle qui n'était certes pas flatteur (2) pour le général Fuzier. De son côté, Claparède témoigna combien il avait été sensible aux procédés peu convenables employés à son égard. Il se plaignait à juste titre de ces hommes qui n'osent pas attaquer en face, mais qui ne craignent pas de se livrer aux insinuations les plus perfides quand il s'agit de décrier un camarade, afin de lui faire perdre l'estime de ses chefs (3).

Sur ces entrefaites, l'ordre arriva de prépa-

(1) Lettre du 16 vendémiaire an XIII (Archives administratives).

(2) Voir la lettre du général Lagrange (Pièces justificatives).

(3) Lettre du 21 vendémiaire an XIII écrite de La Rochelle au ministre. Celle du 27 fructidor ayant été écrite de Saintes, on voit qu'il y avait plus d'un mois que Claparède était absent de La Rochelle.

rer un corps de troupe destiné à une expédition lointaine. Le général Lagrange en recevait le commandement. Aussitôt avisé, il alla se concerter à Rochefort avec le préfet maritime. Il désignait en même temps le général Claparède pour faire partie de l'expédition (1) et le chargeait d'organiser les détachements de différentes armes envoyés à la Rochelle.

Pendant ce temps, le silence du maréchal Berthier semblait indiquer que les explications fournies sur le conflit de La Rochelle, l'avaient pleinement satisfait. Mais cela ne suffisait pas aux chercheurs de querelles. Furieux de voir que leurs dénonciations n'avaient pas abouti au gré de leurs désirs, ils continuèrent à travailler d'une façon occulte, répandant par petites doses, mais sans discontinuer, le venin de leur médisance. Le général Claparède, tout occupé de ses préparatifs de départ, croyait tout terminé et ne se doutait de rien. Quelques jours avant de s'embarquer, et à la suite de faux rapports faits sur son compte, il reçut du ministre un blâme absolument immérité. Il

(1) Lettre du 24 vendémiaire an XIII, du général Lagrange au général Claparède (Archives administratives). — Voir p. j.

y répondit immédiatement sur un ton ferme et digne, ne voulant pas, comme le mouton que l'on conduit à la boucherie, se laisser égorger sans rien dire. Sa réponse nous donnera une idée plus nette et plus juste de son caractère : caractère noble s'il en fût, généreux, libéral, esprit large, exempt de toute petitesse, ennemi de tout tatillonnage et de toute chicane.

Voici cette réponse, qui est en même temps sa justification :

« Monsieur le Maréchal, je viens de lire avec la plus vive peine la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 courant.

« Le général Lagrange me fit connaître celle que vous lui écriviez à mon égard le 7 vendémiaire dernier ; il y répondit et j'eus aussi l'honneur de vous rendre compte de ce qui s'était passé. Votre silence, Monsieur le Maréchal, m'a fait croire que mon exposé vous avait satisfait.

« Je ne pense pas que depuis lors on puisse me trouver des torts. Ma conduite a toujours été la même, c'est-à-dire que j'ai été entièrement étranger à toutes les dispositions que le général Fuzier et le commandant d'armes Duplouy ont jugé à propos de prendre et je me suis exactement conformé aux instructions

du général Lagrange sous les ordres duquel Votre Excellence m'a placé.

« Je pourrais adresser à Votre Excellence, non pas des plaintes vagues et des rapports dénués de tout fondement, mais bien la preuve certaine des faits les plus graves contre les lois militaires de la part de ceux qui ont écrit contre moi, *si je n'étais au-dessus de ces querelles qui sont entièrement opposées à mon caractère et à ma manière d'être.*

« J'espère avec confiance, Monsieur le Maréchal, que l'exposé que j'ai l'honneur de soumettre à Votre Excellence, me fera rendre la justice que je mérite. Je serais profondément affligé si toutes ces tracasseries avaient pu porter la moindre atteinte à la bienveillance dont vous avez bien voulu m'honorer pendant mon dernier voyage à Paris.

« C'est la première fois qu'il m'arrive de me justifier et je désire que la manière dont je le fais prouve à Votre Excellence combien il me répugne de donner suite à ces disputes qui existaient avant mon arrivée à La Rochelle entre le général Fuzier et le commandant du 79ᵉ régiment d'infanterie » (1).

(1) Lettre du 13 nivôse an XIII (Archives administratives). Le général de brigade Claparède, commandant

Huit jours après avoir écrit cette lettre, le général Claparède s'embarquait à l'île d'Aix. A la joie qu'il avait de partir se mêlait une grande tristesse : il venait d'apprendre la mort de sa jeune femme qu'il avait laissée naguère à Montpellier, pleine de santé.

Avant d'entrer dans le détail des opérations de cette nouvelle campagne dans les Antilles, disons à quoi était destinée l'escadre de Missiessy.

Napoléon, voulant opérer une descente en Angleterre, avait conçu un plan merveilleux. Ce plan consistait à éloigner les Anglais des côtes de la France et à réunir dans la Manche une flotte capable de protéger notre armée de débarquement.

Dans cet ordre d'idées, vers la fin de 1804, les escadres de Villeneuve à Toulon, de Missiessy à Rochefort, de Gantheaume à Brest avaient reçu l'ordre de partir immédiatement pour les Antilles, en ralliant sur leur passage les escadres espagnoles de Cadix et du Ferrol. Elles devaient revenir en toute hâte et occuper

---

dans la Légion d'Honneur, commandant les troupes du cantonnement et celles de l'expédition de l'Escadre de l'île d'Aix stationnées à La Rochelle, à S. E. le Maréchal Berthier, ministre de la guerre.

le détroit du Pas-de-Calais, pendant que les Anglais, inquiets de la disparition de notre flotte, disperseraient leurs vaisseaux sur toutes les mers pour protéger leurs colonies.

Ce plan admirable ne devait pas s'exécuter en son entier.

L'escadre de Rochefort partit la première. Elle se composait de cinq vaisseaux, trois frégates et trois bricks (1).

L'état-major des troupes expéditionnaires comprenait : le général de division Lagrange, commandant en chef, le général de brigade Claparède, l'adjudant-commandant Barbot et deux adjoints. Parmi les corps embarqués : 2 bataillons du 26e de ligne, un détachement de 1.600 hommes du 3e, revenant de Périgueux, 1.200 hommes de la Légion du Midi, un détachement du 4e chasseurs à cheval, etc. ; en tout environ 3.500 hommes, répartis de la sorte : 700 sur le *Majestueux*, 500 sur les autres vaisseaux, 200 sur chaque frégate et 100 sur chaque brick. L'escadre emportait encore des armes, des munitions, de la poudre et des pièces d'artillerie de campagne des-

(1) Vaisseaux : le *Majestueux*, le *Jemmapes*, le *Magnanime*, le *Suffren* et l'*Infatigable* ; frégates : le *Lion*, l'*Armide* et la *Gloire* (Archives de la Marine).

tinées à reconstituer les réserves des colonies françaises aux Antilles (1).

Le général Claparède avait pris place sur le *Magnanime*, dirigé par le capitaine de vaisseau Allemand, commandant en second de l'escadre.

Le contre-amiral Missiessy mit à la voile de la rade de l'île d'Aix, le 11 janvier 1805 (21 nivôse an XIII), vers deux heures de l'après-midi. Il régla sa marche de manière à traverser pendant la nuit la ligne des croiseurs anglais, qui s'étendait depuis la tour de Cordouan jusqu'à l'île d'Yeu. Sa sortie resta inaperçue. Toutefois, à la brise favorable qui avait permis son départ, succéda un calme plat. Le lendemain, les vents soufflèrent de l'ouest avec impétuosité; le ciel devint tout noir; la mer, fortement agitée, faisait craindre une épouvantable tempête, toujours très dangereuse dans ces parages. Il était donc impossible de continuer la marche. En présence de ces difficultés, Missiessy, sans s'exposer au moindre blâme, aurait pu rentrer dans un des ports français pour y chercher un abri. Mais, désireux de n'apporter aucun retard dans l'accom-

(1) Archives Nationales AF * IV 1175. Cantonnement de Saintes.

plissement de sa mission, au risque même de subir de fâcheuses avaries, il préféra rester en panne jusqu'à ce que les vents contraires eussent cessé. Il fut ainsi retenu pendant treize jours dans le golfe de Gascogne. Enfin, le 5 pluviôse (25 janvier), la mer redevint belle et l'escadre continua sa route (1).

Les instructions de Missiessy étaient les suivantes : se rendre à la Martinique ou à la Guadeloupe ; laisser dans ces îles 2,000 fusils et 50 quintaux de poudre avec les troupes que le général Lagrange pourrait céder ; concerter avec le capitaine-général Villaret-Joyeuse l'attaque de la Dominique ; mettre à contribution les îles anglaises ; ravitailler les colonies françaises ; attendre six semaines, et si, au bout de ce temps, l'escadre de la Méditerranée n'avait pas rejoint, se diriger sur Saint-Domingue pour y porter 600 fusils, de la poudre et des hommes (2). Le succès dépendait de la rapidité de la marche. L'amiral manœuvra en conséquence.

(1) Rapport du contre-amiral Missiessy au ministre de la marine (Archives de la Marine).

(2) Instructions du ministre de la marine au contre-amiral Missiessy, commandant l'escadre de Rochefort. (Archives de la Marine).

Le 20 février, l'escadre de l'île d'Aix entrait dans le canal qui sépare Sainte-Lucie de la Martinique. Elle y rencontra un convoi anglais, le poursuivit, lui prit un vaisseau et, avant le soir, elle mouillait dans la rade de Fort-de-France. La fin du jour et une partie de la nuit furent consacrées à débarquer les armes et les munitions destinées à la Martinique.

Aussitôt l'ancre jetée, l'amiral Missiessy et le capitaine de vaisseau Allemand, les généraux Lagrange et Claparède descendirent à terre pour consulter le capitaine-général de la colonie et voir avec lui quel serait le meilleur et le plus sûr moyen d'inquiéter les Anglais dans leurs possessions des Antilles. La position de la Dominique, entre la Martinique et la Guadeloupe, étant fort gênante, il fut décidé que les opérations commenceraient par l'attaque de cette île. A leur retour à bord, dans la nuit même, le général en chef et le commandant de l'escadre convoquaient les chefs de corps et les capitaines de bâtiments. Chacun apprit alors le rôle qui lui reviendrait dans l'opération.

Afin de parer à toute éventualité, les troupes expéditionnaires étaient fractionnées en trois groupes devant former trois colonnes d'atta-

que distinctes. Le premier groupe, sous les ordres du général Lagrange en personne, se composait de 900 hommes à bord du *Majestueux,* du *Jemmapes*, de la frégate le *Lion*. Son point de débarquement était fixé près du Roseau. Aussitôt débarqué, il devait s'emparer d'un fort qui défend la ville du côté est. Le deuxième, avec l'adjudant-commandant Barbot, fort de 500 hommes, était monté sur les deux frégates l'*Armide* et la *Gloire;* il devait prendre terre au pied du morne Daniel, à deux kilomètres au nord du Roseau, tourner un fort qui domine la ville et couper la retraite aux défenseurs qui l'occupaient. Le troisième groupe, commandé par le général Claparède, comprenait aussi 900 hommes répartis sur les trois vaisseaux : le *Magnanime*, le *Suffren*, l'*Infatigable;* il devait opérer son débarquement à deux portées de canon du morne du Prince-Rupert, et enlever cette position à la baïonnette. Nous verrons que, par suite du calme de la mer et d'une résistance imprévue, des modifications s'imposèrent dans la marche de cette dernière colonne.

Une fois toutes les instructions données, chacun se prépara de son côté à concourir à la réussite de ce plan. Dans la journée même,

le 22 février, l'escadre appareilla pour la Dominique. Elle aurait pu se présenter vers minuit devant la ville de Roseau; mais le général Lagrange ne tenant pas à débarquer avant le jour, elle resta en panne dans le canal, reprit sa route à quatre heures, et bientôt elle était aperçue par le poste de Cachacrou, qui tirait le canon d'alarme.

Avant le jour, le 23 février, l'escadre se présente sur la côte ouest de la Dominique, en face de la ville du Roseau. Aussitôt les embarcations sont mises à la mer; l'amiral Missiessy fait arborer le pavillon britannique. Cette ruse de guerre produit tout l'effet qu'on en attendait. Le général anglais Prévost, gouverneur de la colonie, croit avoir affaire à l'escadre du commodore Johnston, attendue depuis longtemps. Il est surpris dans une telle sécurité qu'il envoie son capitaine de port au devant du *Majestueux*. Cet officier ne s'aperçoit de la supercherie qu'une fois à bord. On profite de cette surprise pour s'emparer des bâtiments stationnés dans le mouillage du Roseau, et le *Lynx* s'occupe à les amariner. On hisse alors les couleurs nationales françaises, et le débarquement commence sous la protection de l'artillerie des vaisseaux du

centre, dont le général Claparède a la direction.

Les troupes du *Majestueux,* du *Jemmapes*, du *Lion* débarquent à la Pointe Michel, au sud de la ville. A neuf heures, elles touchent le rivage. Devant l'arrivée des chaloupes et en voyant les soldats français se jeter bravement à terre, malgré le ressac violent de la vague, les Anglais commencent à être intimidés; ils lâchent pied aussitôt, mais ils vont prendre de fortes positions en arrière.

Dans le même temps, l'adjudant-commandant Barbot, avec les troupes embarquées sur les deux frégates l'*Armide* et la *Gloire*, opère sa descente au pied du morne Daniel, situé au nord de la ville. Là, les Anglais nous attendent, nous tuent huit hommes et en blessent quelques autres.

Le général Prévost n'a à sa disposition que 5 à 600 hommes et quelques milices. Il dispose son monde, prêt à défendre le terrain pied à pied. Tandis que le gouverneur de l'île cherche à rassembler le gros de ses forces contre le général Lagrange, la deuxième colonne déposte l'ennemi du rivage, le poursuit vivement et l'empêche de s'établir dans une redoute armée de 4 pièces de canon et défendue par

150 hommes. Ensuite, les deux colonnes cherchent à opérer leur jonction. Mais peu s'en faut qu'elles ne soient rejetées toutes les deux à la mer ou massacrées dans le défilé étroit qui se trouve entre le rivage et la pointe Michel. L'opiniâtreté de la défense de ce côté oblige, vers onze heures, le général Lagrange à solliciter du renfort. Il demande à Missiessy de faire débarquer les troupes du *Magnanime*, du *Suffren* et de l'*Infatigable* à l'endroit même où les deux frégates ont abordé. Ces vaisseaux du centre étaient occupés, depuis le début de l'attaque, à foudroyer la côte de leur artillerie. Ils tiraient sur les batteries du fort de la Reine-Charlotte et sur celles de la gauche du morne Bruce, qui gênaient fortement notre attaque de droite. En recevant l'ordre d'approcher du rivage, ils opérèrent leur mouvement sans cesser de répondre à l'artillerie adverse et allèrent gagner terre sans résistance immédiate au pied de la redoute Daniel, qui venait d'être forcée. Arrivé dans cette gorge, le général Claparède apprit qu'il devait réunir les troupes de la troisième colonne à la deuxième, en prendre le commandement et marcher avec l'ensemble de ces forces sur le morne Bruce. Le but de cette manœuvre était de couper la

retraite au général anglais, qui semblait ne pouvoir tenir longtemps contre le général Lagrange. Claparède exécuta ce mouvement avec promptitude. Il s'avança le long de la mer, gravit le sommet du plateau, s'empara du fort qui le défendait et fit mettre bas les armes à sa garnison, composée de 300 miliciens. De là, il dépêcha 200 hommes, commandés par le chef du 1er bataillon du 26e régiment, avec ordre de descendre dans la vallée située entre le fort et le morne Bruce et de remonter ensuite sur les derrières de cette hauteur.

En apprenant ce mouvement, le général Prévost, à bout de moyens, arbora le drapeau blanc vers deux heures. Lagrange fit alors cesser le feu. C'était de part et d'autre un moyen de gagner du temps. Mais l'astucieux Anglais avait commencé déjà son mouvement de retraite. Pour le continuer, il ne manqua pas d'utiliser ce moment d'arrêt dans le combat. Il abandonna ses milices qui jusqu'alors avaient combattu vaillamment (1), s'enfuit précipitamment par la vallée avec les troupes de ligne, abandonna à leur tour celles-ci et

(1) Elles n'avaient pas abandonné le combat pour éteindre l'incendie des maisons où étaient leurs femmes, leurs enfants et leur fortune.

alla se réfugier avec deux officiers dans la citadelle du Prince-Rupert, où les débris de ses troupes devaient le rejoindre quatre jours plus tard. La sonnerie de : cessez le feu ! et des accidents de terrain empêchèrent le bataillon du 26e, envoyé par Claparède, de s'opposer à cette fuite précipitée. Ce bataillon rejoignit les autres troupes du général, au moment où elles arrivaient aux premières maisons du Roseau, par le bord de la mer.

Les trois colonnes françaises entrèrent dans la capitale de l'île, à 4 heures du soir, après avoir obligé les milices à déposer les armes. Tout un côté de la ville était en flammes. L'incendie, occasionné par la bourre d'un canon des batteries anglaises, avait fait en quelques heures des progrès effrayants. Le premier soin de nos soldats fut de circonscrire le feu. Tout le monde se mit à l'œuvre, afin de préserver les maisons non encore atteintes. Pendant la nuit, un changement dans la direction du vent acheva de dissiper toute crainte et les flammes, privées de leur principal auxiliaire, s'éteignirent d'elles-mêmes, avant le lever du jour.

Nous avions donc pris pied sur le sol de la Dominique ; mais nous ne pouvions nous

rendre complètement maîtres de l'île qu'en réduisant le fort du Prince-Rupert (1), où nous avons vu se retirer le général Prévost. Ce fort, un des meilleurs qui existent aux Antilles, pouvait abriter 2.000 hommes. Une langue de terre formant un défilé très étroit et long de 150 toises, permettait seule d'y accéder. A l'extrémité du défilé se trouvait un fossé profond, qui en coupait l'issue dans toute sa largeur. Enfin, sur le fossé, était établi un pont-levis défendu par deux redoutes.

Le général Lagrange était d'avis de partager l'escadre en deux, une partie au Roseau, l'autre à la Grande Anse, toute prête à s'emparer du fort Cabrit. Cette dernière opération, comme on le voit, présentait bien des difficultés, mais elle aurait certainement réussi. On y renonça néanmoins, la division ne pouvant entreprendre un siège en règle, et le général Lagrange se décida à évacuer l'île. Avant de se rembarquer, il préleva une forte contribution sur les habitants, emmena les prisonniers à bord, désarma les milices, détruisit les défenses de la côte, fit raser les fortifications, en un mot, « il partit, laissant l'île

(1) Appelé aussi fort Cabrit.

tellement privée de défenses que le moindre corsaire français eût pu impunément insulter ses côtes » (1).

De la Dominique, l'escadre se rend à la Guadeloupe, où elle mouille le 1er mars à 10 heures du matin. On débarque à la Basse-Terre les troupes et munitions destinées à cette colonie.

Missiessy en repart le 4 pour aller ravager les îles anglaises de Saint-Christophe, Nièves et Montserrat. Dans ces deux dernières, pas la moindre résistance. On en prend possession, on les désarme, on saisit les navires anglais qui se trouvent sur leurs côtes, on lève une forte contribution, après quoi, on les abandonne. Saint-Christophe, au contraire, semble vouloir résister davantage. Il faut faire reconnaître ses défenses et débarquer avec un détachement de 5 à 600 hommes, afin de pouvoir s'emparer des deux forts qui flanquent la Basse-Terre (2).

Claparède est chargé de cette opération. En quelques heures, l'artillerie de ces forts est détruite, les milices sont désarmées, les

(1) *Victoires et Conquêtes*, t. VIII, p. 329.

(2) C'est la capitale de l'île. Il y a Basse-Terre-Guadeloupe et Basse-Terre-Saint-Christophe.

navires anglais sont brûlés et nos troupes évacuent l'île le lendemain.

Ainsi, dans l'espace de quinze jours, l'escadre de Rochefort avait ravitaillé deux colonies françaises, ravagé quatre îles anglaises, pris ou détruit trente-huit bâtiments, dont vingt-deux à trois mâts, huit bricks et huit sloops ou goélettes (1).

Le 8 mars, Missiessy partit de Montserrat et revint à la Martinique. Le 16, il entrait au mouillage de Fort-de-France et recevait les dépêches apportées par le brick le *Palinure*. Il apprenait entre autres choses la rentrée de Villeneuve à Toulon. En conséquence, l'amiral ne crut pas devoir attendre plus longtemps l'escadre de la Méditerranée. Il déposa des troupes de renfort dans l'île et, quatre jours après, il remit à la voile pour Saint-Domingue, laissant « les îles françaises dans le meilleur état de défense » (2).

A Santo-Domingo, la position du général

(1) Un pris à la mer, 19 à la Martinique, 6 à Nièves, 9 à Saint-Christophe, 3 à Montserrat, dont 19 brûlés ou coulés et 19 conduits : 3 à la Martinique et 16 à la Guadeloupe (Archives de la marine). — Rapport de l'amiral Missiessy au ministre de la marine.

(2) Mathieu Dumas : *Précis des événements militaires*, t. XI, page 119.

Ferrand devenait de plus en plus critique. A bout de ressources, il subissait depuis vingt-quatre jours un siège terrible, lorsque, dans la matinée du 27 mars, l'escadre de Missiessy fut signalée. Les généraux Lagrange et Claparède débarquèrent avec le dernier bataillon qui restait à bord. Leur présence sauva la situation. Les noirs qui, depuis quelques jours, feignaient de vouloir livrer un assaut général, furent repoussés vigoureusement. L'amiral fit descendre à terre l'artillerie et les munitions qui lui restaient, il laissa une somme d'argent et tous les vivres qui n'étaient pas strictement nécessaires pour son équipage. Dans la nuit du 28 au 29 mars, il reprit le chemin de la France, avec les deux généraux commandant les troupes expéditionnaires.

A peine Missiessy était-il parti, qu'une escadre anglaise paraissait dans la baie de Santo-Domingo.

Sur sa route, des Anglais l'attendaient aussi, désireux de l'arrêter au passage; mais l'amiral français manœuvra si habilement, qu'il éluda les croisières ennemies envoyées à sa rencontre. Il arriva à Rochefort sans avoir perdu un seul bâtiment de son escadre, le 20 mai 1805, quatre mois et dix jours après en

être parti. « Il n'y avait dans l'histoire des deux marines rivales, dit un écrivain militaire, aucun exemple d'une expédition si rapide et si heureuse (1). »

(1) Mathieu Dumas : *Précis des événements militaires*, t. XI, page 122.

CHAPITRE VII

CAMPAGNE D'AUTRICHE (*)

CAMP DE BOULOGNE. — LES GRENADIERS D'OUDINOT. — LA GRANDE-ARMÉE. — COMBAT DE WERTINGEN. — LE 17e RÉGIMENT D'INFANTERIE LÉGÈRE. — OPÉRATIONS AUTOUR D'ULM. — MARCHE SUR VIENNE — COMBAT. D'HOLLABRÜNN. — BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Trois jours après son débarquement, le général Claparède écrivait au ministre de la guerre : « L'expédition dont je faisais partie étant terminée et le cantonnement de Saintes n'existant plus, je vais me rendre à Paris pour y recevoir vos ordres (1). »

Lorsqu'il arriva dans la capitale, Napoléon venait de partir pour l'Italie, où il devait ceindre, dans la cathédrale de Milan, la couronne

(1) Lettre du 3 prairial an XIII (23 mai 1805). (Archives administratives. — Voir p. j.).

(*) Voir carte, page 58.

de fer du roi des Lombards. Au même moment, la nouvelle d'un prochain départ de l'escadre de Rochefort circulait dans les milieux bien informés. Il ne fallait pas laisser échapper cette bonne occasion d'aller encore guerroyer en pays lointain. Claparède adressa donc immédiatement à l'Empereur une demande pour reprendre la mer. « J'apprends, disait-il, que l'escadre qui nous a ramenés, a ordre de se tenir prête à partir. Je voudrais, Sire, servir avec les troupes expéditionnaires qu'elle pourra recevoir. J'ai la bonne volonté la plus décidée, *tous les climats me sont bons*, et j'ai la conviction que dans les pays éloignés, on peut obtenir de bons résultats avec peu de troupes (1). »

Quelques jours plus tard, le maréchal Berthier répondait de Milan à l'intéressé, et lui faisait connaître qu'il était désigné pour servir à la division de réserve des grenadiers, stationnée à Arras (2), et commandée par le général Oudinot.

---

(1) Lettre écrite de Paris, le 8 prairial an XIII (28 mai 1805) (Archives administratives). Le couronnement de Napoléon comme roi d'Italie est du 6 prairial (26 mai).

(2) Lettre du 21 prairial (16 juin). (Archives administratives.) (Ministre de la guerre Berthier à Claparède). — Voir p. j.

Les grenadiers d'Oudinot, qui vont devenir si célèbres, faisaient partie des troupes du camp de Boulogne, connues sous le nom *d'armée des côtes de l'Océan.* Groupés en dix bataillons, provenant eux-mêmes de compagnies d'élite de différents régiments, c'était un corps de choix, pris parmi des troupes de choix.

L'affectation de Claparède devait flatter son amour-propre, au moment où il allait être appelé à déployer sur les champs de bataille de l'Europe les qualités militaires dont il avait donné des preuves aux colonies.

En attendant, les troupes du littoral de la Manche ne restaient pas inactives. Les chefs comme les soldats étaient entraînés, tenus en haleine par des manœuvres continuelles. Les grenadiers d'Oudinot, plus que les autres et quoique rompus à toutes les fatigues, se préparaient tous les jours à la guerre, afin de justifier leur création en présence de l'ennemi. C'est dans ces divers exercices que le général Claparède commença à se faire apprécier par son illustre chef (1).

(1) Claparède étant désigné quelques jours plus tard pour passer dans un autre corps, Oudinot chercha à faire révoquer cet ordre; il fit écrire à ce sujet par le maréchal Lannes, au major général, comme nous le verrons plus loin.

Lorsque le projet de descente en Angleterre échoua, au moment où il fallut marcher contre les 500,000 hommes réunis par la troisième coalition, l'Armée des côtes de l'Océan reçut la dénomination de Grande Armée (1). Commandée par l'Empereur en personne, elle comprenait sept corps sous les ordres de Bernadotte, Marmont, Davout, Soult, Lannes, Ney, Augereau, une réserve de cavalerie avec Murat, et la garde impériale commandée par Bessières. Plus tard, un huitième corps fut formé sous les ordres de Mortier.

Les grenadiers d'Oudinot, avec la division Gazan et la cavalerie légère du général Treilhard composaient le 5e corps d'armée commandé par le maréchal Lannes. Trois brigadiers : les généraux Laplanche-Mortières, Dupas et Ruffin marchaient à la tête des bataillons d'élite. Claparède, placé à la suite, restait à la disposition du divisionnaire (2).

---

(1) C'est le nom qu'elle portera désormais lorsque l'empereur la commandera.

(2) Cela arrivait fréquemment. Voir Thiébault : *Préliminaires de la campagne de 1805.* — Claparède figure à la suite sur les situations jusqu'au 10 octobre, date à laquelle il passe dans la division Suchet.

A peine les corps venaient-ils de se mettre en marche pour se diriger vers le Rhin qu'une lettre ministérielle enjoignit au général Claparède de se rendre auprès du maréchal Soult. Celui-ci devait lui donner le commandement d'une brigade à la division Suchet, 4e du 4e corps (1). Malgré cet ordre, il continua de rester aux grenadiers d'Oudinot, attendant un avis particulier de mutation que le ministre avait l'usage d'adresser dans ce cas aux officiers généraux. Cet avis n'était pas encore parvenu à Claparède, lorsque, le 25 septembre, le 5e corps passa le Rhin. De Rastadt, le maréchal Lannes écrivit au major-général, pour faire trancher la question. « Le général Oudinot tenait beaucoup, disait-il, à conserver le général Claparède ; lui-même, à cause des bons témoignages qu'il avait sur cet officier général, désirait le voir faire la campagne dans son corps d'armée (2). »

En conséquence, il demandait la révocation du premier ordre de changement. Cette révocation, fut-il répondu, n'était possible qu'au-

(1) Lettre du ministre de la guerre Berthier en date du 24 fructidor an XIII (11 septembre).

(2) Lettre du 6 vendémiaire an XIV (28 septembre). — Voir p. j.

tant qu'un autre général de brigade attaché au 5e corps serait envoyé à la division Suchet (1). Il fallait donc s'incliner Mais on pouvait encore gagner du temps, car la Grande Armée opérait alors son magnifique mouvement de conversion qui devait enfermer Mack dans Ulm.

Il fut convenu que cette mutation serait ajournée jusqu'au moment où on arriverait sur le Danube.

Le 1er octobre, l'Empereur, ayant rejoint à Louisbourg le maréchal Lannes, eut la bonté de dire à Claparède qu'il comptait toujours à la division Oudinot (2).

Le 5e corps, suivant de près la cavalerie, formait l'avant-garde de l'armée. En quittant Louisbourg, il prit la route de Beutelsbach, Pludershausen, Gmünd, Aalen et Bopfingen. Le 8 octobre, il passait le Danube à Donauwerth à la suite des escadrons de Murat et se dirigeait sur Wertingen. Tout à coup le canon tonne de ce côté. Lannes qui marchait en tête avec les grenadiers d'Oudinot, se porte alors en avant. Il trouve la cavalerie aux prises

---

(1) Lettre du ministre de la guerre au maréchal Lannes, 8 vendémiaire (30 septembre). — Voir p. j.

(2) Fait rappelé dans la lettre de Claparède à l'Empereur, 20 frimaire an XIV (11 décembre). — Voir p. j.

avec les Autrichiens. Le général Auffenberg, surpris à table avec ses officiers, avait vivement formé ses bataillons en un vaste carré, flanqué à droite et à gauche par deux escadrons de cuirassiers. Murat manœuvrait pour tourner les troupes adverses par la droite; Lannes donne l'ordre à sa cavalerie légère de se porter sur la gauche et de les déborder. Deux escadrons ennemis qui veulent s'opposer à ce mouvement sont chargés et culbutés par le 21e régiment de chasseurs.

Pendant ce temps les dragons du général Klein attaquaient de front l'infanterie. Le carré est enfoncé, les bataillons sont contraints d'opérer leur retraite vers les bois qui couronnent les hauteurs de Bintzwang. Le maréchal Lannes ordonne alors à la division de grenadiers de longer la lisière de ces bois et de se porter sur l'ennemi. La première brigade seule est en mesure d'exécuter ce mouvement. Elle comprenait quatre bataillons d'élite, provenant des 13e, 58e, 9e et 81e de ligne, dont deux venaient d'être mis ce jour-là sous les ordres de Claparède (1). Cette brigade

(1) Les divisionnaires disposaient de leurs brigadiers comme ils l'entendaient et en campagne il n'était pas rare de voir un général marcher avec un ou deux bataillons. Voir, plus loin, Suchet et Victor à Saalfeld.

marche avec tant de rapidité qu'elle parvient à joindre les bataillons autrichiens et à les forcer au combat. En moins d'une heure ils sont battus et mis en déroute. La 2e brigade qui cherchait à les tourner, est arrêtée par un marais et ne peut leur couper la retraite.

Le résultat de ce combat de quelques heures fut merveilleux : douze à quinze cents prisonniers, toute l'artillerie ennemie et six drapeaux restèrent entre nos mains ; il y eut un grand nombre de tués et de blessés. De notre côté : quatre morts et vingt-cinq à trente blessés parmi les grenadiers. Toute la colonne ennemie serait tombée en notre pouvoir si elle n'avait eu en arrière d'elle des forêts pour la soustraire à nos coups et si la nuit n'était pas venue arrêter nos succès en empêchant la poursuite (1).

Le troisième bulletin de la Grande Armée dans le récit de l'affaire de Wertingen s'exprimait en ces termes : « La division Oudinot frémissait de l'éloignement qui l'empêchait de se mesurer avec l'ennemi. A sa vue seule, les Autrichiens effectuent leur retraite ».

(1) D'après le compte rendu du général Compans, chef d'état-major du 5e corps, sur la part prise par ce corps au combat de Wertingen. (Archives historiques.)

Le soir du combat, le 5e corps d'armée se retira sur les hauteurs de Bintzwang, disons plutôt la division Oudinot, car celle du général Gazan était détachée depuis quelques jours auprès du maréchal Ney et la cavalerie légère venait de passer aux mains de Murat. Le commandant du 5e corps se plaignait amèrement d'en être réduit à une seule division et de ne pouvoir entreprendre d'aussi grandes opérations que ses camarades (1). En arrivant le lendemain à Zusmershausen, où Napoléon venait d'établir son quartier général, Lannes renouvela ses plaintes. C'est alors que la division Suchet, arrivant de Donauwerth, fut désignée pour faire partie définitivement du 5e corps (2).

Le 10 octobre, l'Empereur passa en revue les troupes du maréchal Lannes, accorda des récompenses, loua le courage et la belle tenue des grenadiers. Le général Claparède fut affecté ce jour-là à la division Suchet, en attendant, lui dit l'Empereur, l'organisation définitive des grenadiers (3). Malgré cette belle

(1) *Journal historique* du 5e corps. — 9 octobre.
(2) Archives historiques (10 octobre).
(3) Lettre du 20 frimaire an XIV. — Voir pièces justificatives.

promesse, quatre années devaient s'écouler avant son retour auprès du général Oudinot. Mais pendant ce temps, nous allons le voir entraînant à sa suite un régiment dont le bon renom va s'accroître de jour en jour et dont les exploits laisseront dans l'histoire de l'Empire une trace ineffaçable.

La division Suchet se composait de cinq régiments : le 17ᵉ d'infanterie légère, les 34ᵉ, 40ᵉ, 64ᵉ et 88ᵉ d'infanterie de ligne. Le général Claparède reçut le commandement du 17ᵉ léger avec mission de marcher constamment à l'avant-garde (1). Les deux autres brigades étaient respectivement commandées par les généraux Becker et Valhubert. L'organisation de ces troupes restera la même pendant trois campagnes successives (2) et c'est pourquoi nous insistons sur le détail de sa composition.

A partir du 11 octobre, la division Suchet continua son mouvement en remontant le

(1) Il n'était pas rare à cette époque de voir un général de brigade avec un régiment léger à l'avant-garde. Voir Thiébault, dans les *Préliminaires de la campagne de 1805*.

(2) Excepté en ce qui concerne le commandement des 2ᵉ et 3ᵉ brigades.

Danube. Le 14, pendant l'attaque d'Elchingen par le maréchal Ney, Lannes avait fait occuper les hauteurs qui dominent la plaine au-dessus du village de Pfülh. Le soir, les tirailleurs du 17ᵉ léger poussèrent une pointe jusqu'à la tête de pont de la ville d'Ulm et enlevèrent, cet ouvrage, jetant ainsi la confusion parmi les troupes de la place. A une heure du matin, le 5ᵉ corps passait le Danube sur les ponts d'Elchingen et de Thalfingen, la division Suchet à droite. Murat, Lannes et Ney se placèrent en bataille pour forcer les retranchements de l'ennemi.

Sur les trois heures de l'après-midi, pendant que Ney se portait sur le Michaëlsberg, « le maréchal Lannes avait chargé le général Suchet d'attaquer avec sa division les retranchements du Frauenberg ; il y conduisit le général Claparède, qui, à la tête de sa brigade, se précipita sur les ouvrages : l'ennemi les abandonna. Claparède le poursuivit jusqu'au pied de la route qui conduit d'Ulm à Albeck. Le général Suchet, lui ayant donné l'ordre de s'emparer des maisons les plus près de la place, Claparède, à la tête du premier bataillon du 17ᵉ d'infanterie légère, franchit sous le feu le plus vif un large ruisseau, déloge l'ennemi

et s'établit dans les maisons. Le colonel Vedel, commandant de ce régiment, conduisait le deuxième bataillon au soutien du premier. Il entend battre la charge à sa droite par les troupes du maréchal Ney ; emporté par son audace et croyant qu'on livre un assaut général, il se jette dans la mêlée, renverse tout ce qui se trouve devant lui, arrive dans le retranchement qui couvrait la porte dite de Stuttgard, fait mettre bas les armes à près de cinq cents hommes et pénètre jusque sous la porte. De son côté, le général Claparède, avec le premier bataillon, malgré la mitraille et la mousqueterie du rempart, pénètre jusqu'à la porte du Danube. Si ce beau mouvement eût été soutenu par de plus grandes forces, comme le demandait le général Suchet, la ville eût été peut-être prise d'assaut ce jour-là ; mais l'ennemi ayant eu le temps de se reconnaître et voyant cette poignée de braves presque isolés qui ne pouvaient à cause de la pluie faire usage de leurs fusils, dirigea une double sortie contre les deux attaques ; les prisonniers reprirent leurs armes, et le 17e régiment, après une héroïque résistance, fut accablé par le nombre au pied des murailles. Il perdit beaucoup d'officiers et de soldats, cent cin-

8.

quante furent blessés, et cent quatre-vingts faits prisonniers : parmi ces derniers se trouvait le brave colonel Vedel. Le général Claparède rallia le reste et se maintint dans les maisons dont il s'était d'abord emparé » (1). Il resta là, exposé à de nouveaux assauts, jusqu'à la nuit tombante. A ce moment, Napoléon, voyant que l'armée autrichienne était cernée dans Ulm, ordonna de faire rétrograder en deçà des faubourgs les corps qui s'étaient engagés trop avant. Harassées de fatigue, trempées jusqu'aux os par la pluie diluvienne qui n'avait cessé de tomber depuis le matin, menacées maintenant par la neige, les troupes françaises couronnèrent cette belle journée en s'établissant au bivouac en pleine boue. Mais les soldats oubliaient leur triste situation, ne songeant qu'à de nouveaux triomphes, parce que l'Empereur partageait avec eux les fatigues, les intempéries de la saison, les sommaires installations en plein air (2).

(1) M. Dumas : *Récits des événements militaires*, t. XIII, p. 81, 82, 83. Voir aussi le *Journal historique du 5e corps*. Le récit de M. Dumas nous a paru résumer admirablement les pièces manuscrites des archives et nous n'avons rien voulu y changer.

(2) En parlant de l'affaire du 15 octobre, le 9e bulletin disait : « L'Empereur n'a à se plaindre que de la trop

Le 17, Mack capitulait dans Ulm, et, presque sans combats, par l'effet d'une manœuvre de génie, une armée entière restait en notre pouvoir (1). Le 5e corps était déjà parti, le jour où les vaincus défilèrent devant nos troupes rangées en bataille ; il servait de soutien à la cavalerie de Murat chargée de poursuivre les 20,000 hommes de l'archiduc Ferdinand échappés au désastre. Durant cette opération, les divisions ne marchaient pas toujours groupées dans la main de leur chef. Employées à différentes missions, nous les voyons tantôt isolées, tantôt réunies.

Lorsque les Russes, accompagnés d'un corps autrichien, se présentent sur la ligne de l'Enns, Murat pense qu'ils vont opposer à sa marche une barrière redoutable. Mais, à l'arrivée des premières colonnes françaises, Kutusoff bat prudemment en retraite, ne laissant qu'une fraction de son armée sur les hauteurs d'Amstetten. Dans la journée du

grande impétuosité des soldats. Ainsi le 17e d'infanterie légère en arrivant devant Ulm s'est précipité dans la place. »

(1) A cause de ce brillant résultat, Napoléon décida qu'une campagne serait comptée à tous ceux qui avaient assisté à ces premières opérations.

5 novembre, la cavalerie légère et les grenadiers d'Oudinot attaquent cette position. Murat, croyant avoir affaire à forte partie, veut s'assurer une victoire complète et demande du secours en arrière. Sur le soir, Suchet reçoit l'ordre de porter sa division jusqu'à Sternberg ; il fait bivouaquer la brigade Claparède en avant de cette localité. Mais l'ennemi s'est empressé de se retirer pendant la nuit.

Après l'affaire d'Amstetten, la poursuite des Austro-Russes se continue dans la direction de Vienne. Le 13 novembre, Murat et Lannes entrent les premiers en triomphateurs dans la capitale de l'Autriche. Le même jour, ils s'emparent par ruse des ponts du Danube ; les divisions Oudinot et Suchet passent immédiatement sur la rive gauche et remontent le fleuve, laissant à la garde des ponts un bataillon de grenadiers ainsi que la brigade Valhubert.

Le lendemain, le 5ᵉ corps arrivait à Stockerau. Le 15, il prenait position sur les hauteurs à gauche de la grande route d'Hollabrün. Le 16, Murat atteignait l'arrière-garde de l'armée russe. Trompé à son tour, il signait une capitulation par laquelle il consentait à

suspendre sa marche sur la Moravie ; son adversaire s'engageait de son côté à quitter l'Allemagne. Napoléon, flairant une ruse de guerre, n'approuva pas cette convention et ordonna la poursuite immédiate.

L'armistice fut dénoncé aussitôt ; mais le prince Bagration, commandant de l'arrière-garde, avait mis à profit pour accélérer sa retraite, les quatre heures de délai qui lui avaient été accordées.

Murat reprit sa marche en avant avec la cavalerie et les corps de Lannes et de Soult placés sous ses ordres. Il joignit les Russes en avant d'Hollabrünn. Ceux-ci se trouvaient en position en arrière du village de Schœngraben, au delà d'un défilé défendu par 6,000 de leurs meilleurs soldats. Le jour tombait. Il eût été prudent de ne pas engager un combat de nuit sur un terrain non reconnu à l'avance ; mais Murat, avec son impétuosité ordinaire, furieux aussi d'avoir été joué, ordonna quand même l'attaque. Il disposait des divisions Vandamme et Legrand du 4e corps, des divisions Suchet et Oudinot du 5e. Vandamme était en réserve, Legrand attaquait la droite, Oudinot abordait l'ennemi de front, ayant Suchet en deuxième ligne avec les brigades

Claparède et Becker. Cette dernière division marcha ensuite pour tourner l'aile gauche des Russes. Le combat fut opiniâtre ; il dura de quatre heures à onze heures du soir, se poursuivant au milieu des ténèbres de la nuit. Finalement, les Français restèrent maîtres du champ de bataille après avoir fait 1,800 prisonniers et avoir pris douze pièces de canon et plus de cent voitures à bagages (1).

Napoléon rejoignit les troupes qui venaient de combattre à Hollabrünn (2) et leur accorda comme une faveur insigne un jour de repos.

Dès le 19, la division Caffarelli (3) entrait dans la composition du 5e corps. Lannes recevait l'ordre de concentrer ses troupes aux environs de Brünn. Le 27, il les réunissait en avant de cette ville, les passait en revue, les faisait manœuvrer et reprenait ensuite ses quartiers. Le 28, la brigade Claparède se portait dans les bois qui longent la route de Posoritz, afin de flanquer notre cavalerie forcée de se retirer en arrière. Le 29, cette

---

(1) Le général Oudinot, grièvement blessé dans cette affaire, était remplacé dans son commandement par le général Duroc.

(2) En réalité le combat eut lieu à Schœngraben.

(3) Elle remplaçait la division Gazan passée au 8e corps le 5 novembre.

même brigade était placée dans les bois de Bellovitz, en arrière des grenadiers commandés par Duroc.

Déjà les Russes avaient attaqué nos avant-postes. Les deux armées, désireuses d'en venir aux mains, se préparaient à une grande bataille qui terminerait la campagne.

Le 30 novembre, le corps du maréchal Lannes formant la gauche de l'armée, se trouvait en position près du Bosenitz-Berg. Ce mamelon escarpé s'appelait aussi le Santon, en souvenir d'un monument funéraire qui y avait été construit par les Musulmans, lorsqu'ils étaient maîtres de la Moravie. Napoléon regardait le Santon morave, d'après sa position sur le terrain, comme la clef de ses opérations offensives. Dans la matinée, après avoir fait placer dix-huit pièces de canon sur cette hauteur, il appela Claparède, lui donna ses instructions, lui fit connaître l'importance de ce poste, et lui ordonna de l'occuper avec sa brigade, de s'y fortifier et de le défendre avec la plus grande vigueur. C'était le meilleur moyen d'ôter aux Russes l'envie de se porter sur notre gauche. Se tournant ensuite vers le 17me d'infanterie légère, l'Empereur lui rappela, dans une harangue pleine de feu et d'énergie,

les nombreuses actions où il s'était distingué en Italie et le soin qu'il devait apporter à la conservation de sa vieille réputation. « Je connais votre bravoure, dit-il. A Montelegino, je vous ai confié un poste important, vous l'avez défendu ; je vous en confie un autre plus important encore, vous périrez tous plutôt que de le rendre. »

Il n'en fallait pas plus pour remplir d'enthousiasme tous ces vaillants soldats.

Le discours à peine fini, un frisson passa dans les rangs, et de toutes les poitrines s'échappa le cri de : « Vive l'Empereur ! ». Ces braves du 17e jurèrent avec leur général de se laisser exterminer jusqu'au dernier plutôt que de faillir à leur devoir.

Claparède, sachant ce que l'on pouvait attendre de tels hommes, les conduisit sur le Santon et aussitôt les travaux commencèrent avec ardeur. Le lendemain on les continua. Sur le soir l'Empereur parcourut la ligne des avant-postes et adressa encore à tous un mot d'encouragement.

Enfin arriva le 2 décembre, jour à jamais mémorable, où l'histoire, en enregistrant le nom d'Austerlitz, avait à retracer l'une de nos plus grandes victoires.

Rien n'était changé dans les dispositions précédemment prises en ce qui concernait la brigade Claparède; elle devait défendre le mamelon escarpé dont elle avait reçu la garde. Les autres régiments de la division Suchet, à cheval sur la route de Brünn à Olmütz, se ralliant au 17e léger, se trouvaient en première ligne, couverts par un ravin et prêts à se porter en avant. Dès cinq heures du matin, à la lueur des feux de bivouac, les deux divisions Suchet et Caffarelli avaient pris leurs emplacements sur la gauche du champ de bataille. Les Russes, depuis la veille, nous laissaient deviner leur intention de nous tourner par la droite. Afin d'assurer le succès de leur manœuvre, le prince Bagration, dans le but de nous donner le change, devait faire une démonstration sur notre gauche et s'emparer de cette même position du Santon où Claparède était établi. Le général russe lance sur ce point ses masses d'infanterie; il espère s'en rendre maître rapidement, mais il s'aperçoit bientôt qu'il n'a pas compté avec la bravoure, l'énergie, l'opiniâtreté des défenseurs. Trois fois ses attaques se renouvellent ; trois fois elles sont repoussées par les braves du 17e léger. Ceux-ci, secondés par le feu des

dix-huit pièces d'artillerie, luttent comme des lions, et, prenant tout à coup une vigoureuse offensive, ils obligent Bagration à rétrograder jusqu'à Posoritz. Le prince aurait été coupé et pris, sans les trente escadrons du général Ouvaroff venus à son secours.

Grâce à ce renfort, Bagration se maintient dans le village ; mais quelques instants après, notre cavalerie, ayant culbuté la cavalerie de la garde russe, le prince craint d'être entièrement tourné et se retire sur Austerlitz. Dès lors, la route de Wischau n'est plus gardée. Les troupes du maréchal Lannes ainsi que celles de Murat s'y précipitent et enlèvent une grande partie des équipages russes qui filaient sur cette ville.

Vers la fin du jour, le 17ᵉ léger emmenait les prisonniers faits à Blaziowitz. Tout à coup, un corps de cavalerie ennemie débouche sur son flanc droit. Le général Debilly s'en aperçoit et fait former en carré le 61ᵉ d'infanterie qui marchait derrière les troupes légères de Claparède. Ce mouvement est exécuté avec tant de rapidité et de précision que la cavalerie ennemie se trouve engagée entre deux régiments, subit leurs feux croisés, éprouve de grandes pertes et

va se faire encore sabrer par les escadrons de Murat (1).

Voilà quel fut le rôle joué par les défenseurs du Bosenitz-Berg, dans cette journée d'Austerlitz (2). Lorsque le trentième bulletin de la Grande Armée donna le compte rendu de cette mémorable bataille, il restait à peu près muet (et c'était une injustice) sur les opérations du 5e corps. Une phrase élogieuse rappelait simplement la mission du 17e léger. En voici la teneur : « La gauche du maréchal Lannes était appuyée au Santon, position superbe que l'Empereur avait fait fortifier et où il avait fait placer dix-huit pièces de canon. Dès la veille, il avait confié la garde de cette belle position au 17e d'infanterie légère *et certes elle ne pouvait être gardée par de meilleures troupes* » (3).

Dans sa proclamation, Napoléon avait

---

(1) Voir pour cet alinéa l'*Historique du 92e de ligne*, par le capitaine Réthoré.

(2) Il est entendu une fois pour toutes que, dans cette biographie, en faisant le récit d'un combat, nous donnons simplement ce qui a rapport au général Claparède, sans nous étendre sur les opérations des autres généraux.

(3) Les bulletins citent toujours les régiments ; il est rare que le nom du général soit mis en évidence.

ajouté ces mots qui resteront à jamais gravés dans toutes les mémoires : « Soldats, vous avez décoré vos aigles d'une gloire immortelle ! Rentrés dans vos foyers, il vous suffira de dire : J'étais à Austerlitz, pour qu'on vous réponde : Voilà un brave. »

Le lendemain de cette glorieuse victoire, le maréchal Lannes recevait l'ordre de se porter sur Stanitz pour gagner le flanc droit de l'ennemi. Mais trois jours plus tard l'armistice, signé entre le général Berthier et le prince de Lichtenstein, arrêtait toute opération. Le 5e corps devait occuper les cercles de Znaïm et de Brünn. C'est autour de cette dernière ville que se trouvaient provisoirement bivouaquées les divisions Suchet et Caffarelli.

Le 10 décembre, le maréchal Lannes reçut l'autorisation de quitter l'armée (1). Son départ engagea Claparède à adresser une demande pour reprendre sa place à la division Oudinot (2). Ce n'est pas qu'il ne fût très fier de commander le régiment d'avant-garde avec lequel il venait de faire la campagne, mais il redoutait un changement subit qui ne servi-

(1) Il est remplacé le 16 dans son commandement par le maréchal Mortier.

(2) Lettre du 20 frimaire an XIV, datée de Brünn.

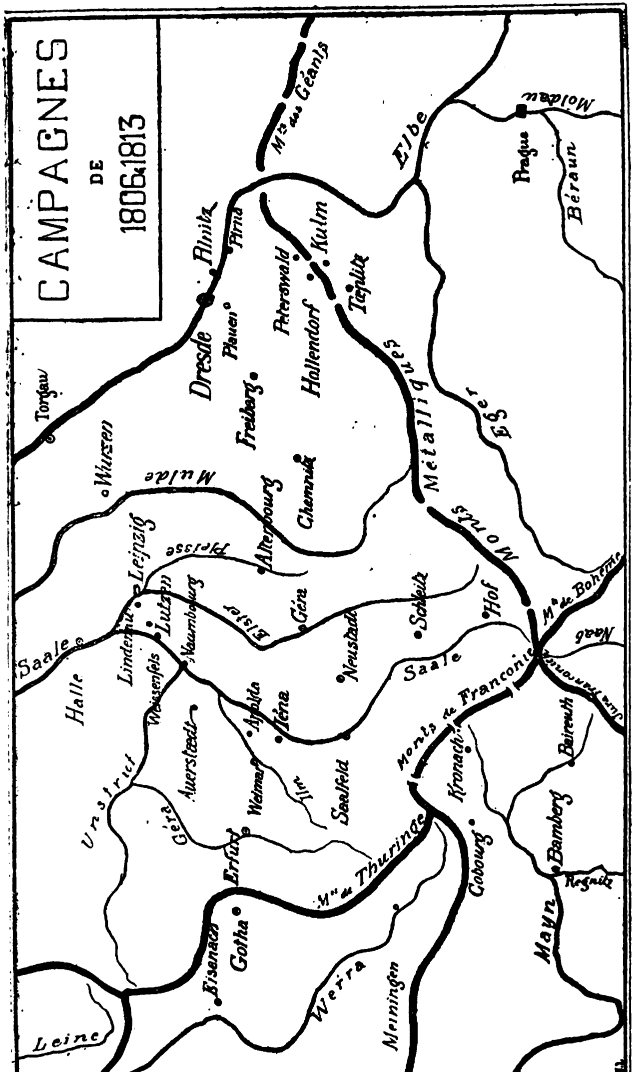
rait pas à souhait sa légitime ambition. En présence de cette incertitude, il était bien aise de s'appuyer à l'avance sur la promesse que lui avait faite l'Empereur à la revue de Zusmershausen. Au reste, sa haute taille le destinait plutôt aux grenadiers qu'aux voltigeurs. Nous verrons néanmoins qu'il ne fut pas donné suite à cette demande.

La signature du traité de Presbourg (26 décembre) mit fin à la troisième coalition en redonnant la paix à l'Europe. La Grande Armée ne rentra pas en France ; ses corps allaient dans quelques jours se disperser et prendre leurs cantonnements dans l'intérieur de l'Allemagne.

Avant de passer outre, jetons maintenant un simple regard en arrière. D'après ce qui précède, nous constaterons aisément que l'année 1805 avait été bien remplie par le général Claparède. Parti au mois de janvier pour l'expédition de la Dominique, il en était à peine revenu qu'il repartait de nouveau pour la campagne d'Autriche, pendant laquelle il prenait une part active à trois combats et à une bataille rangée. Malgré cela aucune récompense, grade ou décoration, ne vint couronner les efforts, la bonne volonté, la bravoure du

général. Napoléon, cependant, ne ménagea pas ses faveurs après cette glorieuse campagne ; jamais il n'en avait été si prodigue. Mais il fallait alors avoir exposé sa vie, versé son sang sur vingt champs de bataille avant d'être reconnu digne d'avancement dans la hiérarchie ou dans l'ordre de la Légion d'honneur, et, presque toujours, une première proposition restait sans résultat.

Après Austerlitz, Claparède avait été présenté par ses chefs pour le grade de général de division. Nous verrons combien de temps il devra attendre encore, combien de fois il méritera cet avancement avant de l'obtenir de la libéralité du Maître.


CAMPAGNES
DE
1806-1813
Torgau
Wurzen
Mulde
Dresde
Pirna
Plauen
Freiberg
Peterswald
Hollendorf
Kulm
Teplitz
Mts des Géants
Elbe
Moldau
Prague
Béraun
Eger
Monts Métalliques
Chemnitz
Altenbourg
Leipzig
Pleisse
Naumbourg
Elster
Géra
Neustadt
Schleitz
Hof
Saale
Halle
Lindenau
Weissenfels
Auerstaedt
Apolda
Iéna
Saalfeld
Weimar
Ilm
Unstrut
Erfurt
Gotha
Eisenach
Mts de Thuringe
Werra
Meiningen
Leine
Monts de Franconie
Kronach
Cobourg
Bamberg
Baireuth
Mayn
Regnitz
Naab
Mts de Bohême

CHAPITRE VIII

CAMPAGNE DE PRUSSE

PRÉLIMINAIRES. — COMBAT DE SAALFELD. — AFFAIRE DE WINZERLÉ. — BATAILLE D'IÉNA. — POURSUITE DE L'ARMÉE PRUSSIENNE. — MARCHE FORCÉE. — CAPITULATION DE PRENTZLOW. — COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF SUR UNE CAMPAGNE DE DIX-HUIT JOURS.

Nous n'essayerons pas de suivre le général Claparède dans toutes ses étapes à travers l'Allemagne. Aussi bien la liste de noms germaniques que nous aurions à dresser n'offrirait aucun intérêt.

Deux mots suffiront, en ce qui concerne notre sujet, pour énoncer les événements qui précédèrent la campagne de Prusse.

Au mois de février 1806, pendant que le 5ᵉ corps se trouvait en Bavière, on constitua

un nouveau bataillon de grenadiers choisis dans les divisions Suchet et Gazan. Ce bataillon d'élite (c'est le nom que lui donne l'histoire) entre avec le 17[e] léger dans la composition de la brigade Claparède (1). Nous le verrons figurer plusieurs fois dans les combats futurs.

A partir du mois de mars et pendant le semestre suivant, le 5[e] corps prend ses cantonnements dans la partie occidentale du cercle de Franconie, y compris le duché de Würtzbourg.

Vers le 20 septembre, la guerre avec la Prusse paraît inévitable. L'Angleterre depuis longtemps poussait cette puissance contre nous. Avec le concours de la Russie et de la Suède, la quatrième coalition était organisée. Un enthousiasme belliqueux animait la noblesse et l'armée prussiennes ; la reine elle-même se montrait à cheval en costume militaire pour exalter les esprits. Guillaume, malgré sa répugnance, suivit le mouvement général. Il somma Napoléon de retirer toutes ses troupes sur la rive gauche du Rhin et de souscrire à la formation de la Confédération de l'Allemagne

(1) Archives historiques, février 1806.

du Nord. « On nous donne un rendez-vous pour le 8 octobre, dit l'Empereur à Berthier, jamais un Français n'y a manqué. »

Le 5e corps reçut l'ordre de s'avancer vers le Mayn et la Rednitz, de reconnaître les débouchés des montagnes et de se tenir prêt à tomber sur l'ennemi, dans le cas où celui-ci chercherait à se porter sur Würtzbourg.

La composition de ce corps était à peu près la même que dans la campagne précédente. Il comprenait les divisions d'infanterie Suchet et Gazan et la cavalerie légère du général Treilhard (1).

La division Suchet comptait toujours trois brigades :

1re Général Claparède : 17e léger, bataillon d'élite.

2e Général Reille : 34e et 40e régiments d'infanterie de ligne.

3e Général Vedel (2) : 64e et 88e régiments d'infanterie de ligne.

La 2e division sous le commandement du

(1) La division Oudinot, non encore reconstituée, devait marcher avec la garde.

(2) Ancien colonel du 17e léger, nommé général de brigade après Austerlitz, en remplacement du général Valhubert.

général Gazan comprenait les brigades Graindorge et Compans.

« C'était, dit le général Victor, une réunion de braves qui donnaient les plus hautes espérances. Lannes les avait conduits à la campagne contre l'Autriche. Le jour où il revient est un jour d'allégresse (1). »

Dans les autres corps de la Grande Armée, les maréchaux et les généraux avaient sous leurs ordres les mêmes troupes que l'année précédente.

L'armée prussienne, sous le commandement en chef du vieux duc de Brunswick, le vaincu de Valmy, était déployée derrière le Frankenwald et la forêt de Thuringe depuis les sources de la Saale jusqu'à Eisenack.

Napoléon, accouru de Paris en toute hâte, concentre la Grande Armée aux environs de Bamberg. Son plan consiste à franchir le Frankenwald par les défilés de Cobourg, Kronach et Bayreuth, de tourner les Prussiens par leur gauche et de leur couper la route de Berlin.

Le 5e corps formait la tête de l'aile gauche de l'armée. Depuis le 3 octobre, il était à

(1) Lannes revient prendre le commandement du 5e corps le 6 octobre, en remplacement du maréchal Lefebvre

Schweinfürth, avec son avant-garde, commandée par Claparède, à Königshofen. Le 7, il se dirigea sur Cobourg, et de là sur Graffenthal. Après avoir atteint cette dernière ville, Claparède se porta en avant en suivant la rive gauche de la Saale et repoussa les détachements du prince Louis de Prusse. C'était le 9 au soir.

Si la force de l'ennemi ne dépassait pas 18,000 hommes, comme les premiers rapports l'annonçaient, Lannes avait ordre d'attaquer; dans le cas contraire, il devait attendre l'arrivée d'Augereau avec le 7e corps. Mais les reconnaissances ayant confirmé le premier chiffre donné, l'attaque fut décidée pour le lendemain.

Au point du jour, les troupes de Lannes se portent en avant. A sept heures du matin, Claparède, avec ses éclaireurs, repousse les avant-postes prussiens et reconnaît la position. Le maréchal apprend alors que l'avant-garde de l'armée prussienne se trouve à Saalfeld. Quoiqu'il ne dispose en ce moment que d'une partie de la 1re division et de deux régiments de hussards, il n'hésite pas un seul instant et lance sur l'ennemi l'infanterie de l'avant-garde. Deux compagnies de voltigeurs

du 17e léger gagnent la crête des hauteurs. Pendant ce temps, le reste du régiment et le bataillon d'élite, sous la conduite de Claparède, pénétrant dans la vallée, cherchent à déboucher par le village de Gernsdorf, à un kilomètre du faubourg de Saalfeld. Ce mouvement s'exécute avec beaucoup de hardiesse et de vivacité. Les tirailleurs, soutenus par la cavalerie, qui s'est portée sur la gauche, s'avancent jusqu'au delà du défilé. Dès qu'ils sont à découvert, ils essuient les coups de feu de l'ennemi. Mais, sans s'arrêter, ils se précipitent sur le village de Gernsdorf et s'en emparent en repoussant les chasseurs prussiens.

Le prince Louis, qui avait reçu l'ordre de ne pas engager d'action avec les Français, apprend qu'il a devant lui l'avant-garde d'un corps de 20,000 hommes. Il aurait pu alors battre en retraite. Mais il prend sur lui de tenir à Saalfeld.

Quand le maréchal Lannes voit que l'ennemi est résolu à se défendre, il prend ses dispositions pour le combat. Il prescrit à la cavalerie ainsi qu'aux deux autres brigades de Suchet de se porter en avant. En attendant, le bataillon d'élite continue son mouvement dans la plaine ; le 17e longe la montagne boi-

sée et se porte sur la gauche pour s'emparer de la communication de Königsée, ligne de retraite de l'ennemi. Dès qu'il aperçoit ce mouvement, le prince Louis sent le danger auquel son aile droite est exposée. Pour déloger Claparède, il ordonne une charge d'infanterie. Aussitôt dix bataillons saxo-prussiens sont réunis, 6 en bataille sur le front et 4 en colonne sur le flanc gauche. L'infanterie prussienne fait d'abord une décharge de mousqueterie et s'élance ensuite résolument sur les tirailleurs français. A ce moment le général Claparède, disposant seulement d'une partie de sa brigade, doit soutenir une attaque des plus vigoureuses. Il résiste assez longtemps pour permettre à 2 bataillons du 34ᵉ, envoyés à son secours, de se déployer derrière la montagne boisée. Le général Suchet a pris le commandement de ces troupes ; il débouche à l'improviste sur le flanc droit des assaillants, les force à se replier en arrière et les rejette dans la plaine. Le 34ᵉ s'établit sur leur emplacement.

Restait encore un détachement ennemi occupant une position avantageuse dans un bois situé sur notre gauche. Le maréchal Lannes charge le général Reille de le débusquer. Celui-ci pénètre sous bois avec le 34ᵉ. Grâce

à la vigueur de son attaque, il repousse les Prussiens et leur enlève 15 pièces de canon. Le 40e suivait en échelon et le 64e renforçait notre gauche où déjà quelques tirailleurs du 17e léger avaient épuisé leurs cartouches.

Le 88e, conduit par le général Vedel, était descendu en masse dans la plaine au soutien de la cavalerie qui n'attendait que le moment de charger.

Vers une heure de l'après-midi, les troupes qui combattaient en avant et en arrière de Saalfeld sont pressées de toutes parts et foudroyées par notre artillerie. Un certain flottement règne dans leurs rangs. Le maréchal Lannes s'en aperçoit. C'est le moment de lancer en avant la cavalerie, afin de jeter le désordre dans ces masses prussiennes et saxonnes. Les 9e et 10e hussards vont s'en charger. Ces deux régiments s'élancent avec impétuosité, sabrant tout sur leur passage. C'est alors que le prince Louis cherche, mais trop tard, à battre en retraite en bon ordre. Ses troupes se sont déjà débandées. Il parvient à réunir à grand'peine près de Wœlsdorf cinq de ses escadrons ; il se met à leur tête et fond sur le 9e hussards qu'il fait plier. Mais le 10e arrivant à son tour, attaque en même temps

les deux flancs de la cavalerie saxo-prussienne, la culbute, en fait un massacre horrible et jette le plus grand désordre dans l'infanterie. Le prince Louis est atteint au moment où il cherchait à franchir une barrière ; une lutte corps à corps s'engage entre lui et le maréchal des logis Guindel (1). Le prince ne tarde pas à succomber dans ce combat singulier. Sa mort donne le signal de la déroute. Les troupes éparpillées dans la plaine sont dans la confusion la plus complète. On les presse l'épée dans les reins. L'ardeur de notre cavalerie redouble celle de notre infanterie. Le général Victor, à la tête du bataillon d'élite, passe la Saale et poursuit les alliés jusqu'au delà de Rudolstadt. De son côté, le général Claparède, avec le 17e et le 34e, talonne les fuyards de l'aile droite et les pousse dans la Schwarza. Quatre compagnies du 17e passent la rivière, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, et précipitent la marche des vaincus. Dans cette poursuite, les troupes de Claparède enlèvent 17 pièces de canon dans un bois où l'ennemi les avait entassées et ramènent

(1) Certaines histoires portent Guindé, le rapport manuscrit du général Victor donne Guindel.

comme prisonniers plusieurs officiers et chasseurs, tant saxons que prussiens.

Au milieu de cette retraite désordonnée, les soldats ennemis ne savaient plus à quels chefs obéir ni de quel côté s'échapper. Serrés de près, les uns s'étaient jetés dans la Saale et s'y étaient noyés, les autres avaient mis bas les armes ou cherché un refuge dans les montagnes.

Le combat de Saalfeld, commencé par la brigade Claparède toute seule, était tout à la gloire de la division Suchet; celle du général Gazan n'arriva que pour être témoin de la déroute. Nous avions fait 15 à 1.800 prisonniers, pris quatre drapeaux, enlevé 33 pièces d'artillerie avec leurs caissons attelés; 600 alliés avaient succombé. Nos pertes s'élevaient à 172 hommes tués et parmi eux 3 capitaines des 17e et 34e régiments.

Dans son rapport de la journée, le général Suchet, après avoir retracé les exploits du 17e et du bataillon d'élite, écrivait au maréchal Lannes : « Je ne puis assez vous faire apprécier l'intrépidité du général Claparède. Vous avez été à portée d'en juger vous-même (1) ».

Le maréchal fit recueillir la dépouille mor-

(1) Rapport manuscrit du général Suchet. (Archives historiques.)

telle du prince Louis de Prusse ; le lendemain elle fut transportée à Cobourg, escortée de plusieurs compagnies de grenadiers. Le reste du corps d'armée alla bivouaquer sur la route de Géra, en avant de Neustadt.

Le 12 octobre, Napoléon, apprenant que les principales forces prussiennes étaient concentrées sur Erfurt, ordonne au commandant du 5ᵉ corps de changer de direction et de se porter sur Iéna. Arrivé à Göschwitz vers le soir, Lannes apprend que les Prussiens sont établis dans un passage étroit, en avant du village de Winzerlé, avec des canons, des cavaliers et de l'infanterie. On fait la reconnaissance de la position ; la cavalerie légère du 5ᵉ corps charge sous le feu de l'artillerie adverse, tue quelques hommes et fait une vingtaine de prisonniers. Nous apprenons par eux que l'ennemi est campé entre Iéna et Weimar et que les troupes en notre présence, à l'effectif de 7 à 8.000 hommes, forment l'avant-garde prussienne sous les ordres du général Tauenzien.

Lannes ordonne ensuite aux voltigeurs de l'avant-garde d'attaquer les hauteurs situées sur la gauche des batteries nombreuses que l'ennemi a établies dans le défilé. Le général

Claparède, à la tête des carabiniers du 17° léger, marche par la grande route et se dirige droit sur les pièces. Les Prussiens soutiennent un moment cette attaque, mais malgré leur résistance et leur feu très vif, en un instant le défilé est forcé, le village enlevé, l'ennemi repoussé au delà des maisons. La nuit empêche le commandant du 5° corps d'engager ses troupes plus avant, mais il recommande à Claparède d'inquiéter l'ennemi jusqu'au matin. Le corps d'armée bivouaque en arrière de Winzerlé. Le 17° s'installe dans le village à 8 heures du soir et ses avant-postes sont établis bien avant dans la plaine jusqu'à deux kilomètres d'Iéna.

Cette action du 12 octobre, à laquelle assista le roi de Prusse, coûta la vie à une trentaine d'hommes du 17° léger.

Le 13, au point du jour, le 5° corps prend les armes. Malgré l'épaisseur du brouillard et les défilés dangereux, il poursuit l'avant-garde de Hohenlohe, la déposte des bords de la Saale, la harcèle dans sa retraite. Le général Tauenzien évacue Iéna de peur d'être coupé du reste de l'armée. Quelques tirailleurs ennemis, à la faveur de la brume, tenaient encore les approches de la ville au moment de l'arrivée de nos

troupes. Ils sont culbutés par les tirailleurs du 17e, poursuivis dans les rues et les jardins et une trentaine de prisonniers, dont quatre officiers, tombent en notre pouvoir. Le chemin étant ainsi déblayé, les divisions Suchet et Gazan pénètrent dans la vallée du Mühl-Thal, tournent Iéna et s'acheminent sur la chaussée de Weimar. Lannes ordonne à la première division de s'établir en colonne par brigade sur la route. Après avoir fait faire la reconnaissance des escarpements de droite, Suchet déterminait les hauteurs que devait occuper la brigade Claparède, lorsqu'une fusillade se fait entendre. Les éclaireurs du 17e étaient attaqués. Suchet les fait soutenir par un bataillon du 40e conduit par le général Reille. Lannes se porte en avant, afin de se rendre compte par lui-même de la situation.

A ce moment, le brouillard commence à se dissiper ; on aperçoit l'armée prussienne, rangée en bataille sur trois lignes, couvrant une étendue de plusieurs lieues. Elle occupait sans intervalles toutes les hauteurs en amphithéâtre entre l'Ilm et la Saale. Lannes croyant avoir en face de lui toutes les troupes du roi de Prusse, se décide à concentrer ses forces et prévient Napoléon.

L'Empereur arrive vers les quatre heures du soir, il gravit le plateau élevé du Landgrafenberg occupé par le général Claparède avec le 17[e] léger et le bataillon d'élite. En apercevant le camp ennemi, il ne doute pas que ce ne soit là toute l'armée prussienne, et, reconnaissant l'importance du poste où il se trouve, il ordonne au maréchal Lannes de le faire occuper par toutes ses troupes. Le 5[e] corps, puis la garde impériale viennent camper sur la sommité et sur les pentes de Landgrafenberg négligé par le prince de Hohenlohe. Mais, faute de chemin, on ne pouvait y faire monter les pièces de canon. Un prêtre indique à Lannes un sentier qui conduisait sur ce plateau. C'était une rampe étroite et raide que des travailleurs passèrent une partie de la nuit à rendre praticable. Grâce à ces travaux, l'artillerie couronne bientôt ces hauteurs arides.

L'Empereur s'était établi au milieu des troupes, dans un abri de paille dressé par les grenadiers du 40[e]. Pendant la nuit il vint plusieurs fois par sa présence encourager les travaux. Deux fois il parut dans le camp de Suchet. A une heure, il parcourut les avant-postes établis à quelques pas de l'ennemi et faillit être victime de la surveillance scrupuleuse des soldats.

C'est ainsi qu'en attendant le jour, on préludait à la bataille d'Iéna.

A quatre heures du matin, Napoléon fait lui-même prendre les armes aux divisions Suchet et Gazan. Ensuite, passant devant le front des troupes : « Soldats, dit-il, l'armée est coupée comme celle de Mack l'était à Ulm, il y a aujourd'hui un an. Cette armée ne combat plus que pour se faire jour et pour regagner ses communications. Le corps qui se laisserait percer, se déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre cavalerie, opposez-lui des carrés hérissés de baïonnettes. »

Cette harangue fut accueillie par les plus vives acclamations.

A 6 heures, le jour ne paraissait pas encore ; un brouillard très épais obscurcissait l'horizon. L'Empereur ordonne néanmoins de marcher.

Le 5ᵉ corps prend alors sa formation de combat : la division Suchet en tête avec la brigade Claparède en première ligne, la brigade Reille en colonne serrée sur les ailes avec ordre de se déployer dès que le terrain le permettrait, enfin les 64ᵉ et 88ᵉ, en réserve, massés à 200 mètres en arrière. Cette division devait déblayer l'entrée du champ de

bataille et donner à l'armée l'espace nécessaire à son déploiement.

La première brigade (17e et bataillon d'élite) était formée en bataille sur deux lignes avec deux pièces d'artillerie dans les intervalles. Elle avait pour mission de marcher sur le village de Closewitz situé sur notre droite et de s'en emparer.

On s'avance avec beaucoup de prudence à la recherche du point indiqué; mais le brouillard ne permet pas de distinguer à dix pas devant soi. Lannes ordonne de faire appuyer à gauche la brigade Claparède. Chemin faisant, l'officier porteur de cet ordre entend les commandements des officiers prussiens. Il en fait part au général et alors, dans l'obscurité du brouillard qui ne permet pas de juger la force de l'ennemi, s'engage presque à bout portant un feu de mousqueterie et d'artillerie.

On continue d'avancer ainsi en tâtonnant et l'on se tire des coups de feu presque à bout portant sans pouvoir se reconnaître. Le 17e et le bataillon d'élite soutiennent pendant plus d'une heure une fusillade des plus vives et des plus meurtrières. A côté de Claparède quelques officiers ou ordonnances

sont tués, d'autres ont leurs effets percés de balles.

Faute de point de direction, absolument impossible à fixer, on a suivi jusqu'ici la pente naturelle du terrain. Ainsi tous les corps ont été entraînés vers la gauche et la division Suchet s'est resserrée pendant l'exécution de ces mouvements.

Vers huit heures, le brouillard devient moins opaque ; on commence à distinguer le petit bois de Closewitz. Sur l'ordre de Suchet, Claparède s'élance résolument sur le village, l'attaque avec vigueur et réussit à s'en emparer au moment où l'ennemi s'y jetait en force, soutenu par 10 canons et 4 obusiers.

Les deux autres brigades de la division soutiennent la première et arrivent sur le bois presque serrées en masse. Une nombreuse cavalerie apparaît sur le plateau. A ce moment le 17e léger, singulièrement affaibli, manque de cartouches. Suchet ordonne au général Reille de le remplacer par le 34e. Pendant que cette manœuvre s'exécute sous le feu de l'ennemi, le soleil apparaît dans tout son éclat et nous fait apercevoir trois bataillons de grenadiers prussiens qui chargeaient sur le flanc de la colonne d'attaque. Le 2e et le 3e

bataillon du 34e, faisant alors un changement de front, s'avancent lentement, l'arme au bras, et tombent à leur tour sur les grenadiers. Cette charge détermine un mouvement rétrograde qui nous livre deux pièces de canon. Les Prussiens en fuite continuaient à tirer en arrière en marchant. Le 88e se porte sur eux et achève de les disperser; il s'empare de 22 pièces laissées par l'ennemi, dans un grand ravin situé en arrière de la position que nous venions d'enlever.

Le général Claparède a continué son mouvement dans la vallée; il en expulse les bataillons qui cherchaient à s'y reformer. Entraîné jusqu'au delà du moulin d'Iéna, il fait encore abandonner 4 pièces d'artillerie, mais lui-même, rencontrant bientôt des forces supérieures, revient en bon ordre se replacer à côté de sa division (1).

L'Empereur se trouvait alors au milieu des troupes du maréchal Lannes. On raconte que, mis au courant des prouesses accomplies depuis le matin par le 17e léger et le bataillon d'élite et voyant la victoire presque assurée, il aurait dit au général Claparède : « *C'est assez*

(1) Rapport du général Suchet. (Archives historiques.)

pour une journée; maintenant un peu de repos » (1).

« Cette action n'avait pas duré deux heures; il en était neuf et Napoléon avait dès lors réalisé la première partie de son plan (2). » La division Suchet, qui venait d'ouvrir le champ de bataille, vint s'établir, avec les troupes du 5e corps et dans l'ordre le plus parfait, entre les villages de Closewitz et de Lützerode, derrière lesquels l'ennemi nous attendait.

La bataille cependant n'était pas encore gagnée. Vers dix heures, on entendit sur la droite le canon du maréchal Soult. La marche sur Weimar se continua à travers les morts et les blessés de l'armée prussienne.

A onze heures, le maréchal Ney, qui était passé entre les divisions Suchet et Gazan, emporte avec le bataillon de voltigeurs et le 40e de ligne le village de Vierzenheiligen qui ne peut être repris. Il s'y établit pendant que Lannes le fait soutenir par le 21e léger et se porte lui-même sur la gauche avec le 100e et le 103e. Le feu vient de s'engager sur toute la ligne. Comme le dit le général Victor avec un

(1) Paroles rapportées par le neveu du général, le président Claparède, dans une notice.

(2) Thiers, page 231.

lyrisme qui n'a rien d'outré : « Chacun des deux partis cherchait la victoire ; l'audace et le courage paraissaient égaux de part et d'autre ; la mort moissonnait des milliers d'hommes et il semblait que les deux armées dussent périr sur le champ de bataille » (1).

Cependant, l'attaque de flanc du maréchal Lannes a ralenti le feu de nos adversaires pendant que le nôtre redouble. La mitraille est terrible au milieu de cette plaine découverte. Plusieurs régiments prussiens sont décimés. A deux heures, toute la ligne française se porte en avant avec un élan irrésistible. Les troupes du 5e corps gagnent peu à peu l'extrême gauche de la ligne ennemie où la cavalerie prussienne n'avait pu enfoncer les carrés du 34e. Les hussards du général Treilhard achèvent de mettre en fuite les derniers corps qui résistent. Finalement, nous restons maîtres du champ de bataille.

Le même jour, à quelques lieues de là, dans les plaines d'Auerstaedt, le maréchal Davout culbutait avec ses trois divisions les forces principales du roi de Prusse, à l'effectif de plus de 50.000 hommes.

(1) Rapport manuscrit. (Archives historiques.)

La nuit arrêta la poursuite sur les deux champs de bataille et sauva l'armée prussienne d'une destruction totale. Elle perdit presque toute son artillerie.

Le soir du 14 octobre, la 1re division du 5e corps prit position sur la route d'Iéna à Weimar, à l'embranchement de celle de Naumbourg.

Dans un rapport sur les cinq journées qui précèdent, le général Suchet disait au maréchal Lannes : « A présent je ne puis m'empêcher de vous parler de la haute valeur du 17e, de la fermeté et de la vigueur du 34e, de la témérité du 40e, du calme, de l'aplomb des 64e et 88e qui se sont vu enlever des files nombreuses sans cesser de faire éclater le plus grand désir de se rapprocher de l'ennemi. L'artillerie a tiré à Saalfeld et à Iéna 1.332 coups de canon. La perte totale de ma division en tués et blessés s'élève à 2.645 hommes dont 75 officiers. »

Parlant ensuite des militaires qui s'étaient distingués, le commandant de la 1re division ajoutait : « Le général Claparède a constamment marché à la tête de l'avant-garde. Vous connaissez sa conduite à Ulm et à Austerlitz ; enfin il a constamment commandé le 17e, c'est

vous dire qu'il a eu plus d'une occasion de servir glorieusement. Je le propose pour général de division. » Ajoutons à ces lignes les paroles flatteuses déjà rapportées au sujet du combat de Saalfeld et nous ne serons pas étonnés d'apprendre que l'ordre du corps d'armée cita le général Claparède « comme ayant servi d'une manière aussi brillante que courageuse ».

Les défaites d'Iéna et d'Auerstaedt avaient porté un rude coup à l'armée prussienne. Considérablement affaiblie, mais non encore détruite, elle n'était pas à bout de ressources. Rien ne l'empêchait de nous disputer la ligne de l'Elbe, de se rallier dans les places fortes ou d'établir derrière l'Oder une nouvelle ligne d'opérations. A toute force et par une poursuite vigoureuse, il fallait l'empêcher de réunir ses débris.

Le 5e corps, après deux jours de repos à Weimar, se porte sur Dessau. Il entre dans cette ville au moment où le pont de l'Elbe venait d'être brûlé. Pendant que l'avant-garde conduite par Claparède, passe le fleuve en barques, le reste de la division Suchet travaille à rétablir la communication entre les deux rives. On passe le fleuve la nuit et, au petit

jour, on était de nouveau prêt à combattre; mais les Prussiens avaient déjà disparu.

Lannes, poursuivant sa route, arrive le 24 à Postdam. Le 25, la place forte de Spandau, défendue par 1,500 hommes, lui ouvre ses portes. Le commandant du 5e corps, pressé par Napoléon de rejoindre la cavalerie de Murat, forme, pour aller plus vite, une colonne volante, derrière laquelle marchent les divisions Suchet et Gazan. Cette colonne, confiée au général Claparède, est d'environ 2,000 hommes. Elle se compose du 17e léger, des compagnies de voltigeurs et de 6 pièces de canon. Cette nouvelle avant-garde va exécuter une marche forcée qui pourra être longtemps citée aux générations futures comme une preuve indéniable de ce que peuvent l'énergie et l'entraînement. Voici, d'après un auteur, les détails de l'itinéraire avec le temps employé à le parcourir : « L'avant-garde du 5e corps, partie de Spandau le 26 octobre, était arrivée à Oranienburg (25 kilomètres), vers trois heures de l'après-midi, en était repartie à dix heures du soir, était arrivée le 27 au matin à Zehdenick (28 kilomètres). Après un repos de quatre heures, elle s'était mise en route pour Templin (18 kilomètres), où elle était arrivée vers sept

heures du soir, et l'avait quitté à dix heures, pour être à Boïtzenbourg (18 kilomètres) à quatre heures du matin. Repartie immédiatement, elle arrivait à Prentzlow (18 kilomètres) à neuf heures du matin. Ainsi, cette avant-garde avait fait 107 kilomètres en quarante-huit heures, dont deux marches de nuit, favorisées, il est vrai, par le clair de lune. Les divisions Suchet et Gazan avaient fait 102 kilomètres en cinquante-trois heures, dont 78 kilomètres en trente-trois heures. Il faut noter que ces troupes, venant après 6 à 7,000 hommes de cavalerie, trouvèrent à peine de quoi vivre (1). »

Grâce à cette marche rapide, l'avant-garde du 5e corps arrivait à Prentzlow assez à temps pour soutenir la cavalerie.

Le matin même, Murat s'était présenté devant cette place au moment où les troupes de Hohenlohe y entraient. A dix heures, il ordonne l'attaque des faubourgs par la cavalerie. De son côté, l'artillerie légère jette le désordre par son feu parmi les Prussiens. Bientôt les portes de Prentzlow sont renversées. A ce moment, le grand-duc de Berg n'a

(1) Capitaine Foucart : *La Cavalerie dans la campagne de Prusse.*

qu'à donner un signal pour que les Français se précipitent dans la ville. Mais, ne voulant pas exposer les habitants aux conséquences d'un combat livré en pleine rue, il demande à Hohenlohe de capituler. Celui-ci s'y refuse d'abord ; la reprise de la lutte, ainsi que l'annonce de l'arrivée des divisions Suchet et Gazan décident le commandant des forces prussiennes à entrer en pourparlers avec Murat et Lannes.

La capitulation est acceptée. Vingt mille hommes de troupes d'élite, entre autres la garde du roi, déposent les armes et défilent comme prisonniers de guerre devant la cavalerie française et les divisions du 5ᵉ corps. Le prince de Hohenlohe nous cédait 53 bouches à feu avec leurs caissons attelés et 45 drapeaux.

Le combat de Prentzlow, à cause de ses résultats, eu égard surtout aux moyens de défense dont pouvait disposer l'adversaire, n'est pas un des moindres de la campagne. L'avant-garde du 5ᵉ corps, sous les ordres de Claparède, ainsi que les divisions Suchet et Gazan, avaient contribué par leur présence à hâter la capitulation. Mais, lorsque le 29 octobre parut le compte rendu de cette affaire, aucune

mention n'était faite de la participation du corps de Lannes. Cet oubli mécontenta le maréchal, non pour lui, mais pour ses soldats qui avaient montré une énergie sans pareille en marchant deux jours et deux nuits sans prendre de repos. Aussi réclama-t-il à l'Empereur un encouragement pour ses troupes. Il faisait remarquer avec juste raison « que la prise de la colonne de Hohenlohe était due en grande partie aux marches forcées de l'infanterie de son corps d'armée (1) ».

Napoléon lui répondit spirituellement : « Le grand-duc de Berg ne m'a sans doute envoyé que la première page de son rapport ».

La chose en resta là. Mais l'histoire, qui doit rendre justice à chacun, s'est chargée d'en écrire la deuxième page.

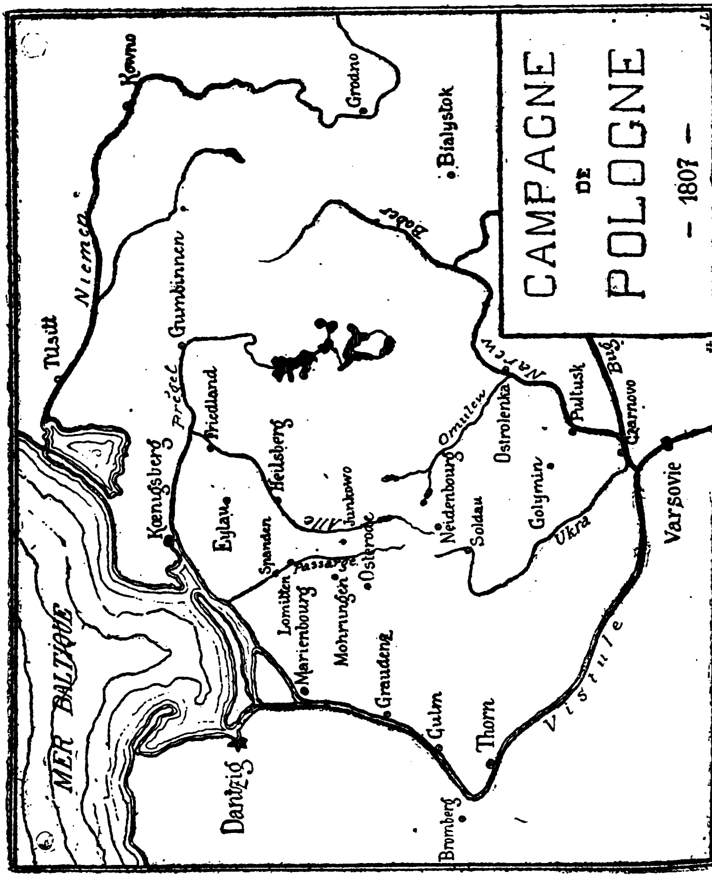
Après cette description succincte d'une partie de la campagne de Prusse, il est facile de se rendre compte de la part prise par la brigade Claparède dans les brillants succès obtenus par le maréchal Lannes. Dix-huit jours se sont à peine écoulés depuis les premiers engagements (10 au 28 octobre), et déjà l'armée prussienne, réputée la plus belle de l'Europe,

(1) Archives historiques, 29 octobre.

est réduite à l'état de squelette. Ce qui en reste ne va pas tarder à succomber. On voit par là combien cette campagne fut encore plus prodigieuse que celle de l'année précédente.

Après le combat et la capitulation de Prentzlow, le maréchal Lannes s'avança sur Stettin. Cette forteresse, bien approvisionnée, venait de se rendre à un corps de cavalerie légère, après une sommation hardie du général Lasalle. Le 5e corps s'arrêta dans cette ville pour prendre un repos bien mérité et bien nécessaire.




CAMPAGNE
DE
POLOGNE
- 1807 -
MER BALTIQUE
Dantzig
Bromberg
Thorn
Culm
Graudenz
Marienbourg
Mohrungen
Lomitten
Spanden
Passarge
Osterode
Eylau
Kœnigsberg
Friedland
Heilsberg
Junkowo
Alle
Pregel
Tilsitt
Niemen
Gumbinnen
Kowno
Grodno
Bialystok
Bobr
Narew
Omulew
Ostrolenka
Neidenbourg
Soldau
Golymin
Ukra
Pultusk
Bug
Czarnovo
Varsovie
Vistule

CHAPITRE IX

CAMPAGNE DE POLOGNE

De Stettin a Varsovie. — Dispositions du 5e corps — Bataille de Pultusk. — Claparède blessé. — Quartiers d'hiver. — Le général Savary remplace le maréchal Lannes malade. — Combat d'Ostrolenka. — Reprise des quartiers d'hiver. — Masséna vient prendre le commandement du 5e corps qui devient corps d'observation. — Camp de Borki. — Combat de la tête de pont de Drenzewo. — Traité de Tilsitt.

Le séjour à Stettin ne fut pas de longue durée. On n'attendait, du reste, que le moment de passer l'Oder.

La Prusse, qui venait d'essuyer de sanglantes défaites, cherchait à reconstituer une nouvelle armée. Afin de s'opposer aux levées, la cavalerie légère se remit en campagne, avec ordre de couvrir le pays jusqu'à la Vis-

tule. La cavalerie du 5e corps partit de Stettin le 3 novembre. L'infanterie devait suivre à quatre marches de distance. L'avant-garde des troupes à pied, constituée comme pendant la campagne de 1806, restait toujours sous la conduite de son chef attitré, le général Claparède.

Le maréchal Lannes, ayant laissé à Stettin une garnison de 1,200 hommes, se dirigea sur la place forte de Thorn en passant par Bromberg. Le 10, il arrivait à Schneidemühl, sur la Netze, centre important par sa situation géographique. Après un court séjour dans cette localité, il se présentait le 15 devant Bromberg où se trouvaient des approvisionnements qui furent d'un grand secours. Il repartit le 17, réunit le lendemain son corps d'armée au bivouac, en face de Thorn, et resta là, en observation, pendant quelques jours.

Sur ces entrefaites, la Prusse refuse de ratifier l'armistice de Charlottenbourg. L'arrivée de l'armée du Tzar avait rendu à cette puissance abattue toute sa fierté. Napoléon doit aussitôt prendre ses dispositions pour l'ouverture de la campagne de Pologne. A la suite d'un premier engagement, les Russes abandonnent Varsovie après avoir détruit le

pont sur la Vistule. Murat, qui a reçu le commandement des corps réunis, informé de l'évacuation de cette ville, se hâte de s'y rendre. Le 28 novembre au soir, il entre pompeusement dans la capitale polonaise. Davout le suit à deux jours d'intervalle. Lannes, qui a continué sa marche, prend ses cantonnements sur la Bsura ; la division Suchet avec ses trois brigades occupe Lowicz. A son tour, le commandant du 5ᵉ corps arrive le 5 décembre à Varsovie et se porte ensuite sur Praga. Il débouche de cette ville pour entrer en opérations du 16 au 20 sur le Bug et la Narew.

Les troupes de Lannes suivent maintenant celles de Davout à une journée de distance. Elles passent le Bug au pont d'Okunin et atteignent Nasielsk le 25 décembre, vers midi. Arrivées à cette étape, elles reçoivent l'ordre de changer de direction pour aller s'établir promptement à Pultusk. Napoléon espérait ainsi enlever aux Russes le point principal de leur ligne de retraite. Mais ce mouvement occasionne à l'infanterie du 5ᵉ corps des fatigues excessives; elle est obligée de faire le même jour près de 40 kilomètres dans des chemins défoncés, rendus impossibles par un dégel subit. Néanmoins, les soldats sont si bien

entraînés qu'on en voit un bien petit nombre rester en arrière.

Le soir du 25 décembre, le corps d'armée bivouaquait à trois lieues de la position ennemie : l'avant-garde, la cavalerie légère, la division Suchet à Zebroski, sur le chemin de Pultusk ; la division Gazan en 2e ligne à Vinica, les dragons de Becker en avant.

Pendant la nuit, une pluie mêlée de neige ne cessa de tomber, ce qui allait rendre les voies de communication encore plus impraticables. Cependant les soldats, sachant qu'une rencontre était imminente, attendaient avec impatience le lever du jour.

A 7 heures du matin, l'avant-garde se met en route, suivie de près par les divisions. Le chemin est affreux. Les hommes, dans la boue jusqu'à mi-jambe, s'avancent en files serrées en conservant le plus grand ordre. Ils franchissent en trois heures les trois lieues qui les séparent de l'armée russe. Malgré les fatigues de la veille et la perspective d'une journée encore plus rude, le maréchal Lannes est convaincu que rien ne peut résister à ses troupes. Il prend donc ses dispositions pour combattre.

Les cosaques occupaient avec leurs vedettes,

en avant de Pultusk, une crête boisée qui masquait la ligne des Russes. Avant tout, il faut se rendre maître de cette crête. La brigade Claparède est chargée de cette mission. Elle s'empare du bois, repousse les avant-postes et, de concert avec deux escadrons de cavalerie légère et quelques pièces de canon, elle disperse les cosaques qui ne veulent pas nous laisser occuper le point culminant du terrain.

Lannes a suivi les escadrons. Une fois sur la hauteur, il découvre l'ennemi rangé en bataille sur une étendue de près de trois quarts de lieue, formé sur trois lignes, dans une attitude formidable : sa droite était appuyée au bois de Golymin, son centre au moulin de Pultusk; sa gauche, se prolongeant parallèlement à la ville, s'étendait à plus d'un quart de lieue vers l'ouest. L'artillerie, forte de plus de 60 pièces, était prête à agir ; des masses énormes de cavalerie couvraient la ligne. Le ciel était sombre, le vent très froid ; des bourrasques de neige, de grêle et de pluie obscurcissaient à chaque instant l'horizon. Le champ sur lequel on allait combattre, converti en un lac de boue, semblait devoir entraver la marche des chevaux et des soldats. « Le temps, les

éléments, le nombre des ennemis, tout en un mot annonçait une journée des plus terribles (1) ». Mais un seul corps français devait vaincre tant de difficultés et battre plus de cinquante mille Russes.

Nous avions en effet devant nous, dans une position très avantageuse, toutes les troupes de Bennigsen comprenant : quatre divisions d'infanterie à l'effectif total de 45,000 hommes, 5,000 cavaliers et plusieurs milliers de cosaques rangés dans la plaine, le dos à la ville.

Lannes, avec les divisions Suchet et Gazan, la cavalerie légère de Treilhard et les dragons de Becker mis momentanément à sa disposition, n'avait guère plus de 18,000 hommes. Il n'hésita pas cependant à attaquer les Russes avec la seule division Suchet, gardant celle de Gazan en réserve.

Le maréchal, malade depuis dix jours au point de garder le lit, oublie ses souffrances pour ne plus penser qu'au devoir. Au fur et à mesure que ses troupes arrivent, il leur indique leur place de bataille. En première ligne, à droite, se trouve la brigade Claparède, flanquée de la cavalerie légère. Le 64e et le

(1) Rapport du général Victor, chef d'état-major du maréchal Lannes.

1er bataillon du 88e forment le centre. Le 2e bataillon du 88e, le 34e et les 4 régiments de dragons de Becker tiennent la gauche. L'artillerie est placée dans les intervalles des régiments à la droite et au centre ; il a été impossible d'en faire arriver jusqu'à la gauche. La seconde ligne est formée par la division Gazan et le 40e de la division Suchet.

Pendant qu'on prend cette formation de combat, l'artillerie adverse foudroie nos bataillons. Mais ni la canonnade, ni la supériorité de la position, ni la difficulté des mouvements au milieu de la boue n'arrêtent la division Suchet. Le 17e et la cavalerie légère, conduits par Claparède, entament le combat avec impétuosité. Ils attaquent le détachement du général Bagowoud, le dépostent, l'obligent à battre en retraite. Bennigsen, en voyant plier son sous-ordre, a fait avancer immédiatement une colonne de troupes fraîches, composée de 15,000 fantassins et 5,000 cavaliers. Celle-ci cherche à tourner et à envelopper le 17e. Lannes aperçoit ce mouvement ; il ordonne au général Vedel, qui commande le centre, de se porter par une demi-conversion à droite sur le flanc et, s'il se peut, sur le derrière de la colonne russe, tandis que Claparède la chargera en

tête. Pour exécuter ce projet hardi, il fallait d'abord culbuter deux régiments ennemis placés à quelques pas devant nous et s'emparer de trois pièces de canon qui les soutenaient.

L'attaque est vigoureuse, les Russes résistent, mais dès qu'on s'aborde à la baïonnette, ils ne peuvent plus tenir devant l'élan audacieux des Français. Lannes s'est porté au milieu des combattants pour animer leur courage. L'action est devenue très vive. Les trois canons sont pris, les deux régiments repoussés. La colonne qui s'avance pour tourner notre droite, s'aperçoit alors, mais trop tard, qu'elle court un sérieux danger. Claparède fond impétueusement sur elle, tandis que Vedel se porte vivement à la place qui lui a été assignée. Un pont par lequel l'ennemi aurait pu se retirer est immédiatement détruit ; tout espoir de retraite est donc perdu pour lui ; sa perte totale est déjà assurée. Mais, funeste contretemps ! une bourrasque de neige survenue tout à coup n'a pas permis au 1er bataillon du 88e d'apercevoir trois escadrons russes qui se portaient sur son flanc à petits pas. Surpris, ce bataillon est en partie enfoncé. Bien que le reste de nos troupes résiste vigoureusement, sabre la cavalerie à demi embourbée

et parvienne à la faire reculer, il a suffi de cet incident pour donner à notre adversaire le temps de se ressaisir, de se tirer de ce mauvais pas, non sans avoir laissé cette partie du champ de bataille couverte de ses blessés et de ses morts.

Pendant que les brigades Claparède et Vedel obtenaient sur la droite ces avantages, le 34ᵉ placé à gauche, dirigé par Suchet et Reille, se trouvait aux prises avec quinze ou vingt mille Russes de l'aile droite commandée par Barclay de Tolly. Ces forces considérables auraient dû, ce semble, venir facilement à bout d'un seul régiment, mais les soldats du 34ᵉ sont invincibles ; ils repoussent trois fois les assaillants ; puis, aidés du 2ᵉ bataillon du 88ᵉ, ils en font une boucherie effroyable et les rejettent en arrière dans le plus grand désordre.

La division Suchet engagée tout entière luttait avec succès depuis le matin. Bennigsen avait fait avancer son aile gauche pour couvrir la ville et le pont de Pultusk. Sa droite restait immobile. L'arrivée de la division Gudin, conduite en son absence par son chef d'état-major le général d'Aultanne, allait donner au combat un nouvel élan. D'Aultanne qui

avait marché au canon, fait prévenir le maréchal Lannes de son arrivée et de son attaque. Ses débuts sont heureux; mais la nuit l'empêchant de reconnaître la position exacte de notre extrême gauche, il ne peut se relier avec elle. Les Russes en profitent pour se jeter dans l'intervalle et sur le flanc droit de la division française qui commence à flêchir. En même temps éclate une terrible tempête. Il est 8 heures du soir. Il fait nuit noire. C'est alors que l'engagement devient général. Suchet, venant au secours des bataillons de la division Gudin, les rallie lui-même avec les officiers de son état-major. Les troupes de Bennigsen sont définitivement repoussées et le feu cesse.

La division Suchet avait seule soutenu le choc durant toute la journée, d'Aultanne n'étant arrivé que le soir. A elle seule revenait donc la gloire d'avoir vaincu dans cette rencontre de Pultusk, où le 17e d'infanterie légère et le 34e de ligne avaient accompli des prodiges. Lannes, dans sa prudence, n'avait pas voulu engager la division Gazan, sa dernière ressource, il la tint tout le jour à la lisière d'un bois, d'où, malgré la mitraille, elle put surveiller la division Tolstoï et l'empêcher d'entrer en ligne.

A la suite de cette bataille sanglante et inégale perdue par les Russes, le commandant du 5e corps reprit ses positions du matin. Après quelques heures de repos accordées à ses troupes, il se disposait, vers minuit, à recommencer la lutte, afin d'achever son adversaire. Mais Bennigsen, qui s'attribua la victoire, avait déjà repassé la Narew et battait en retraite dans la direction d'Ostrolenka. Il laissait sur le champ de bataille : 2.000 morts, 1.800 prisonniers valides, 3.000 blessés dont les deux tiers restaient en notre pouvoir, 12 pièces de canon et quantité de caissons, de chariots et de bagages arrêtés dans la boue. Les troupes du maréchal Lannes avaient 600 tués et blessés, et parmi ces derniers se trouvait le général Claparède qui, après avoir eu un de ses aides de camp frappé à ses côtés et un cheval tué sous lui, avait reçu une balle dans le pied (1).

Le 47e bulletin de la Grande Armée dit en parlant du combat de Pultusk : « Le 17e régi-

(1) Rapport du maréchal Lannes sur le combat de Pultusk. — C'est la première fois que Claparède est signalé comme blessé, mais il faut tenir compte qu'à cette époque les blessures étaient tellement fréquentes que plusieurs ne sont pas portées sur les états de service.

ment d'infanterie légère et le 34ᵉ de ligne se couvrirent de gloire.,. Le 5ᵉ corps d'armée a montré dans cette circonstance ce que peuvent les braves et l'immense supériorité de l'infanterie française sur celle des autres nations ».

Dans le rapport de la journée, nous lisons : « MM. les généraux Reille et Claparède et le colonel Dumoustier du 34ᵉ se sont particulièrement distingués » (1).

L'armée russe continuant sa retraite sur Grodno, à partir du 30 décembre l'armée française put prendre ses quartiers d'hiver. Napoléon la disposa de manière à former un immense camp retranché entre la Narew et la Vistule. Le 5ᵉ corps fut établi de la façon suivante : la cavalerie le long du Bug, depuis Siérock jusqu'à Brock ; l'infanterie dans l'espace compris entre le Bug, la Vistule et la frontière autrichienne. La division Suchet occupait Praga et les faubourgs de Varsovie. La brigade Claparède cantonnait à Varsovie avec son état-major.

Vu l'état de la saison, il semblait que l'armée pouvait compter sur un long repos ; elle commençait à le goûter, lorsque les Russes, plus habitués à la rigueur du climat du nord,

(1) Rapport du général Victor, chef d'état-major du maréchal Lannes.

reprirent l'offensive du côté de la Passarge. Leur but était de tourner l'extrême gauche de nos cantonnements et de couper nos communications. A cette nouvelle, Napoléon se décida à lever les quartiers d'hiver et résolut à son tour de surprendre Bennigsen dans ses mouvements.

En conséquence le 5° corps, au lieu de suivre la marche générale de la Grande Armée, vers la Prusse orientale, reçut la mission de garder notre droite.

Parti de Varsovie le 28 janvier, le maréchal Lannes concentre ses troupes à Brock. La 5° division de dragons est mise sous ses ordres pour garder sa gauche jusqu'à Ostrolenka, où déjà un bataillon du 17° léger se trouve établi.

Sur ces entrefaites, et tandis qu'il se disposait à prendre l'offensive, le maréchal tombe malade. Le premier février, le général Savary, aide de camp de l'Empereur, vient prendre le commandement du 5° corps en attendant l'arrivée de Masséna appelé de l'armée d'Italie.

Le nouveau général en chef fait passer la Narew à Pultusk et se dirige par la rive droite sur Ostrolenka où il est rendu le 6 février. Ce mouvement le rapprochait de la Grande Armée

et le mettait plus à même de remplir sa mission.

Le 10, Savary apprend que l'ennemi se retire, et il désespère de le rejoindre. Il fait néanmoins surveiller ses mouvements et le 13, Claparède est envoyé vers Skwa avec l'avant-garde. On apprend alors que les flanqueurs laissés par Davout à Mysiniesk ont été contraints par les Russes d'abandonner ce poste. Nos communications sont, par ce fait, interrompues. Afin de les rétablir, Suchet se porte en avant, le 14, avec deux brigades d'infanterie et une de dragons. Mais le lendemain il reçoit l'ordre de revenir à Stanislawoff.

C'est qu'en effet, la situation a subitement changé. Le corps du général Essen, fort de 22.000 hommes, s'avance par les deux rives de la Narew dans la direction d'Ostrolenka. Les Russes viennent d'enlever aux avant-postes une compagnie du 28ᵉ. D'après les rapports de nos reconnaissances, tout semble indiquer une action prochaine.

Le 16 février au matin, le général Savary conçoit le projet de prévenir son adversaire et de le prendre en flanc, puisque le retour de la division Suchet le lui permettait. A cet effet, il laisse dans Ostrolenka la brigade Campana,

de la division Gazan et la brigade Ruffin, des grenadiers d'Oudinot. Pendant ce temps, lui-même s'avance par la rive droite avec lereste du corps d'armée. A hauteur de Nowogrod, entre la Rosaga et la Skwa, il rencontre l'ennemi, le culbute et le met en déroute. Mais au même moment Ostrolenka était attaqué par la colonne qui arrivait par la rive gauche. C'est sur ce point que le général Essen faisait sa principale attaque. Son infanterie avait réussi à pénétrer dans la ville, mais trois charges successives des brigades Campana et Ruffin l'avaient obligé à céder le terrain conquis. Les troupes, repoussées au delà des maisons, allèrent se reformer derrière les monticules de sable qui bordaient la rivière sur la rive gauche. La résistance opiniâtre de nos bataillons avait permis aux grenadiers d'Oudinot, à la division Suchet et à la cavalerie de venir à leur secours.

Vers 9 heures du matin, Suchet avait entendu le canon du côté d'Ostrolenka. Il s'y porta vivement. Les brigades Claparède et Dumoustier (1), en marche depuis 4 heures du matin, arrivèrent sur le champ de bataille

(1) Dumoustier avait remplacé le général Reille, nommé divisionnaire après Pultusk.

vers le milieu du jour. Le général en chef prit alors les dispositions suivantes : « les grenadiers d'Oudinot et la cavalerie à droite, la division Suchet au centre, la brigade Campana à gauche, le général Ruffin en réserve dans la ville (1) ».

C'est dans cet ordre qu'on s'avança contre les Russes. Attaqués de toutes parts à la fois, ils furent contraints de rétrograder. Tandis que nos deux ailes, principalement la droite, accomplissaient des prodiges, le centre, en cette journée, se taillait sa part de gloire. Les troupes du général Essen chassées devant nous, avaient voulu se rallier dans le village de Lawy. Le général Claparède, qui formait la tête de la division Suchet, avec le 17ᵉ et son artillerie légère, se trouva tout à coup en présence d'un ennemi nombreux et rangé en bataille en avant du village. Il l'attaqua résolument. Un moment après arrivaient les 2ᵉ et 3ᵉ brigades. Devant leurs efforts réunis, les Russes ne purent tenir en place et précipitèrent leur mouvement de retraite. Ainsi, sur toute la ligne nous avions l'avantage.

Pendant plusieurs heures, l'ennemi fut pour-

(1) Rapport du général Reille, chef d'état-major du général Savary.

suivi vigoureusement sur un parcours de trois lieues, tantôt à portée de mitraille, tantôt à portée de mousqueterie. La nuit arrêta notre marche victorieuse; on la reprit le lendemain, mais le gros des troupes avait profité des ténèbres pour échapper à une destruction totale. On ne put atteindre qu'une partie de l'arrière-garde.

Ce combat laissait entre nos mains 1.200 blessés, 2 drapeaux et 7 pièces de canon; 1.300 Russes restaient sur le champ de bataille, entre autres le général Souvarow, fils du célèbre maréchal de ce nom. De notre côté : 600 blessés et une centaine d'hommes tués. Le brave général Campana était au nombre de ces derniers. Le général Savary disait dans son rapport : « Si nous n'avons pas fait de prisonniers, c'est que nous avons trop sabré, comme l'indique sur le terrain le nombre des cadavres (1) ».

L'Empereur, informé de ce succès, ordonna au général Savary de ne pas s'engager davantage. Du reste nos troupes avaient mis le général Essen dans l'impossibilité de rien entreprendre pendant quelque temps. Elles revinrent donc à Ostrolenka, à l'exception des grena-

(1) Rapport sur la journée du 16 février 1807.

diers d'Oudinot appelés à rejoindre le reste de l'armée. Mais bientôt elles évacuèrent cette ville, dans la crainte qu'une débâcle de glace n'emportât le pont et ne leur permît plus de rentrer à Pultusk.

D'autre part, Napoléon avait déjoué les projets de son adversaire sur la basse Vistule. Les Russes venaient d'être battus à Eylau. Il n'y avait plus qu'à reprendre les quartiers d'hiver. Les troupes de Savary prirent les leurs le 25 février à Rozan, Makow et Prasnitz, en se couvrant par une ligne d'avant-postes établie sur l'Omulew.

Peu de jours après (6 mars), Masséna étant arrivé, remplaçait le général Savary. Le 5e corps devenait dès lors un corps d'observation, chargé : 1° de couvrir Varsovie en observant le général Essen dans la presqu'île formée par le Bug et la Narew ; 2° de se rallier à la Grande Armée de manière à pouvoir participer au besoin à ses opérations. Pour remplir ce double but, les troupes occupèrent une ligne décrivant un arc de cercle le long des trois rivières (Omulew, Narew et Bug) et s'appuyant à ses deux extrémités d'un côté à Willemberg, de l'autre à Varsovie.

La division Suchet fut chargée de garder

la ligne des avant-postes, conjointement avec la cavalerie légère du général Montbrun. Claparède, avec le 17ᵉ léger, était placé à Gonzewo derrière le haut Omulew ; on le renforça en plaçant sous ses ordres le 21ᵉ de chasseurs à cheval (1).

Pendant les mois de mars et d'avril, les Français et les Russes, à cause de la rigueur du climat, passèrent leur temps à s'observer.

Au mois de mai eurent lieu quelques escarmouches et bientôt commença la campagne d'été.

Le 2 juin, la brigade Claparède vint relever, au camp de Borki, le 64ᵉ régiment d'infanterie de ligne. Pendant plusieurs jours, rien ne sembla révéler le moindre mouvement de la part de l'ennemi. Mais, dans la nuit du 10 au 11 juin, le général Claparède fut informé que de nombreuses pièces d'artillerie passaient le pont d'Ostrolenka et que des troupes remontaient l'Omulew. Il se tint sur ses gardes. Cependant, dans la matinée, aucun indice ne faisait prévoir une attaque. Jusque vers midi, un calme trompeur donna complètement le

(1) **Rapport du général Becker, chef d'état-major du maréchal Masséna.**

change. Les comptes rendus des patrouilles étaient rassurants.

Tout à coup, au moment où nos hommes se disposaient à prendre leur repas, quelques pulks de cosaques se précipitent sur eux. D'autres troupes suivent. Toutes les batteries russes font feu à la fois. Le camp est assailli sur le front et par les flancs. Le général Claparède se voit aux prises avec 6,000 hommes d'infanterie et 2,000 chevaux. Pendant plusieurs heures, il se multiplie et soutient le combat. Ses douze compagnies du 17ᵉ opposent la plus vigoureuse résistance. Mais la lutte était par trop inégale : nous étions un contre trois. L'ennemi menaçait de nous envelopper. Dès lors, conformément à ses instructions, Claparède ordonne la retraite qui s'opère en bon ordre sur Nocewo. Ses efforts n'ont pas été infructueux, puisque, par sa résistance, il a permis aux autres troupes d'approcher.

En apprenant l'occupation du camp de Borki par les Russes, Suchet s'est mis en mouvement ; il trouve le général Girard en position à Dobrolenka. Il appelle dans ce village le 17ᵉ léger et réunit ses troupes de manière à pouvoir les porter facilement sur le

point où leur présence sera le plus nécessaire. Des reconnaissances tâtent l'ennemi et l'observent. On s'apprête à bien recevoir une attaque. Mais Suchet, voyant que les Russes se bornent à de simples démonstrations, se prépare à reprendre le camp de Borki par une attaque combinée. A cet effet, il fait porter l'ordre aux compagnies retranchées sur le haut Omulew de quitter leurs retranchements et de descendre par la rive gauche. L'éloignement ne permettait pas de mettre ce projet à exécution avant le lendemain. La fin du jour fut donc consacrée à de nouvelles reconnaissances. L'une d'entre elles, conduite par Claparède, auquel était adjoint l'adjudant-commandant Fabre, chef d'état-major de Suchet, s'avança jusqu'auprès du camp de Borki. Elle constata l'occupation de nos retranchements par les Russes et l'établissement d'une tête de pont près du village de Drenzewo. Pendant la nuit, on fit les derniers préparatifs en vue de l'opération du lendemain.

Claparède brûlait du désir de se mesurer de nouveau avec les troupes du général Tchitchacow qui l'avaient forcé, la veille, d'abandonner ses positions. Le 17e léger, partageant

les sentiments de son chef, n'attendait qu'une occasion favorable pour donner de nouvelles preuves de sa valeur.

Dans la matinée du 12 juin, Suchet se porte en avant avec les braves du 17e, le 10e hussards et un bataillon du 64e. Pendant ce temps, le général Girard, avec le reste du 64e, le 88e et son artillerie, occupait la route près de Dobrolenka. Bientôt on arrive à hauteur de Borki. « Tandis qu'une colonne tourne ce camp, le général Claparède, à la tête du 17e léger, l'enlève à la baïonnette et fait une boucherie de l'ennemi (1) ». Celui-ci, à l'approche de nos premiers tirailleurs, a mis le feu aux baraques, afin d'arrêter notre marche. N'importe. Malgré la mousqueterie et la canonnade, on se précipite à travers les flammes. Les Russes, alors, essaient de défendre la tête de pont de Drenzewo. Forcés de plier devant l'élan impétueux de la brigade Claparède, ils évacuent nos retranchements, descendent dans la plaine et se rallient sous la protection de leurs batteries. Ils forment ainsi une imposante ligne de bataille qui, sans tenir compte des pulks de cosaques, présente

(1) Rapport de Masséna. — *Mémoires de Masséna*, par le général Koch.

encore une vingtaine d'escadrons ou de bataillons secondés par une artillerie nombreuse.

Le général Montbrun, avec 50 chevaux, s'avance hardiment sur les Russes, au moment où le 17e léger les obligeait à lâcher pied. Le feu s'engage sur tous les points et, au même instant, apparaissent dans le lointain les compagnies qui descendent du haut Omulew. Leurs têtes de colonne en imposent à l'ennemi. Dans la crainte d'être coupés, les Russes se décident à la retraite. Harcelés par nos hussards et nos voltigeurs, ils se retirent en désordre sur Ostrolenka, nous laissant en possession de tous nos postes. Le combat avait été assez vif. On fit beaucoup de prisonniers, mais le nombre des morts et des blessés fut peu considérable.

La prise du camp de Borki et de la tête de pont de Drenzewo, était due, en grande partie, à la brigade Claparède qui acquit en ce jour un nouveau titre de gloire. Le 74e bulletin de la Grande Armée n'exagérait rien, lorsqu'il disait, en parlant de cette affaire : « Le 17e léger a soutenu sa réputation. » Le général Montbrun s'était fait aussi remarquer. Une compagnie du 28e léger, aidée de 25 dragons, avait mis en fuite tout un régiment de cosaques.

Après ce succès, Masséna rétablit tous nos postes tels qu'ils étaient auparavant. Ayant appris la nouvelle de la victoire de Friedland et de la prise de Kœnigsberg, il marcha sur Ostrolenka où il arrivait le 23 au soir. L'ennemi venait d'évacuer cette ville ; il se retirait en incendiant les maisons et les villages : barbarie inutile, commise uniquement pour retarder notre marche.

Le 5ᵉ corps suivit les Russes par Nowogrod, puis se dirigea sur Bialistock, selon les ordres qu'il avait reçus. Les troupes auraient désiré cueillir de nouveaux lauriers, à la fin de la campagne, en prenant part à une nouvelle bataille. Masséna avait combiné dans ce but la marche de ses divisions, mais un armistice avait été demandé par l'empereur de Russie et le roi de Prusse. Dès que le maréchal en reçut avis, il arrêta son mouvement.

Le traité de Tilsitt, conclu le 7 et signé le 9 juillet, mettait fin à la campagne de Pologne.

CHAPITRE X

ANNÉE 1808

Séjour en Silésie. — Noblesse impériale. — Dotations. — Claparède, comte de l'Empire. — Congrès d'Erfurt. — Le 17e léger a la parade. — Le général de brigade est promu divisionnaire. — Claparède est envoyé en Espagne. — Gouverneur de la province de Valladolid.

Après la conclusion de la paix avec la Prusse et la Russie, la Garde seule rentra en France. Le reste de l'armée se dispersa dans le pays où l'on venait de combattre : en Silésie, en Prusse, en Poméranie, en Hanovre, en Westphalie et jusque sur les bords du Rhin.

Le 5e corps se trouvait en Juillet 1807 sur les frontières du nouveau duché de Varsovie. Il fut transféré plus tard en Silésie où il

12

séjourna jusqu'au mois d'août de l'année suivante, époque de son envoi en Espagne.

Aussitôt les opérations de la campagne terminées, le maréchal Masséna n'avait pas tardé à rentrer en France à la suite de l'Empereur. Le général Suchet prit provisoirement le commandement du 5e corps et Claparède celui de la 1re division. Les choses étaient ainsi organisées au commencement de 1808.

Cette année marque dans les annales de l'Empire une période de calme, un moment d'arrêt dans les grandes évolutions militaires. Elle sera néanmoins pour Claparède une année mémorable entre toutes. Distingué enfin par le Maître du jour, il verra se réaliser ses plus chères espérances, en recevant la récompense due à son mérite et à ses services.

Napoléon, arrivé à l'apogée de sa puissance, victorieux de tous les peuples de l'Europe, songea à récompenser par une institution nouvelle ceux qui avaient contribué dans une certaine mesure à la gloire de l'Empire. Après avoir formé autour de la France une ceinture de royautés et de principautés vassales, après avoir établi pour lui servir de barrière la Confédération du Rhin, il voulut encore entourer son trône d'un nouvel éclat en fondant une

aristocratie qui daterait de son règne. Dès son retour de Pologne, il avait annoncé aux grands corps de l'État une prochaine création de titres nobiliaires. Déjà, sans autre motif que celui de rehausser par tous les moyens le nom glorieux de Bonaparte, il avait fait couronner deux de ses frères. Le maréchal Murat, allié de la famille, devenait grand-duc de Clèves et de Berg en attendant de ceindre lui aussi la couronne royale. Berthier était fait prince de Neuchâtel; Talleyrand, prince de Bénévent

Ainsi, pour un grand nombre d'autres, au nom patronymique venait s'ajouter un titre pompeux. Soult devint duc de Dalmatie, Bessières duc d'Istrie, Moncey duc de Conégliano, Lannes duc de Montebello, Davout duc d'Auerstaedt, Ney duc d'Elchingen, Masséna duc de Rivoli, Junot duc d'Abrantès, etc., etc. (1). D'autres hommes éminents furent autorisés à faire précéder leur nom de famille du titre de comte, de baron ou de chevalier.

Un sénatus-consulte du 1er mars 1808 organisait définitivement cette noblesse qui rappelait le régime militaire hiérarchique du moyen âge et décidait que ces titres seraient trans-

(1) Plus tard, quelques-uns d'entre eux, tels que Ney, Davout, Masséna devaient devenir princes.

mis de mâle en mâle, à condition d'un certain revenu attaché aux titres mêmes et déclaré inaliénable sous le nom de majorat (1).

Mais il ne s'agissait pas de flatter simplement la vanité ; il fallait encore dorer les blasons.

Souvenons-nous, en effet, que les nouveaux nobles sortaient presque tous des rangs du peuple et n'avaient pas trouvé la fortune dans leur berceau. Napoléon ne l'oublia pas. Avant même d'expédier les lettres patentes aux titulaires, il leur avait accordé des dotations plus ou moins fortes suivant les services rendus et le rang à tenir (2). Le décret du 10 mars 1808

(1) Le général comte de Ségur, au sujet de la noblesse de l'Empire, dit dans ses *Mémoires :*

« C'était une autre Légion d'honneur accessible à tous comme la première; un moyen de plus de gratitude après tant de dévouements, guerriers et civils, pour la défense et la reconstitution d'une société dissoute ; c'était tout à la fois, en faisant dater de la gloire de son règne une foule d'illustrations, briser la barrière trop exclusive élevée entre les vieilles origines et les nouvelles. C'était aussi une borne posée à l'esprit révolutionnaire; c'était enfin une voie de rapprochement, un gage d'alliance entre le génie de la nouvelle société française et celui des autres sociétés européennes. » P. 202, t. III.

(2) Les maréchaux recevaient plusieurs centaines de mille francs ; les généraux, des dotations plus modestes.

spécifiait dans un de ses articles que ces revenus seraient dus aux intéressés à partir du 1er janvier de l'année courante. Par ce même décret, le général Claparède recevait une dotation de 30,000 francs sur les biens de Westphalie. Quelques jours plus tard (19 mars), il était créé comte de l'Empire (1).

Les lettres patentes indiquaient pour chacun les armes et la livrée. Les armoiries de Claparède étaient : *Parti, d'azur et de gueules, coupé d'or : l'azur au signe de comte militaire, le gueules à trois étoiles d'argent posées en pal ; l'or au casque de sable rehaussé d'or, panaché et garni de gueules, soutenu par deux branches de laurier de sinople croisées en sautoir par les tiges.* Et la livrée : *Bleu, rouge, jaune et vert,* cette dernière couleur dans les bordures seulement.

Malgré la distinction particulière dont il venait d'être l'objet, Claparède, à la suite de plusieurs propositions, ne voyait pas encore

(1) Dans cette première fournée, nous voyons figurer comme comtes : Le ministre de la marine, des sénateurs, des généraux de division (Suchet, Gudin, Molitor, etc.), Claparède y figure seul comme général de brigade. D'autres généraux, même divisionnaires, recevaient le titre de baron ou de chevalier avec des dotations moindres. (Voir Archives Nationales : Pièces de la Chancellerie d'Etat.)

arriver son tour dans les promotions de divisionnaires. Une circonstance particulière, inattendue, allait bien mieux arranger les choses que toutes les propositions ou les actions d'éclat sur les champs de bataille.

Une guerre malheureuse venait d'éclater entre la France et l'Espagne. Le peuple espagnol, indigné de la conduite arbitraire de Napoléon à l'égard de la dynastie régnante, menaçait de nous faire payer cher la substitution d'un Bonaparte à un Bourbon sur le trône de Philippe II. Bien que quatre de nos corps d'armée eussent déjà franchi les Pyrénées, leur nombre ne suffisait pas en présence d'un soulèvement général. On appela d'Allemagne les 1er, 5e et 6e (1). Le 5e corps, placé sous le commandement du maréchal Mortier, quitta la Silésie pour se diriger sur Mayence et de là sur Bayonne. Le 8 septembre, la 1re division, brigade Claparède en tête, était partie de Breslau.

Avant d'ordonner ces mouvements, Napoléon avait voulu s'assurer des dispositions pacifiques du centre de l'Europe et donner de nouveaux témoignages d'amitié à l'empereur

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XVII. Lettre du 17 août 1808, N° 14.256.

Alexandre, afin que pendant son éloignement ce monarque lui fût un garant de la tranquillité de la Prusse et de l'Autriche. Le Tzar, de son côté, désirait aussi une entrevue. Il ne s'agissait plus que d'en fixer l'époque et le lieu. Il fut convenu que les deux souverains se rencontreraient vers la fin de septembre à Erfurt.

« Cette ville paisible de bourgeois et de fonctionnaires n'avait pas le goût des grandeurs et d'ailleurs sa disposition ne se prêtait guère à sa nouvelle fortune... N'importe ; le Maître avait parlé: Erfurt cessait de s'appartenir (1). » Il fallut en quelques jours la transformer, y réunir des troupes pour le service d'honneur des souverains.

Napoléon désirait éblouir son hôte. Après avoir dirigé sur Erfurt un bataillon de grenadiers de la Garde, « il ordonna de choisir un beau régiment d'infanterie légère, un régiment de hussards et un de cuirassiers parmi ceux qui revenaient d'Allemagne » (2). Il voulut en outre que ces troupes fussent conduites par des chefs dont les qualités physiques : haute taille, prestance, beauté des traits pussent rivaliser avec celles des hommes du Nord.

(1) Albert Vandal : *Napoléon et Alexandre Ier*.
(2) Thiers : *Histoire de l'Empire*.

Le choix, pour la cavalerie, porta sur le 1er hussards et le 6e cuirassiers; pour l'infanterie, sur le 17e léger, dont le numéro, maintes fois rappelé dans les bulletins, était synonyme de vaillance et de bravoure. Le général Claparède accompagnait ce dernier régiment. Le général Oudinot fut nommé gouverneur de la place; le maréchal Lannes, commandant en chef des troupes.

L'entrevue dura du 27 septembre au 14 octobre. Les rois de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Westphalie, plusieurs ducs et princes s'étaient donné rendez-vous auprès des deux empereurs. Comme distraction, le programme des après-midi portait : promenade à cheval dans les environs ou revue des régiments français.

Le 1er hussards s'était présenté le 3, le 6e cuirassiers le 4 octobre. Le 5, vint le tour du 17e léger (1). Au moment de l'inspection, sa tenue brillante, irréprochable, sa fière attitude sous les armes avaient produit le meilleur effet. Les rangs s'ébranlèrent ensuite pour la manœuvre. Ces voltigeurs, couverts de chevrons, à la mine martiale, à l'allure dégagée,

(1) Voir à ce sujet le *Moniteur universel*, 1re dizaine d'octobre.

véritables types du fantassin, donnèrent en ce jour une haute idée de l'infanterie française.

Le défilé couronna heureusement la parade. Lorsque le 17e léger passa devant les souverains réunis, ayant à sa tête le général qui, depuis quatre ans, le conduisait à la victoire, un murmure d'admiration se fit entendre dans le groupe formé par les princes et les rois. Napoléon lui-même fut satisfait, et, se souvenant alors du passé glorieux de ce régiment et de son chef, il distribua des récompenses aux braves du 17e et nomma Claparède général de division (1) (8 octobre 1808).

A ce jour, l'heureux promu comptait plus de six ans de grade de brigadier. Depuis le 5 août 1802, date de sa nomination, il avait assisté, soit pendant ses deux séjours aux Antilles, soit depuis son retour sur le continent, à quinze combats et à trois grandes batailles. Or, même en tenant compte de l'époque où se passaient ces événements, il est certain que le décret du 8 octobre reconnaissait plutôt le mérite qu'il ne constituait une faveur. Néanmoins, après avoir vu plusieurs propo-

(1) Le décret est daté d'Erfurt, le 8 octobre. — Voir p. j.

sitions rester lettre morte, ne sommes-nous pas en droit de nous demander combien de temps encore Claparède aurait pu attendre ce grade tant convoité de général de division, si sa bonne étoile ne l'avait conduit sous les yeux de l'Empereur, durant ces fêtes incomparables d'Erfurt.

L'avancement à cette époque (et il en est un peu ainsi en tout temps) avait lieu bien souvent dans ces conditions : il suffisait de s'approcher du soleil pour en ressentir les bons effets; tant qu'on en restait éloigné, on risquait de passer inaperçu.

Mais, dès maintenant, Claparède n'aura plus besoin d'être rappelé au souvenir de l'Empereur. Dans la suite, nous verrons ce général désigné plus d'une fois nominativement dans la correspondance impériale pour des missions particulières ou des commandements spéciaux.

Le nouveau divisionnaire avait appris son avancement de la bouche même de Napoléon. Une dizaine de jours plus tard, il en recevait la notification officielle (1). Il était alors reparti

(1) Lettre du ministre à Claparède en date du 17 octobre. Le major-général est prévenu, ainsi que le maréchal Mortier, commandant le 5[e] corps. (Archives administratives.)

d'Erfurt et poursuivait, avec le 17e léger, la série de ses longues étapes dans la direction du Rhin (1). Prévenu en même temps de sa nomination à l'armée d'Espagne, il laissa le commandement au colonel du 17e et s'empressa de se rendre à Bayonne (2) où devaient l'attendre de nouveaux ordres. N'en trouvant point, lors de son arrivée dans cette ville, il sollicita du major-général une affectation pour un des corps déjà rendus dans la Péninsule. Ses démarches n'eurent pas tout d'abord de succès. Enfin, au bout de quelques jours, il fut nommé gouverneur de la province de Valladolid en remplacement du général Mathieu Dumas (3). Mais ces hautes fonctions n'offraient pas un champ assez vaste à son activité. Du reste, depuis la défaite des Espagnols à Somo-Sierra, le calme régnait dans la partie nord de la Vieille-Castille, dégagée d'un côté par le siège de Saragosse, de l'autre par la poursuite des Anglais

(1) Le 17e léger, se rendant seul en Espagne, arrive à Metz le 3 novembre et à Bayonne le 13 décembre. (Rapport du ministre de la guerre du 5 novembre.)

(2) Lettre de Clapare au major-général en date du 20 décembre 1808. (Archives Nationales AF IV. 1615.)

(3) Lettre du major-général en date du 6 mars 1815. (Archives administratives.) Cf. M. Dumas dans ses *Mémoires*.

vers la Corogne. Le gouvernement de Valladolid devenait donc une véritable sinécure. C'est pourquoi Claparède désirait et réclamait ardemment le commandement d'une division active. On aurait pu le satisfaire en le laissant en Espagne, où la tâche de nos généraux était assez rude; mais c'est à la Grande Armée et sur le Danube que ses talents militaires allaient être encore utilisés.



CHAPITRE XI

CAMPAGNE DE 1809 *

PREMIÈRES HOSTILITÉS

Départ de Valladolid. — Claparède au corps d'Oudinot. — Composition de sa division. — Le 2e corps sous les ordres de Masséna. — Affaire de Lauterbach. — Oudinot quitte le 4e corps, mais Claparède y reste détaché. — Lervice d'avant-garde. — Landshut. — Marche sur la rive droite du Danube. — Prise de Passau. — Poursuite du général Hiller.

La lutte sanglante dans laquelle nous étions engagés au delà des Pyrénées suffisait largement à nous occuper. Mais déjà, vers le Nord, d'autres bruits de guerre se faisaient entendre. L'Autriche, mécontente d'avoir été oubliée lors du Congrès d'Erfurt, ne cessait de continuer ses armements et se trouvait prête à

* Voir carte page 62.

entrer en campagne. Elle avait formé la cinquième coalition avec l'Angleterre, toujours disposée à fournir des subsides, et avec la Turquie, irritée de l'abandon de la Moldavie et de la Valachie au tsar Alexandre.

Le moment paraissait bien favorable à ces trois puissances pour reprendre les hostilités. La guerre de la Péninsule offrait une diversion utile. Napoléon avait mécontenté l'Europe en retenant le pape captif et en détrônant les Bourbons d'Espagne. Les populations murmuraient contre les exigences du blocus continental qui leur était imposé par la force des armes. A Paris même, Fouché et Talleyrand appuyaient secrètement l'opposition. L'Allemagne, où des sociétés secrètes travaillaient à l'expulsion des étrangers, invoquait contre la France une foule de griefs : défaites humiliantes, nombreux remaniements de territoire, contributions onéreuses, occupation militaire. En un mot, c'était au nom de l'indépendance des peuples que l'Autriche voulait reconquérir les pays qu'elle avait perdus depuis quinze ans.

Napoléon, après avoir imposé son frère aîné aux Espagnols, avait transporté son quartier général à Valladolid, où il se trouvait au centre

de son armée et plus à proximité de la frontière. C'est là que lui parvenaient chaque jour des nouvelles de plus en plus inquiétantes. Il s'attendait donc à une prochaine déclaration de guerre de la part de la cour de Vienne et commençait de son côté à se préparer.

Claparède, trouvant la situation de gouverneur de province trop sédentaire, attendait une occasion favorable pour se faire relever de ses fonctions. Cette occasion s'offrait à lui; il ne la laissa pas s'échapper. Le séjour de l'Empereur à Valladolid, les préparatifs d'une prochaine campagne lui permettaient,cette fois, d'obtenir gain de cause, et il l'obtint en effet.

On se souvient qu'en 1805, après l'expédition de la Dominique, Claparède avait été affecté comme général de brigade aux grenadiers d'Oudinot. Passé après Wertingen dans la division Suchet, ses chefs avaient réclamé en vain son retour aux grenadiers. L'Empereur s'était contenté de faire une promesse dont il daigna se souvenir au bout de quatre ans.

Le 15 janvier 1809, deux jours avant le départ de Napoléon, le gouverneur de Valladolid recevait l'ordre de partir en poste pour se rendre à Francfort-sur-le-Mein et y prendre

le commandement de l'une des trois divisions formant le corps du général Oudinot. Claparède partit aussitôt et se dirigea directement sur Paris. Là, il attendit de nouvelles instructions, car certains changements devaient être apportés dans l'organisation des troupes établies au delà du Rhin.

Vers le milieu de février, Napoléon écrivait au comte d'Hunebourg, ministre de la guerre: « Le corps du général Oudinot, au lieu d'être partagé en trois divisions, ne le sera qu'en deux... Le général Claparède commandera une de ces deux divisions ». Puis une nouvelle destination était fixée. Claparède devait se rendre à Strasbourg, y attendre les différents détachements, les organiser, les habiller, les équiper et les conduire ensuite en Bavière. Ce furent ses occupations pendant plus d'un mois.

Avant d'entrer dans le détail des opérations, il est peut-être bon de faire connaissance avec ces troupes.

Depuis l'envoi de nos meilleurs soldats dans les provinces espagnoles, il ne restait plus en Allemagne que l'ancien 3e corps, connu maintenant sous le nom d'Armée du Rhin, et le corps de réserve en voie de formation. Ce

dernier était composé de compagnies de grenadiers et de voltigeurs, soldats d'élite détachés des régiments et destinés en certains cas à remplacer la Garde. Mais, à l'époque où nous sommes, cette troupe de choix n'avait plus les mêmes raisons d'exister. A cause du développement continuel de la Garde Impériale, « Napoléon n'était plus réduit, comme autrefois, à en chercher une dans la réunion des compagnies des grenadiers et des voltigeurs. Il imagina donc tout simplement de convertir le corps d'Oudinot en une réunion de 4es bataillons (1), qui seraient détachés des régiments auxquels ils appartenaient (2) ».

En dehors de l'armée du Rhin et de sa réserve, on avait encore créé le *corps d'observation*, l'*armée du Nord de l'Allemagne*, enfin l'*armée de la Confédération*. Ces termes apportant une certaine confusion dans les esprits, on leur avait substitué arbitrairement des numéros. Le major-général, arrivé à Strasbourg avec des instructions éventuelles, se plaignit à l'intendant-général de cet état

(1) Les rapports et les ordres du jour de la campagne désignent encore les soldats d'Oudinot sous le nom de grenadiers et nous leur conservons cette dénomination.

(2) Thiers : *Histoire de l'Empire*. Livre XVI, p. 115.

de choses. Dès les premiers jours d'avril, il indiqua lui-même les corps qui entreraient dans la composition de l'armée, par qui ils seraient commandés et les numéros qu'ils porteraient.

Au début de la campagne le corps d'Oudinot, provisoirement 2e corps, comprenait deux divisions commandées : l'une par le général Tharreau, l'autre par le général Claparède, et trois régiments de cavalerie légère sous les ordres de Colbert.

Voici, d'après les situations, quelle était au 1er avril la composition de la division Claparède :

1re brigade : général Cohorn.

2e demi-brigade, colonel Lendy, 17e, 21e, 28e légers.

4e demi-brigade, colonel Salmon : 26e léger, tirailleurs corses, tirailleurs du Pô.

2e brigade : général Lesuire.

5e demi-brigade de ligne, colonel Clouard : 27e, 39e, 50e de ligne.

6e demi-brigade de ligne, colonel Courtois : 59e, 69e, 76e de ligne.

3e brigade : général Ficatier.

7e demi-brigade de ligne, colonel Rebin : 40e, 75e, 88e de ligne.

8e demi-brigade de ligne, colonel Cardeneau : 64e, 100e, 103e de ligne.

Total de la 2e division :

16 bataillons, 12,568 hommes, 12 pièces de canon.

L'ensemble des forces réunies sur les deux rives du Danube reçut le titre d'armée d'Allemagne et non celui de Grande Armée, la Grande Armée malheureusement n'étant plus en Allemagne ni en Italie, mais en Espagne où de jour en jour ses effectifs diminuaient.

Sans attendre l'arrivée des derniers bataillons, le général Claparède, sur l'ordre du prince de Neufchâtel, avait quitté Strasbourg le 5 avril et s'était rendu à Augsbourg où s'organisait le corps du général Oudinot. Les Autrichiens, entrés en campagne plus tôt qu'on ne pouvait le supposer, s'avançaient déjà en Bavière. Le 10 avril, au passage de l'Inn, l'archiduc Charles tirait le premier coup de canon.

En ce moment nous n'étions pas encore prêts. Le maréchal Davout se trouvait à Ratisbonne et le maréchal Masséna à 25 lieues en arrière sur la ligne du Lech.

En apprenant la marche de l'ennemi, le major-général, investi provisoirement du commandement suprême, se rapprocha du théâtre

des-opérations. Il quitta Strasbourg et vint s'établir à Donauwerth. Il crut bon alors, comme l'Empereur l'y avait autorisé, de fractionner l'armée en deux grands commandements à la tête desquels il plaça le duc de Rivoli avec les troupes de la rive droite du Danube, et le duc d'Auerstaedt avec celles de la rive gauche. Cette combinaison nous donnait 60,000 hommes d'un côté et 50,000 de l'autre ; mais notre concentration n'était pas achevée et, si le généralissime autrichien n'avait pas commis la faute de mettre 6 jours à faire 20 lieues, il pouvait nous causer beaucoup de mal.

D'après ces dispositions, le général Oudinot, avec ses divisions Tharreau et Claparède et sa cavalerie, passa sous les ordres de Masséna, chargé pour le moment de garder la ligne du Lech.

Mais, tout à coup, les événements prenant une mauvaise tournure, Napoléon se transportait en 5 jours de Paris à Donauwerth où il arrivait le 17 avril.

Le lendemain commençait le mouvement des troupes de la rive droite. En se portant d'Augsbourg sur Pfaffenhofen, le 2e corps était allé coucher le premier jour à Lauterbach. Là, le général Oudinot apprenait que l'ennemi,

installé sur les hauteurs en avant de la ville, était fermement décidé à nous barrer le chemin ou à retarder notre marche. Le duc de Reggio prit immédiatement ses dispositions. Le 19, à 4 heures du matin, les escadrons de cavalerie légère de Colbert envoyés en éclaireurs, déterminaient la ligne autrichienne sans pouvoir préciser le nombre de nos adversaires. Il fallait cependant déblayer la route pour continuer à avancer. Le commandant du 2e corps en chargea la 2e division qui ce jour là se trouvait en tête. Claparède envoya d'abord la 1re brigade pour tâter l'ennemi et l'obliger à découvrir ses forces. L'intrépide Cohorn l'attaqua avec son impétuosité habituelle. Les sentinelles des avant-postes reculèrent. Peu après, 4,000 Autrichiens environ se déployaient à nos yeux, menaçant de nous disputer chèrement le passage. A ce moment la brigade Lesuire accourut au secours de la 1re. L'ennemi, culbuté, laissa 60 hommes sur le terrain, sans compter 260 prisonniers et dut battre en retraite rapidement pour échapper à une complète déroute. Nous avions de notre côté une cinquantaine d'hommes tués ou hors d'état de reprendre les armes, mais ce sacrifice nécessaire avait rendu libre la route de Pfaffenhofen

sans que Claparède eût besoin d'engager sa 3 brigade.

Ce petit combat d'avant-garde, dont l'histoire ne fait point mention, « était d'un excellent augure, au début d'une campagne où de nouvelles levées composaient le tiers de l'armée » (1). C'était aussi un heureux présage pour la 2e division, qui devait, durant cette campagne, sur des champs de bataille moins ignorés, remporter de plus sérieux avantages et cueillir de plus brillants lauriers. Cette rencontre avait permis au général Oudinot d'opérer sa jonction avec le maréchal Masséna et c'est ce qu'il fallait obtenir à tout prix.

A partir de ce moment et jusqu'à la formation définitive du 2e corps sous les ordres du maréchal Lannes, le duc de Rivoli devait avoir sous son commandement six divisions d'infanterie. Nous allons voir ce qu'il advint en réalité.

Le 20 avril au matin, Masséna, ne sachant pas de quel côté pouvait se présenter l'ennemi, avait pris les dispositions suivantes : il avait placé les quatre divisions de son corps d'armée (Boudet, Legrand, Carra-Saint-Cyr, et Molitor)

(1) *Mémoires de Masséna*, par le général Koch ; t. VI, page 136.

sur les trois directions de Neustadt, Freysing, et Aw ; et celles du général Oudinot : la division Tharreau sur la route de Neustadt, et la division Claparède portée sur Freysing. C'était prévenir de la sorte toute surprise. Mais dans le courant de la journée, un ordre du major-général prescrivait au commandant du 2e corps de se transporter avec ses divisions sur Neustadt. Ce mouvement n'était pas prévu. Pour l'exécuter, les troupes de Claparède déjà engagées la veille, auraient dû s'imposer des fatigues excessives. Le duc de Rivoli trancha la difficulté en gardant cette division et en donnant à la place la division Boudet qui se trouvait dans la direction indiquée.

Depuis ce jour et jusqu'au 3 mai suivant, les ordres de mouvement sont invariables dans la composition de l'avant-garde. Les grenadiers de Claparède marchent toujours en tête, avec une compagnie d'artillerie, sous la protection de la cavalerie légère du général Marulaz. C'était pour notre général recommencer comme divisionnaire un service difficile et périlleux dans lequel nous l'avons vu se distinguer pendant les campagnes précédentes Il va continuer à montrer au 4e corps, durant les quelques jours où il y restera détaché, ce

sang-froid, cette activité, ce coup d'œil sûr et rapide, nécessaires aux chefs qui ont l'honneur d'être les premiers aux prises avec l'ennemi et sur le talent desquels doit pouvoir compter un commandant d'armée. C'est en effet sur l'avant-garde que repose la sécurité de la colonne.

En même temps que ses premières troupes, le soir du 20 avril, Masséna était arrivé à Freysing. Après avoir laissé reposer tout son monde pendant quelques heures, il ordonna aux généraux Marulaz et Claparède de faire préparer leurs hommes et de se porter dans la nuit même sur Mosbourg, car de tous côtés entre l'Isar et le Danube se trouvaient des postes autrichiens. Le général Marulaz, commandant la cavalerie légère, rencontra un escadron ennemi et 400 fantassins qui gardaient le pont sur l'Isar. Il les attaqua, dit le rapport, avec son ardeur ordinaire, les chargea avec le 23ᵉ chasseurs, les culbuta et les fit prisonniers. Ainsi le passage devenait libre. La cavalerie française, suivie de la division Claparède, continua sa marche en chassant tout ce qui se trouvait devant elle, et se porta sur Landshut.

« Cette jolie ville, traversée par l'Isar,

entourée d'un côté par des côteaux boisés, de l'autre par des prairies verdoyantes, est assise moitié sur le penchant des coteaux, moitié sur le bord du fleuve, qui, en la traversant, se sépare en deux bras (1) ». Marulaz s'établit à un quart de lieue de Landshut, qu'il fit reconnaître. Claparède, de son côté, détacha un bataillon de tirailleurs sur les sommets qui dominaient la ville, afin de protéger la reconnaissance. Mais bientôt une vive fusillade s'engagea. Il fallut porter secours à ce bataillon, qui fut soutenu d'abord par la brigade du général Cohorn. Masséna, arrivant en ce moment dans les faubourgs, fit donner sur tous les points. Les trois brigades de la division Claparède furent engagées. La ville, déjà attaquée par les troupes qui étaient arrivées par la rive gauche (2), fut prise. Marulaz et Claparède firent 500 prisonniers et eurent à peine quelques blessés. Les Autrichiens, poursuivis avec vigueur, abandonnèrent beaucoup de bagages, des caissons pleins de munitions et une pièce d'artillerie.

(1) Thiers. *Histoire de l'Empire*, t. II., p. 148.

(2) Les divisions Morand et Saint-Hilaire sous les ordres du maréchal Lannes. Nous ne donnons ici que la part prise au combat par le 4e corps et le résultat obtenu sur la rive droite.

Mais le succès de Landshut n'était pas un fait isolé. La dispersion de l'armée autrichienne nous avait valu la victoire à Engen et à Abensberg. Les jours suivants, l'archiduc Charles était encore battu à Eckmühl et à Ratisbonne. Il importait donc de se livrer sans retard à la poursuite de l'ennemi et d'empêcher par la célérité de notre marche les corps dispersés de se réunir.

En conséquence, le maréchal Masséna ordonna à ses divisions de se rassembler sur la rive gauche de l'Isar et de se porter ensuite sur le Danube en passant par Eckmühl. Le 23 avril, un ordre spécial prescrivait à Claparède de se rendre en toute diligence à Straubing, en passant par Mosheim. Le jour même, le 4e corps arrivait à cette dernière étape.

C'est à ce moment que la formation du 2e corps, jusque-là provisoire, devint définitive. Le maréchal Lannes en recevait le commandement. Aux dix-huit bataillons de grenadiers, à la cavalerie légère du général Colbert, venaient s'ajouter la division Saint-Hilaire du corps de Davout et la division de cuirassiers du général Espagne. Le lieu de rassemblement de ces troupes était fixé à Landshut. Claparède aurait dû se rendre lui aussi dans cette

ville, mais comme il venait de la quitter et qu'il se trouvait en ce moment à Straubing, le duc de Montebello fut prévenu que ce général le rejoindrait sur l'Inn.

Le 4e corps, ayant atteint le Danube, descendit ce fleuve par sa rive droite, en se dirigeant d'abord sur Ploedling, ensuite sur Wilshofen. De là il se rendit à Passau. Cette dernière ville, particulièrement bien placée au confluent de deux grands cours d'eau, était occupée par l'ennemi ; il s'agissait de l'en déloger.

Masséna arriva à Passau le 26 avril avec l'avant-garde, à une heure de l'après-midi. Le bataillon du Pô de la division Claparède chargé de reconnaître les abords de la ville, fut reçu par une fusillade terrible en arrivant à la tête de pont. Les coups de fusil ne pouvaient déconcerter d'aussi valeureux soldats. Au risque de périr tous sous le feu de l'ennemi, ils passèrent le pont un à un et emportèrent la ville. Quatre cents Autrichiens qui s'y étaient refugiés furent faits prisonniers. Ce mouvement avait été exécuté avec tant d'habileté et de promptitude que les pertes de notre côté se réduisirent à trois hommes. C'était peu pour le résultat obtenu, car la

prise de Passau était une nouvelle garantie de succès dans notre marche sur Vienne.

Le 27 avril, le 4e corps se dirigea sur Schärding par la rive droite de l'Inn. A 10 heures du matin on arrivait dans cette place, l'étape étant très courte. Mais on était entouré d'Autrichiens. Il fallait marcher avec prudence et bien se garder. En attendant des instructions, Masséna établit son corps d'armée de manière à pouvoir se porter au premier signal soit sur Lintz soit sur Braunau. La division Claparède prit position entre Schärding et Suben, appuyant sa tête à ce dernier point, et se prolongeant jusqu'à l'embranchement des routes de Lintz et de Braunau.

On passa les journées suivantes à observer l'ennemi et à garder le contact. Le 14e régiment de chasseurs, chargé de cette mission, était soutenu par trois compagnies de voltigeurs de la division Claparède. Le maréchal, ayant trouvé ce soutien insuffisant, fit donner l'ordre à Claparède de porter en avant toute sa 1re brigade avec trois pièces d'artillerie légère, et de tenir sa division prête à suivre le mouvement. Le général Cohorn atteignit à Obernberg une arrière-garde autrichienne à laquelle il fit une centaine de

prisonniers. D'autre part, une reconnaissance de dragons badois enlevait 70 hommes aux avant-postes ennemis près d'Efferding. Tous les rapports annonçaient que les Autrichiens se retiraient sur Lintz, Wels et Lambach.





Combat d'Ebersberg.

CHAPITRE XII

COMBAT D'EBERSBERG

Ainsi, depuis dix jours, l'armée autrichienne était traquée de toutes parts. Davout et Lannes avaient repoussé l'archiduc Charles en Bohême; Bessières, établi au centre de la Bavière, empêchait l'archiduc Louis de se joindre au général Hiller ; Masséna, descendant la rive droite du Danube, s'emparait de toutes les places importantes où existaient des passages pouvant livrer communication d'une rive à l'autre et permettre ainsi la réunion des corps ennemis.

Après Straubing et Passau, Lintz était un des points stratégiques dont il fallait s'emparer avant l'archiduc Charles, si nous ne voulions

pas nous exposer à perdre le fruit des dernières victoires. A partir de cette ville, le Danube, coulant de l'est à l'ouest entre deux chaînes de hauteurs, n'offre plus de passages faciles jusqu'à Krems. Par conséquent, une fois cette place prise, il serait facile de continuer la marche en devançant les Autrichiens partout où ils essayeraient de se concentrer. On les empêcherait en tout cas de se réunir en avant de Vienne et de défendre ainsi, avec l'ensemble de leurs forces, leur capitale menacée. Afin d'obtenir ce résultat, Napoléon, suivant la belle expression de Thiers, « imprima à la poursuite la vigueur d'un torrent qui a rompu ses digues ».

Le 1er mai, dans l'après-midi, Masséna recevait du major-général l'ordre de se porter en toute diligence sur Lintz, de s'emparer d'un pont sur la Traun et, s'il était possible, d'un pont sur le Danube. « Si l'ennemi veut défendre la Traun, ajoutait la lettre, il prendra sûrement la position d'Ebersberg qui est à son avantage, mais il en sera chassé, parce que l'Empereur fera passer cette rivière à Lambach où la position est à l'avantage de la rive gauche. »

Conformément à ces instructions, Masséna

précédé par la cavalerie légère du général Marulaz et par la division Claparède, quitta Schärding le 1er mai à deux heures. La route suivie formait un étroit défilé gardé par l'infanterie autrichienne. Celle-ci, après Efferding, accueillit l'avant-garde par une vive fusillade. Marulaz, qui ne pouvait se déployer, fut obligé d'attendre l'infanterie. A son arrivée, Claparède lança en avant la brigade Cohorn qui culbuta l'ennemi, le chassa du défilé et dégagea ainsi notre route. Cette action clôtura la journée du 2.

Pour le mouvement du lendemain, Masséna donna les ordres suivants :

« Le 14e de chasseurs, les chevau-légers wurtembergeois et les dragons badois marcheront en avant sous les ordres de M. l'adjudant-commandant Trinqualye.

La division Claparède commencera son mouvement à 5 heures précises pour prendre la tête de l'infanterie et marchera immédiatement après la cavalerie légère. La 1re brigade de cette division formera l'avant-garde avec trois pièces d'artillerie.

La division Legrand suivra le mouvement de la division Claparède et successivement les divisions Carra-Saint-Cyr et Boudet. Une

brigade de cuirassiers marchera après la division Claparède et la 2e après le général Legrand... »

Le matin du 3 mai, le 4e corps se mit en marche dans l'ordre indiqué. L'avant-garde trouva le pont de Lintz entièrement détruit. Les Autrichiens ne firent qu'une faible résistance pour conserver la ville dont nous nous emparions aux premiers feux du jour. C'était le corps de Hiller que nous avions devant nous. Poussé par la cavalerie légère, le général autrichien se retira par la route d'Enns, mais de peur de se voir talonner de trop près, il laissa les bataillons de son arrière-garde défendre le village de Klein-München, sur la rive gauche de la Traun, pendant qu'il se portait lui-même sur la rive droite et s'établissait dans la position inexpugnable d'Ebersberg.

En sortant de Lintz, nos troupes avaient continué la poursuite. Claparède, soutenu par la cavalerie du général Marulaz, entra dans Klein-München au milieu d'un feu très vif. Il attaqua résolument ce village, tandis que l'adjudant-commandant Trinqualye exécutait une charge par pelotons. L'infanterie autrichienne, répanduc dans les jardins, jeta ses armes et se dispersa.

Du point où se trouvait maintenant l'armée française, on apercevait, sur des pentes escarpées, la petite ville d'Ebersberg « où toutes les croisées étaient garnies de troupes, les terrasses élevées du château hérissées d'artillerie et toutes les hauteurs qui dominent Ebersberg couvertes de batteries et de plus de trente mille hommes prêts à tirer sur nous »(1). Outre que ce spectacle ne présentait rien de rassurant, la ville était encore défendue en avant par le cours de la Traun.

De ce côté, on accédait aux premières maisons par un pont en bois d'une longueur de 400 toises, et ce défilé très dangereux, exposé de toutes parts à la vue et aux coups, devait servir tout naturellement de point de mire aux défenseurs. C'en était assez pour donner à réfléchir aux plus audacieux, pour arrêter les courages les plus indomptables. Mais le duc de Rivoli n'hésita pas un seul instant. Heureux de se mesurer enfin avec les Autrichiens qu'il n'avait pu rencontrer en nombre depuis le commencement de la campagne, sachant de plus que le maréchal Bessières arrivait de Wels avec de la cavalerie et les troupes d'Ou-

(1) Mémoires du général Lejeune : De Valmy à Wagram, p. 296.

dinot, il n'écouta que son désir de combattre et ordonna à l'avant-garde de continuer sa marche (1).

Aussitôt, Marulaz et Claparède se précipitèrent sur l'arrière-garde autrichienne. Après un léger engagement le général Schüsteck qui débouchait de Hart, parvint à nous échapper avec ses huit escadrons. Mais un bataillon qui le suivait de loin fut fait prisonnier.

Il était entre 9 et 10 heures du matin, lorsque la tête de la division Claparède atteignit le pont d'Ebersberg. A ce moment, la plus grande partie des troupes du général Hiller avait déjà franchi la Traun et pris position dans la ville. L'autre, n'ayant pu opérer assez rapidement sa retraite, se trouvait arrêtée par le passage du pont encombré de chevaux, de canons, de voitures de toute sorte. Notre avant-garde tomba sur les retardataires. Elle

(1) 2e rapport de Masséna daté du 5. (*Voir* aux pièces justificatives). — On verra par ce rapport que l'ordre d'attaquer avait été donné par Masséna. Ainsi, quelques historiens ont tort d'accuser Claparède d'imprévoyance. Le sanglant combat d'Ebersberg aurait pu sans doute être évité, car l'Empereur en passant la Traun à Wels aurait forcé Hiller à se retirer ; mais c'est Masséna qui voulut l'engager. Le général Koch, dans les Mémoires de Masséna, ne donne pas les deux rapports du maréchal.

mit, en peu d'instants, 600 Autrichiens hors de combat.

Mais l'ennemi allait nous échapper, si nous le laissions s'établir sur la rive opposée. Le pont, d'une si grande importance pour nous, était prêt à être brûlé. Impossible de conserver à ce sujet la moindre illusion, en voyant disposés de distance en distance des fagots et du goudron destinés à alimenter le feu. Il fallait à tout prix empêcher cette destruction, tomber sur les fuyards en désordre, ne pas leur laisser le temps de se reconnaître et d'exécuter leurs projets. Le moment ne pouvait être plus favorable.

Claparède, connaissant la valeur du chef de sa 1re brigade, l'envoie d'abord pour dégager le terrain. L'intrépide Cohorn, à la tête des tirailleurs du Pô et des voltigeurs corses, aborde hardiment l'ennemi ; il l'atteint au moment où les derniers rangs s'engageaient sur le pont d'Ebersberg, sous la protection des batteries de la rive droite. Plusieurs fois, les braves tirailleurs et voltigeurs, la baïonnette en avant, se précipitent sur l'adversaire avec l'élan le plus impétueux jusqu'au point de se mêler avec les troupes autrichiennes ; ils en font un carnage épouvantable. Mais l'ennemi

résiste vigoureusement. A chacun de nos bonds, notre tête de colonne est arrêtée par le feu. On en vient à un combat corps à corps. Les soldats des deux nations sont tellement mêlés que les batteries d'Ebersberg dirigées sur les Français atteignent également les Autrichiens.

Tout à coup le général Claparède voit fléchir ses premiers bataillons. Il rassemble alors les brigades Lesuire et Ficatier et s'élance avec elles au secours de la première. Grace à ce renfort puissant, Cohorn, qui malgré des prodiges de valeur, était forcé de se replier devant le nombre, continue à repousser l'ennemi l'épée dans les reins. La lutte devient terrible. En un instant, canons, caissons, chariots, hommes, chevaux sont culbutés dans la rivière. Huit à neuf cents Autrichiens qui peuvent se sauver à la nage, se réfugient dans les îlots formés par la Traun et sont faits prisonniers. Les fagots préparés pour l'incendie sont enlevés; le pont est soustrait aux flammes. Nos troupes pénètrent dans la ville.

Après avoir parcouru une centaine de mètres, le commandant de la 1re brigade arrive sur une place où il se trouve tout à coup entouré d'ennemis; il aurait infailliblement

succombé. Mais le général de division qui le suivait avec une section d'artillerie, donne des ordres pour l'établissement des pièces et fait entrer en ligne la 2e brigade, gardant la 3e en réserve. Dès lors, le mouvement en avant se continue. Claparède, persuadé qu'on le suit, s'élance avec toute sa division. L'ennemi est épouvanté de tant d'audace et s'enfuit devant nous. La ville est prise avec la promptitude de l'éclair.

Restait le château. Poursuivant sa marche victorieuse, la 1re brigade arrive jusqu'au fossé; un peloton pénètre dans la cour; mais une décharge de mousqueterie faite à bout portant renverse tous les hommes et tue le cheval du général Cohorn. Celui-ci n'a que le temps de se retirer, échappant par un vrai miracle à la mort.

Tandis qu'une seconde attaque est dirigée par le général Ficâtier sur ce point important, véritable clef de la position, le bouillant Cohorn, soutenu par Lesuire, poursuit les ennemis qu'il a devant lui jusqu'au delà de la porte d'Enns. Il ne s'inquiète pas assez cependant de ceux qui, pour échapper à ses coups, se réfugient dans les maisons. Cette faute aurait pu nous être funeste. A un moment donné, la 1re brigade se trouve isolée à la

ferme de Friedhof et Claparède se voit dans l'obligation d'engager tout son monde pour la sortir de ce mauvais pas. Nous étions alors sur les hauteurs au delà d'Ebersberg. Si la cavalerie de l'avant-garde avait pu arriver, la défaite des Autrichiens eût été complète.

Mais le général Hiller vient de s'apercevoir qu'il n'avait devant lui qu'une seule division. Connaissant l'importance de la conservation du pont et des positions qu'il venait de perdre, il fait avancer des troupes fraîches et tombe à son tour sur nos brigades. Claparède, qui n'a ni artillerie, ni cavalerie et qui n'a pu se ménager une réserve, est obligé de se replier en bon ordre devant les masses autrichiennes. Il défend néanmoins avec opiniâtreté le terrain conquis, dans l'espoir de voir arriver une autre division sur le lieu du combat. « Les cours, les jardins, les clôtures sont disputées avec acharnement et chaque haie prise et reprise devient l'objet d'un combat meurtrier. Accablés enfin par le nombre, les Français sont repoussés jusqu'à la porte de Lintz (1). »

Là, ils se réfugient dans les maisons

---

(1) *Mémoires de Masséna*, par le général Koch; t. VI, p. 207.

autour de la place et font de l'intérieur un feu terrible de mousqueterie qui tient quelque temps l'ennemi en échec. Mais la division Claparède ne peut plus rester que sur la défensive et les Autrichiens ont le temps de reconstituer la garnison du château où 800 hommes viennent s'établir fortement.

Pendant ce temps et pour comble d'infortune, une partie d'Ebersberg devenait la proie des flammes. Dans son premier mouvement de retraite, l'ennemi avait essayé d'arrêter les colonnes françaises en mettant le feu à la ville. L'incendie, s'étant propagé rapidement à cause des constructions en bois, avait empêché la cavalerie et l'artillerie de suivre la division Claparède. Bientôt les maisons qui avoisinaient le pont étaient atteintes par les flammes, les premières arches de ce côté étaient brûlées, de sorte que les troupes françaises entrées dans Ebersberg se trouvaient séparées des autres et forcées de lutter contre les trente mille Autrichiens que le général Hiller leur opposait. « La division Claparède, à peine forte de 7.000 combattants, eut seule à soutenir, pendant trois heures, un engagement aussi inégal et elle le fit avec une résolution et une intrépidité dignes des plus

grands éloges. Toutefois, cette poignée de braves aurait fini par succomber si les autres divisions accourant à son secours n'étaient parvenues à détourner les flammes et à rétablir les communications (1). »

Il faut constater qu'au bout de trois longues heures, les Autrichiens n'avaient pu réparer l'effet d'une surprise. Bien que chassées des hauteurs et refoulées dans Ebersberg les trois brigades de Claparède, réunies au bas de la ville, pouvaient s'élancer de nouveau dès qu'elles se verraient soutenues. C'est ce qui allait se passer.

Après mille difficultés, les arches du pont avaient été rétablies ; le général Legrand, mandé en toute hâte par Masséna, pénétrait dans la ville avec la brigade Ledru des Essarts. Dès lors la lutte entra dans une phase nouvelle; le combat fut repris avec la dernière vigueur.

Pendant qu'un bataillon de tirailleurs badois longeait la rive droite de la Traun, le général Legrand indiquait à chacun de ses régiments la direction à prendre avec le rôle particulier à remplir. Le 18e de ligne, envoyé du côté de la route de Wels, devait essayer de tourner la

(1) *Victoires et Conquêtes des Français,* t. X, p. 114.

ville ; le 26e régiment d'infanterie légère était chargé de reprendre le château. Le colonel Pouget, chef de ce dernier régiment, s'acquitta de sa tâche avec la plus grande habileté. Précédé des sapeurs, il gravit sous la mitraille les ruelles qui conduisaient au château, et parvint, après une lutte acharnée, à s'en rendre entièrement maître. Cette fois, la prise de cette position devait être définitive.

De son côté, Claparède avait profité de l'arrivée de la division Legrand pour reformer ses brigades et concourir à l'attaque générale, car les flammes nous incommodaient de toutes parts et la position n'étaient plus tenable dans Ebersberg. En chassant l'ennemi devant lui, Claparède traverse de nouveau la ville, garnit les dernières maisons de tirailleurs et braque deux pièces de canon contre la porte d'Enns. « Cette porte, où le chemin passe sous une voûte de plusieurs arcades n'ayant que la largeur d'une voiture, débouche au pied des hauteurs escarpées, couvertes de jardins clos par des haies, derrière lesquelles les Autrichiens étaient en bataille. Ces troupes, ainsi embusquées, tiraient à mitraille et presque à bout portant sur les têtes de colonne qui sortaient au pas de charge par cet étroit défilé.

Ici dut se renouveler une scène plus terrible encore que celle qui venait d'avoir lieu au passage du pont.

La rue, assez large aux abords de cette porte, était en feu, et les brandons enflammés tombaient sur les blessés autrichiens qui tâchaient de se sauver. Cependant, Cohorn n'ayant pas le choix du terrain, y réunit sa tête de colonne, fait croiser la baïonnette, commande l'assaut des jardins, et passe sur le corps de tous ces malheureux qui gênaient sa marche. Au cri de : « En avant! en avant! » que tous répètent en même temps, nos braves s'élancent au pas de course et en ordre jusqu'au delà des arcades, où le premier rang reçoit mille coups de fusil qui ne laissent pas un homme debout; le second rang monte par-dessus et il est encore renversé. La même ardeur anime tout ce qui suit; le même cri se fait entendre : « En avant! en avant! » et vingt rangs tombent successivement sans arrêter la marche de ceux qui les pressent par derrière, ayant eux-mêmes sur le dos les flammes ardentes, auxquelles ils cherchent à échapper en gravissant par-dessus cet affreux encombrement de morts et de blessés. Mais bientôt, les Autrichiens n'ont

plus le temps de recharger ni fusils ni canons; le combat s'engage à coups de baïonnette, et les troupes du général Hiller, non moins braves que les assaillants, ne cèdent la position que lorsqu'elles se voient menacées par derrière » (1).

En effet, le général Legrand était aussi parvenu sur les hauteurs. Il réunit ses troupes à celles du général Durosnel qui arrivait de Wels avec un millier de chevaux et tous deux se mirent en ligne avec la division Claparède. L'ensemble de ces forces en imposa aux Autrichiens et les décida à opérer au plus vite leur retraite. Vivement pressés, ils se défendaient à chaque défilé de la route et retardaient ainsi nos progrès, mais en accroissant leurs pertes. Enfin, après avoir traversé les flammes, après avoir marché au milieu des morts et des blessés, les divisions françaises, à la fin de cette journée terrible, établissaient leur bivouac sur les hauteurs au delà d'Ebersberg.

La poursuite fut exécutée par la cavalerie du maréchal Bessières qui avait fini par se frayer un passage à travers le feu, les cadavres et les décombres. Pendant la nuit, Hiller se

(1) Mémoires du général Lejeune : De Valmy à Wagram, p. 299 et 300.

retira à Enns. Ce général laissait entre nos mains, 7,000 prisonniers, deux drapeaux et quatre canons, sans compter les pièces qui avaient été précipitées dans les eaux de la Traun. En outre 1,500 hommes tués et 3,000 blessés restaient sur le champ de bataille. La division Claparède, qui venait de se distinguer d'une manière si spéciale, avait le septième de son effectif hors de combat. Heureuse de n'avoir pas péri toute entière pendant cette rude journée, elle comptait 300 hommes tués et près de 700 grièvement blessés (1). Son chef avait eu un doigt coupé et le bras gauche effleuré d'une balle ; les trois commandants des brigades avaient eu leurs habits percés ou leurs chevaux tués sous eux ; deux colonels étaient morts, trois autres étaient blessés ; il n'y avait pas une seule compagnie qui n'eût point perdu d'officiers.

Ce combat d'Ebersberg, sans avoir eu une influence considérable sur les suites de la campagne, a été, relativement au théâtre restreint sur lequel il s'est livré, l'un des plus sanglants du premier Empire. En terminant sa relation, nous ajouterons que le 5e bulletin

(1) La division Legrand avait eu 55 tués et 634 blessés, d'après le rapport du général.

l'a appelé « un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir ». Et ce même bulletin se termine par ces paroles qu'il nous est agréable de répéter : « La division Claparède, qui faisait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire ; elle a eu 300 hommes tués et 600 blessés. L'impétuosité des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg sont des monuments durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : « C'est ici, c'est de ces superbes positions, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation, qu'une armée de 35,000 Autrichiens a été chassée par 7,000 Français. »

Un pareil éloge de la part de l'Empereur est un titre de gloire impérissable (1).

(1) Le combat d'Ebersberg a été diversement rapporté dans : *Les Fastes de la Légion d'honneur*, *les Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, *les Souvenirs militaires du général Berthezène*.

Nous nous sommes servi, pour rédiger ce récit, en dehors des pièces manuscrites de la Correspondance générale, des ouvrages suivants :

Mémorial du Dépôt de la Guerre, t. VIII ;
Journal militaire du maréchal Castellane ;
Mémoires du général Lejeune ;
Mémoires de Masséna, par le général Koch ;
Victoires et conquêtes des Français, t. X ;

Voir du reste aux pièces justificatives les documents sur lesquels nous appuyons notre relation.

CHAPITRE XIII

FIN DE LA CAMPAGNE DE 1809 *

Napoléon au camp de Claparède. — La 2e division d'Oudinot revient au 2e corps. — Occupation de Vienne. — Bataille d'Essling. — Claparède reçoit deux blessures. — Après sa guérison, il est nommé a l'armée de Dalmatie. — Bataille de Wagram. — Poursuite des Autrichiens. — Combat de Znaïm. Claparède grand-officier de la Légion d'honneur. Cantonnements du 11e corps. — Retour en France.— Second mariage.

Napoléon, ayant entendu le canon du côté d'Ebersberg, s'était empressé, comme nous l'avons vu, d'envoyer dans cette direction un de ses aides de camp avec un millier de chevaux. L'Empereur suivit de près le général Durosnel avec les divisions Molitor et Nansouty, en passant également par la rive droite

* Voir carte page 62.

de la Traun, mais il n'arriva qu'après la retraite des Autrichiens. Aux dernières lueurs du jour et de l'incendie, il parcourut le champ de bataille jonché de cadavres à demi-calcinés. Ce spectacle était horrible et laissait au fond de l'âme, dit le général Lejeune, un sentiment de dégoût et d'horreur.

Tout en examinant les positions qui venaient d'être conquises, l'Empereur se faisait expliquer les diverses phases de la bataille. Pendant le récit, on voyait son visage, ordinairement impassible, exprimer tour à tour le regret et l'admiration : regret pour les nombreuses victimes de cette sanglante journée, admiration pour les héros de ce brillant combat. Napoléon félicita en particulier les tirailleurs corses et pour calmer les émotions que lui avait causées la vue de tant de sang, il voulut passer la nuit au milieu des soldats, comme un père au milieu de ses enfants. La tente impériale fut dressée au centre du bivouac de la division Claparède (1). Ce choix valait

(1) Lettre du major-général à Masséna en date du 3 mai, 9 heures du soir. — Archives historiques. — Voir p. j. C'est au bivouac de Claparède que fut écrite la minute du 5e bulletin, minute qui existe aux Archives Nationales (A F IV 1638), où nous l'avons eue sous les yeux.

à lui seul une récompense. Les grenadiers, fiers de l'honneur qui leur était fait de garder le Petit Caporal, oublièrent bien vite leurs fatigues. Prêts à se sacrifier encore, ils n'attendaient que le lever du jour pour s'exposer à de nouveaux dangers.

A l'aube, il fallut se remettre en route en se portant sur Enns où s'était déjà rendu la veille le maréchal Lannes. Claparède rejoignit ce jour-là le 2e corps, dont il était séparé depuis le 20 avril et marcha dès lors avec le général Oudinot (1).

Hiller s'était retiré sur Mautern par Amstetten, Hemmelbach et Mölk. Les troupes françaises suivirent le même itinéraire. Le 9, les 2e et 4e corps se réunirent à Siedghardskirchen, à quatre lieues de la capitale de l'Autriche. Ce même jour, Napoléon établissait son quartier général à Saint-Pölten. Le lendemain, il parut aux portes de Vienne avec

(1) Le 2e corps se composait du corps d'Oudinot (divisions Tharreau et Claparède), de la division Saint-Hilaire, de la cavalerie légère du général Colbert et des cuirassiers du général Espagne. Oudinot, tout en étant placé sous les ordres de Lannes, conservait toutes les prérogatives de général en chef. Il y avait dans le 2e corps deux centres de commandement. (*Cf.* Lettre de l'intendant général Daru au major-général, 16 mai. Archives historiques.)

les divisions du duc de Montebello. « C'était, dit le bulletin officiel, au même jour, à la même heure et un mois juste après que l'armée autrichienne avait passé l'Inn pour envahir la Bavière. »

Les Viennois, comptant sur de prompts secours de la part de l'archiduc Charles, se disposaient à une défense sérieuse avec les 25,000 hommes qui composaient la garnison. Néanmoins, les faubourgs où se trouvaient les deux tiers des habitants et qui n'étaient point fortifiés, se rendirent sans résistance, dès que les grenadiers de Tharreau et de Claparède les eurent envahis. Mais lorsque le commandant de l'avant-garde se présenta pour franchir les portes de la cité, les canons des remparts le forcèrent à s'éloigner. Un premier parlementaire, envoyé par le maréchal Lannes, faillit être écharpé par la population. L'Empereur, qui voulait épargner la capitale autrichienne, écrivit à l'archiduc Maximilien, en l'engageant à rendre la place. Comme réponse, le feu reprit avec plus d'intensité sur les remparts.

Dès lors, il n'y avait plus de scrupules à garder. Nos batteries commencèrent le bombardement. Les Viennois, revenus à de meil-

leurs sentiments en voyant tomber les premiers obus, dépêchèrent une députation de notables auprès de Napoléon. Le 12 au soir, les articles de la capitulation étaient signés et, le 13 au matin, les deux divisions de grenadiers du général Oudinot occupaient la ville (1). Les autres corps restaient cantonnés dans les environs.

Pendant son séjour à Vienne, la 1re brigade de la division Claparède reçut une légère modification. Le bataillon des tirailleurs du Pô et celui des chasseurs corses, formés jusqu'alors à 9 compagnies, furent réduits, le premier à 6, le second à 5. Les compagnies supprimées allèrent rejoindre leur dépôt en France (2). Ainsi une partie des vaillants combattants d'Ebersberg était contrainte d'abandonner la campagne au moment même où l'armée française allait s'engager dans de nouvelles luttes.

Napoléon, en effet, préparait le passage du Danube, pour atteindre l'armée autrichienne

(1) Pour l'occupation de Vienne par la division Claparède, voir dans la correspondance de Napoléon la lettre écrite au maréchal Davout, le 19 mai 1809.

(2) Lettre du major-général au ministre de la guerre en date du 18 mai 1809. Archives historiques.

établie sur la rive gauche. Le 12, Masséna s'était porté sur Ebersdorf et depuis ce jour on travaillait très activement à la construction des ponts. Lannes, établi à Nusdorf, recevait l'ordre le 19 mai de se tenir prêt à passer le fleuve. A la même date, il était ordonné au général Friant de se rendre à Vienne pour y remplacer la division Claparède (1).

Le 20, Napoléon passait dans l'île de Lobau et présidait à la construction d'un nouveau pont sur le troisième bras du Danube entre les villages d'Essling et de Gross-Aspern. A partir de 6 heures du soir, les troupes françaises commençaient à effectuer leur passage très lentement. Le lendemain, prirent seules part au combat : les divisions d'infanterie Boudet, Molitor, Legrand, dirigées par les maréchaux Lannes et Masséna, et les divisions de cavalerie Lassalle, Espagne, Marulaz sous les ordres du maréchal Bessières. Au total 30,000 hommes contre 90,000 combattants opposés par l'armée ennemie. Le passage des autres divisions et de l'artillerie avait été empêché par la rupture du grand pont. Néanmoins,

(1) Lettres du major-général en date du 11 mai : 1° au duc de Montebello, 2° au général Friant. (Archives historiques.)

grâce à la valeur de nos soldats et de leurs chefs, les Autrichiens se virent arrêtés pendant dix heures.

Cette première journée d'Essling se termina par une charge générale de cavalerie, qui n'eut qu'un avantage : celui de gagner du temps ; elle ne pouvait d'ailleurs réussir devant des forces trois fois supérieures aux nôtres. Les cuirassiers surtout eurent beaucoup à souffrir. Forcés de se replier, après avoir accompli des prodiges de valeur, ils perdirent beaucoup de monde. Leur vaillant chef, le général Espagne, l'honneur de l'armée, tomba percé de coups avec trois de ses colonels.

Si elles étaient restées seules, ces troupes auraient été forcément anéanties. Par bonheur pour elles, le rétablissement du pont permit de faire passer, dans la nuit du 21 au 22, les divisions Tharreau, Claparède et Demont, la 2e brigade de dragons de Nansouty, une partie de la vieille et de la jeune garde et un convoi d'artillerie. Nos forces de la rive gauche atteignaient ainsi le chiffre de 50,000 hommes, soutenues par cent bouches à feu. C'est avec cet effectif, encore bien faible, que les Français affrontaient de nouveau le combat. Témoins de l'échec imprévu de la veille, ils

brûlaient tous de venger leurs frères d'armes tombés au champ d'honneur.

Dès le point du jour, la lutte avait recommencé avec un nouvel acharnement dans les villages d'Essling et de Gross-Aspern. Vers sept heures du matin, Napoléon s'aperçoit que le centre ennemi occupe un front très étendu. Se porter sur ce point faible, partager l'armée autrichienne, profiter du désordre jeté dans les rangs pour repousser l'adversaire, tel est le projet que son génie conçoit immédiatement. Il charge de cette opération le maréchal Lannes. Celui-ci échelonne par régiments, la droite en tête, les divisions Saint-Hilaire, Tharreau et Claparède ; l'artillerie précède l'infanterie dans les intervalles des brigades et la cavalerie déployée suit en seconde ligne.

Après avoir préparé son attaque par le feu de toutes ses pièces, le duc de Montebello s'avance résolument sur le point qui lui a été indiqué. La ligne autrichienne est aussitôt ébranlée, rompue, mise en déroute. La cavalerie a déjà pénétré dans les rangs ennemis et charge avec la plus grande vigueur. Encore quelques efforts et les Français, qui combattent un contre trois, vont triompher de l'armée

autrichienne. Mais il était dit que notre gloire de ce jour serait encore assombrie par un événement funeste.

A huit heures, le général Bertrand prévient l'Empereur d'une nouvelle rupture du pont. Par l'effet de ce contretemps, quarante mille hommes, l'artillerie, les munitions de réserve restent enfermés dans l'île de Lobau, sans pouvoir être d'aucun secours aux troupes engagées sur la rive gauche. Dès lors, le meilleur parti à prendre était de ralentir le mouvement en avant et de se replacer ensuite entre Essling et Gross-Aspern. C'est ce que Napoléon vient de décider et il s'empresse de faire connaître sa résolution au maréchal Lannes.

Le mouvement en arrière s'opère lentement. Vers onze heures, les Autrichiens, voulant nous couper la retraite, cherchent à pénétrer entre les villages et le Danube ; ils sont repoussés par les généraux Molitor et Boudet. Cependant, le moment approche où les Français, sans songer à la victoire, vont combattre pour leur propre salut.

Au milieu du jour, l'archiduc Charles tente de renouveler notre manœuvre du matin en portant tous ses efforts contre notre centre

A cet effet, il lance en avant son infanterie et sa cavalerie serrées en masse, précédées de de deux cents pièces de canon. Les divisions Tharreau et Claparède vont supporter les premières le choc. L'Empereur les fait appuyer par la vieille garde et toute l'artillerie disponible. A peine ces troupes ont-elles rejoint le corps d'Oudinot, que le prince de Hohenzollern attaque la gauche du maréchal Lannes. Les colonnes autrichiennes sont arrêtées par un feu de mousqueterie et de mitraille. La réserve des grenadiers qui vient ensuite est repoussée à son tour par les charges de la cavalerie de Bessières. Quant aux escadrons ennemis, c'est en vain qu'ils cherchent à nous entamer; les divisions Tharreau et Claparède et la brigade Fririon leur opposent des carrés impénétrables. Arrêté ainsi à notre centre, l'archiduc se tourne contre Essling où les fusiliers et tirailleurs de la garde sous la conduite des généraux Mouton et Rapp, font preuve d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Le généralissime autrichien est impuissant sur tous les points, mais il lui reste une nombreuse artillerie; il la fait avancer et foudroie les lignes françaises enserrées dans l'étroit espace compris entre le Danube et les deux villages.

Vers deux heures de l'après-midi, il devient évident que nous ne pouvons plus gagner la bataille. Les munitions commencent à manquer sur toute la ligne et les troupes françaises sont réduites à ne plus tirer qu'à petites distances et à de rares intervalles. Napoléon se résout alors à ordonner la retraite avant que l'ennemi ne nous serre de plus près. Le passage dans l'île de Lobau doit s'opérer dans l'ordre suivant : la cavalerie de ligne et celle de la garde, les divisions Demont, Tharreau, Claparède, Saint-Hilaire, les troupes du 4ᵉ corps, enfin l'arrière-garde fournie par l'infanterie de la vieille garde. Mais il faut attendre que le pont soit rétabli et ce travail dure jusqu'à six heures du soir.

Pendant ce temps, le combat continue avec la dernière énergie, malgré le manque de munitions des deux côtés et la lassitude générale. Cependant l'armée française se trouve dans une mauvaise posture et la mort frappe à coups redoublés dans ses rangs. Le maréchal Lannes, l'un des hommes de guerre les plus remarquables de son temps, a les deux jambes emportées par un boulet, le général Saint-Hilaire est blessé mortellement. Les deux divisions d'Oudinot sont les plus éprouvées :

sans compter les morts, elles ont la moitié de leur effectif mise hors de combat (1). Le général Claparède, atteint vers le milieu du jour au bras gauche, s'est fait panser sommairement et a continué à combattre. Dans la soirée il est frappé d'un biscaïen qui lui fait une blessure profonde à la cuisse et l'oblige à quitter son commandement. Après avoir reçu les premiers soins dans l'île de Lobau, il est dirigé, comme les autres blessés, sur l'hôpital de Vienne.

Le mouvement de retraite s'est continué toute la nuit, sans que nous soyons inquiétés par les Autrichiens. Au matin, il ne reste plus personne sur la rive gauche du Danube ; les ponts sont repliés et Napoléon ne songe plus, les jours suivants, qu'à prendre une revanche éclatante sur le terrain même où la fortune a semblé un instant l'abandonner. Le prince Eugène et Marmont sont appelés à cette grande lutte ; ils se portent sur Vienne à marches forcées, tandis que les préparatifs pour un nouveau passage du fleuve se continuent dans l'île de Lobau.

Au bout d'un mois, Claparède, remis de ses

(1) Voir Pelet : *Mémoires sur la guerre de 1809*, pièces justificatives, t. II, page 452.

blessures, était de nouveau prêt à entrer en campagne. Le 30 juin, le major-général le désigna pour commander la 1[re] division de l'armée de Dalmatie (1) en remplacement du général Montrichard dont Marmont venait de demander le changement (2). Mais ce corps, en ce moment en marche, ne pouvait, d'après les calculs de son chef, se joindre aux autres avant le 5 juillet. Claparède, qui l'avait attendu à son passage à Vienne, se mit ce jour-là à la tête de la 1[re] division composée du 18[e] d'infanterie légère, des 2[e], 79[e] et 81[e] de ligne (3).

L'armée de Dalmatie (4) arrivait à temps pour participer aux batailles d'Enzersdorf et de Wagram ; elle n'eut pas cependant à jouer un grand rôle dans ces deux journées. Le 5

(1) Lettre du major-général au ministre de la guerre, datée de Schönbrunn, le 30 juin 1809.

(2) Marmont a demandé, le 27 juin, le remplacement du général Montrichard, qui compromettait le sort de l'armée par sa conduite irréfléchie et son insouciance. — Voir *Mémoires du duc de Raguse,* t. III, page 175.

(3) *Bibliothèque historique*, par Liskenne et Sauvan, t. VII, p. 295. — *Campagnes de Napoléon,* t. III. p. 175.

(4) Le corps de Marmont garde ce titre jusqu'au 17 juillet. Ce jour-là seulement le major-général fait connaître au duc de Raguse que son corps s'appellera désormais 11[e] corps. (Arch. hist.)

juillet, placée en seconde ligne, elle mit à peine le pied sur la rive gauche du Danube ; le 6, elle quittait son bivouac deux heures avant le jour et se portait à la place qui lui avait été assignée au centre de la ligne, à la gauche d'Oudinot. Une canonnade vive et soutenue s'engagea vers 9 heures du matin sur cette partie du champ de bataille, sans que d'aucun côté pendant plusieurs heures on cédât un pouce de terrain. Marmont était chargé d'enlever Baumersdorf qui formait une espèce de tête de pont en avant du Russbach. Après avoir engagé son artillerie pour soutenir Oudinot dans son mouvement contre Bellegarde (centre autrichien), il fit demander à l'Empereur l'autorisation de suivre le mouvement général en appuyant la gauche du 2e corps. Napoléon l'avait d'abord laissé juge de faire ce qu'il conviendrait, mais un instant après, il se ravisa et lui ordonna de rester en position. Ainsi ce corps d'armée ne trouva pas l'occasion de se distinguer sur le champ de bataille de Wagram, malgré le désir qu'avait son chef de combattre sous les yeux de l'Empereur (1).

(1) Plusieurs notices biographiques citent le général Claparède comme s'étant distingué à la bataille de

Après la bataille, les troupes bivouaquèrent sur leurs positions. Le 7, l'armée de Dalmatie établit son camp à Wolkesdorf où se trouvait le quartier général. A minuit, elle reçut l'ordre de partir en avant-garde, à la poursuite de l'ennemi dans la direction de Nicolsbourg. « Cette faveur, dit Marmont, me dédommageait de n'avoir pas combattu sérieusement à Wagram » (1).

Les instructions de l'avant-garde étaient celles-ci : « S'approcher de Nicolsbourg dans la journée du 8, culbuter l'arrière-garde autrichienne et lui faire le plus de mal possible » (2). Mais le corps de Marmont n'aurait pu suffire à cette tâche avec les seules divisions Clausel et Claparède. L'Empereur lui adjoignit la division bavaroise du général de Wrède avec 36 pièces d'artillerie et la cavalerie de Montbrun.

A la tête de ces forces, le duc de Raguse se

Wagram. Nous avons tout lieu de croire qu'on a confondu Wagram avec Znaïm. L'armée de Dalmatie n'ayant presque pas donné les 5 et 6 juillet, nous ne voyons pas comment la division Claparède aurait pu faire quelque chose de remarquable; et du reste, rien dans les Archives ne confirme cette assertion. — Voir pour le rôle du 11e corps à Wagram : *Mémoires du duc de Raguse*, t. III, p. 234 et suivantes.

() *Mémoires du duc de Raguse*, t. III, p. 244.

(2) Archives historiques, à la date du 7 juillet.

mit en marche sur les traces du prince Rosemberg. A Wilfersdorf il apprit que l'armée autrichienne se retirait sur Znaïm. Ayant la latitude de se diriger d'après les renseignements qu'il recueillerait, Marmont laissa la route de Nicolsbourg et se porta vers Laab. Arrivé sur la Thaya, il trouva les ponts détruits et le village de Laab défendu par un détachement qui liait le corps de Hohenzollern à celui de Rosemberg. Il s'empara du passage après une légère escarmouche.

Le 9, continuant la poursuite, le duc de Raguse tourna du côté de Znaïm dans l'intention d'atteindre cette ville avant les Autrichiens, et de leur couper la retraite en s'emparant des défilés de la Thaya qui sont la clef de la Bohème. Mais il était devancé par une division de grenadiers et la réserve de cavalerie que l'archiduc Charles avait fait porter sur le même point. Lui-même avait suivi avec le reste de son armée. A ce moment, ayant toutes ses forces réunies, le généralissime autrichien aurait pu nous faire beaucoup de mal, s'il n'avait cru toute l'armée française en sa présence.

En apprenant la situation de l'armée de Dalmatie, Napoléon, qui voulait frapper un dernier coup, prescrivit à Davout de se rabat-

tre sur Znaïm. Marmont, devant pousser l'ennemi l'épée dans les reins, était prévenu que la garde et le corps d'Oudinot allaient se porter à son secours.

Le 10 juillet au matin, les escadrons de Montbrun eurent un engagement avec les grenadiers et la réserve de la cavalerie ennemie. Vers onze heures, le duc de Raguse, voyant les Autrichiens se masser de plus en plus autour de Znaïm, mais pensant n'avoir devant lui qu'une forte arrière-garde, se disposa à l'attaquer. Il fit placer la division Claparède et la cavalerie de Montbrun à droite, les Bavarois au centre en face des hauteurs, la division Clausel à gauche.

Les tirailleurs bavarois commencèrent l'attaque. Après trois heures de combat, les Autrichiens se replièrent sur Teswitz dont le général Becker parvint ensuite à s'emparer. Marmont, arrivé alors sur les hauteurs, aperçut les mouvements de plusieurs corps ennemis. En entendant le canon sur la gauche, il supposa que Masséna était aux prises avec l'archiduc Charles et lui-même se disposait à agir vigoureusement pour couper la retraite au prince de Reuss. Mais une brigade autrichienne força le général Becker à évacuer Teswitz.

L'occupation de ce village permit au corps de Bellegarde de passer la Thaya et de s'emparer de Brenditz malgré la canonnade du général Claparède dont la division, appuyée par la cavalerie de Montbrun, garnissait les hauteurs de Zükerhandel. Ainsi plusieurs corps ennemis se présentèrent successivement devant nous. Vers 5 heures du soir, Marmont avec ses 18000 hommes se trouvait seul en face de l'armée autrichienne, sans espoir d'être soutenu avant le lendemain. Il résolut donc d'attendre l'arrivée de l'Empereur et de Davout, en se maintenant dans ses positions, sans chercher à pousser plus loin ses avantages. Mais, pour être à l'abri d'une surprise, il fallait s'établir définitivement à Teswitz. Marmont chargea Becker de s'emparer du village. A cet effet, il mit sous ses ordres un 4e bataillon bavarois, une compagnie de voltigeurs et le 81e de ligne de la division Claparède. Grâce à ces renforts, la prise de Teswitz fut bientôt assurée. Mais l'archiduc Charles parvenait peu après à nous en chasser.

Une charge vigoureuse de chevau-légers envoyés par le général de Wrède, permit à Becker de reprendre quelques maisons.

A son tour la cavalerie autrichienne fit plier les chevau-légers. Les troupes françaises allaient encore être repoussées du village quand la division Claparède arriva à leur secours et les aida à s'y maintenir. La nuit approchait. Les Autrichiens se retirèrent en nous laissant maîtres de la position. Le feu cessa sur tous les points et le duc de Raguse établit ses bivouacs en arrière de Teswitz, à l'endroit même où avait cessé le combat.

Le lendemain, malgré sa situation précaire, Marmont comptant sur l'arrivée prochaine de l'Empereur, n'hésita pas à attaquer. Il avait réparti ses troupes en trois colonnes : la 1re pour l'attaque de droite avec le général Clausel ; la 2e, commandée par de Wrède, sur la gauche ; la 3e, sous les ordres du général Claparède au centre. Cette dernière devait forcer l'entrée du défilé situé en avant de Zükerhandel. Destinée d'abord à rester en réserve, elle fut la première à subir les coups de l'ennemi. Après une résistance opiniâtre, elle fut obligée de céder du terrain. Le général en chef la fit alors soutenir et elle repoussa les Autrichiens. Mais ceux-ci disposaient de forces quatre fois supérieures aux nôtres. Revenus à la charge, ils chassèrent nos tirailleurs

des positions qu'ils avaient si vaillamment conquises.

A ce moment éclata un violent orage qui ralentit pendant plus d'une heure l'ardeur des combattants. Aussitôt que le ciel se fût éclairci, le combat recommença sur toute la ligne. Cependant le corps du duc de Raguse n'aurait pu suffire à maintenir l'ennemi à Teswitz et à déborder en même temps la gauche de l'armée autrichienne. Heureusement la diversion faite par Masséna du côté du Znaïm, sur la droite de l'ennemi, obligea celui-ci à battre en retraite malgré les succès qu'il avait obtenus sur plusieurs points. Vers sept heures du soir, au moment où la fusillade semblait devenir plus vive, on entendit tout à coup le commandement de : Cessez le feu ! Un parlementaire venait de se présenter sur la ligne pour demander un armistice qui fut conclu dans la nuit du 11 au 12 juillet.

Pendant les deux jours que dura le combat les Autrichiens avaient eu plus de 3,000 tués ou blessés. Deux mille prisonniers et 2 drapeaux étaient restés entre nos mains. De plus la marche de l'armée ennemie avait été retardée. De notre côté, nous avions 1,600 hommes hors d'état de porter les armes.

Parmi les blessés: le général de division Claparède, les généraux de brigade Delzons et Bertrand, etc. (1).

Le soir du combat, les troupes françaises restèrent au bivouac sur le plateau en avant de Znaïm.

Le lendemain, Marmont, créé maréchal de l'Empire, recevait l'ordre de prendre le commandement du cercle de Vienne sur la gauche du Danube (2). Il établit son camp à Krems. Les troupes y furent passées en revue par l'Empereur qui leur témoigna une grande satisfaction, leur accorda beaucoup d'avancement et les combla de faveurs.

Claparède eut sa part dans la distribution des récompenses. Sa belle conduite dans le cours de cette campagne, les cinq blessures qu'il avait reçues lui valurent d'être élevé, par décret du 17 juillet, à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur (3). Cette distinction était

(1) Voir au point de vue de ces résultats : *Mémoires du duc de Raguse*, t. III, p. 325.

Il n'est question ici que des résultats obtenus par le corps de Marmont.

(2) Lettre du major-général à Marmont le 12 juillet 1809.

(3) Claparède avait été nommé membre de la Légion d'honneur le 24 mars 1804 et commandant le 14 juin de la même année.

d'autant plus appréciable qu'elle fut accordée avec plus de parcimonie dans le cours de l'année 1809, où cependant bien des exploits avaient été accomplis (1).

L'armée de Dalmatie, devenue 11[e] corps de l'armée d'Allemagne (2), resta dans le camp de Krems jusqu'au mois d'octobre.

Après la signature du traité de Vienne, les troupes françaises devaient évacuer le territoire autrichien. Le 11[e] corps vint s'établir dans la province de Carniole, la division Claparède à Laybach, les autres dans les environs (3).

La campagne était terminée. Claparède, qui avait perdu en peu de temps son père, sa mère et son frère unique, devenait par ce fait chef de famille. Des affaires importantes réclamaient sa présence en France. Il demanda au major-général de lui faire obtenir un congé

(1) Dans un discours prononcé à la Chambre des Pairs le 20 juin 1843, sur la mort du général Claparède, le vicomte de Borelli dit qu'il n'y eut que 3 nominations de grands-officiers de la Légion d'honneur dans le cours de cette campagne. L'almanach impérial en porte 9, mais c'était bien peu. — Arch. Nationales, plaquette 2897 — 17 juillet 1809, n° 15.

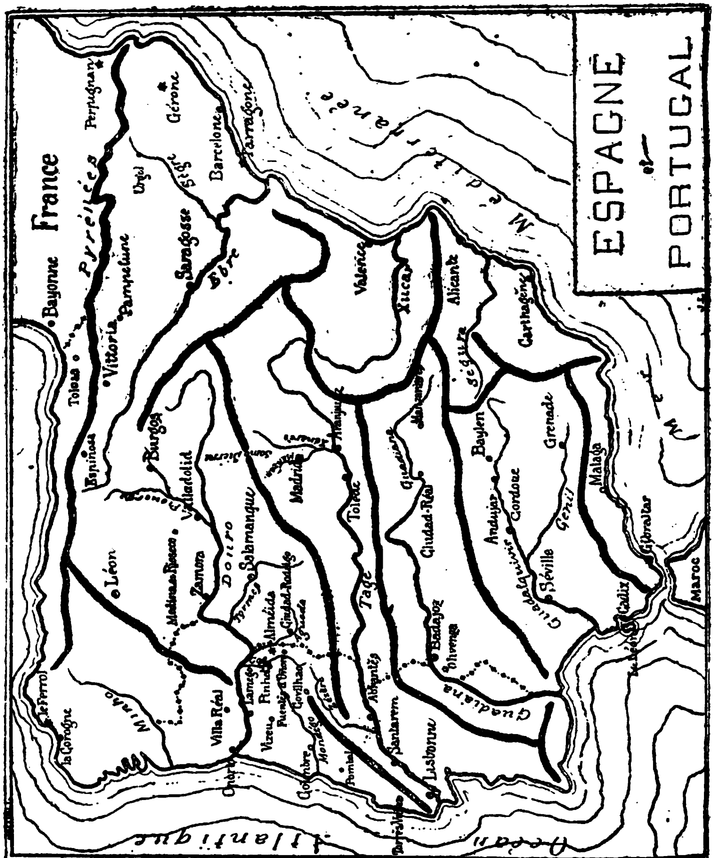
(2) Lettre du major-général à Marmont. Arch. hist. 17 juillet. — Voir p. j.

(3) Lettre du major-général. Arch. Nationales, AF, IV 1637. — Voir p. j.

de six semaines (1). Napoléon ne l'accorda que le 22 décembre sur un nouveau rapport du ministre de la guerre. Cependant le 7 janvier 1810, Claparède n'avait encore rien reçu et se trouvait toujours à Laybach. Quelques jours après, il partit de cette ville et se dirigea sur Montpellier où ses enfants et ses neveux l'attendaient. Rentré à Paris au mois de mars, il voulut se mettre en règle avec le Code Napoléon en faisant consacrer par l'autorité civile le mariage religieux qu'il avait contracté en Allemagne avec Mme veuve Artau, d'origine française (2). L'autorisation lui fut accordée; il obtenait en même temps une prolongation de congé jusqu'au milieu du mois de mai.

(1) Lettre de Claparède au major-général, datée de Vienne le 24 octobre. — Transmise le 27 octobre. Napoléon était parti depuis le 19.

(2) Lettre de Claparède au ministre de la guerre le 14 mars 1810. — Arch. administratives. — Voir p. j.


ESPAGNE
et
PORTUGAL
France
Pyrénées
Bayonne
Perpignan
Gérone
Barcelone
Tarragone
Urgel
Saragosse
Pampelune
Vittoria
Tolosa
Espinosa
Burgos
Ebre
Valence
Xucar
Alicante
Carthagène
Segura
Grenade
Baylen
Malaga
Gibraltar
Maroc
Cadix
Séville
Genil
Cordoue
Andujar
Guadalquivir
Ciudad-Réal
Badajoz
Olivenza
Guadiana
Tage
Tolède
Aranjuez
Madrid
Valladolid
Salamanque
Douro
Zamora
Léon
Ciudad-Rodrigo
Almeida
Abrantès
Santarem
Lisbonne
Coïmbre
Mondego
Villa Réal
Oporto
Minho
La Corogne
Le Ferrol
Atlantique
Océan
Méditerranée

CHAPITRE XIV

GUERRE D'ESPAGNE

CRÉATION D'UN 9ᵉ CORPS A L'ARMÉE D'ESPAGNE. — CLAPARÈDE EN COMMANDE LA 1ʳᵉ DIVISION. — IL EST DÉTACHÉ POUR ASSURER LES COMMUNICATIONS DE L'ARMÉE. — DISPOSITIONS PRISES PAR LE GÉNÉRAL POUR SOULAGER LES MALADES DES HÔPITAUX DE SALAMANQUE ET DE CIUDAD-RODRIGO. — SES OPÉRATIONS CONTRE SILVEYRA QU'IL BAT A BERNVENDE, GUITTERO, VILLA-DO-PONTE, MONDIN. — AFFAIRE DE COVILHAO AVEC LE BRIGADIER ANGLAIS GRENT. — RETOUR AUPRÈS DU COMTE D'ERLON. — CLAPARÈDE, ATTAQUÉ A JUNCIA, REPOUSSE L'ENNEMI. — BATAILLE DE FUENTÈS-DE-OÑORO. — DISSOLUTION DU 9ᵉ CORPS. — CLAPARÈDE A L'ARMÉE DU MIDI. — RETOUR AU PAYS NATAL.

Pendant son séjour en France, Claparède avait été remplacé par le général Bisson au 11ᵉ corps de l'armée d'Allemagne. Devenu ainsi disponible, il fut proposé à la fin de son congé pour le commandement de la division stationnée à Orléans. Mais cette proposition,

renouvelée un mois après, ne fut suivie d'aucun résultat (1). C'était au delà des Pyrénées que pour la seconde fois notre général allait être appelé à combattre.

A la fin du mois d'août, la création d'un neuvième corps à l'armée d'Espagne était décidée. Claparède recevait l'ordre de se diriger sur Bayonne, afin de présider à la réunion des divers éléments de la deuxième division qu'il devait commander (2). Il était rendu à son poste dans les premiers jours de septembre. Mais à peine avait-il commencé d'organiser ses demi-brigades qu'une nouvelle lettre de service lui donnait une autre affectation. De la deuxième division il passait à la première, en remplacement du comte d'Erlon investi des fonctions de général en chef (3).

Claparède partit donc de Bayonne le 28 septembre et se rendit à Vittoria où sa division

(1) Lettre du ministre de la guerre à l'Empereur en date des 14 mai et 27 juin. — Voir p. j.

(2) Lettre du major-général au ministre de la guerre en date du 28 août 1810. (Archives administratives.) — Voir p. j.

(3) Lettre du ministre de la guerre à Claparède en date du 10 septembre. (Archives administratives.) — Voir p. j.

se trouvait réunie (1) ; elle comprenait cinq demi-brigades provisoires à trois bataillons dont voici la composition détaillée :

2me demi-brigade légère

Colonel Langeron, quatrièmes bataillons des 15e, 21e, 28e légers.

5e demi-brigade légère

Colonel Thévenet, quatrièmes bataillons des 17e, 39e, 54e de ligne.

6e demi-brigade légère

Colonel Prévost-Saint-Cyr, quatrièmes bataillons des 59e, 69e, 76e de ligne.

7e demi-brigade légère

Colonel Bonnaire, quatrièmes bataillons des 40e, 63e, 88e de ligne.

8e demi-brigade légère

Colonel Toulon, quatrièmes bataillons des 64e, 100e, 103e de ligne. (2)

Effectif total : 10,880 hommes.

Ces troupes, primitivement destinées à constituer l'arrière-garde de Masséna, étaient, comme on le voit, formées de quatrièmes bataillons réunis par groupe de trois et destinés

(1) Lettre du général Claparède au ministre de la guerre en date du 27 septembre. (Archives administratives.)

(2) Situations de novembre 1810. — La 8e demi-brigade ne manœuvra pas avec Claparède pendant la campagne. Restée à Salamanque, elle ne revint à la 1re division qu'au mois de mai 1811, au moment du départ pour l'armée du Midi. Cf. également. Archives nationales. A.F. IV 1624.

à passer ultérieurement aux armées de Portugal et du Midi. Elles ne possédaient pas grande solidité, étant uniquement composées de conscrits sans aucune expérience de la guerre. Mais, bien encadrés, ces hommes vont accomplir de grandes choses dans un pays particulièrement difficile.

Le comte d'Erlon, ayant commencé son mouvement sans attendre la deuxième division, arrivait le 19 octobre avec la première à Valladolid. Là, des déserteurs l'informèrent que le général portugais Silveyra, après s'être avancé avec 12,000 hommes sur Vizeu, s'était ensuite porté sur Pinhel et y avait établi des postes sur la Coa. A cette nouvelle, le commandant du 9e corps forma une forte colonne composée de deux demi-brigades d'infanterie, des 13e et 20e chasseurs à cheval, de quatre obusiers et de deux pièces de huit. Il en donna le commandement au général Claparède, lui fit continuer sa route sur Salamanque et le chargea de maintenir les communications avec les places de Ciudad-Rodrigo et d'Alméïda (1).

(1) Lettre du général Drouet d'Erlon au major-général (Archives historiques). Ces troupes s'augmentèrent de toutes celles qui n'avaient pas rejoint le prince d'Essling. Claparède eut jusqu'à sept généraux sous ses ordres. — Voir p. j.

Lorsque, le 26 octobre, Claparède arriva à Salamanque, l'hôpital de cette ville regorgeait de malades. Deux mille hommes manquant de tout, couverts de vermine, croupissaient dans la malpropreté. Faute de soins, il en mourait quarante à cinquante par jour. L'hôpital de Ciudad-Rodrigo ne présentait pas un spectacle moins attristant (1). Sensible à tant de misères, Claparède essaya de remédier autant que possible à ce triste état de choses. Ne pouvant forcer les généraux sous ses ordres à se priver d'une partie des sommes qui leur revenaient, il les laissa percevoir leurs traitements extraordinaires auprès des payeurs de l'armée, mais il renonça pour son compte à tout ce qui lui revenait en dehors de sa solde proprement dite, environ six mille francs par mois. Selon les désirs du général, l'ordonnateur en chef consacra ces fonds à l'achat des médicaments les plus indispensables, ou encore à l'amélioration de la nourriture des pauvres malades, hospitalisés dans des conditions aussi déplorables.

C'était bien peu pour soulager tant d'infor-

(1) Rapport de M. Volland, ordonnateur de l'armée. (Archives historiques, à la date du 4 novembre.) — Voir p. j.

tunes, mais ce bel exemple de désintéressement est, à notre avis, un des plus beaux titres de gloire de notre général et il devait trouver sa place dans le cours de cette biographie (1).

Le 12 novembre, la colonne commandée par Claparède était rendue à Almeida. Le général en chef, arrivé de la veille dans cette ville, avait reçu confirmation de la marche de Silveyra sur Belmonte et Castello-Branco. Voulant en imposer aux Portugais, le comte d'Erlon résolut de porter quatre demi-brigades de la division Claparède sur Guarda. Le 20, ces troupes étaient à Belmonte, mais à cause des pluies et du manque de vivres, il fallut revenir en arrière et reprendre les cantonnements entre Almeïda, la Coa et le Douro.

Cependant l'arrivée à Ciudad-Rodrigo de la deuxième division, le 13 décembre, permit au

(1) Lettre au lieutenant-général comte Dumas, conseiller d'État, 16 octobre 1814. — Voir p. j. — Ceux qui ont connu le général Claparède ont tous affirmé qu'il était plein de sollicitude pour les soldats. Il avait le cœur généreux et sa main était toujours ouverte pour donner. Le trait cité ci-dessus en est une preuve évidente. Le caractère de Claparède a été complètement dénaturé par le général Thiébault dans ses Mémoires, t. IV, p. 422. Il est regrettable que sur ce point et sur les autres faits qu'il rapporte, ce général se trouve en désaccord avec les pièces manuscrites des archives de la guerre, dont une même est écrite de sa main.

commandant du 9e corps de s'avancer à l'intérieur du Portugal. Il continua donc son mouvement par la rive gauche du Mondégo avec les divisions Gardanne (1) et Conroux. En même temps, il envoyait l'ordre au général Claparède « de se porter à Trancoso pour maintenir Silveyra sur la rive droite du Douro et couvrir le mouvement du corps d'armée » (2).

Silveyra, l'un des partisans les plus zélés de l'Angleterre, exerçait la plus grande influence dans la partie nord du Portugal. Aidé par les majors anglais Wilson, Trent et Miller, il opérait sur les derrières et sur les flancs de Masséna et empêchait ainsi toute communication entre les troupes engagées sur le Tage et celles qui arrivaient d'Espagne. Napoléon, jugeant à distance le mal que pouvaient faire les milices portugaises, avait ordonné au comte d'Erlon de prendre ses dispositions pour battre ces corps isolés. C'est au chef

(1) La division Gardanne, n'ayant pu rejoindre l'armée de Portugal à cause des partisans répandus dans le pays, avait été recueillie par le 9e corps, ce qui prouve, contrairement à ce que dit le général Thiébault dans ses Mémoires, qu'on n'avait pas devant soi des ennemis imaginaires.

(2) Lettre de Drouet d'Erlon au major-général, 19 décembre 1810. — Voir p. j.

de la première division que ce rôle allait revenir (1).

Conformément aux ordres reçus le 19 décembre,. Claparède, après avoir laissé un bataillon à Pinhel pour la garde du pont, s'était acheminé vers Trancoso. Le lendemain de son arrivée dans cette ville, il envoya un détachement à Célorico, afin de se relier avec le corps d'armée, car Célorico devait servir de point de communication entre la première division et le général Drouet. Ce détachement attendit vingt-quatre heures et revint sans avoir vu personne. Claparède s'établit alors fortement à Trancoso en attendant des nouvelles et ne s'éloigna que pour se procurer des vivres.

Pendant ce temps, le comte d'Erlon ayant continué son mouvement, était arrivé à Leiria. « Là, il expédia au général Claparède l'ordre

(1) Silveyra avait sous ses ordres : un régiment d'infanterie légère, un bataillon de grenadiers, un bataillon de chasseurs à pied, un régiment de ligne d'environ 1.000 hommes, trois escadrons de cavalerie, six pièces d'artillerie. Il disposait encore de quatre régiments de milice, sous les ordres de Miller à Vizeu, et de six régiments sous les ordres de Trent à Coïmbre. (Archives historiques, janvier 1811.) C'est ce que le général Thiébault appelle un ramassis de paysans, après avoir écrit lui-même au major-général, dans une lettre datée du 2 novembre, que Silveyra disposait d'environ 12.000 hommes. — Voir p. j.

de s'emparer de Guarda, d'avoir l'œil sur la route de Belmonte et de châtier Silveyra s'il s'avisait de rôder autour de lui (1). » Cet ordre, intercepté par le colonel anglais Trent, ne parvint pas à son adresse, mais il n'en fut pas moins exécuté. Claparède, laissé libre de manœuvrer suivant les circonstances, s'acquitta parfaitement de sa tâche et agit exactement comme si les ordres de son chef lui étaient parvenus.

Le 30 décembre, le général portugais, qui s'était retiré sur le Douro à l'approche du 9e corps, crut pouvoir revenir sur ses pas après le passage du comte d'Erlon.

Conseillé et poussé par des officiers supérieurs anglais, il chercha à inquiéter les communications de l'armée française et voulut se mesurer avec la division Claparède qui, au dire des habitants du pays, n'était composée que de conscrits sans valeur. La rencontre eut lieu devant Bernvende (2). Malgré

(1) *Mémoires de Masséna*, par le général Koch, t. VIII, p. 287.

(2) Dans une lettre du 11 janvier, le général Foy dit qu'on n'a aucune nouvelle du comte d'Erlon et parle de l'avantage de Claparède sur Silveyra. (Archives historiques.) Voir aussi, pour l'affaire de Bernvende, la lettre

une grande disproportion de forces, l'avantage resta du côté des Français. Silveyra battu et vigoureusement repoussé, laissa deux cents morts ou blessés sur le champ de bataille. Cinq mulets chargés de cartouches, trois cents prisonniers, une grande quantité d'armes anglaises restèrent entre nos mains. Dans cette affaire, la 7e demi-brigade s'était comportée avec la plus grande distinction.

Le lendemain, Claparède poursuivit son adversaire qui se retirait en descendant la vallée du Douro ; puis il revint dans ses premiers cantonnements, attendant toujours des nouvelles du général en chef.

Pendant ce temps, le général Baccelar, craignant pour Oporto, rappela d'Espinhal en toute hâte Miller et Wilson qui se rapprochèrent de Vizeu. Rassuré par l'arrivée de ces renforts et s'attendant toujours à une attaque, Silveyra réunit cinq à six mille hommes d'infanterie, quelques centaines de chevaux et choisit une forte position défensive aux environs de Guittero.

---

du général Thiébault au major-général, en date du 6 janvier 1811 (p.j.) et le *Moniteur universel* du 1er mars. Certaines histoires désignent l'affaire de Bernvende sous le nom de Ponte-do-Abade, par exemple : *Victoires et conquêtes*.

Le 9 janvier 1811, Claparède marcha contre les Portugais. En partant de Trancoso, il fractionna sa troupe en deux colonnes : la première, sous son commandement direct, était composée de la 2e demi-brigade d'infanterie légère, de la 5e et la 6e demi-brigade d'infanterie de ligne, de 200 chevaux des 8e et 10e régiments de dragons aux ordres du colonel Dommanget, de 2 obusiers et d'une pièce de quatre. La seconde colonne, formée de la 7e demi-brigade et de 50 cavaliers, était commandée par le colonel Bonnaire. Elle devait se diriger sur Guittero, en passant par Castanheiras, Terahno et Torinha. Son rôle consistait à balayer tous les postes que l'ennemi aurait pu établir sur notre gauche et à assurer les communications avec Moreirinhas par Torinha. En outre, quatre compagnies du 54e de ligne étaient chargées d'escorter les malades à Pinhel. Dans cette ville, ils devaient se réunir au bataillon du 27e léger, qui y avait été laissé, et se rendre, le lendemain 10 janvier, à Guittero en passant par Moreirinhas.

A peine en marche, Claparède rencontra quelques pelotons de cavalerie et des vedettes qui s'enfuirent à son approche. Arrivé à un quart de lieue de Guittero, il fit reconnaître le

village pour s'assurer de la position de l'ennemi. Celui-ci s'était déjà retiré sur les hauteurs de Sarzeda en couvrant son front d'une ligne assez étendue de tirailleurs. Claparède amusa un moment les avant-postes de son adversaire. Pendant ce temps, il faisait avancer une de ses colonnes destinée à tourner la gauche de l'ennemi, et lui-même, choisissant un moment propice, se portait rapidement sur le centre. L'effet de cette manœuvre ne se fit pas longtemps attendre. Le général portugais échappa à la défaite par une fuite précipitée. Claparède occupa Guittero et Sarzeda. La journée du 10 janvier fut employée à faire des vivres, en attendant les quatre compagnies du 54e et le bataillon du 27e léger, qui rejoignirent la division le soir du même jour.

Le 11, le général Claparède marcha sur Villa-do-Ponte. Les milices portugaises, rangées en bataille sur la rive gauche de la Tavora, occupaient les hauteurs depuis Villa-do-Ponte jusqu'à Frésinto. Elles avaient barricadé les ponts et coupé les chemins par des abatis et des fossés, et paraissaient disposées à défendre vigoureusement tous les passages. Instruit de cet état de choses, le commandant des troupes françaises porta la majorité de ses

forces vers le pont de Frésinto, sans s'inquiéter de la vive fusillade qui s'engagea aussitôt sur sa droite. Le pont fut enlevé au pas de charge par le 21e régiment d'infanterie légère, qui eut un capitaine tué. Toute la division se porta ensuite sur les hauteurs. L'ennemi, forcé de toutes parts, fut contraint de fuir en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde. La nuit arrêta la poursuite à Villa-de-Rua. Un lieutenant-colonel anglais, qui dirigeait les mouvements des milices, fut blessé dans le cours du combat et alla mourir pendant la nuit à deux lieues du champ de bataille.

Le lendemain, nos conscrits suivirent les Portugais, qui battaient en retraite dans la direction de Moimento-de-Beira et Léonil. Notre avant-garde, commandée par le colonel Dommanget du 10e dragons, rencontra l'arrière-garde ennemie arrêtée à Mondin. Celle-ci, bien que composée des meilleures troupes de Silveyra, fut chargée, culbutée, rejetée au delà de la Coura, et nous occupâmes le village.

Le 13, de grand matin, Claparède marcha avec célérité sur Lamégo, où il arrivait le même jour. Chemin faisant, il fit prisonniers tous les traînards et s'empara d'une partie des

équipages de Silveyra. Le général portugais avait effectué son mouvement de retraite sur Régao et passé le Douro, partout où s'étaient trouvées des barques; il avait marché sans s'arrêter, pendant une nuit tout entière afin de ne pas se trouver en contact avec nos soldats; puis, après avoir élevé des ouvrages en avant de Lamégo, il avait trouvé bon de les abandonner, ayant hâte de se joindre aux colonnes des généraux Baccelar et Wilson, établies à Castro-Daïro.

Le colonel Miller s'était avancé jusqu'à trois lieues de Lamégo au secours de Silveyra. Lorsqu'il apprit à Tarouca la défaite et la fuite de ce dernier, il crut prudent de se replier sur Castro-Daïro et Vizeu, sans attendre les reconnaissances françaises qui éclairaient les points du Douro par où l'ennemi aurait pu chercher à se dérober. Nos conscrits passèrent le fleuve sur la trace des Portugais, occupèrent Lamégo et jetèrent l'épouvante jusque dans Oporto.

Le résultat de cette courte expédition fut désastreux pour les Portugais. Ils laissèrent sur les divers champs de bataille trois cents de leurs meilleurs soldats et plus de mille blessés. Deux cents prisonniers et un drapeau res-

taient entre nos mains (1). De son côté, Claparède avait eu un officier et treize sous-officiers ou soldats tués, cinq officiers et quatre-vingt-huit hommes de troupe blessés (2).

La marche des troupes françaises et la dispersion de l'armée de Silveyra produisirent dans le pays une grande sensation. La vue seule d'un de nos détachements suffisait pour disperser les bandes de paysans fanatisés par l'Angleterre; et, ce qui leur inspirait encore plus de terreur, c'était de voir fusiller ceux qui se laissaient prendre les armes à la main.

Jusqu'au 28 janvier, le général Claparède

(1) Ces chiffres sont ceux qui se trouvent dans le *Moniteur Universel*, à la date du 1er mars 1811. Ils sont répétés dans : *Victoires et Conquêtes*, t. X p. 572. — Dans sa lettre datée du 16 janvier et écrite de Lamégo au major-général, Claparède parle seulement de 150 tués, cinq à six cents blessés, une centaine de prisonniers. En comparant ces chiffres avec ceux donnés plus haut, on peut voir qu'il n'y a point d'exagération,au contraire. Donc le général Thiébault,froissé sans doute de n'avoir pu rien faire pendant cette campagne, et d'avoir été tenu à l'écart comme chef d'état-major du 9me corps, a cherché après coup à rabaisser ses camarades, plus heureux que lui, et c'est pourquoi il a accusé Claparède, ainsi que d'autres généraux, bien injustement.

(2) Voir pour ces différentes affaires : 1° le rapport publié dans le *Moniteur Universel* dn 1er mars ; 2° *Mémoires de Masséna*, par le général Koch, p. 312 et 313; 3° *Victoires et conquêtes*, t. X, p. 571, 572, 573.

manœuvra sur le Douro, mais trop éloigné de son centre d'opérations, il se rapprocha de Célorico, petite ville située sur la route de Santarem à Almeïda. Aucun corps de partisans ne l'inquiéta plus après son départ de Lamégo. Seuls, quelques paysans ou soldats armés cherchèrent à contrecarrer ses mouvements et tirèrent sur ses troupes. Ceux qu'il put saisir furent fusillés sur le champ.

C'est ainsi qu'il fallait procéder dans un pays où, de chaque pli de terrain pouvait sortir un petit détachement disposé à entraver notre marche et à faire parmi nos soldats de nombreuses victimes.

Depuis longtemps on répandait le bruit que des renforts venus de la Galice allaient se réunir à Silveyra en passant par Villa-nova-de-Foscoa. Claparède se porta sur ce point et reconnut que ce bruit était sans fondement.

Après cette reconnaissance, il continua sa route sur Célorico, afin de couvrir la marche du général Foy, qui, parti d'Almeïda le 3 février, cherchait à rejoindre l'armée de Masséna. Quelques jours après, il se rapprocha de Guarda où il prit ses dispositions pour établir les communications de l'armée avec ses derrières,

suivant les ordres reçus du comte d'Erlon (1).

Pendant l'exécution de ces mouvements, de nouveaux rassemblements s'étaient formés dans les environs de Belmonte, Fundao, Covilhao, Guarda, etc... Ces rassemblements, composés de milices, d'ordonnances et de guérillas avaient pour but d'arrêter les troupes destinées à se réunir à l'armée de Portugal ou de gêner celle-ci dans un mouvement probable de retraite. Claparède, en apprenant qu'il se trouvait auprès de plusieurs corps de partisans, rassembla sa division et essaya de les dissiper. Parti de Belmonte le 18 février, il se porta sur Covilhao. Cinq ou six mille hommes s'y trouvaient réunis sous les ordres du brigadier anglais Grent, commandant général des ordonnances et guérillas de la province de Beïra. La veille, l'officier anglais avait annoncé qu'il pouvait résister à dix mille hommes.

(1) Rapport du major-général à l'Empereur en date du 23 février 1811.— Le major-général joint à ce rapport une lettre qui a été interceptée et dans laquelle Silveyra lui-même avoue qu'il a été beaucoup inquiété par le général Claparède.— Archives Nationales, A F IV, 1628, *Armée d'Espagne*).— Nous n'avons pu retrouver cette lettre de Silveyra dans le carton 1628, mais la parole du major-général nous suffit et c'est pour nous la meilleure preuve contre les fausses assertions du général Thiébault.

Covilhao en effet était bâtie sur une position superbe dont il était difficile d'approcher. Grent avait multiplié les difficultés par tous les moyens possibles : abatis d'arbres, coupures de routes, encombrement des rues, chevaux de frise, etc... On avait même préparé des plates-formes destinées à recevoir les pièces d'artillerie qu'on attendait.

Après examen de la position, Claparède fit déborder son adversaire sur les deux ailes, pendant qu'il l'amusait sur le front de la position sans tirer un coup de fusil. Lorsqu'il jugea le moment favorable, il marcha résolument sur l'ennemi, qui, grâce à cette attaque combinée, fut mis dans la plus complète déroute. Les pièces que Grent avait fait disposer furent prises au moment où elles venaient à peine de commencer à tirer. On ramassa sur le champ de bataille une grande quantité de fusils, et d'autres armes abandonnées par les fuyards. Un drapeau tomba entre nos mains.

Ainsi le brigadier anglais, qui avait employé tous les moyens pour recruter ses bandes, ne retira aucun avantage de leur réunion. Nos troupes l'avaient contraint à s'éloigner;

les communications étaient rétablies et le pays recouvra sa tranquillité (1).

En quittant Covilhao, Claparède se rendit à Fundao. Là, il poussa des reconnaissances sur tous les points, principalement sur la route de Castello-Branco et sur l'Estrada-Nova; mais il ne trouva plus de rassemblements. Tout était rentré dans l'ordre, du moins en apparence, car, nouveaux Protées, ces corps battus mais non détruits n'attendaient qu'une occasion favorable pour reparaître ailleurs sous un autre déguisement. La retraite de l'armée de Portugal allait les faire surgir un peu partout.

Le 20 mars, le comte d'Erlon, arrivé à Célorico, apprit que Claparède tenait Guarda avec une partie de ses troupes, et Belmonte avec l'autre. Masséna, devant se porter sur ces deux villes et de là sur Coria, avait invité le commandant du 9me corps à se rapprocher de la Coa, pour couvrir les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeïda. Mais le comte d'Erlon ne voulut point consentir à exécuter ces ordres, prétendant qu'il ne pouvait le faire sans de

(1) Voir au sujet de cette affaire le *Moniteur Universel* du 30 mars 1811.

nouvelles instructions de l'Empereur (1). Puis, se portant avec le général Conroux derrière Ciudad-Rodrigo, il rappela de Guarda la division Claparède.

Pendant que ce mouvement s'exécutait, le colonel anglais Trent, sur les instances du lieutenant Spencer, avait franchi la Coa avec 4.000 hommes de milices, s'était mis en position près d'Alméïda et avait fait rentrer plusieurs postes extérieurs. En revenant de Guarda, Claparède trouva le colonel sur son chemin ; il chercha à l'enhardir en feignant de le redouter et en se tenant sur la défensive passive. Son intention était de tomber sur son adversaire à l'improviste et de l'écraser d'un seul coup. Mais il n'eut pas besoin ce jour-là de prendre l'offensive : une crue subite de la Coa rendit les gués impraticables. Trent, effrayé, construisit un pont de chevalets, se disposant à passer la rivière au premier mouvement des Français. La fin de la journée fut employée en reconnaissances sur toute la ligne.

Nous étions alors au 6 avril. A cette date,

(1) La majeure partie du 9e corps était désignée depuis quelques jours pour aller en Andalousie, comme on le verra plus loin.

Trent recevait l'ordre d'intercepter la route d'Alméïda à Ciudad-Rodrigo. Deux jours après, nous étions prévenus par le général Brenier et le colonel Bonnaire que le chef des milices, avec trois colonnes d'infanterie et une de cavalerie, s'avançait dans la direction de Malpartida en passant par Cincovillas. Les choses semblaient donc prendre une mauvaise tournure. Claparède réunit aussitôt au fort de la Conception la 6ᵉ demi-brigade de ligne, fit prendre les armes à la 5ᵉ à Val-de-Mula et ordonna à la 2ᵉ légère de venir le rejoindre en toute hâte. Vers deux heures après-midi, en sortant du village de Juncia, il fut assailli par des forces supérieures aux siennes. Six escadrons anglais et quatre pièces d'artillerie à cheval, commandés par le major-général Erskine, suivis eux-mêmes par une colonne d'infanterie, vinrent tout à coup nous barrer la route. C'étaient les renforts que lord Wellington avait promis à Trent.

Au premier coup de canon, Claparède renforça son détachement de Val-de-Mula. Deux bataillons de la 5ᵉ demi-brigade de ligne, deux de la 6ᵉ, la 2ᵉ demi-brigade légère tout entière, recevaient l'ordre de se rendre directement dans ce village. Presque en même temps

la fusillade s'engageait sur la route d'Almeïda et dans la direction de Malpartida. Tandis que la 2e légère et la 5e de ligne s'avançaient sur Aldea-del-Obispo, elles furent assaillies par des charges de la cavalerie anglaise, mais ne se laissèrent pas arrêter. Un de nos bataillons reçut les cavaliers par un feu à bout portant qui coucha par terre une soixantaine d'hommes et autant de chevaux. Dès ce moment, le général Erskine n'eut plus envie de se mesurer avec nos recrues et laissa son artillerie tirer seule à Val-de-Mula, du reste sans aucun succès. Claparède rassembla ses troupes sous le fort de la Conception. Quand tout fut calme, il se porta à deux portées de fusil en arrière d'Aldea-del-Obispo. De cette position, il pouvait facilement observer la route d'Alméïda à Ciudad-Rodrigo, ainsi que les débouchés de Cincovillas. Notre perte dans l'affaire de ce jour avait été de 120 hommes tués ou blessés (1).

Le lendemain, le 9e corps était réuni et le comte d'Erlon lui faisait repasser l'Aguéda,

(1) Voir au sujet de cette affaire la lettre de Drouet d'Erlon au major-général en date du 14 avril 1811. — Voir p. j.

comme l'ordre en avait été donné à toute l'armée.

Cependant le maréchal Masséna ne renonçait pas à son intention de livrer une bataille décisive avant de rentrer en Espagne. C'est même dans ce but qu'il avait retenu le comte d'Erlon dont le corps devait être dissous et envoyé en Andalousie, après avoir laissé à l'armée de Portugal les bataillons qui lui revenaient (1).

Le choc entre les deux armées ne devait pas se faire attendre. En traversant l'Aguéda, nos troupes s'étaient trouvées tout à coup en présence des avant-postes ennemis, et les avaient repoussés en partie sur les hauteurs de Fuentès-de-Oñoro. Le 3 mai, notre mouvement sur le Dos-Casas amena une première rencontre. La division Ferrey et une partie de la division Marchand furent seules engagées. Le 9e corps, établi en soutien, ne donna pas. Le soir, le général Ferrey occupa la partie

(1) L'instruction pour la répartition des troupes du 9e corps dans les armées de Portugal et du Midi est du 8 avril. Le général Drouet devait prendre le commandement du 5e corps en remplacement du maréchal Mortier et Claparède était prévenu le 9 avril qu'il remplaçait à la 2e division de ce corps le général Gazan. — Voir p. j.

basse de Fuentès-de-Oñoro ; les Anglais restèrent maîtres de la partie haute. La journée du 4 se passa en préparatifs de part et d'autre.

Le 5 mai, à la pointe du jour, l'armée française occupait les positions suivantes : à gauche, toute la cavalerie de Montbrun, puis le général Loison avec les divisions Marchand et Mermet en face de Pozo-Velho et celle du général Solignac en réserve ; la brigade de cavalerie légère du général Fournier vis-à-vis de Navé-de-Avel, avec la cavalerie de la Garde en arrière. La division Ferrey du 6e corps occupait la partie basse de Fuentès-de-Oñoro avec mission d'attaquer la partie supérieure ; elle formait le centre, ayant comme soutien les divisions Claparède et Conroux, du 9e corps. A la droite, le corps du général Reynier appuyait sa première division à Alaméda, sa deuxième s'étendait entre ce village et Fuentès-de-Oñoro. La cavalerie était déployée, l'artillerie dans l'intervalle des divisions, l'infanterie en masse par régiment.

C'est la cavalerie qui a l'honneur de porter les premiers coups. Au moment où les charges de Montbrun mettent en danger la droite des Alliés, Masséna ordonne d'attaquer Fuentès-de-Oñoro. Le général Ferrey prend aussitôt

ses dispositions. Se voyant dans l'impossibilité d'enlever tout seul le village, il prie, vers onze heures du matin, le comte d'Erlon d'envoyer la division Claparède dans un bois situé sur la gauche, tandis que lui-même marchera de front sur la position. Cette attaque combinée réussit pleinement. Bientôt nos soldats couronnent les hauteurs et font mettre bas les armes à près de deux cents Ecossais. Cependant les Anglais se reforment dans la partie haute où ils essayent de se maintenir. Mais, quoique successivement soutenus par plusieurs bataillons d'élite et par des chasseurs portugais, ils ne peuvent résister à l'élan des 4[e] et 5[e] bataillons du 66[e], flanqués par la légion du Midi et par la division Claparède. Chassés de mur en mur, de maison en maison, les Alliés abandonnent le village où ils laissent de nombreux morts et blessés. Nos bataillons se portent alors plus avant, jusque sous les pièces de l'ennemi ; mais celui-ci ayant été renforcé les rejette en arrière. Trois fois le village de Fuentès-de-Oñoro est enlevé et trois fois perdu. Le général anglais, pouvant renouveler sans cesse les troupes fatiguées par des troupes fraîches, finit par reconquérir les hauteurs et nous repousse dans la partie

basse, d'où il lui est impossible de nous déloger.

A cinq heures du soir, Masséna aurait voulu tenter un dernier effort et percer le centre de l'armée anglo-portugaise. Le manque de munitions l'oblige à renvoyer ce mouvement au lendemain. En attendant il donne ses instructions : le comte d'Erlon devra pendant la nuit retirer la division Claparède engagée dans Fuentès-de-Oñoro et se porter à trois heures précises du matin à hauteur de la division Solignac ; le général Ferrey défendra seul le débouché du village et le maréchal marchera avec le 9ᵉ corps. Ces dispositions sont communiquées au général Reynier, qui au premier bruit du canon doit arriver promptement d'Alaméda et attaquer avec vigueur. Enfin, tout a été prévu, combiné, précisé en vue de remporter une victoire éclatante. Mais le mauvais destin poursuit le prince d'Essling : la résistance qu'il éprouve de la part du duc d'Istrie pour obtenir les attelages nécessaires au transport des munitions, l'oblige à renoncer à une bataille dont l'issue n'était pas douteuse.

L'affaire du 5 mai reste donc indécise. L'armée de Portugal va rentrer sur le territoire

espagnol. Masséna sera remplacé par le duc de Raguse et le 9e corps cessera d'exister.

On se souvient en effet que les deux divisions d'infanterie placées sous les ordres du général Drouet, se composaient de quatrièmes bataillons destinés aux armées de Portugal et du Midi et n'avaient par suite qu'une organisation provisoire. Depuis les premiers jours d'avril, la dissolution du 9e corps était prononcée ; son chef, nommé au commandement du 5e, dont le quartier général est à Badajoz, doit conduire les troupes qui se rendent en Andalousie. Retardé par Masséna qui voulait concentrer toutes ses forces, afin de porter un dernier coup à l'armée des Alliés, le départ du comte d'Erlon ne pouvait pas être différé davantage.

Après Fuentès-de-Oñoro, le général Drouet réunit à Salamanque ses bataillons, en passa la revue le 14 mai et, le 16, la 1re division commandée par Claparède, se mettait en marche pour le Sud de l'Espagne en passant par Avila, Madrid, Tolède, Manzanarés, Andujar, etc. A Cordoue, elle quittait les rives du Guadalquivir pour gagner la vallée de la Guadiana.

Le 13 juin, le 9e corps, arrivé en Estrama-

dure après une marche des plus rapides et des plus remarquables, était dissous; ses bataillons rejoignaient leurs régiments respectifs. Claparède, qui prenait le commandement de la 2e division du 5e corps (1), établissait son quartier général à Fuente-del-Maestre. Sa nouvelle division comprenait deux brigades :

La première, commandée par le général Vichery, était formée du 21e léger et du 100e de ligne ;

La deuxième, sous les ordres du général Quiot, se composait du 28e léger et du 103e de ligne.

En tout : 207 officiers, 5,484 hommes de troupe (2).

Nous ne connaissons rien d'intéressant sur Claparède pendant le temps passé à l'armée du Midi, sauf qu'il contribua, avec le 5e corps. à la levée du second siège de Badajoz fait par les Anglais Puis il quitta l'Estramadure et vint en Andalousie. Les situations des mois d'août, de septembre et d'octobre nous indiquent simplement Séville comme siège de

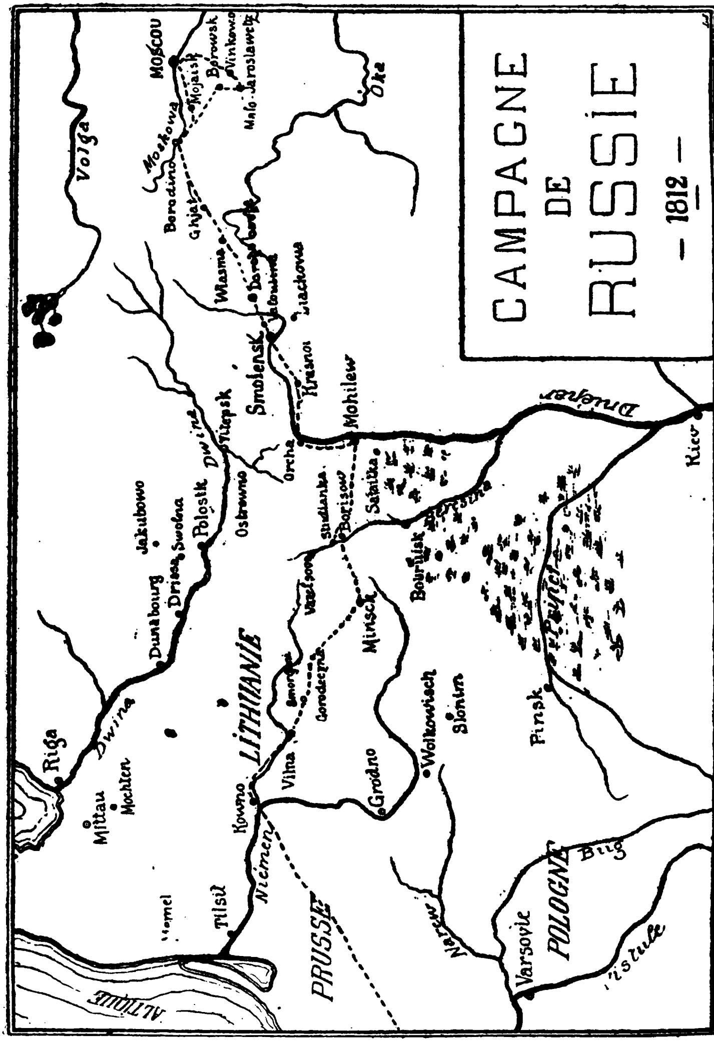
(1) Lettre du major-général à Claparède, en date du 9 avril. — V. p. j.

(2) Ces régiments étaient à trois bataillons. (Archives nationales, A F IV 1630.)

son quartier général. Ensuite nous le voyons remplacé à la tête de sa division par le général Darricau, lorsque, en vertu d'une décision impériale (1), il a obtenu un congé de convalescence de deux mois. Parti de Séville dans les premiers jours de novembre, il s'arrête dans le Midi de la France et vient séjourner quelque temps dans son pays natal, heureux de retrouver son clocher, ses parents, ses vieux amis (2). On lui fait fête et son passage a laissé de profonds souvenirs dans la mémoire de ses compatriotes. Naguère encore les vieillards de Gignac parlaient avec orgueil de l'impression produite sur eux par la vue de ce héros, qui, après avoir combattu sur les champs de bataille les plus renommés, après avoir atteint le sommet de la hiérarchie militaire, avait tenu à prouver que ni la gloire ni le prestige des honneurs n'avaient pu effacer en lui le souvenir des lieux où s'était écoulée son enfance.

(1) La décision est du 10 septembre, la notification du 17. — Voir p. j.

(2) A cette époque, Claparède avait encore à Gignac de proches parents. C'est un des rares séjours dont il soit resté trace dans le pays, avec celui de 1830 dont nous parlerons plus tard.


CAMPAGNE
DE
RUSSIE
- 1812 -
MOSCOU
Mojaisk
Borowsk
Winkowo
Malo-Jaroslawetz
Moskowa
Borodino
Ghjat
Wiasma
Volga
Oka
Smolensk
Krasnoi
Liachowa
Mohilew
Witepsk
Dwina
Orcha
Polotsk
Ostrowno
Borisow
Studianka
Beresina
Minsk
Dunabourg
Drissa
Jakubowo
LITHUANIE
Smorgoni
Wilna
Kowno
Niemen
Tilsit
Memel
Riga
Mittau
Grodno
Wolkowisch
Slonim
Pinsk
Kiev
Dnieper
PRUSSE
POLOGNE
Varsovie
Bug
Narew
Vistule

CHAPITRE XV

CAMPAGNE DE RUSSIE

Claparède, nommé commandant de la Légion de la Vistule, l'organise a Sedan. — Ce corps est placé a la suite de la jeune garde. — Passage du Niémen. — La Légion de la Vistule avec le maréchal Davout. — Combat de Mohilew. — Retour a la garde. — Combat de Smolensk. — Bataille de la Moskowa. — Entrée des Français a Moscou. — La Légion de la Vistule aux avant-postes. — Combat de Winkovo. — Retraite de l'armée française. — Claparède reçoit des lettres de général en chef. — Il est chargé de l'escorte des trophées et du Trésor. — Combat de Krasnoï. — Ordre de mettre le feu aux voitures et d'arriver en toute hate a Studianka. — État de la division polonaise a la fin de novembre. — Passage de la Bérésina. — Blessure grave.

Après une courte station à Gignac et à Montpellier, notre général regagna son domicile de Paris. C'est là qu'il se trouvait au moment de l'expiration de son congé.

Le 4 février 1812, le major-général proposait à l'Empereur de désigner Claparède

comme gouverneur de Custrin (1). Le 10, une lettre de service le nommait commandant des territoires de Raguse et de Dalmatie et lui enjoignait de partir sur le champ pour Trieste où il devait recevoir des ordres du général Bertrand, gouverneur général des provinces illyriennes (2). En fin de compte, notre général n'alla ni à l'un ni à l'autre de ces postes. Nous avons déjà vu que ces places, pourtant très enviées, ne plaisaient pas à son caractère, qu'il préférait de beaucoup marcher avec les troupes combattantes. Or, à cette époque, tout concourait à la préparation d'une campagne (3) dont nous n'avons à développer ici ni les causes multiples, ni les préliminaires, et la perspective de nouvelles conquêtes à

(1) Lettre du major-général à l'Empereur en date du 4 février 1812. Archives Nationales, A F IV 1642. — Voir p. j.

(2) Lettre du ministre de la guerre au général Claparède, 10 février 1812. Archives administratives. — Voir p. j,

(3) C'est la *Correspondance de Napoléon*, t. XXIII et XXIV, qui nous a fourni le plus de détails sur Claparède pour cette campagne. Les Archives historiques ne renferment presque rien. Les pièces manuscrites sur la guerre de Russie se trouvent aux Archives Nationales et pas en très grand nombre. Une note prévient du reste que la plupart de ces pièces ont été brûlées pendant la retraite, par ordre de l'Empereur.

l'autre extrémité de l'Europe devait certainement tenter Claparède. Aussi ne sommes-nous pas étonné de trouver pour lui un changement de destination et d'apprendre que l'Empereur « l'a autorisé à se rendre à la Grande Armée » (1).

En ce moment quatre régiments polonais, connus sous le nom de Légion de la Vistule, reviennent d'Espagne et doivent se rassembler à Sedan où ils vont recevoir une réorganisation complète dont ils ont le plus grand besoin. Le 6 mars, Claparède qui en reçoit le commandement (2), est chargé en même temps de les mettre en état de faire la guerre. Le 14, il part en poste afin de les rejoindre. Arrivé à Sedan, il se multiplie, non seulement pour procurer à ses soldats les vêtements, l'équipement et la chaussure, mais encore pour acti-

(1) Lettre du major-général au ministre de la guerre en date du 21 février. — Le 22, Claparède remet au ministre l'ordre concernant sa première destination (Archives administratives).

(2) Lettre de l'inspecteur aux revues en date du 6 mars. — Le colonel de Villebois-Mareuil, dans un article paru dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 avril 1896, dit en parlant des corps étrangers qui ont été au service de la France : « C'étaient de magnifiques troupes, manœuvrières et guerrières, d'un commandement très recherché. »

ver la fourniture des chevaux et des harnais ; accélérer l'attelage des caissons, des canons, des forges de campagne, préparer les instruments de chirurgie, les boîtes de pharmacie, la charpie, le linge à pansement. Tout ce qui peut être utile fait l'objet de sa sollicitude (1). Il écrit au major-général, au directeur de l'administration de la Guerre, au ministre pour qu'on lui fasse les envois nécessaires ; il presse, il harcèle les fournisseurs qui sont sur place. Enfin, grâce à son activité prodigieuse, les 1er et 2e bataillons de ses trois régiments polonais (2), c'est-à-dire 5,400 hommes, ont reçu en trois semaines et au grand complet les objets qui leur étaient indispensables. Dans les 3es bataillons, le cadre seul existe, mais on emporte de Sedan 2,700 uniformes et équipements, destinés aux soldats que le prince Poniatowski doit nous fournir, lorsque la division polonaise arrivera dans le duché de Varsovie (3).

(1) Lettre du major-général à l'Empereur. 23 mars. Archives nationales, A F IV 1642.

(2) Le 4e régiment n'a pas rejoint et passera sous les ordres du général Girard qui remplace Claparède à Sedan et est chargé d'organiser les 4e, 7e et 9e régiments polonais. *Correspondance de Napoléon*, t. XXIII, n° 18684.

(3) Lettre du major-général au prince Poniatowski, 9 avril. Archives historiques. — Voir p. j.

Une fois ces préparatifs achevés, Claparède se met en route le 5 avril et se dirige sur Dresde. C'est là que doit se réunir la Garde impériale, et c'est avec elle que les régiments de la Vistule vont marcher (1). Mayence, Würtzbourg, Baïreuth et Hoff sont les points principaux de l'itinéraire suivi. Claparède a emmené avec lui les commissaires des guerres et leurs adjoints, les administrations et les ambulances qui doivent suivre sa division. Son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Briatte, et ses deux généraux de brigade Clopiki et Bronikowski le rejoindront plus tard.

Au commencement de mai, la division polonaise, devançant la garde, quitte la capitale de la Saxe et continue sa marche sur Glogau, puis sur Posen. Là, elle reçoit les soldats appelés à former les 3es bataillons ; mais ceux-ci sont bientôt détachés à Thorn et à Kœnigsberg où ils vont tenir garnison jusqu'à nouvel ordre (2).

Claparède, avec les 5000 hommes qui lui restent, se dirige sur la Prégel à marches forcées,

(1) Extrait de la correspondance du major-général en date du 8 mars. Archives historiques. — Cf. Correspondance de Napoléon, t. XXIII. N° 18628 : Lettre de l'Empereur au duc d'Istrie en date du 2 avril.

(2) *Correspondance de Napoléon,* t. XXIII, n° 18749.

et atteint le 20 juin Insterburg où il retrouve le duc de Trévise (1). Il s'arrête à peine dans cette localité, en repart avec la jeune garde, traverse avec elle le Niémen à Kowno, arrive enfin à Vilna dans les premiers jours de juillet. Il se trouve alors sous la main de l'Empereur qui va le détacher suivant les circonstances et les besoins auprès des différents commandants d'armée.

Les dernières marches, effectuées avec rapidité, ont été particulièrement pénibles. De violents orages mêlés de vent et de grêle ont inondé les bivouacs et défoncé les routes déjà très mauvaises dans cette contrée. Beaucoup de chevaux sont morts, la dysenterie s'est mise dans nos rangs et a fait un grand nombre de victimes; les hôpitaux que l'on s'est hâté d'établir sont encombrés. Ces événements fâcheux paraissent à tous de mauvais augure au moment de l'entrée de nos 400.000 hommes dans ces steppes immenses de Russie d'où la plupart ne reviendront pas.

Malgré les fatigues de ces derniers jours, à peine arrivée à Vilna et sans prendre le moindre repos, la division polonaise est obli-

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XXIII, n° 18826.

gée de marcher sur Ochmiana pour y rejoindre le 1er corps. Le maréchal Davout n'a plus en effet que deux divisions depuis que celles de Gudin, Friant et Morand ont été données comme soutien à la cavalerie du roi de Naples. Il se sent trop faible pour remplir avec si peu de monde la mission dont il a été chargé, c'est-à-dire d'empêcher la jonction des deux armées russes de Barclay de Tolly et du prince Bagration. C'est pourquoi il a demandé des renforts à l'Empereur qui lui envoie la légion de la Vistule.

Ces troupes n'ayant pas trouvé le prince d'Eckmühl à Ochmiana, poursuivent leur route et se joignent au 1er corps, le 11 juillet, à Minsk. Là, le maréchal rassemble les divisions Compans, Dessaix, Claparède, ainsi que la cavalerie des généraux Grouchy et Valence. Le 12, il passe en revue toutes les compagnies d'élite de l'infanterie et ordonne de faire un exemple dans chacune d'elles, en tirant au sort parmi les grenadiers et voltigeurs qui se sont livrés à la maraude. Déjà en effet les soldats se débandent et il a été constaté que le 33e léger avait les deux tiers de son effectif en arrière (1).

(1) Archives nationales, AFIV 1644 : Davout à l'Empereur. — Voir p. j.

A cette même époque, les 3es bataillons, qui avaient été détachés à Thorn et à Kœnigsberg, recevaient l'ordre de rejoindre leurs régiments respectifs à la division Claparède (1).

Après la revue de Minsk, Davout chercha à prévenir Bagration sur la Bérésina. Il se porta vers Smolensk en se faisant précéder par la cavalerie de Grouchy, les dragons de Lahoussaye et les Polonais de Claparède, que renforcèrent les chasseurs de Bordesoulle et les hussards de Colbert déjà établis à Borisow (2).

Mais le général russe s'échappa par Bobruisk et gagna rapidement le Dniéper, afin de couper aux Français la route de Smolensk. De son côté, le commandant du 1er corps, poussé par le même désir à l'égard des Russes, envoyait une partie de ses escadrons sur Orcha, sous les ordres de Grouchy, et les faisait soutenir par la division polonaise. En même temps il se dirigeait lui-même sur Mohilew, seul passage ouvert à l'ennemi.

Davout avait conservé avec lui les brigades légères des généraux Pajol et Bordesoulle et les

(1) Archives nationales, AF IV 1643. Correspondance du major-général.

(2) Lettre de Davout à l'Empereur en date du 13 juillet 1812. — Voir p. j.

cuirassiers du général Valence ; en tout 6000 chevaux. Son infanterie, composée des divisions Compans, Dessaix et de la division Claparède qu'après coup il avait fait revenir d'Orcha, s'élevait tout au plus au chiffre de 22.000 hommes. On évaluait au contraire l'armée de Bagration à 60.000 combattants. Devant cette disproportion de forces, l'arrivée du prince Poniatowski et du roi Jérôme avec les 5e et 8e corps eût été d'un puissant secours. Mais l'un et l'autre étaient trop en arrière ; on conservait peu d'espoir, malgré des appels réitérés, de les voir arriver avant la rencontre.

Par surcroît de malechance, le prince d'Eckmühl, obligé encore de distraire des troupes pour les reconnaissances, ne disposait plus, le 22 juillet au soir, que des 57e, 61e et 111e régiments d'infanterie de la division Compans, des 85e et 108e de la division Dessaix et d'environ 4,000 hommes de la division Claparède. Comme cavalerie, il lui restait les cuirassiers du général Valence et la brigade de chasseurs du général Bordesoulle.

Le 85e de ligne fut placé à Saltanowka sous les ordres du général Friedrichs ; le 108e avec Dessaix, en réserve derrière Fatowa. Après avoir ainsi assuré son front, le maréchal établit au

petit village de Seletz le 61e flanqué de quelques pièces d'artillerie, puis, en échelon débordant sur la gauche, les 57e et 111e : le premier en réserve devant Mohilew, le second près de Zastenok avec les cuirassiers du général Valence. La division Claparède, placée derrière celle de Compans, liait la ville de Mohilew avec les troupes portées en avant. Le reste de la cavalerie était en réserve derrière Seletz.

Ces dispositions étant prises, le maréchal Davout, malgré la faiblesse numérique de ses troupes, attendit sans crainte l'attaque que l'ennemi semblait préparer pour le lendemain.

Effectivement, le 23 au matin, les Russes prennent l'offensive. Leurs efforts se portent principalement sur notre front, entre le moulin de Fatowa et le pont de Saltanowka. Les bataillons des 85e et 108e, d'abord seuls à supporter le choc, sont forcés de se replier devant les colonnes russes qui débouchent successivement sur le champ de bataille sous la protection de leur artillerie. Davout ordonne alors au 57e et aux polonais de Claparède de s'avancer à travers bois, pendant qu'il fait canonner l'ennemi par les pièces mises en position sur les hauteurs de Saltanowka. Bientôt

les Russes nous cèdent du terrain et se rétirent au delà du ruisseau de la Mischowska ; ayant voulu ensuite exécuter une attaque sur notre gauche, ils sont surpris sur leurs derrières par le 61e de ligne, ne peuvent nous opposer qu'une faible résistance et tombent en grand nombre sous les coups de nos baïonnettes. Bagration, s'étant aperçu d'un certain désordre dans ses rangs et croyant avoir affaire à un ennemi plus nombreux, s'empresse d'ordonner la retraite. La poursuite a lieu aussitôt ; elle est dirigée par le général Compans qui a sous ses ordres le 111e régiment d'infanterie.

Le combat de Mohilew nous coûta environ un millier d'hommes ; la perte des Russes s'éleva à 4.000, dont 1.200 tués et 3.000 hors de combat.

Après ce succès, Davout aurait pu arriver à Smolensk avant le prince Bagration ; mais il lui aurait fallu des renforts. Or, les troupes du roi Jérôme et celles de Poniatowski étaient au moins à six jours de marche. Il laissa donc la 2e armée russe continuer sa retraite, pendant qu'il allait rejoindre à Orcha les détachements qu'il y avait envoyés.

Dans les premiers jours du mois d'août, le 1er corps se trouvait à Doubrowna. Claparède

y fut averti que les 3es bataillons détachés à Thorn et à Kœnigsberg étaient en route pour le rejoindre au plus tôt (1). C'est là aussi qu'arriva un régiment de chasseurs à cheval portugais conduit à l'armée par le général marquis d'Alorna. Ce régiment, étant destiné à servir sous les ordres de Claparède, fut attaché à la division polonaise dès son arrivée (2).

Le 13 août, l'armée française se trouvait concentrée tout entière sur la rive gauche du Dniéper. Les divisions Gudin, Friant, Morand, revenaient au 1er corps à Rassasna. Dès lors la présence de Claparède auprès du maréchal Davout n'avait plus sa raison d'être, et nous allons le voir reprendre sa place dans la Garde.

Le 14, Napoléon qui n'avait pu empêcher la jonction de Bagration avec Barclay de Tolly, forma le nouveau plan de déboucher dans leur flanc gauche et de les écraser entre les sources du Dniéper et de la Dwina. Mais 10.000 Russes l'arrêtèrent pendant plusieurs heures à Krasnoï et permirent à leur première

(1) Lettre du major-général à l'Empereur datée de Witepsk, 31 juillet. (Archives historiques.)

(2) Lettre de Davout au major-général en date du 3 août et du major-général au général d'Alorna en date du 5 août. — Voir p. j.

armée de se réfugier dans Smolensk. Le lendemain, malgré la tristesse générale, on tira quelques salves d'artillerie pour célébrer la fête de l'Empereur. Arrivés devant Smolensk, les soldats s'écrièrent : « Enfin, voilà une ville ! » Les 17 et 18 août, Barclay de Tolly y soutint un combat acharné et ne l'évacua qu'après l'avoir livrée aux flammes ; il prit ensuite la route de Moscou, laissant son arrière-garde aux prises avec les Français à Valoutina-Gora.

Le général Claparède avait combattu avec le général Davout sous les murs de Smolensk. Rentré à la Garde le 19, l'Empereur le chargeait ce jour-là de défendre la tête de pont du Dniéper, au delà de la ville, tâche dont il sut très bien s'acquitter (1).

Napoléon fit de Smolensk un grand centre d'approvisionnement et y installa de riches magasins et des hôpitaux ; il en repartit le 24 après y avoir laissé une division de la jeune garde sous les ordres du général Delaborde, et il se remit à la poursuite des Russes qui se retiraient du côté de Borodino.

Au moment du départ de Smolensk, Cla-

---

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XXIV, n° 19099.

parède reçut l'ordre de réunir toute l'artillerie de la division Delaborde aux huit pièces de régiment qu'il possédait déjà et de se porter ensuite sur Ponova, dans la direction de Dorogobusch. Ce mouvement avait pour but de protéger notre droite.

Cependant, en présence d'un ennemi qui se dérobait sans cesse, les marches continuelles à travers des plaines désertes ne faisaient pas le bonheur de nos soldats. Le découragement s'était répandu dans leurs rangs et avait gagné jusqu'aux grades supérieurs. Napoléon lui-même allait céder à l'abattement universel, lorsqu'il apprit que le vaincu d'Austerlitz, nommé généralissime de l'armée russe, avait l'intention de livrer une bataille, afin de couvrir Moscou, la ville sainte, et de satisfaire ainsi l'honneur national.

Kutusof, en effet, venait de s'établir avec 140.000 hommes dans l'angle formé par le confluent de la Kolocza et de la Moskowa, près du village de Borodino qu'il avait fait fortifier.

Le 5 septembre, Napoléon inspectant les positions russes, se voit gêné par la redoute de Schwardino et ordonne de s'en emparer. Le 6, l'armée française prend sa formation de bataille. Il est prescrit aux commandants d'ar-

mée d'agir avec ordre et méthode, aux divisions d'engager successivement leurs brigades. « Les divisions Friant et Claparède, placées près de la Garde, sont destinées à réparer les erreurs commises pendant l'action et à pourvoir aux événements imprévus (1). »

Le lendemain, dès l'aube, le canon donne le signal du combat. Bientôt le brouillard épais qui enveloppait l'atmosphère se dissipe et le soleil se montre radieux. L'Empereur voit dans ce simple fait matériel un heureux présage. « Voici le soleil d'Austerlitz! s'écrie-t-il dans sa harangue aux troupes. Soldats, vous direz avec orgueil, au sein du foyer domestique : Je faisais partie de cette grande armée qui combattit sous les murs de Moscou. » Après la lecture de cette proclamation, nos colonnes s'ébranlent de toutes parts. Sur la gauche, le vice-roi d'Italie prend, perd et reprend la grande redoute de Borodino. A droite, Ney, Murat et Davout enlèvent les trois redans; ils s'y maintiennent sur des monceaux de cadavres. Après une lutte opiniâtre de neuf heures, ils voient la possibilité, par une charge à fond,

(1) Mémoires inédits du général Pelet sur la guerre de Russie, publiés par la *Bibliothèque militaire et historique*, t. VII, p. 519.

de détruire l'armée russe en la jetant dans la Moskowa. Ils réclament alors la Vieille Garde. Napoléon ne consent pas à l'engager, mais il fait marcher en avant la division Friant. Un moment après, voyant fléchir la gauche, l'Empereur envoie de ce côté la division Claparède. Ce général se place en réserve derrière le prince Eugène dont il seconde les mouvements; il l'aide ainsi à se maintenir dans les positions conquises et à poursuivre ensuite ses succès.

Sur le soir, une batterie de 400 pièces crible de mitraille les masses russes immobiles devant nous. Une charge effroyable de cavalerie enlève les redoutes. Kutusof est enfin obligé de battre en retraite; il a perdu 60.000 hommes. Dans nos rangs, 30.000 sont tombés et parmi eux 37 colonels et 47 généraux. Cette horrible tuerie, qui n'a pas duré moins de quinze heures, est unique dans les annales des guerres modernes. La terre est partout souillée de sang; des cadavres d'hommes et de chevaux horriblement mutilés gisent de tous côtés; des débris d'armes et de caissons encombrent tous les passages; en un mot, les bords de la Moskowa présentent un spectacle lugubre et terrifiant. C'est au point que l'Empereur lui-même en est consterné. Et

que dire, quand on songe que cette bataille n'a eu d'autre avantage, si toutefois c'en est un, que de faciliter à l'armée française son arrivée à Moscou !

Le lendemain, les survivants de cette journée sanglante n'eurent pas le loisir de prendre un peu de repos. A dix heures du matin, le major-général envoyait au roi de Naples, commandant l'avant-garde, l'ordre de s'avancer avec la cavalerie jusqu'à cinq ou six verstes de Mojaïsk. Les princes Eugène et Poniatowski devaient marcher à la hauteur des escadrons, sur les deux flancs de la route, et le duc de Trévise appuyer leur mouvement avec la jeune garde et la division Claparède (1). Avant midi, ces ordres étaient en cours d'exécution.

Après six jours d'une marche pénible, nos soldats arrivaient en vue de Moscou. Ils y entrèrent avec joie le 14 septembre, espérant y trouver le repos et le bien-être. On sait comment le gouverneur Rostopchin leur ménagea l'un et l'autre en faisant incendier la ville par 3.000 forçats. Le feu, qui dura quatre jours, dévasta presque toute la cité ; le peu

(1) *Bibliothèque historique et militaire*, t. VII, p. 531.

de bâtiments restés debout avait été sauvé par les Français. Après que les flammes furent éteintes, Napoléon s'installa au Kremlin, ancienne résidence des tzars, la garde et la division Claparède dans les environs du palais. Mais le séjour de celle-ci ne fut pas de longue durée. Dès le 23 septembre, nous la voyons tout entière près de Winkowo, concourant au service d'avant-postes avec le 3e corps et la cavalerie du roi de Naples (1).

Pendant ce temps, Napoléon faisait des propositions de paix sans vouloir se résoudre à partir de Moscou, ce qui eut été avouer publiquement l'insuccès de sa gigantesque entreprise. Mais plus il reculait son départ, plus il livrait de chances de succès à l'ennemi. Déjà Witgenstein et Tchitchakof s'avançaient sur Witepsk et Smolensk pour nous couper notre ligne de retraite. Kutusof, qui ne nous avait pas perdus de vue, attendait les premiers froids pour reparaître. Le 17 octobre, à 7 heures du soir, il se porta tout à coup au sud de Moscou et fit avancer plusieurs corps qui prirent position sur la rive droite de la Nara.

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XXIV, n° 19221. *Souvenirs du général Berthezène*, t. II, p. 119.

Les troupes du roi de Naples étaient en position derrière la Tzernischna, depuis l'embouchure de cette rivière jusqu'au village de Tétérinka. Claparède occupait Winkovo. La droite de la ligne, formée par le 5ᵉ corps, était établie en arrière contre la Nara ; la gauche, à l'extrémité de laquelle se trouvait la division Sébastiani, s'appuyait à un bois qui n'avait pas été occupé. Un armistice ayant été conclu, les Français se gardaient très imparfaitement, lorsque l'ennemi, sans dénoncer la reprise des hostilités, résolut de nous attaquer et nous surprit dans une sécurité toujours blâmable à la guerre.

Les Russes, conduits par Bennigsen, s'étaient mis en mouvement à minuit. Dès que le jour paraît, ils s'avancent sur nous en trois colonnes. La 1ʳᵉ, sous les ordres du général Orlof-Denissoff, se jette sur notre gauche et cherche à la déborder. Cette irruption soudaine ne laisse pas de causer un certain désordre dans les rangs de la division Sébastiani et de provoquer sur plusieurs points l'abandon de la position. Nous sommes perdus si nous n'arrêtons pas immédiatement les effets de cette surprise. Murat, qui s'en est aperçu, prend vivement ses dispositions. Pendant

qu'avec sa hardiesse légendaire il exécute une charge brillante sur le centre, ordre est donné à la division polonaise de marcher sur la droite de l'ennemi. Le chef de la première colonne russe s'est déjà installé dans un défilé de la route, dont la possession nous est indispensable pour opérer notre retraite. Claparède, soutenu par les dragons de Latour-Maubourg, tombe sur Orlof-Denissoff, l'oblige à céder le terrain conquis et s'empare du défilé, sous le feu de l'artillerie adverse qui foudroie sa division (1). Murat, maître de ses mouvements, peut donner alors une impulsion générale et régulière à la marche de ses troupes. Nos succès s'étendent sur la droite. Le prince Poniatowski bat le général Ostermann-Tolstoy, qui commande la troisième colonne. Bennigsen, à la tête de la deuxième, se voit découvert sur ses ailes; il ne peut parvenir à reprendre l'avantage qu'il avait eu d'abord sur le roi de Naples. Les Russes, contraints de repasser la Nara, rentrent dans leur camp de Tarontino.

Durant le combat du 18 octobre, on s'était battu avec un égal acharnement des deux

(1) Cf. *Histoire de l'Expédition de Russie*, par le marquis de Chambray. t. II, page 217.

côtés. Nous comptions 2,000 morts ; les Russes en avaient au moins autant et leur commandant en chef Bennigsen était au nombre des blessés.

Ce mouvement offensif des Russes et le froid précoce décidèrent enfin Napoléon à quitter Moscou. Il sortit de la ville le 19 octobre avec 80,000 hommes en état de porter les armes. Une longue file de caissons, de voitures à bagages, 40,000 employés, enfants ou invalides marchaient derrière nos colonnes. Le maréchal Mortier sortit le dernier après avoir fait sauter le Kremlim.

On suivait l'ancienne route de Kalouga qui traversait une plaine riche et fertile. Afin d'éviter les Russes établis à Tarontino, on prit à droite la route neuve ; nous y fûmes devancés par l'ennemi auquel le prince Eugène livra un combat à Malojaroslawetz. Malgré sa répugnance, Napoléon céda alors à l'avis de ses Lieutenants et l'on reprit, dans la direction de Mojaïsk, la voie déjà suivie et absolument ruinée de Smolensk.

La division Claparède, partie de Winkovo, s'était portée par Fominskoïé sur Borowsk. C'est là qu'elle se trouvait au moment du combat livré par le vice-roi. Ce dernier la

chargea de protéger le grand parc d'artillerie et les voitures à bagages réunis dans cette ville (1).

Avant d'ordonner la retraite, Napoléon avait voulu supprimer les divisions isolées ou les constituer en corps d'armée. A cet effet, Claparède reçut des lettres de général en chef. Il prenait sous son commandement, outre la division polonaise, celle du général Girard composée des 4e, 7e et 9e régiments polonais, et enfin les chasseurs à cheval portugais que nous avons déjà vus. Ce corps devait former avec celui du duc d'Elchingen l'arrière-garde de l'armée (2) ; mais nous ne pensons pas qu'il ait pu être définitivement organisé au milieu des désastres de la retraite (3).

En effet, à partir du 26 octobre, Claparède fut rappelé de nouveau auprès de l'Empereur et marcha avec la Garde. Il reçut dès lors l'importante et périlleuse mission d'escorter le convoi qui portait les trophées, le trésor et les bagages du grand quartier-général.

(1) Cf. *Histoire de l'expédition de Russie*, par le marquis de Chambray. t. II, page 235.

(2) *Correspondance de Napoléon,* t. XXIV, n° 19297.

(3) C'est même certain, puisque nous ne trouvons plus trace que de la division Claparède. Néanmoins ce choix était à consigner.

A Wiasma, l'armée dut livrer contre Kutusof un combat acharné, afin de s'ouvrir un passage. On espérait se reposer à Smolensk et s'approvisionner à des magasins bien fournis; on fut cruellement déçu. En outre, le froid devenu très vif faisait périr par milliers les soldats mal vêtus, mal nourris, forcés fréquemment de coucher sur la neige, harcelés sans cesse par les cosaques. La plupart d'entre eux n'étaient plus capables de porter leurs armes. A peine à quelques lieues de Moscou, la famine et la rigueur de la saison menaçaient d'anéantir tous ces braves que les hasards de la guerre avaient épargnés.

L'armée s'arrêta pendant quelques jours à Smolensk et eut bientôt épuisé ses vivres. Le 13 novembre, Claparède en partait le premier avec le convoi pour se rendre à Krasnoï. Le lendemain, la Garde battait en retraite dans la même direction. Les corps du prince Eugène, de Davout et de Ney devaient se conformer à ce mouvement les jours suivants. Mais Kutusof chercha à les inquiéter. Le 15, il voulut arrêter le vice-roi qui s'échappa à la faveur de la nuit. Le 16, Napoléon était très inquiet sur le sort des 1er et 3e corps. Résolu cependant de les rallier à tout prix, il se décida à attaquer

le généralissime russe dans la journée du 17. Avant le jour, la jeune garde se porta sur l'ennemi ; la vieille garde rétrograda sur la route de Smolensk jusqu'à moitié chemin de Krasnoï à Katowa ; la cavalerie de la Garde et celle de Latour-Maubourg avaient ordre d'appuyer l'infanterie. « Claparède fut chargé de défendre Krasnoï ; il réunissait sous son commandement sa division, la garnison de Krasnoï, les militaires isolés, et ce qui était resté de l'artillerie de la garde (1) ».

On parvint à dégager le maréchal Davout et à empêcher les Russes d'intercepter la route d'Orcha, seule voie de salut qui restait à l'armée française. Mais 200 pièces d'artillerie nous criblaient de mitraille ; la cavalerie ennemie manœuvrait pour couper notre ligne de retraite. Quand la nuit approcha, il fallut se résigner à se retirer, afin de ne pas sacrifier inutilement nos dernières troupes.

Restait encore le maréchal Ney avec le dernier corps réduit à 6.000 hommes. Enveloppé trois fois par les colonnes russes, trois fois il s'échappa. Kutusof le somma de se rendre. « Le brave des braves » refusa,

(1) *Histoire de l'expédition de Russie*, par le marquis de Chambray, t. II, page 444.

réussit à se jeter sur la rive droite du Dniéper, repoussa les cosaques de Platow et rejoignit enfin l'armée à Orcha. La joie fut d'autant plus grande qu'on l'avait cru perdu et Napoléon, plein d'anxiété, disait que « pour le sauver, il aurait donné les 200 millions déposés dans les caves des Tuileries ».

L'armée française, poursuivie par Kutusof, réduite maintenant à 50.000 hommes, avait devant elle les corps de Witgenstein et de l'amiral Tchitchakof. La situation devenait de jour en jour plus affreuse. D'après les Russes, la Bérésina devait être notre tombeau et cette prophétie semblait sur le point de se réaliser, le jour où ils nous enlevèrent le pont de Borisof, notre seul point de passage. Par bonheur, un retour de fortune inespéré nous permit une dernière fois de nous tirer du danger. Le gué de Studianka fut notre sauveur. Pendant que le général Eblé construisait deux ponts en cet endroit, l'un à l'usage des piétons, l'autre à celui des cavaliers et des voitures, Napoléon prit ses dispositions pour grouper ses forces, supprimer les « impedimenta » et tenter un suprême effort.

Le matin du 24 novembre, il fut ordonné à Claparède de réunir le convoi au delà de Bobr

et de faire brûler la moitié des carrosses, cabriolets, fourgons et voitures de toute espèce qu'il avait sous son commandement, de manière à pouvoir fournir 120 chevaux et 80 cognats (1) à l'artillerie de la garde. Des officiers d'état-major et de la gendarmerie devaient être témoins de cette destruction et en dresser procès-verbal (2). Aussitôt l'opération terminée, Claparède avait ordre de continuer sa route et de faire dans la journée quatre ou cinq lieues (3). Le lendemain, nouvelle lettre et nouvelles instances ; il fallait partir de bonne heure du cantonnement et se porter avec le convoi entre Lochnitza et Newanitza (4). En somme, pas le moindre repos pendant ces mouvements qui ne s'opéraient pas sans difficultés au milieu de la neige et par un froid de 28°. Les ordres succédaient aux ordres, les estafettes aux estafettes, afin de faire accélérer des marches que chacun avait le plus grand intérêt à exécuter promptement.

A ce moment de la campagne où tous les corps étaient réduits à quelques hommes,

(1) Chevaux du pays.
(2) *Correspondance de Napoléon,* t. XXIV, n° 19350.
(3) *Correspondance de Napoléon,* t. XXIV, n° 19349.
(4) *Correspondance de Napoléon,* t. XXIV, n° 19355.

Claparède pouvait montrer avec un certain orgueil, en arrivant sur la Bérésina, plus de 2,500 combattants. On dira sans doute que ses soldats, plus habitués au climat du Nord, avaient été en quelque sorte privilégiés durant ces jours d'excessives souffrances.

Il faut reconnaître en effet que l'escorte du convoi, à côté des dangers qu'elle présentait, ne laissait pas d'offrir certains avantages. Cette masse de voitures protégeait bien un peu contre les rigueurs de la saison, et plus d'un y trouvait un refuge pour la nuit. Mais il est bon de se rappeler aussi que la prévoyance et la sollicitude du général, à l'égard de ses subordonnés, avait contribué, pour une large part, à les sauver de la famine et de la mort. Dans ces conditions, quand de tous côtés on n'apercevait que des divisions squelettes, la Légion de la Vistule offrait un appoint considérable, et l'on comprend que l'Empereur eût hâte de la voir arriver.

La veille du jour où devait avoir lieu le passage de la Bérésina, Claparède reçut du major-général un ordre pressant que nous reproduisons en entier :

Studianka, 27 novembre 1812. (Minuit et demi.)

« Monsieur le général Claparède, l'Empe-

« reur ordonne que vous filiez en toute dili-
« gence avec votre division pour tâcher d'arri-
« ver ici avant le jour ; vous laisserez
« 30 hommes pour la garde du Trésor, à moins
« que le vice-roi n'en ait déjà relevé l'escorte.
« Il faut d'ailleurs que le convoi arrive le plus
« tôt possible ici. *Sa Majesté me charge de*
« *vous faire connaître, général, qu'elle a*
« *besoin de vous* et qu'elle espère que vous
« pourrez passer le pont ce matin avant le
« jour (1).

Le prince de Neufchâtel, major-général.

Signé : ALEXANDRE ».

Après l'envoi de cette lettre, l'Empereur dépêchait dans la direction de Borisof le capitaine de Mortemart, un de ses officiers d'ordonnance, afin de renouveler à Claparède l'ordre précédent, dans le cas où celui-ci ne serait pas parvenu à destination (2).

A la pointe du jour, la division polonaise arrivait à Studianka, passait la rivière et

(1) Archives historiques, 27 novembre 1812. — Cette pièce, écrite de la main du major général, est une des rares qu'on ait trouvées dans les papiers du général Claparède à sa mort.

(2) *Correspondance de Napoléon*, t. XXIV, N° 19356.

marchait au soutien d'Oudinot, chargé de repousser Tchitchakof sur la rive droite pendant que Victor contenait Witgenstein sur la rive gauche.

Durant ce combat du 28 novembre, pendant lequel les Russes cherchèrent en vain à arrêter les derniers débris de la Grande Armée, la division Claparède était placée à l'extrême droite. Elle combattit d'abord avec Oudinot. Ce maréchal ayant été blessé, elle passa sous les ordres du duc d'Elchingen qui, par ses habiles dispositions, réussit à contenir Tchitchakof. Celui-ci avait voulu à un moment donné déborder sur la droite. Le général Doumerc, commandant la 5e division de cuirassiers, le chargea avec les 4e et 5e régiments, au moment où Claparède « s'engageait sous bois pour percer le centre ennemi qui fut culbuté et mis en déroute » (1).

Deux drapeaux, six pièces de canon et 6.000 prisonniers tombèrent en notre pouvoir; mais les Russes reconquirent ce jour-là les trophées et toutes les richesses qui avaient été enlevées de Moscou.

Pendant ce temps, le défilé continuait au

(1) Texte du 29e bulletin de la Grande Armée.

passage de Studianka. Les passants se précipitaient en désordre sur les ponts et s'y livraient à une lutte acharnée dans laquelle il n'y avait d'autre privilège que la force. Les canons ennemis, criblant de mitraille ces malheureux, redoublaient encore l'horreur de ces scènes de boucherie. Lorsque les dernières troupes du maréchal Victor voulurent passer, la confusion fut extrême. Plusieurs milliers de traînards, restés sur la rive gauche de la Bérésina, encombrèrent les ponts auxquels le général Eblé dut mettre le feu, laissant à la merci de l'ennemi une foule d'infortunés qui poussaient des cris de désespoir.

La bataille livrée le 28 novembre marque une date mémorable dans l'existence de Claparède. Non seulement le général contribua ce jour-là sur la rive droite au succès de nos armes, mais encore la part qu'il prit à cette action lui laissa, pendant plusieurs mois, un souvenir non moins cuisant que glorieux. Il reçut une blessure, grave sans doute, mais qui le devint encore davantage par suite du peu de soins immédiats qu'il put recevoir et des conditions climatériques dans lesquelles on se trouvait. Une balle l'atteignit au genou gauche et lui traversa la jambe. Mis ainsi dans l'impossi-

bilité de marcher ou de monter à cheval, il fut contraint d'abandonner son commandement et de prendre ses dispositions pour se faire transporter en France.

Napoléon avait dit dans le 29ᵉ bulletin, en résumant nos désastres: « Les hommes ordinaires ont succombé, les hommes de fer ont été faits prisonniers; je ne ramène avec moi que les hommes de bronze ». Le général Claparède comptait doublement au nombre de ces derniers. Sa constitution robuste l'avait sauvé une première fois à Saint-Domingue, sous le soleil du tropique, des atteintes de la fièvre jaune; elle venait de le préserver encore des funestes effets de ce terrible et glacial climat du Nord. Il fut un des rares qui goutèrent le bonheur de revoir le ciel de la patrie à la suite de cette campagne désastreuse (1). Sur

(1) Pour donner une idée des horribles souffrances endurées par nos soldats, pendant les mauvais jours de la campagne de Russie. nous tenons à rappeler un souvenir:

Un capitaine de la garde impériale, mort il y a quelques années presque centenaire, racontait que, pendant la retraite, son seul désir, son seul rêve de bonheur était de revoir la France, dût-il jusqu'à la fin de sa vie n'avoir qu'une croûte de pain comme nourriture journalière, qu'une botte de paille comme oreiller, que la plus misérable chaumière comme habitation.

420.000 hommes qui avaient franchi le Niémen, il en restait à peine 30.000 lorsque l'armée eut repassé la Bérésina. Aussi, après tant de calamités, les parents qui revoyaient leurs enfants, même blessés ou malades, devaient-ils s'estimer particulièrement bénis par la Providence.



CHAPITRE XVI

CAMPAGNE DE 1813 EN SAXE *

CLAPARÈDE SOUFFRANT N'ASSISTE PAS AUX PREMIÈRES OPÉRATIONS DE LA CAMPAGNE DE 1813. — IL DEMANDE A ENTRER EN LIGNE. — LA 43e DIVISION ; SA COMPOSITION. — AFFAIRE DU 22 AOUT ; LE GÉNÉRAL EST BLESSÉ AU BRAS.— IL RENTRE A DRESDE POUR GUÉRIR SA BLESSURE.— NOMMÉ GRAND CORDON DE L'ORDRE DE LA RÉUNION. — COMBAT DE RACKNITZ. — CAPITULATION DU 11 NOVEMBRE ; SA VIOLATION. — CLAPARÈDE PRISONNIER DE GUERRE.

Dès son retour à Paris, Napoléon s'était occupé de combler les vides occasionnés dans les rangs de l'armée par les désastres de la campagne précédente. Sa correspondance nous indique sa préoccupation constante à ce sujet; elle nous montre également son désir de s'entourer des généraux qu'il a vus naguère à l'œuvre. En ce qui nous concerne, nous lisons

* Voir carte page 152.

à la date du 7 janvier 1813 : « Il y a trois régiments lithuaniens d'infanterie qui doivent faire douze bataillons ; la Légion de la Vistule est de quatre régiments. Ces cadres complétés pourraient faire une belle division. Si le général Claparède est à l'armée et en état, il pourrait soigner ce corps » (1).

Mais le général n'était pas encore rétabli. La blessure reçue le 28 novembre se fermait très lentement et lui causait une douleur continuelle. Au mois de mars, il écrivait au ministre de la guerre : « Je suis toujours souffrant et hors d'état de mettre des bottes et de monter à cheval... Je demanderai à entrer en ligne du moment que je le pourrai ; je l'aurais déjà fait, si ma situation me l'eût permis » (2).

Cette demande ne tarda pas à être adressée, car, à la date du 16 juin, nous trouvons, dans un rapport du major-général à l'Empereur, la phrase suivante : « Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté la lettre que je reçois de M. le général de division

(1) *Correspondance de Napoléon*, t. XXIV, N° 13428. L'Empereur au major-général.

(2) Lettre de Claparède au ministre de la guerre, 23 mars 1813. Arch. administratives. — Voir p. j.

comte Claparède, par laquelle ce général fait connaître le rétablissement de sa santé et demande l'honneur de rentrer en ligne » (1).

En ce moment, de l'avis de son médecin, les eaux lui auraient été plus utiles pour la guérison complète de sa blessure que les fatigues d'une nouvelle campagne. Mais Claparède ne peut pas rester inactif, impassible, loin du théâtre de la guerre, quand il entend le canon tonner au delà du Rhin et qu'il voit s'éclaircir tous les jours les rangs de nos vaillants généraux et de nos valeureux soldats. Aussi renonce-t-il à des soins qu'il considère comme superflus et s'empresse-t-il de courir à de nouveaux dangers.

Le 25 juin, il est mis à la tête de la 43[e] division faisant partie du corps d'observation de Mayence, commandé par le maréchal Augereau (2). En même temps, il reçoit l'ordre de se rendre à Francfort-sur-le-Mein, où il arrive le 4 juillet. Là, il apprend que s'il veut rejoindre sa division, il doit poursuivre sa route jusqu'à Würtzbourg, où se réunit le corps du

(1) Rapport du major-général à l'Empereur, écrit de Dresde à la date du 16 juin. Arch. nationales A F IV 1659. — Voir p. j.

(2) Lettre du ministre à Claparède, 24 juin 1813. (Arch administratives.)

duc de Castiglione, devenu corps d'observation de Bavière (1).

C'est qu'en effet, malgré l'armistice de Pleswitz qui a mis fin aux premières hostilités, on n'en continue pas moins l'organisation des troupes; les marches et les mouvements ne chôment pas dans la zone affectée à notre armée.

A peine arrivé à Würtzbourg, Claparède en repart avec le maréchal Augereau qui transporte son quartier général à Bamberg, afin de se rapprocher du théâtre sur lequel vont se dérouler les prochaines opérations. Mais la 43ᵉ division ne reste pas avec le général en chef. Détachée en avant, elle cantonne à Bayreuth, où, dans les derniers jours de juillet, Napoléon vient la passer en revue. A cette occasion, il daigne se souvenir que Claparède n'a participé à aucun bienfait depuis Znaïm, bien que pendant cette période de temps, le général se soit distingué maintes fois sur les champs de bataille. L'Empereur promet alors de lui accorder prochainement un témoignage de sa satisfaction (2).

(1) Lettre de Claparède au ministre, 5 juillet 1813. Arch. administratives. — Voir p. j.

(2) Lettre de Claparède au major-général, 18 août 1813. (Arch. nationales).

Sur ces entrefaites, la formation du 14e corps est décidée ; son quartier général doit se réunir le 7 août à Freyberg ; le commandement en est confié au maréchal Gouvion-Saint-Cyr.

Entrent dans la composition de ce corps : les 42e, 43e, 44e et 45e divisions, commandées respectivement par les généraux Mouton-Duvernet, Claparède, Berthezène et Razout (1). En conséquence, le général Claparède cesse d'appartenir au corps d'observation de Bavière et reçoit l'ordre de se porter, avec sa division et son artillerie, de Bayreuth sur Chemnitz, où il devra se trouver le 8 (2).

Avant d'entrer dans le récit des opérations autour de Dresde, disons comment était composée la 43e division (3) :

27e	régiment	d'infanterie	légère :	2e et 3e	bataillons
29e	—	—	—	3e	—
100e	—	—	de ligne :	2e, 3e et 4e	—
45e	—	—	—	2e et 3e	—
103e	—	—	—	2e et 4e	—
65e	—	—	—	4e	—

27e demi-brigade provisoire : { 59e de ligne : 2e bataillon
{ 94e — 3e —

(1) Lettre du major-général au duc de Castiglione, 4 août 1813. (Arch. historiques.)

(2) Lettre de Claparède au major-général dans laquelle il accuse réception des nouveaux ordres qui le concernent. Arch. historiques. — Voir p. j.

(3) Nouvelle composition des divisions du 14e corps à la date du 4 août. (Arch. historiques.)

Ces 13 bataillons formaient un effectif total de 5.000 combattants. Ils étaient composés, comme du reste tout le 14e corps, de jeunes gens qui n'avaient pas encore atteint l'âge de la conscription. En raison des besoins urgents, un sénatus-consulte du 10 janvier 1813 avait permis de les faire marcher deux ans plus tôt que la loi ne l'ordonnait.

Or, depuis quelque temps, on s'apercevait que les jeunes soldats appelés au service avaient une constitution peu robuste. Que devons-nous penser de ceux qui étaient pris deux ans avant l'âge normal ? « Ils faisaient peine à voir » dit le maréchal Gouvion-Saint-Cyr. Néanmoins ces recrues imberbes vont tenter l'impossible pour faire oublier que les vieux grognards deviennent de plus en plus rares.

Le 14e corps allait être préposé à la défense de Dresde. Gouvion-Saint-Cyr, chargé d'élaborer un projet de répartition des troupes autour de la ville, disait au major-général : « Je destinerai la 43e division à défendre la position de Gieshübel ; cette position couvre le plus beau des débouchés de la Bohême

sur Dresde et probablement celui sur lequel l'ennemi fera le plus d'efforts » (1).

Les hostilités, en effet, étaient sur le point de reprendre. La rupture de l'armistice ayant été dénoncée le 11 août, les délais expiraient le 16 à minuit (2). La guerre allait recommencer avec plus d'acharnement que jamais.

Le 12, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr est convoqué à Dresde auprès de l'Empereur, afin d'y recevoir des instructions. Le lendemain, il se rend à Pirna, appelle auprès de lui ses divisions et détermine l'emplacement de chacune d'elles : la 42e, sur la rive droite de l'Elbe, au camp de Lilienstein ; la 43e à Gieshübel pour garder la route de Tœplitz, « le plus direct et le meilleur des débouchés de la Bohême en Saxe »; la 44e à hauteur de Borna sur la vieille route de Tœplitz ; la 45 près de Dippodiswalde, en face du débouché d'Altenberg. Les autres communications sont gardées par la cavalerie du corps d'armée (3).

Le 18, une fausse alerte tient la division

(1) Propositions faites par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr au major-général. — 9 Août. — (Archives historiques.)

(2) Il avait été décidé que la rupture de l'armistice serait dénoncée 5 jours avant la reprise des hostilités.

(3) Dispositions indiquées dans les *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr : Campagne de 1813*. Ch. III.

Claparède sous les armes pendant une partie de la nuit. Sur le matin le calme renaît. Mais les Alliés ne tardent pas à apprendre que Napoléon n'est plus à Dresde et, suivant leur nouvelle tactique de livrer bataille partout où l'Empereur ne commandera pas en personne, ils se décident à marcher sur la ville.

Le 20, l'armée de Schwartzenberg a débouché de la Bohême ; Wittgenstein s'est avancé le 21 jusqu'à nos avant-postes et se prépare à nous attaquer. Le 22, il fait une démonstration sur toute la ligne, mais son principal objectif est la hauteur de Gieshübel où se trouve établie la 43e division. Claparède, afin de parer à toute surprise, a placé deux bataillons à Hollendorf, à la lisière d'un bois, avec deux pièces d'artillerie, un bataillon en avant de Gieshübel, un autre sur un mamelon détaché du plateau en arrière de cette ville.

Pendant toute la matinée, pour défendre le débouché si important de la grande route de Tœplitz, le commandant en chef ne dispose que de la division Claparède et de la cavalerie du général Lhéritier, momentanément détachée au 14e corps (1).

(1) La 42e division, retenue par le général Vandamme, ne compte plus pour le moment au 14e corps ; la 44e est à Borna, la 45e à Reichstadt.

Laissons au maréchal Gouvion-Saint-Cyr le soin de nous raconter cette affaire.

« Le secours momentané de la division Lhéritier, dit-il, le besoin d'essayer nos jeunes conscrits, la nécessité de donner aux divisions placées sur la droite le temps de se reployer vers Dresde, nous décidèrent à tenir la position de Gieshübel, tant que l'ennemi ne l'attaquerait que de front, dans un ordre parallèle, tant enfin qu'il ne parviendrait pas à la tourner. Nous la conservâmes en effet et la 43ᵉ division, forte d'environ 5.000 hommes, la défendit contre l'armée russe pendant plusieurs heures ; mais, dans l'après-midi, Wittgenstein ayant fait exécuter les dispositions nécessaires pour la tourner, ayant nous-mêmes gagné le temps que nous désirions, et ne pouvant d'ailleurs rien opposer à ces nouvelles attaques, nous abandonnâmes cette position, après avoir repoussé les premières tentatives de la colonne qui l'escaladait sur la droite... La division Claparède, à l'aide de la petite réserve qu'elle s'était conservée jusqu'alors, se retira, avec un ordre que l'on ne devait pas espérer de troupes aussi jeunes, environ une lieue en arrière sur les hauteurs de Zehist où elle prit une nouvelle position

qu'elle défendit jusqu'à la nuit. Elle effectua cette retraite au travers de la plaine qui se trouve entre Gieshübel et Zehist, sous la protection de la cavalerie du général Lhéritier qui fit exécuter plusieurs charges sur les Russes, que leur supériorité, et surtout notre mouvement rétrograde commençaient à rendre entreprenants (1) ».

A cinq heures du soir, la 44ᵉ division, commandée par le général Berthezène, fit sa jonction avec la 43ᵉ et se plaça sur les hauteurs de Zuschendorf qui dominent le village de Zehist. La cavalerie du général Lhéritier, appuyée d'un côté à l'Elbe, fut établie à la gauche de cette nouvelle position, dans la petite plaine située en arrière de Pirna. Ces dispositions, qui nous permettaient de nous défendre sérieusement, arrêtèrent l'ennemi ; il vint se ranger en face de nous, mais sans rien entreprendre de sérieux. Jusqu'à la nuit, il se borna à entretenir un feu insignifiant.

Le commandant du 14ᵉ corps, étant chargé de couvrir la capitale de la Saxe, échelonna ses troupes sur la route de Dresde, tout en laissant une arrière-garde pour observer et

(1) *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr. — Campagne de 1813*, Ch. IV.

contenir les Russes. Les divisions Claparède et Berthezène s'établirent le lendemain devant la ville sans avoir été inquiétés dans leur marche.

« Ainsi, comme le dit le maréchal, la journée du 22 fut loin d'être aussi fâcheuse qu'on pouvait le craindre. Nous avions combattu partout contre des forces bien supérieures, notamment à Gieshübel, où nos conscrits avaient forcé l'armée russe à se déployer en entier, lui avaient fait subir des pertes notables et ne lui avaient laissé, pour tout trophée, en se retirant, que les cibles sur lesquelles ils s'étaient exercés à tirer. »

Dans son compte rendu à l'Empereur, Gouvion-Saint-Cyr s'exprimait ainsi : « L'attaque faite hier par les Russes sur la 44e division et sur la 43e, mais particulièrement sur celle-ci qui a été engagée en entier et jusqu'au dernier homme, a été très vive.... On ne peut donner trop d'éloges à la conduite du général Claparède et aux autres officiers généraux et supérieurs de cette division dont 5 à 6 ont été tués ou blessés ; au nombre de ces derniers est le général Claparède et le général de brigade Godard » (1).

(1) Gouvion-Saint-Cyr à l'Empereur. — Dresde, 23 août 1813. — Archives nationales, A F IV 1661.

Il fallait en effet se mettre en avant et ne pas craindre de s'exposer, si l'on voulait communiquer un peu de bravoure à ces jeunes soldats qui n'avaient jamais vu le feu. Aussi le nombre des officiers mis hors de combat est-il relativement considérable dans la journée du 22 (1). Les états de service de Claparède portent sans autre explication qu'il a été blessé au bras gauche durant le combat de Gieshübel. Il le fut sans doute assez grièvement, puisque d'une part nous savons qu'il rentra à Dresde par suite de sa blessure et qu'il dut abandonner son commandement pendant plus d'un mois (2) ; d'autre part, nous savons qu'il ne quitta sa division « que le temps strictement nécessaire pour se rétablir » (3).

(1) Voici l'état des pertes : pour la 43e division, parmi les officiers, 11 tués, 39 blessés, 1 prisonnier; dans la troupe, 123 tués, 608 blessés, 159 prisonniers. — Pour la 44e division : 1 officier prisonnier, 4 soldats tués, 12 blessés et 8 prisonniers. — Cette différence de pertes provient de ce que la 44e division n'avait presque pas été engagée. — D'après les situations. Archives historiques.

(2) D'après les situations de septembre et un rapport du chef d'état-major que nous verrons plus loin. (Archives nationales.)

(3) Lettre du maréchal Gouvion-Saint-Cyr au ministre de la guerre, 12 juin 1814.

Le surlendemain de cette affaire, sur un rapport du major-général qui rappelait la promesse faite par l'Empereur, lors de la revue de Bayreuth, le général Claparède était nommé grand cordon de l'ordre de la Réunion (1). Les insignes de cet ordre, créé par décret du 18 octobre 1811, consistaient en un large ruban bleu de ciel attaché en baudrier de droite à gauche (2). C'était là une faible récompense ; mais, à cette époque, une distinction de ce genre avait un très grand prix aux yeux de tous et permettait d'attendre avec plus de patience la grand'croix de la Légion d'honneur, la récompense suprême.

Claparède n'avait pris aucune part aux journées des 26, 27 et 28 août, ni à la poursuite de l'armée ennemie. Guéri de sa bles-

(1) Rapport du major-général à l'Empereur et minute du décret, 24 août 1813. Archives nationales, A F IV 1660.

(2) Nous parlons, bien entendu, des insignes de grand'croix. — Cet ordre avait été établi, dit le décret, « pour renouveler l'ordre royal de l'Union de Hollande, virtuellement éteint par les changements survenus dans le gouvernement. » Il était destiné à récompenser les services rendus dans l'exercice des fonctions judiciaires, administratives et dans la carrière des armes. Il comprenait 200 grand'croix, 1,000 commandeurs et 10,000 chevaliers. Ce fut un des ordres qui furent maintenus par Louis XVIII et supprimé ensuite. (Arrêté du 20 juin 1814. — *Moniteur* et *Bulletin des lois*.)

sure au bout d'un mois et demi, il reprit à la date du 8 octobre le commandement de la 43e division (1).

Le 14e corps venait alors de rentrer à Dresde, où il remplaçait le 11e, parti la veille avec l'Empereur. Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr devait former l'aile gauche de la nouvelle ligne qu'on allait prendre sur l'Elbe. Il avait en face de lui un corps de 20.000 hommes que Bennigsen avait laissé en se portant sur Leipsick. Ce corps, campé devant Dresde, sur la rive droite de l'Elbe, était commandé par le général comte de Tolstoy.

Le 17 octobre, Gouvion-Saint-Cyr résolut de déloger les Russes de leurs positions. Depuis quelques jours ceux-ci travaillaient à des retranchements sur les hauteurs de Räcknitz. Deux redoutes étaient déjà terminées, une troisième en exécution. Il n'y avait donc pas de temps à perdre si on ne voulait pas voir l'ennemi s'établir trop solidement. Vers dix heures du matin, le maréchal, ayant confié la garde de nos redoutes de la rive

(1) Lettre du général baron Borelli, chef d'état-major du 14e corps, au major-général. 8 octobre. — Archives historiques.

droite à la division Berthezène, fractionne ses troupes en quatre colonnes et marche contre le général Tolstoy.

Le comte de Lobau, établi à Gross-Garten, se dirige par Strehlen et Rothe-Haus sur le village de Zschernitz. Le général Claparède seporte avec sa division du jardin Mackzinsky sur Räcknitz; il s'empare du village et chasse l'ennemi des trois redoutes établies sur la partie la plus élevée de la position (1). Pendant ce temps, le général Mouton-Duvernet escalade avec 8 bataillons les hauteurs de Plauen et se relie avec le général Bonet qui débouchait avec une partie de la division Razout sur Potzschappel,

La cavalerie du général Gérard se tenait entre les divisions Mouton-Duvernet et Claparède.

Ces différentes colonnes marchent franchement et dans l'ordre le plus précis. Les Russes essayent de se maintenir sur les hauteurs de Zschernitz et de Rächnitz, mais tournés à gauche par le général Bonet, serrés sur le front par le général Duvernet, menacés par le général Claparède qui occupe la forte position de

(1) Cf. *Mémoires du maréchal Gouvion-Saint-Cyr : Campagne de 1813*, chap. VI.

Kayditz, ils sentent que la résistance devient impossible. Bientôt leur ligne est rompue sur tous les points ; ils sont culbutés dans les ravins qui se trouvent derrière eux et repoussés ensuite jusqu'à Dohna.

La coopération du comte de Lobau sur Zschernitz avait rendu l'attaque générale.

L'ennemi perdit dans cette journée près de 3.000 hommes dont 12 à 1.500 prisonniers, dix pièces d'artillerie et un équipage de pont(1).

Le général russe se replia le lendemain sur Gieshübel où il se réunit aux 10.000 Autrichiens du général Chasteler, qui s'avançait de Tœplitz à son secours. Quelques jours après le corps de Klenau, détaché par le prince de Schwartzenberg, après la bataille de Leipsick, vint encore grossir les troupes ennemies établies devant Dresde.

Dès lors le maréchal Gouvion-Saint-Cyr dut se renfermer dans les redoutes qui couvraient les faubourgs et laisser ses adversaires commencer le blocus de Dresde. Mais il y avait fort peu de vivres dans la place et le pays

(1) Voir au sujet de l'affaire du 17 octobre, le *Moniteur universel* du 24 novembre 1813 : extrait d'une lettre du maréchal Gouvion-Saint-Cyr au major-général ; cette lettre, écrite de Dresde, est datée du 18 octobre.

environnant, entièrement dévasté par les armées belligérantes qui le parcouraient depuis plusieurs mois, n'offrait plus les ressources suffisantes pour le ravitaillement de l'armée assiégée. Bientôt la disette se fit sentir; le typhus règna dans la ville. Ces deux fléaux menaçaient d'anéantir et les défenseurs et les habitants.

Dans la nuit du 6 novembre, le maréchal Gouvion-Saint-Cyr essaya de forcer le blocus et de faire échapper des troupes sur Torgau. Sa tentative ne réussit pas. Enfin, le 11, il signa une capitulation en vertu de laquelle, après avoir déposé les armes, il pouvait rentrer en France avec les 25.000 hommes placés sous ses ordres et ramener avec lui une partie de son artillerie. Il était stipulé que les troupes de la garnison ne serviraient pas avant d'avoir été échangées contre un pareil nombre de combattants des puissances alliées. Les malades restés à Dresde devaient être renvoyés en France au fur et à mesure de leur guérison.

L'ordre du jour du 12 portait que l'armée française se retirerait sur Strasbourg en six colonnes. Ce mouvement eut lieu du 14 au 19 novembre. La 2ᵉ colonne commandée par

le général Claparède, se mit en marche le 15; elle comprenait la 43e division et les administrations du 14e corps.

Lorsque l'armée française fut parvenue à Altenburg, le général Chasteler signifia au commandant du 14e corps que le prince de Schwartzenberg n'avait pas ratifié la capitulation. En conséquence, on proposait à Gouvion-Saint-Cyr de le ramener à Dresde et de rendre les armes à ses soldats. Devant une proposition aussi dérisoire, en présence d'une violation aussi manifeste du droit des gens et des lois de la guerre, il n'y avait plus qu'à se rendre ; c'est ce que fit le maréchal. Son armée, devenue prisonnière de guerre, fut conduite en captivité. La 43e division se rendit en Moravie. Les officiers avaient suivi le sort de leur troupe. La ville de Brünn devint la résidence de Claparède, condamné pendant plusieurs mois à rester dans l'inaction la plus complète, tandis qu'au sein de la patrie une guerre effroyable se déchaînait, guerre qui amenait la chute de la puissance impériale et provoquait l'arrivée au pouvoir de l'ancienne dynastie.

CHAPITRE XVII

DERNIÈRES ANNÉES

Avènement de Louis XVIII. — Rappel a l'activité. — Les Cent-jours. — Claparède, commandant de la place de Paris. — Membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney. — Inspecteur général d'infanterie de la 1re division militaire. — Ses efforts pour faire rentrer en grace ses anciens compagnons d'armes. — Fournée de pairs du 5 mars 1819. — Une lettre au président du conseil. — Inspecteur général permanent. — Relations du général avec M. de Martignac. — Claparède proposé pour commander une expédition française en Morée. — Nommé président du collège électoral de l'Hérault lors des élections de 1830. — Discours d'ouverture. — Le gouvernement de Juillet. — Loi du 4 aout 1839. — Claparède maintenu sans limite d'age dans la 1re section du cadre de l'état-major. — Maladie. — Voyage a Montpellier. — Mort du général Claparède. — Son tombeau.

Bien des événements se sont écoulés depuis que nous avons vu notre général devenir prisonnier de guerre. La victoire a déserté nos drapeaux. La Coalition, habituée pendant vingt ans à la défaite, vient enfin de triompher

Ses succès l'ont rendue très audacieuse. Nos ennemis, poursuivant leur marche triomphante, ont envahi le sol français et nous ont mis dans la dure nécessité de leur disputer chaque pouce de terrain; enfin, arrivés jusque dans notre capitale, ils nous dictent à leur tour leur volonté.

Du fond de sa retraite, Claparède a suivi avec anxiété les phases de cette malheureuse mais admirable campagne, sans pouvoir comme autrefois voler au secours de la patrie. Réduit à soupirer après sa propre délivrance, il l'obtient lorsque nous faisons la paix avec les quatre grandes puissances qui sont en lutte contre nous. Le prisonnier arrive à Paris le 1er juin 1814 (1), absolument sans ressources (2).

En présence du nouveau gouvernement que la France s'est donné, les officiers de l'Empire n'avaient que deux choses à faire : ou se

(1) Voir (pièces justificatives) l'arrêté définitif de liquidation de 1813. On voit par là que Claparède n'a pris aucune part aux événements qui ont amené Louis XVIII sur le trône. Lorsqu'il lui fut permis de rentrer en France, tout était achevé. Les biographes qui l'ont représenté marchant avec Marmont sous les murs de Paris, ont donc commis une erreur.

(2) Lettre de Claparède au général Dupont, ministre de la guerre (2 juin 1814). — Voir p. j.

retirer de l'armée ou bien accepter le fait accompli. Claparède, encore dans la force de l'âge, préféra offrir ses services aux Bourbons que de briser son épée.

En cela qui oserait lui jeter la pierre ?

Après l'avénement de Louis XVIII, notre système militaire avait subi certains changements qui rappelaient l'ancien régime. Les appellations de général de division et de général de brigade sont remplacées par celles de lieutenant-général et de maréchal de camp. On revient aux dénominations de régiment du roi, de la reine, du dauphin, etc., pour les régiments d'infanterie et de cavalerie portant les premiers numéros. On s'empresse également de rétablir, avec la maison militaire du roi, les grandes charges et dignités de l'ancienne cour telles que : colonel général de l'infanterie, des dragons, des chasseurs, des suisses, etc... Ces emplois revenaient naturellement aux princes et aux émigrés qui prenaient ainsi la place des officiers généraux de l'Empire. On en dédommagea les anciens titulaires en leur conférant le titre d'inspecteurs généraux de leur arme et nous verrons bientôt Claparède bénéficier de cette disposition.

Mais pour le moment notre général, se trouvant dans la position de disponibilité, faisait des démarches en vue d'obtenir un commandement. Le 13 juin (1), il sollicitait du ministre la faveur d'être employé à Paris où, disait-il, il était domicilié depuis dix ans (2). Le 21, il renouvelait sa demande en rappelant sa lettre précédente et en représentant que le général Maison accepterait avec plaisir de l'avoir sous ses ordres. Mais il n'existait dans la 1re division militaire qu'une seule division d'infanterie formée des quatre régiments du roi et commandée par le général Ledru des Essarts (3). On en créa une seconde pour Claparède que recommandaient chaudement ses anciens chefs, les maréchaux Ney, Oudinot, Gouvion Saint-Cyr et le général Dessolle (4). Cette division se composait des deux brigades Pelleport et Bauduin comprenant les 31e et 54e régiments de ligne, les 12e et 15e régiments

(1) Lettre de Claparède à S. E. le comte Dupont, ministre de la guerre.

(2) Sa lettre porte comme adresse : rue d'Anjou Saint-Honoré, n° 4.

(3) Rapport fait au ministre par le chef de bureau du personnel, le 30 juin 1814. (Archives administratives.)

(4) Voir aux pièces justificatives ces lettres élogieuses de recommandation.

d'infanterie légère ; notre général en prit le commandement à la date du 23 juillet (1).

Mais là ne devaient pas s'arrêter les faveurs du nouveau gouvernement. Le vieux serviteur de la République et de l'Empire, particulièrement bien accueilli par les Bourbons, était appelé à recevoir de nouveaux témoignages de la libéralité royale.

Déjà, par ordonnance du 8 juillet, il avait été nommé chevalier de Saint-Louis. Lorsque la Restauration supprima les ordres étrangers, leurs titulaires reçurent de l'avancement dans la Légion d'honneur. L'ordre de la Réunion, maintenu tout d'abord, avait été supprimé ensuite (2). Claparède, qui en portait la grand'croix, reçut comme compensation le grand cordon de la Légion d'honneur qu'il avait du reste bien gagné (17 janvier 1815).

L'année suivante, une ordonnance royale du 23 juin le confirmait dans son titre de comte.

Claparède avait embrassé franchement la

(1) Lettre du ministre de la guerre au lieutenant-général comte Claparède.

(2) On n'en trouve plus de trace dans l'Almanach royal de 1815.

cause des Bourbons. Plein d'admiration pour l'Empereur, mais lui ayant été suspect pendant longtemps comme tous ceux qui avaient servi dans l'état-major de Moreau, il craignit peut-être, lors du retour de l'île d'Elbe, que Napoléon, hanté par les souvenirs du passé, n'appréciât pas justement ses nouveaux services. Aussi, lorsque dans ces jours difficiles, un prince du sang fit appel à l'expérience du général, celui-ci répondit en toute simplicité : « Votre Altesse connaît mon dévouement sans bornes pour le roi et pour son auguste famille. Je serai toujours prêt à donner de nouvelles preuves des sentiments qui m'animent (1) ». On lui confia le commandement des troupes qui devaient se rassembler à Melun sous les ordres du duc de Berry, mais Louis XVIII s'étant précipitamment retiré à l'approche de Napoléon, Claparède n'eut qu'à laisser faire les événements. Fidèle à des princes dont il avait reçu naguère le meilleur accueil, il se tint complètement à l'écart pendant les Cent-jours.

Cette attitude lui valut, lors de la seconde Restauration, de nouvelles faveurs. Il était

(1) Lettre de Claparède à S. A. R. le duc de Berry (8 mars 1815).

choisi le 15 juillet 1815 comme commandant de la place de Paris et du département de la Seine (1). Il s'installa aussitôt place Vendôme, mais il n'y resta que quelques mois, car ce poste de choix ne devait pas être occupé régulièrement par un lieutenant-général. Lorsqu'on le releva de ses fonctions (2), Louis XVIII lui faisait écrire par le ministre de la guerre : « Le roi désire que le commandement de la place de Paris soit donné de nouveau à un maréchal de camp. Mais Sa Majesté, pour vous donner un nouveau témoignage de sa satisfaction, vous nomme au commandement de la 2e division militaire, dont la position exige dans les circonstances actuelles un officier général dont le dévouement et l'expérience soient connus... Sa Majesté ne doute pas que le zèle que vous montrerez pour son service ne justifie sa confiance (3) ».

Toutefois la présence des Alliés dans le

---

(1) Lettre du duc de Feltre, ministre de la guerre au lieutenant-général Claparède.

(2) Claparède était remplacé par le comte de Rochechouart. — Voir à ce sujet : *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, par le général comte de Rochechouart.

(3) Lettre du ministre de la guerre à Claparède (17 octobre).

département de la Marne fait ajourner ces dispositions (1). Quelques jours après, Claparède est invité à rester à Paris et il reçoit en même temps sa nomination d'inspecteur général d'infanterie de la 1re division militaire (2) : « Ordre est donné aux généraux, aux officiers d'état-major, de l'artillerie et du génie, aux inspecteurs aux revues, aux commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux commandants des corps de troupe de le reconnaître en cette qualité (3) ». Cette haute situation .allait révéler en Claparède une grande loyauté de caractère et lui permettre de donner des preuves de dévouement et d'amitié à ses anciens compagnons d'armes, en mettant à leur disposition toute son influence.

Lorsque le gouvernement de la Restauration

(1) Le siège de la 2e division militaire était à Châlons-sur-Marne. Ce terme de division s'appliquait à un fractionnement territorial dans le genre du corps d'armée actuel et comprenait le commandement des troupes situées dans ce territoire. Ainsi, en 1814, la 1re division militaire était formée de 2 divisions d'infanterie commandées par les généraux Ledru des Essarts et Claparède et d'une division de cavalerie commandée par le général Pajol.

(2) Claparède est informé le 29 octobre qu'il est nommé par ordre du 18 (Lettre du ministre).

(3) Termes contenus dans la lettre de service (29 octobre 1815).

voulut faire juger le maréchal Ney, coupable d'avoir trahi la cause du roi, on constitua d'abord un tribunal militaire. Plusieurs officiers généraux de l'Empire, par un sentiment de délicatesse facile à comprendre, refusèrent d'y siéger. Claparède, que ses fonctions d'inspecteur dans la capitale désignaient tout naturellement comme membre du conseil de guerre, vit dans son acceptation non seulement un devoir à remplir, mais encore un moyen de se dévouer pour sauver la tête du maréchal (1). Le conseil se réunit le 9 novembre dans la grande salle des assises du Palais de Justice. Le lendemain, il se déclarait incompétent.

Voici ce que rapporte à ce sujet le général comte de Rochechouart dans ses *Souvenirs :*

« Les avocats du maréchal Ney avaient plaidé l'incompétence : le titre de maréchal n'est pas un grade, disaient-ils, mais une dignité. La personne qui en est revêtue n'est justiciable que de la Chambre des Pairs ; elle seule peut connaître des actes imputés à ce haut dignitaire de la couronne et le juger. »

(1) Composition du conseil de guerre: Les quatre maréchaux Jourdan, Masséna, Augereau, Mortier et les lieutenants généraux Gazan, Claparède et Villate, juges ; le commissaire Grundler, rapporteur, et M. Boudin, greffier (*Moniteur universel* du 8 novembre 1815).

L'opinion des deux éminents avocats, MM. Dupin aîné et Berryer père, coûta la vie à celui qu'ils voulaient défendre. Les quatre maréchaux de France et deux des généraux faisant partie du Conseil de guerre avaient plus ou moins mal agi envers le roi ; ils étaient donc à peu près aussi coupables que l'accusé.

Le général Claparède me dit : « Je puis « vous affirmer que la majorité du conseil est « pour l'acquittement ; les avocats du maréchal « sont des fous ou des imbéciles d'avoir soulevé « cette question d'incompétence, à laquelle « personne ne songeait. » En effet, cinq juges sur sept s'empressèrent de se déclarer incompétents, heureux de se retirer du guêpier où ils avaient été jetés, soi-disant par la volonté du roi, en réalité par l'infernal savoir-faire de Fouché, uni à l'astuce du prince de Talleyrand » (1).

Parmi les deux membres qui n'avaient pas voulu voter l'incompétence, se trouvait Claparéde. Mieux valait selon lui poursuivre la cause, afin de pouvoir prononcer l'acquittement (2). Mais sa voix ne fut pas entendue et,

(1) *Souvenirs sur la Révolution, l'Empire et la Restauration*, par le général comte de Rochechouart.

(2) Voir : *Le maréchal Ney*, par Henri Welschinger.

ce que tout le monde prévoyait, arriva. La Chambre des Pairs, qui n'avait pas les mêmes raisons de s'apitoyer sur le sort de l'accusé, le condamna à la peine de mort. Notre général, dont la conduite dans cette affaire aurait pu être mal jugée en haut lieu, n'en reçut pas moins, quelques jours après, le titre de gouverneur du château royal de Strasbourg ; il remplaçait le général Molitor, à qui le roi avait cru devoir retirer cette marque de confiance (1).

Les faveurs succédaient ainsi aux faveurs ; mais il faut le reconnaître, celui qui en bénéficiait ne poussait pas la reconnaissance, comme tant d'autres à cette époque, jusqu'au point de trahir l'amitié et d'oublier les devoirs imposés par la plus vulgaire justice. Claparède profita au contraire de sa position exceptionnelle et de son influence pour rendre service à ses amis et adoucir le sort d'un grand nombre d'entre eux. Très libéral au point de vue politique, ses efforts tendaient sans cesse à tempérer l'opposition des uns, à

(1) Voir aux pièces justificatives le rapport au roi (13 novembre 1815). (Archives nationales 0.533 n° 265.— Titre honorifique rapportant 20.000 francs par an et qui n'empêchait pas Claparède de rester à Paris.)

rapprocher les autres du pouvoir. « Tout ce qu'il avait d'énergie dans le caractère fut employé à relever les officiers de l'ancienne armée, de la disgrâce où ils étaient tombés. Le nombre des officiers en demi-solde qu'il fit rappeler à l'activité est immense. Il ne cessa de réclamer contre les réformes imméritées, contre l'oubli des anciens services ; en un mot il fit tout ce qui était en son pouvoir pour soustraire la distribution des grades à l'influence des considérations politiques et de l'esprit de parti. Les faveurs qui l'attachaient au gouvernement de la Restauration ne lui firent oublier aucun de ses anciens compagnons d'armes, sous quelque drapeau qu'ils se fussent rangés. Clausel, proscrit, eut des preuves de son dévouement et plus d'une fois sa voix se fit entendre en faveur d'hommes qu'il pouvait y avoir alors quelque courage à défendre » (1).

Mais, afin de ne pas laisser croire que les liens de la parenté ont pu seuls inspirer ces paroles flatteuses, il est bon, pensons-nous, d'invoquer d'autres témoignages.

(1) Notice sur le général Claparède, par son neveu le président Claparède.

Le *Moniteur* du 31 mai 1818, racontant les obsèques du prince de Condé à Saint-Denis, s'exprime ainsi :

« Dans la cérémonie funèbre du 26 de ce mois, on a remarqué avec un vif intérêt M. l'inspecteur général d'infanterie comte Claparède, marchant à pied à la tête de 7 ou 800 officiers de tous grades en non-activité, et ne voulant point se séparer en cette circonstance de ses braves compagnons d'armes. »

En outre, dans une notice publiée à Paris l'année même de la mort du général, nous trouvons textuellement ceci :

« Il est une justice que nous nous faisons un plaisir de rendre au général Claparède, sûrs que nous sommes de n'être démentis par personne, c'est que, dans les hautes fonctions militaires qu'il remplit sous la Restauration, il n'usa jamais de son influence, qui était très grande, que pour adoucir le sort de ses anciens camarades et que, chaque fois que l'occasion se présenta de leur être utile, il s'empressa de la saisir, heureux de pouvoir donner à ceux qui avaient souffert, qui avaient combattu, qui s'étaient illustrés avec lui, ce

témoignage de bon souvenir et de noble fraternité » (1).

Aussi voyons-nous les amis du général mettre à contribution son obligeance. Ecoutons ce que lui écrit le général Lamarque :

« On ne m'a pas laissé ignorer toutes les démarches que vous avez eu la bonté de faire pour mon fils. Soyez bien convaincu de ma reconnaissance; elle est aussi vive que si vous aviez réussi. Vous n'êtes pas homme à vous décourager et une nouvelle attaque enlèvera ce poste si difficile à forcer; je compte sur vous et sur vous seul.

« Pourriez-vous, en attendant, m'aider à désarmer le malheur qui s'attache à moi et qui, sous tous les régimes, me choisit pour victime? Ce sera peut-être un moyen d'être dans la suite plus utile à mon fils ; c'est mon unique ambition, car j'ai été trop ballotté, trop mutilé, pour former aucun projet, pour conserver même aucune espérance, aucune illusion ! »

(Suit une demande en vue d'obtenir la grand'croix de la Légion d'honneur, en rem-

(1) Notice biographique sur la vie et les travaux de M. le comte Claparède. Bureaux de la Renommée, rue Notre-Dame-des-Victoires, 14 (Bibliothèque Nationale, L 27-4365).

placement des ordres étrangers perdus.) Puis il ajoute :

« Vous sentez, mon cher général, que c'est une faveur que je sollicite et non un droit que je réclame. Aussi est-ce à votre amitié et à la bienveillance du ministre que je m'adresse.

« Si cette démarche vous contrarie en rien, ne la faites pas, car c'est plutôt une saillie qu'un désir formel. Je voudrais cependant voir s'effacer le souvenir de mes malheurs, les stigmates des longs jours de l'exil.

« Adieu, mon cher Claparède, il me tarde d'être à Paris pour vous remercier de vive voix de tout ce que vous avez fait et vous assurer que j'apprécie les nouveaux droits que vous ajoutez à notre vieille amitié (1) ».

Disons encore que le dévouement du général ne s'arrêtait pas à de simples démarches. Sa générosité le portait à aider de ses deniers ceux de ses anciens camarades qui étaient dans le besoin. Aucun d'entre eux n'a jamais frappé en vain à sa porte.

En 1818, Claparède fait partie du comité chargé de décider quels sont les capitaines que leurs services et leurs connaissances ren-

(1) Lettre écrite de Saint-Sever, le 7 octobre 1829 (Documents de famille).

dent susceptibles de concourir à la formation du corps d'état-major (1). On sait que ce corps avait été créé par le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre.

Dans le cours de cette même année, Claparède se voit confirmer son titre d'inspecteur général, mais il cesse d'avoir des fonctions temporaires et devient, en vertu d'une décision royale du 21 janvier, inspecteur général permanent (2).

Quelque temps après, lorsque Louis XVIII fait ce qu'on appelait en style parlementaire une fournée de pairs, Claparède est compris dans cette grande promotion du 5 mars 1819, où figurent également Suchet, Mortier, Lefebvre, Beillard, Chaptal, Daru, Lacépède. Les nouveaux élus dont le nombre s'élevait à 59, « appartenaient à l'opinion libérale modérée, et presque tous avaient figuré avec honneur sur les champs de bataille ou dans les conseils de l'Empire. Ce fut une sorte de coup d'État qui changea violemment la majorité de la Chambre héréditaire et assura au ministère,

(1) Les membres de ce comité étaient les généraux Claparède, Rogniat, Defrance et Lacoste (*Moniteur Universel* du 8 octobre 1818).

(2) Lettre du ministre au lieutenant-général Claparède (28 janvier 1818).

présidé par M. Decazes, l'appui des votes de la pairie » (1).

Il était expressément dérogé en faveur des nouveaux pairs à la disposition de l'article Ier de l'ordonnance royale du 25 août 1817, concernant la formation des majorats. Néanmoins ceux qui voulaient rendre la pairie héréditaire dans leur famille étaient tenus d'en instituer un, au titre qui leur serait conféré par des lettres patentes.

Parmi les élus du 5 mars, trente-neuf, au nombre desquels se trouvait Claparède, avaient poursuivi leur admission immédiate et justifié qu'ils avaient l'âge requis pour prendre séance et obtenir voix délibérative dans la Chambre. Ils furent reçus le 13 du même mois. Toutefois la réception en bloc n'étant pas prévue, on procéda de la façon accoutumée. La cérémonie avait un caractère imposant. Deux pairs désignés par le Président allaient au devant du récipiendaire et rentraient avec lui dans la salle, précédés de deux huissiers. Le nouveau pair s'arrêtait au milieu du parquet et, debout en face du bureau, prêtait le serment en ces termes : « Je jure d'être fidèle au

(1) Gabourd : *Histoire de France*, t. XX, page 414.

roi, d'obéir à la Charte constitutionnelle et aux lois du royaume et de me conduire en tout comme il appartient à un bon et loyal pair de France » (1).

La question du majorat fut facilement tranchée en ce qui concernait Claparède. Il reçut du roi une dotation de 12.000 francs compensant en quelque sorte celle qui lui avait été accordée autrefois sur les biens de Westphalie et qui avait disparu avec l'Empire. Il fit partie à la Chambre des Pairs du groupe des Constitutionnels et s'occupa spécialement de questions militaires.

Vers la fin de l'année 1820, on parlait de lui pour le commandement d'une division de la garde royale. Le général pensa qu'il ne serait pas à sa place, si on réalisait ce projet.

Il écrivit aussitôt au duc de Richelieu, président du conseil des ministres. Sa lettre, qui nous révèle une grande loyauté de caractère, mérite d'être citée comme un vrai modèle du genre.

Nous n'hésitons pas à la donner en son entier :

« Monseigneur, partant demain pour l'orga-

(1) Voir à ce sujet le *Moniteur universel* (Compte rendu de la séance du 13 mars).

nisation qui m'est confiée, les bontés de Votre Excellence me font éprouver le besoin de m'épancher avec elle.

« Il ne m'appartient pas de préjuger l'avenir, et je dois dire avant toute chose que je serai toujours prêt à exécuter les ordres du roi, quels qu'ils soient.

« On parle beaucoup du successeur du général Lauriston pour le commandement de la 1re division de la garde royale, et mon nom figure parmi ceux qu'on désigne dans le public. Je suis loin d'avoir cette prétention et il est probable qu'on ne pense pas à moi. Cependant, si cela était, je dois faire connaître à Votre Excellence, par suite des sentiments qui m'animent, que cette faveur diminuerait mes moyens d'utilité envers le gouvernement.

« Beaucoup de généraux sont propres à commander une troupe superbe et bien organisée; à la suite des événements qui ont eu lieu, tous ne le sont pas également à exercer de l'influence sur les officiers de l'ancienne et de la nouvelle armée, sur les corps qui se succèdent à Paris, etc., etc. Je ne suis pas plus disposé à pousser trop loin la vanité que la modestie, mais j'ai les plus fortes raisons pour vous dire, monsieur le duc, qu'un homme entièrement

sûr et jouissant de quelque estime est indispensable ici et qu'en plusieurs circonstances, j'ai été beaucoup plus utile qu'on ne le pense.

« Je n'ai qu'une ambition : celle de donner de nouvelles preuves de mon dévouement absolu pour le service du roi et pour sa personne, mais rappelez-vous, Monseigneur, qu'il n'y a pas un seul mot dans ma lettre qui ne soit fondé.

« J'espère que Votre Excellence ne verra dans ma démarche que l'expression de la loyauté et du désintéressement qui ont toujours dirigé mes actions, et je la prie d'agréer avec bonté l'hommage de mon respect (1). »

Sur l'original de cette lettre, le duc de Richelieu avait mis en marge : « Lui écrire une lettre très obligeante pour le remercier de cette franchise ».

Voici, en effet, la réponse qui lui fut adressée :

« J'ai reçu, Monsieur le comte, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant votre départ de Paris, et je m'empresse de vous remercier de la franchise avec laquelle vous

(1) Lettre de Claparède à S. E. le duc de Richelieu, président du Conseil des ministres (14 novembre 1820).

vous exprimez avec moi au sujet du commandement de la 1re division de la garde royale.

« J'apprécie, Monsieur le comte, le dévouement que vous montrez en refusant de vous mettre sur les rangs parce que vous croyez que vous serez plus utile dans d'autres fonctions. Ce procédé n'a rien qui m'étonne de votre part, mais je n'en sens pas moins l'obligation de vous féliciter d'un pareil désintéressement.

« Croyez, Monsieur le comte, que l'on recherchera toutes les occasions de vous être utile et de vous employer pour le bien du service du roi, sans nuire à vos intérêts particuliers (1) ».

Revenons maintenant aux fonctions d'inspecteur général.

Ces fonctions, Claparède les exerçait depuis le 19 novembre 1815, et nous avons vu que trois ans plus tard on les avait rendues permanentes. C'était là en somme créer un privilège. Or, l'ordonnance du 31 mars 1820 réglait par un mode uniforme les inspections générales des troupes de toutes armes, les

(1) Lettre du duc de Richelieu à M. le lieutenant-général comte Claparède, Inspecteur général d'infanterie (19 novembre 1820).

L'original de la lettre de Claparède ainsi que de la réponse du duc de Richelieu se trouve aux Archives Nationales (Dossier AA — 14 — 642. Section judiciaire).

limitait à une certaine période de l'année et n'établissait aucune exception, même pour la garde royale.

On voulut alors restreindre les prérogatives du général. Mais celui-ci n'était pas homme à supporter sans rien dire une atteinte quelconque à ses droits. Il adressa une première réclamation (1) à la suite de laquelle il lui fut répondu que l'inspection des troupes de la 1re division militaire lui serait réservée et que ses dépenses de séjour dans la capitale étant nécessairement plus considérables qu'ailleurs, il lui serait alloué 4,000 fr. d'indemnité au lieu de 2,000 accordés aux autres inspecteurs (2). Cette décision, qui ne le rétablissait pas à titre permanent dans ses fonctions, ne pouvait pas le satisfaire. Il protesta de nouveau avec la dernière énergie et écrivit au maréchal Victor :

« Monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier n'est pas d'accord avec ce que vous aviez eu la bonté

(1) Lettre de Claparède au maréchal duc de Bellune, ministre de la guerre (27 décembre 1821).

(2) Note ajoutée par le ministre à une lettre écrite à Claparède par le directeur du Personnel (26 janvier 1822).

de me dire et avec ce qui était convenu avec M. le directeur général du Personnel ; enfin, au lieu de rectifier l'atteinte portée à mon inspection contre laquelle j'ai réclamé et après quoi on m'a fait remplir les mêmes fonctions de permanence, Votre Excellence semblerait vouloir changer ma situation actuelle qui est consacrée par cinquante lettres du ministre, par l'inspection des vétérans que je fais en ce moment, par le budget de 1822 et par le dernier tarif. Je joins ici l'extrait de plusieurs de ces lettres toutes postérieures à l'ordonnance du 31 mars 1820 (1).

. . . .

« Je dois aussi vous faire connaître que rien au monde ne pourrait me faire composer avec la dignité de mon caractère, et que je regarderais comme la perte de votre confiance l'éloignement où vous me mettriez des troupes pendant une partie de l'année.

« J'attends impatiemment, quoiqu'avec confiance, les ordres de Votre Excellence (2) ».

(1) Claparède prétend que cette ordonnance n'a pas annulé celle du 21 janvier 1818 qui l'a nommé inspecteur général permanent et c'est sur cette raison que le ministre s'est basé pour prononcer son maintien.

(2) Lettre de Claparède au ministre (27 janvier 1822).

Cette nouvelle réclamation produisit son effet. Le duc de Bellune ordonna de l'examiner avec la plus sérieuse attention. Le rapport qui fut fait à ce sujet peut se résumer ainsi : L'ordonnance du 31 mars ne prescrit aucune disposition contraire à la décision royale du 21 janvier 1818 en vertu de laquelle M. le lieutenant-général Claparède a reçu le titre et exerce les fonctions d'inspecteur général permanent d'infanterie ; il ne pourrait donc en être privé que par une nouvelle décision du roi (1).

En conséquence, Claparède continua ses inspections comme par le passé ; il avait obtenu gain de cause. En le lui annonçant, le maréchal Victor ajoutait : « Je désire, Monsieur le comte, que vous trouviez, dans les dispositions prises à votre égard, le témoignage de la satisfaction du roi pour le zèle et le dévouement dont vous avez constamment donné des preuves » (2).

Dans la suite, les pouvoirs de Claparède ne furent plus contestés. Si sa haute situation le mettait en relation constante avec les officiers

(1) Rapport fait au ministre le 8 février 1822.

(2) Lettre du duc de Bellune au lieutenant-général Claparède (10 février 1822).

les plus éminents de l'ancienne et de la nouvelle armée, il comptait aussi de nombreux amis parmi les hommes politiques les plus remarquables de son temps. M. de Martignac en particulier le tenait en très haute estime. Lorsqu'on décida l'envoi d'un corps de troupes françaises dans la presqu'île de Morée, où les Turcs et les Egyptiens se livraient à d'épouvantables massacres, cet homme d'Etat se trouvait au pouvoir (1).

Il offrit à son ami le commandement en chef de cette expédition avec promesse du bâton de maréchal à son retour. Claparède ne crut pas devoir accepter. Se défiait-il de lui-même après quinze ans passés loin des champs de bataille? ne se sentait-il plus assez fort avec l'âge pour supporter le poids des responsabilités? son amour de la guerre s'était-il refroidi? C'est ce que nous ne pouvons savoir; mais il est fort regrettable qu'il ait laissé échapper une si belle occasion de couronner une carrière militaire déjà si bien remplie, en

(1) Le ministère qui succéda à celui de de Villèle n'eut point de président du conseil ; mais M. de Martignac y joua un rôle si important comme ministre de l'intérieur que son nom est resté au cabinet dont il faisait partie (janvier-août 1829).

ajoutant à tous ses titres, celui de maréchal de France (1).

Sans chercher à approfondir les raisons de ce refus, raisons sans doute très louables, passons tout de suite aux événements de 1830.

A cette époque, le parti libéral faisait une violente opposition au gouvernement de Charles X. Le roi, d'après la Charte, avait le droit de nommer ses ministres sans aucun contrôle, mais on voulut l'obliger à choisir un ministère dans le sein de la majorité. Après l'adresse des 221, la Chambre fut dissoute et de nouvelles élections eurent lieu.

Claparède, nommé président du grand collège électoral de l'Hérault, était rendu le 26 juin à Montpellier. Sa nomination fut accueillie avec une vive satisfaction par les habitants du département. Les circonstances rendaient sa mission très délicate ; il sut néanmoins s'en acquitter avec tant de sagesse et de prudence qu'il se concilia tous les esprits.

A l'ouverture de la première séance, le

(1) Claparède n'avait alors que 58 ans et était très v[illegible]. Le général Maison qui le remplaça fut en e[illegible] maréchal à son retour. Parti le 17 août 1828, il rent[illegible] en France en avril 1829.

général prononça un discours empreint de la plus grande modération et dont voici le texte :

« Messieurs, le Roi a daigné m'appeler à l'honneur de vous présider. J'ai accepté avec respect cette faveur inattendue et je me suis trouvé heureux d'avoir à remplir un devoir, qui, après un long éloignement, me ramène dans une contrée à laquelle m'attachent tant d'affections et tant de souvenirs. Ce devoir, Messieurs, se présente à mes yeux tellement simple et facile qu'il n'a pas dû effrayer un instant l'inexpérience d'un soldat.

« Veiller à ce que l'importante opération à laquelle vous allez vous livrer s'exécute avec ordre et sécurité ; protéger la liberté de vos suffrages et assurer l'observation des lois qui vous la garantissent, telle est ma mission ; elle ne peut avoir rien de pénible ni d'embarrassant.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler tout ce qu'il y a de grave et de sérieux dans les conséquences de celle que vous allez remplir vous-mêmes. Qui de vous ne le sait déjà ? Qui de vous de comprend l'influence que peuvent avoir vos choix sur le repos de son pa[illegible] [illegible]r sa sécurité personnelle, sur notre ave[illegible] [illegible]t

entier ? Quand je vous parlerais de la conservation de la prérogative royale comme de la plus sûre garantie de nos libertés, et que je vous représenterais le maintien de la Charte comme le gage le plus rassurant de la stabilité du trône légitime ; quand je vous dirais qu'il y va de l'intérêt de tous de porter vos suffrages sur des hommes chez qui se trouvent réunis le dévouement et l'attachement le plus sincère pour nos institutions ; que cette pensée salutaire doit présider et présider seule à nos travaux ; qu'il faut en écarter les passions et l'esprit de parti, je ne ferais qu'exprimer faiblement ce qui est écrit dans tous vos cœurs, ce qui avertit et éclaire toutes vos consciences.

« J'aime mieux m'en remettre à vous-mêmes, Messieurs, à vos souvenirs, à votre raison, à vos serments, et je suis sûr d'avance que le compte que j'aurai à rendre à Celui qui m'envoie, lui fera reconnaître dans mes braves compatriotes les vieux amis du Trône et de la Patrie. »

Un journal local, en rapportant ces paroles, les faisait suivre des réflexions suivantes :

« Ce discours, dont les premières phrases ont été prononcées avec une émotion pénétrante, a produit la plus heureuse impression.

On y a reconnu la franchise toute militaire et la loyauté si souvent éprouvée du général Claparède. Les sentiments qu'il exprime sont ceux que professent tous les vrais amis du roi et de la France, et l'on a pu se convaincre par la manière dont il s'est acquitté de la haute mission qui lui a été confiée que ces paroles étaient sincères lorsqu'il plaçait le respect pour la Charte et les lois sur la même ligne que le dévouement au Roi et à sa dynastie. Tout ce que la liberté des votes et l'observation des convenances les plus délicates pouvait exiger, il a su l'allier avec le maintien des droits et de la dignité de ses fonctions. Aussi tout s'est-il passé avec le plus grand ordre et la plus grande décence, et le président du Collège a dû trouver, dans les égards dont il a été entouré, la preuve des sentiments d'estime et de bienveillance que lui portent ses compatriotes (1). »

Il ne dépendit pas de lui en effet que le nom d'un homme libéral ne sortît de l'urne à la place de celui d'un royaliste. On sait néanmoins que les élections ne donnèrent pas le résultat qu'on en attendait. Charles X

(1) *Véridique* du 6 juillet 1830 (Journal montpelliérain).

signa le 25 juillet les fameuses ordonnances qui amenèrent sa chute en déchaînant l'insurrection (1).

La Révolution de 1830, qui consacrait des principes pour lesquels le général Claparède avait si longtemps combattu, ne pouvait le trouver au nombre de ses adversaires.

Il se rallia franchement à la nouvelle dynastie ; mais il mit dans son adhésion la réserve et la convenance que commandait le souvenir des hautes faveurs qu'il avait reçues de la dynastie déchue.

Il retrouva au faîte des honneurs et du pouvoir d'illustres amitiés auxquelles il était resté fidèle dans leurs mauvais jours. Plus d'une fois il fut sollicité par elles de rentrer dans les hauts emplois de l'armée ; mais il ne prit d'autre part aux affaires publiques que celle que lui assignait sa qualité de pair de France » (2).

Claparède resta donc comme général dans la position de disponibilité. En 1835, au moment où il atteignait la limite d'âge fixée par

(1) Claparède profita de son séjour à Montpellier à l'occasion des élections pour aller jusqu'au pays natal, où il ne devait plus retourner.

(2) Notice publiée en 1842 à Montpellier dans le *Courrier du Midi* (journal de Montpellier).

l'ordonnance du 5 avril 1832, on suspendit à son égard l'effet de cette ordonnance, mesure qui avait été prise déjà à l'égard d'autres généraux ayant commandé en chef. Par suite, au lieu d'être mis alors à la retraite, il continua de compter dans le cadre d'activité.

Quelque temps après, la loi sur l'état-major de l'armée (1) formait un cadre d'officiers généraux qui se divisait en deux sections : la première comprenant l'*activité* et la *disponibilité*, la deuxième la *réserve*. D'après le paragraphe 3 de l'article 5 de cette loi, étaient maintenus de droit dans la première section, sans limite d'âge, les lieutenants-généraux qui avaient commandé en chef devant l'ennemi une armée ou un corps d'armée composé de plusieurs divisions de différentes armes. Cette disposition était applicable à Claparède qui, né le 28 août 1770, se serait trouvé sans cela, sous le rapport de son âge, dans le cas de passer à la réserve. La mesure d'exception dont il allait être l'objet reposait sur des certificats obtenus en 1814 et 1815 du prince de Neuchâtel et constatant que le général avait eu :

1° Depuis le 10 novembre 1808 jusqu'au

(1) Loi du 4 août 1839.

15 janvier 1809, le commandement en chef des troupes stationnées dans la province de Valladolid (1) ;

2° Depuis le 26 octobre 1810 jusqu'au 6 avril 1811, le commandement en chef des troupes stationnées dans les provinces de Salamanque, de Zamora et des places de Ciudad-Rodrigo et d'Alméïda (2) ;

3° Depuis le 8 mars 1812 jusqu'au 28 novembre de la même année, le commandement en chef du corps d'armée des troupes polonaises au service de la France (3).

En vertu d'une ordonnance du 27 décembre 1839, Claparède était maintenu sans limite d'âge dans la 1re section du cadre de l'état-major général. C'était une juste récompense de ses services. Mais une semblable mesure, qui d'ordinaire annonce l'approche de la vieillesse, paraissait être au contraire pour lui la constatation de sa vigueur physique. Malgré ses blessures et ses nombreuses campagnes, son puissant organisme avait défié jusqu'alors le poids des ans. Il semblait même que les maladies et les infirmités ne dussent jamais

(1) Certificat délivré le 6 mars 1815.

(2) Certificat du 6 mars 1815.

(3) Certificat en date du 24 novembre 1814.

l'atteindre. Aucun signe extérieur ne faisait prévoir une fin prochaine.

Tout à coup, pendant l'hiver de 1841, la santé du général commença à s'altérer. Un catarrhe pulmonaire, d'abord sans gravité, prit bientôt, faute de soins, des proportions effrayantes et se transforma en maladie chronique. Les secours de la médecine, les eaux thermales, la constitution encore robuste du septuagénaire conjurèrent pour l'instant le danger. L'hiver suivant, la toux revint plus opiniâtre. Une nouvelle saison au Mont-Dore procura quelque soulagement au malade. Se sentant mieux, mais ne se faisant toutefois aucune illusion sur son état, il ne craignit pas, avant de retourner à Paris, de braver les fatigues d'un long voyage.

Il voulut aller respirer l'air vivifiant du pays natal ; essayer d'en obtenir peut-être une guérison complète et revoir en même temps sa famille et ses vieux amis. Mais, à peine arrivé à Montpellier, une inflammation d'entrailles, développée à la suite de la maladie chronique, le ravit presque subitement à l'affection de ses proches, à l'estime de ses concitoyens. Il mourut le 23 octobre 1842 dans cette même ville où près de cin-

quante ans auparavant, plein d'enthousiasme, de jeunesse et d'ardeur, il était venu s'enrôler comme volontaire.

A l'occasion de ce triste événement, le général de Piré, commandant la 9e division militaire, écrivait au président Claparède : « L'armée perd en votre oncle une de ses gloires, son nom se rattache aux plus célèbres victoires de l'Empire auxquelles il a contribué par ses talents et son courage. J'ai eu l'honneur d'en être souvent témoin et vous ne pouvez douter, Monsieur et cher Président, de l'empressement que je vais mettre à donner les ordres nécessaires pour que tous les honneurs qui lui sont dus à tant de titres lui soient scrupuleusement rendus par la garnison. »

Les funérailles du général Claparède eurent lieu dans la matinée du 25 octobre, au milieu d'une affluence considérable de peuple. Sa dépouille mortelle, escortée par toutes les notabilités militaires, ecclésiastiques, judiciaires, administratives et civiles fut conduite, avec tous les honneurs qui lui étaient dus, au cimetière de l'Hôpital général, où quelques familles privilégiées obtenaient des concessions. C'est là que Claparède dort son

dernier sommeil, à côté des siens, dans une solitude située en pleine cité, mais où les bruits du dehors ne parviennent point. Une dalle de marbre, entourée d'une grille très simple, recouvre ses cendres. Sur la pierre est gravée cette inscription :

Ici repose :

Le Comte Michel Claparède

Lieutenant-Général

Pair de France

Grand'-Croix de la Légion d'Honneur

Grand'-Croix de l'ordre de Saint-Louis

né à Gignac, le 28 août 1770

Mort à Montpellier, le 23 octobre 1842 (1).

---

(1) De son premier mariage avec Rébecca Teckelenbourg, le général Claparède a eu deux filles :

1° Marie-Camille, mariée en 1811 au baron Hallez. - Enfants issus de cette union : Amédée et Léonce ; le premier, inspecteur des finances, mort célibataire ; le second, maître des requêtes au Conseil d'Etat et député du Bas-Rhin, marié à Pauline-Lavinie d'Arriule, fille du pair de France. — Les représentants de cette famille sont aujourd'hui : Mme la comtesse Hallez-Claparède, née d'Arriule, et son fils, M. le comte Raymond Hallez-Claparède.

2° Marie-Adeline, mariée en 1819 à M. Ernest Lafantan. — De ce mariage sont nés quatre enfants : un garçon, mort en 1842 à l'âge de 20 ans, et trois filles mariées : au marquis de Chennevières, au comte de Fontenay et à M. Prarond, homme de lettres.

De son second mariage avec Mme veuve Artau, morte le 13 avril 1820, le général n'a pas eu d'enfants.

Nul ne s'arrête, en passant devant cette tombe, pour évoquer le souvenir de celui qui y repose. C'est le silence et l'oubli après les heures de gloire, de triomphe et de renommée.

Ainsi en est-il pour la plupart de ces grands hommes de guerre qui ont parcouru plusieurs fois l'Europe avec nos armées victorieuses et ont contribué à répandre au loin le bon renom de la valeur française.

Mais, quoi qu'il advienne, en quelque lieu que leurs cendres soient dispersées, ces héros de la République et de l'Empire ne pourront pas être complètement oubliés. Leur nom, les exploits qu'ils ont accomplis, les batailles qu'ils ont remportées, resteront à jamais gravés sur ce monument grandiose (1), élevé au sein de la capitale, et qu'il suffit de regarder pour se sentir rempli d'enthousiasme et d'admiration.

FIN.

(1) Le nom du général Claparède est inscrit sur le côté Est de l'Arc de Triomphe de l'Etoile.

ÉTAT DES SERVICES

DU

Général comte CLAPARÈDE (Michel-Marie)

VOLONTAIRE au 4e bataillon de l'Hérault. 1er *février* 1793

CAPITAINE au 4e bataillon de l'Hérault. 5 *février* 1793

CHEF DE BATAILLON au 4e bataillon de l'Hérault. 22 *Novembre* 1793

	Redescendu volontairement au grade de Capitaine et restant au 4e bataillon de l'Hérault, devenu lors de l'embrigadement de l'an IV, 23e demi-brigade d'infanterie légère	2 *germinal an II* (22 *mars* 1794)
CAPITAINE	Surnuméraire a la 23e demi-brigade d'Infanterie légère	25 *messidor an IV* (12 *juillet* 1796)
	Rentré dans ses foyers après la pacification de l'an V.	*Janvier* 1797
	Appelé à l'armée d'Italie	16 *brumaire an VII* (7 *novembre* 1798)
	Commandant militaire de la place de Milan	*Mars* 1799
	Commandant militaire de la place de Plaisance.	*Avril* 1799
	Adjoint à l'état-major général de l'armée d'Italie	21 *floréal an VII* (10 *mai* 1799)
	Commandant mili aire de la place de Gênes	22 *floréal an VII* (11 *mai* 1799)

CHEF DE BATAILLON	Nommé par le général en chef Moreau. Maintenu dans ses fonctions de commandant de la place de Gênes et affecté comme surnuméraire à la 23e demi-brigade d'infanterie légère	26 *messidor an VII* (14 *juillet* 1794)
	Adjoint à l'état-major de l'armée du Rhin	*Septembre* 1799
	Confirmé dans ce grade.	9 *frimaire an VIII* (30 *novembre* 1799)
ADJUDANT-GÉNÉRAL	Nommé par le Premier Consul et maintenu à l'état-major de l'armée du Rhin	21 *fructidor an VIII* (8 *septembre* 1800)
	Employé au corps d'observation de la Gironde	21 *prairial an IX* (9 *mai* 1801)
	Employé à l'armée de Saint-Domingue.	6 *brumaire an X* (28 *octobre* 1801)
GÉNÉRAL DE BRIGADE	Nommé par le général Leclerc, commandant en chef l'armée de Saint-Domingue	17 *thermidor an X* (5 *août* 1802)
	Inscrit en cette qualité sur le tableau de l'état-major général.	6 *frimaire an XI* (27 *novembre* 1802)
	Employé au cantonnement de Saintes	26 *ventôse an XII* (16 *mars* 1804)
	Employé à l'expédition de la Dominique	14 *vendémiaire an XIII* (6 *octobre* 1804)
	Employé à la division de réserve des grenadiers	21 *prairial an XIII* (9 *juin* 1805)
	Employé à la Grande Armée	24 *fructidor an XIII* (9 *septembre* 1805)
	Commandant les troupes d'infanterie envoyées au Congrès d'Erfurt.	(*Sept.-Oct.* 1808)

GÉNÉRAL DE DIVISION	Nommé par l'Empereur à Erfurt	8 *octobre* 1808
	Passé à l'armée d'Espagne	17 *octobre* 1808
	Gouverneur de la province de Valladolid et commandant en chef les troupes stationnées dans cette province	10 *novembre* 1808
	Commandant une division de l'armée du Rhin (corps de réserve devenu 2ᵉ corps de l'armée d'Allemagne).	15 *janvier* 1809
	Commandant une division de l'armée de Dalmatie (devenue 11ᵉ corps de l'armée d'Allemagne)	30 *juin* 1809
	Commandant une division formée à Bayonne.	28 *août* 1810
	Commandant en chef les troupes stationnées dans les provinces de Salamanque, de Zamora et les places de Ciudad-Rodrigo et Almeïda.	10 *septembre* 1810
	Commandant la deuxième division du 5ᵉ corps de l'armée d'Espagne	9 *avril* 1811
	Commandant en chef le corps de troupes polonaises au service de la France (Légion de la Vistule).	8 *mars* 1812
	Commandant la 43ᵉ division d'infanterie au corps d'observation de Mayence (devenu corps d'observation de Bavière).	25 *juin* 1813
	Passé avec sa division au 14ᵉ corps.	7 *août* 1813
LIEUTENANT-GÉNÉRAL	Mis à la disposition du gouverneur de la 1ʳᵉ division militaire.	23 *juillet* 1814
	Commandant la 4ᵉ division de l'armée aux ordres du duc de Berry.	16 *mars* 1815
	Commandant la place de Paris.	15 *juillet* 1815
	Inspecteur général d'infanterie de la 1ʳᵉ division militaire. . .	18 *novembre* 1815
	Membre du Comité des Inspecteurs généraux.	25 *octobre* 1817
	Nommé inspecteur général permanent.	21 *janvier* 1818
	Membre du Comité chargé de présenter la listes des capitaines admissibles au corps royal d'État-major.	24 *septembre* 1818

LIEUTENANT-GÉNÉRAL (*Suite*)	Compris en sa qualité d'inspecteur général d'infanterie de la 1re division militaire dans le cadre d'organisation de l'État-major général.	30 *décembre* 1818
	Disponible.	*Octobre* 1830
	Compris comme disponible dans le cadre d'activité de l'État-major général	7 *février* 1831
	Maintenu dans le cadre d'activité de l'État-major général. . .	28 *août* 1835
	Maintenu sans limite d'âge dans la 1re section du cadre de l'État-major général, comme ayant commandé en chef devant l'ennemi.	27 *décembre* 1839

CAMPAGNES

1793, an II, III, IV, V et partie de l'an VI (Armée de l'Ouest, des côtes de Brest, de Cherbourg, armée des côtes de l'Océan).
An VII en Italie.
An VIII et IX, armée du Rhin.
An X, XI et partie de l'an XII à Saint-Domingue.
An XIII, expédition de la Dominique.
An XIV, 1806, 1807 et partie de 1808, Grande-Armée.
Fin de 1808 en Espagne.
1809 en Allemagne.
Partie de 1810 et 1811 en Espagne.
1812 et 1813, Grande-Armée. Fait prisonnier de guerre après la capitulation de Dresde.
Rentré en France le 1er juin 1814.

BLESSURES

Blessé au combat de Pultusk, après avoir eu un cheval tué sous lui (balle au pied), 26 décembre 1806.
Blessé au combat d'Ebersberg (balle au bras, un doigt coupé) 3 mai 1809.
Blessé à la bataille d'Essling, (bras et jambe gauches), 22 mai 1809.
Blessé au combat de Znaïm, 11 juillet 1809.
Atteint d'une balle au genou gauche au combat de la Bérésina, 22 novembre 1812.
Blessé sous les murs de Dresde au bras gauche à l'affaire de Gieshübel, 22 août 1813.

ACTION D'ÉCLAT

Combat d'Ebersberg, *Moniteur* du 13 mai 1809.

CITATIONS

9e Bulletin de la campagne de 1805 (17e léger). Combat sous Ulm.
30e Bulletin de la campagne de 1805 (17e léger). Bataille d'Austerlitz.
Ordre du 5e corps à propos des combats de Saalfeld et d'Iéna.

47e Bulletin de la campagne de 1806. Combat de Pultusk.
5e Bulletin de la campagne de 1809. Combat d'Ebersberg.
29e Bulletin de la campagne de Russie (Légion de la Vistule) Combat de la Bérésina.

TITRES ET DIGNITÉS

Comte de l'Empire, le 19 mars 1808 | Pair de France, le 5 mars 1819

DÉCORATIONS

ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR	Membre le 23 mars 1804 (4 germinal an XII). Commandant le 14 juin 1804 (25 prairial an XII). Grand-Officier le 17 juillet 1809. Grand'-Croix le 17 janvier 1815.
ORDRE DE LA RÉUNION.	Grand'-Croix le 24 août 1813.
ORDRE DE SAINT-LOUIS. . . .	Chevalier le 8 juillet 1814. Commandeur le 17 août 1823. Grand'-Croix le 23 mai 1825.

PRINCIPALES AFFAIRES
auxquelles le Général Claparède a pris part

CAMPAGNE D'ALLEMAGNE

3 mai 1800. — **Bataille de Stokach.**

5 mai 1800. — **Bataille de Mœskirch.**

9 mai 1800. — **Bataille de Biberach.**

19 juin 1800. — **Bataille de Hochstett.**

3 décembre 1800. — **Bataille de Hohenlinden.**

EXPÉDITION DE SAINT-DOMINGUE

Reddition de Santiago.

Plusieurs combats autour du Cap.

EXPÉDITION DE LA DOMINIQUE

23 février 1805. — **Prise du Roseau** (île de la Dominique).

5 mars 1805. — **Prise de la Basse-Terre** (île de Saint-Christophe).

27 mars 1805. — **Combat de Santo-Dominge** (île de Saint-Domingue).

CAMPAGNE D'AUTRICHE

8 octobre 1805. — **Combat de Wertingen.**

14 octobre 1805. — **Combat d'Ulm.**

13 novembre 1805. — **Prise de Vienne.**

16 novembre 1805. — **Combat d'Hollabrünn.**

2 décembre 1805. — **Bataille d'Austerlitz.**

CAMPAGNE DE PRUSSE

10 octobre 1806. — **Combat de Saalfeld.**

12 octobre 1806. — **Affaire de Vinzerlé.**

14 octobre 1806. — **Bataille d'Iéna.**

28 octobre 1806. — **Combat et capitulation de Prentzlow.**

CAMPAGNE DE POLOGNE

26 décembre 1806. — **Combat de Pultusk.**

16 février 1807. — **Combat d'Ostrolenka.**

11 juin 1807. — **Combat du camp de Borki.**

12 juin 1807. — **Combat de Drenzewo.**

CAMPAGNE DE 1809

19 avril 1809. — **Affaire de Lauterbach.**

21 avril 1809. — **Bataille de Landshut.**

26 avril 1809. — **Prise de Passau.**

3 mai 1809. — **Combat d'Ebersberg.**

13 mai 1809. — **Prise de Vienne.**

22 mai 1809. — **Bataille d'Essling.**

5 juillet 1809. — **Bataille d'Enzersdorf.**

6 juillet 1809. — **Bataille de Wagram.**

10 juillet 1809. — **Bataille de Znaïm.**

CAMPAGNE D'ESPAGNE

30 décembre 1810. — **Affaire de Bernvende.**

9 janvier 1811. — **Affaire Guittero.**

11 janvier 1811. — **Affaire de Villa-do-Ponte.**

12 janvier 1811. — **Affaire de Mondin.**

18 février 1811. — **Affaire de Covilhao.**

6 avril 1811. — **Affaire de Juncia.**

5 mai 1811. — **Combat de Fuentès-de-Oñoro.**

CAMPAGNE DE RUSSIE

23 juillet 1812. — **Combat de Mohilew.**

17 août 1812. — **Bataille de Smolensk.**

7 septembre 1812. — **Bataille de la Moskowa.**

14 septembre 1812. — **Prise de Moscou.**

18 octobre 1812. — **Combat de Winkowo.**

16 novembre 1812. — **Combat de Krasnoï.**

28 novembre 1812. — **Bataille de la Bérésina.**

CAMPAGNE DE 1813

22 août 1813. — **Combat de Gieshübel.**

17 octobre 1813. — **Combat de Racknitz.**

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES(1)

I

Le second septembre de l'an mil sept cent soixante-dix, a été baptisé Michel-Marie Claparède, né le vingt-huit du mois d'août dernier, fils légitime et naturel du sieur Jean-Baptiste Claparède, advocat en Parlement et de dame Marie Avellan, mariés, habitants de cette ville ; son parrain a été sieur Michel-Nicolas Avellan, son oncle maternel ; sa marraine, demoiselle Marie-Anne Claparède, épouse du sieur Jacques-Philippe Cabannes, procureur en la cour des aides de Montpellier, sa tante paternelle, lesquels ont signé avec nous vicaire, de même que le père et les parents présents (suivent les signatures).

(*Extraits des registres de l'état-civil de la ville de Gignac, provenant de la paroisse de Saint-Pierre-ès-Liens* (*1766 à 1777*).

II

Le 25 février 1793, s'est présenté devant nous Marie-Michel Claparède, fils de Jean-Baptiste Claparède, homme de loy, président du tribunal ou district de Lodève, et de Marie Avellan, habitante de cette ville, et Rebecca Teckelenbourg, fille de Jean-Gérard Teckelenbourg et de Marie Séranne, tous présents et encore en présence de Nicolas Claparède, avoué, etc.

(*Registres de la Mairie de Lodève*)

III

Armée d'Italie.

Au quartier général de Gênes, le 21 floréal an VII.

Dessolle, général de division, chef de l'État-Major

(1) Nous ne donnons ici que les pièces inédites les plus importantes et celles sur lesquelles nous nous sommes appuyé sans en citer le texte ou une partie du texte dans le cours de notre récit.

général, au citoyen Claparède, capitaine dans la 23e 1/2 brigade d'infanterie légère.

Je vous préviens, citoyen, que d'après les ordres du général en chef, vous êtes appelé à l'État-Major général pour y remplir les fonctions d'adjoint ; vous resterez en conséquence auprès de moi jusqu'à nouvel ordre.

Salut et fraternité.

DESSOLLE.

(*Archives administratives.*)

IV

Quartier général de Gênes, 22 floréal an VII.

Le chef de l'Etat-Major général au citoyen Claparède, capitaine-adjoint à l'Etat-Major général.

D'après les dispositions du général en chef, je vous préviens, citoyen, que vous êtes désigné pour prendre le commandement de la place de Gênes ; vous vous présenterez à cet effet au général Pérignon, de qui vous recevrez les ordres et instructions nécessaires et qui fixera vos attributions, soit pour vos rapports avec les autorités liguriennes, soit pour la police intérieure des Français dans la place, dont vous êtes spécialement chargé.

DESSOLLE.

(*Archives administratives.*)

V

15 messidor, 3 juillet 1799.

Au citoyen Claparède, commandant la place de Gênes.

D'après les dispositions arrêtées par le général en chef, 4 compagnies d'infanterie et 2 escadrons de cavalerie doivent tenir garnison à Gênes. Vons pouvez prendre sur cette force, mise à votre disposition, le nombre snffisant à l'escorte des prisonniers.

DESSOLLE.

Registre de corresp., n° 4. (*Archives historiques.*)

VI

Conegliano, le 28 messidor (16 juillet).

Au citoyen Claparède, commandant la place de Gênes,

Le général en chef, citoyen commandant, approuve la mesure que vous indiquez sur votre lettre du 27. Il vous autorise en conséquence à désigner 3 officiers de

santé des troupes de Gênes pour visiter ceux qui, pour se soustraire à l'arrêté du général en chef, se diront malades.

DESSOLLE.

(Registres de correspondance, n° 4. *Archives Historiques.*)

VII

Genova, li 24 Agosto, Anno 3 della Republica Ligure.
Liberta. Equaglianza.

Il ministro di Polizia,

Attesta qualmente il cittadino Claparède ha esercitato la carica di commandante della Piazza di Genova per i militari francesi con zelo, ed attività avendo sempre dato prove di patriotismo.

G. N. ROSSI.

(*Archives Administratives.*)

VIII

Je certifie que le citoyen Michel Claparède, chef de bataillon adjoint à l'état-major général, s'est conduit en brave militaire durant le temps qu'il a commandé la place de Gênes, qu'il a montré la plus grande intelligence, qu'il s'y est surtout distingué par son civisme et qu'il a mérité de l'avancement de la part du général en chef.

Donné à Gênes, le 8 fructidor an VII.

DESSOLLE, général de division.

Vu par le chef de l'état-major général à Conégliano, le 8 fructidor an VII.

SUCHET.

(*Archives Administratives.*)

IX

Citoyen Ministre,

Je vous remercie de la promesse que vous avez bien voulu me faire, chez le consul Bonaparte, de vous occuper demain de mon affaire. Je vous remets ci-joint toutes les pièces nécessaires pour cet objet.

Je joins à mes autres pièces un extrait des registres de mon ancien corps; vous y verrez, citoyen Ministre,

que je serais chef de bataillon depuis six ans si je l'eusse voulu ; décidé maintenant à ne pas quitter l'état militaire, je sollicite l'expédition de mon brevet.

Le consul Bonaparte et le citoyen Cambacérès, ministre de la justice, ont eu la bonté de me dire qu'ils vous parleraient de moi.

Salut et respect, CLAPARÈDE.

En haut, de la main du ministre :

Je prie le citoyen Petiet de tâcher de me présenter demain, à midi, le rapport sur le projet d'arrêté des Consuls pour la confirmation du grade demandé par le pétitionnaire.

ALEX. BERTHIER.

(*Archives administratives.*)

X

Le 22 frimaire an VIII.

Le ministre de la Guerre au citoyen Claparède, chef de bataillon à la suite de la 23e demi-brigade d'infanterie légère.

Je vous annonce avec satisfaction, citoyen, que les Consuls de la République vous ont confirmé, par un arrêté du 9 de ce mois, dans le grade de chef de bataillon, auquel vous avez été élevé provisoirement par le général en chef Moreau et ont décidé que vous prendriez rang dans ce grade à la date du 26 messidor an VII, qui est celle de votre promotion provisoire.

Je mande au chef de la 23e demi-brigade d'infanterie légère, à laquelle vous appartenez, qu'il ait à vous faire porter à cette date, sur le tableau des chefs de bataillon à la suite du corps qu'il commande.

(*Archives administratives.*)

XI

Armée du Rhin *Etat-Major général*

Au quartier général à Basle, le 16 germinal an VIII de la République Française.

Le général de division, chef d'état-major général requiert le payeur général de l'armée de faire compter au citoyen Claparède, chef de bataillon adjoint à l'état-major général, la somme de 1,200 francs pour dépenses

secrètes sur les fonds à la disposition du général en chef.

DESSOLLE.

Pour acquit, Basle, le 18 germinal an VIII,

CLAPARÈDE.

Même lettre datée de Basle, le 20 germinal, pour somme de. . . . . 2,400 fr.
Même lettre datée de Munich, 22 messidor, pour somme de. . . . . 5,000 fr.
Même lettre datée de Munich et cette fois en tête général Moreau, 2 thermidor an VIII, pour. . . . . 4,000 fr.
Même lettre datée d'Augsbourg, 8 thermidor, pour . . . . 3,600 fr.

(*Archives administratives.*)

XII

Au quartier général de Strasbourg, le 2 fructidor an VIII de la République Française, une et indivisible (20 août 1800).

MON CHER FRÈRE,

Le général en chef est ici ; j'y arrivai avant-hier d'Augsbourg, après quarante heures de course. Je vais partir pour porter des dépêches du général au ministre de la guerre à Paris. Je serai de retour avant dix jours. Je t'écrirai de Paris ; tu vois que l'armistice n'est pas pour moi le temps du repos. — Je vous embrasse tous.

CLAPARÈDE.

(*Archives de la Bibliothèque de Montpellier.*)

XIII

Paris, le 22 fructidor au VIII.

Le ministre de la Guerre au citoyen Claparède, chef de bataillon adjoint à l'état-major général de l'armée du Rhin.

Je vous préviens, citoyen, que sur le compte avantageux que j'ai rendu de vos services au Premier Consul, il a pris, le 21 de ce mois, un arrêté portant que vous êtes promu au grade d'adjudant-commandant.

Je vous salue : CARNOT.

En marge : — Je vous adresserai le brevet de votre nouveau grade aussitôt qu'il aura été signé par le Premier Consul. Vous êtes, en attendant, autorisé à en porter les marques distinctives et à jouir du traitement qui y est attaché.

Au verso : — Le ministre de la Guerre prévient le général Moreau de la nomination de Claparède comme adjudant-commandant et de sa prescription de rejoindre sans délai.

CARNOT.

(*Archives Administratives.*)

XIV

Paris, 21 prairial an IX.

Le ministre de la Guerre à l'adjudant-commandant Claparède.

L'intention du gouvernement, citoyen, étant de vous employer en votre grade près les troupes qui composent le corps d'observation de la Gironde, je vous adresse les lettres de service qui vous ont été expédiées pour cette destination. Vous voudrez bien en conséquence vous rendre à Bayonne, quartier général de ce corps, où vous recevrez du général qui le commande les ordres et instructions concernant les fonctions que vous avez à remplir sous son commandement.

Je vous autorise, citoyen, à passer par Montpellier en vous rendant au poste qui vous est assigné par cette lettre.

(*Archives Administratives.*)

XV

Etat-Major de l'armée.

Paris, le 25 thermidor an IX (12 avril 1801).

Bonaparte, Premier Consul de la République, sur le rapport du ministre de la Guerre, arrête :

Art. Ier. — En vertu de l'article 1er de l'arrêté du 16 vendémiaire an IX, concernant la composition de l'état-major de l'armée, feront partie dudit état-major comme adjudants-commandants les citoyens dont les noms suivent :

(Plusieurs adjudants-commandants dont Claparède.)

Art. II. — Le ministre de la Guerre est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Le premier consul, BONAPARTE.

(*Archives nationales,* plaquettes 222. AF IV.)

Claparède est nommé à l'armée de Saint-Domingue comme adjudant-commandant, le 14 vendémiaire an X.

(*Archives nationales,* AF IV, plaquette 415, n° 5.)

XVI

6 brumaire an X, bureau des Etats-Majors.

Le ministre de la Guerre, conformément aux dispositions, arrêtées par le Gouvernement, ordonne à l'adjudant-commandant Claparède de se rendre sur le champ à Cadix où il recevra des ordres ultérieurs du général de brigade (1) Lamarque, commandant les troupes de cette partie de l'expédition.

(*Archives Administratives.*)

XVII

Armée française en Espagne.

Au quartier général de Valladolid, le 26 brumaire an X.

L'adjudant-commandant Claparède au général Berthier, ministre de la Guerre.

Citoyen Ministre,

J'ai reçu l'ordre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser le 6 brumaire.

Je pars demain pour régler à Montpellier des affaires de famille que ma présence seule peut terminer.

Je serai rendu, le 25 frimaire, auprès du général Lamarque à Saint-Sever, département des Landes, et nous en repartirons à franc étrier pour Cadix, où nous arriverons avant le bataillon allemand faisant partie des troupes de l'expédition.

Salut et respect : CLAPARÈDE.

(*Archives Administratives.*)

---

(1) Il y avait d'abord du général Leclerc, commandant en chef de l'armée expéditionnaire.

XVIII

10 juin 1802 (21 prairial an X).

Ordre au général de brigade Lacroix de partir le lendemain pour prendre le commandement du département du Cibao en remplacement de l'adjudant-commandant Claparède.

DAOUST, sous-chef d'Etat-Major.

(*Archives Historiques.*)

XIX

Quartier général du Cap, le 17 thermidor an X.

Le général de division, chef de l'état-major de l'armée de Saint-Domingue, au général de brigade Claparède.

Je vous transmets, mon cher général, le brevet de votre promotion au grade de général de brigade. Vous jouirez, à compter d'aujourd'hui, des émoluments et prérogatives qui y sont attachés.

Copie de votre nomination va être adressée au ministre de la Marine et des Colonies pour obtenir la confirmation du Premier Consul.

DUGUA.

(*Archives Administratives.*)

XX

Copie de la lettre écrite par le général en chef Rochambeau au ministre de la Marine et des Colonies.

Au quartier général du Cap, le 13 fructidor an XI.

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que je permets au général de brigade Claparède de se rendre en France pour cause de mauvaise santé. Le général de division sous lequel il a servi m'a toujours rendu le meilleur compte de sa conduite militaire.

ROCHAMBEAU.

Pour copie conforme : Le ministre de la Marine et des Colonies,

DECRÈS.

(*Archives Administratives.*)

XXI

Paris, 30 nivôse an XII.

Le général de brigade Claparède écrit au général Berthier, ministre de la Guerre, qu'il arrive de Saint-Domingue et qu'il a eu l'honneur de se présenter deux fois pour faire agréer ses respects.

Rue de la Loy, hôtel du Nord, CLAPARÈDE.

(*Archives Administratives.*)

XXII

Quartier général de Paris, le 13 ventôse an XII.

Le général de brigade Claparède au général Berthier, ministre de la Guerre.

Citoyen Ministre,

Le Premier Consul a eu la bonté de me dire hier qu'il me donnerait une destination et de vous adresser ma demande.

Je désire d'être employé dans une armée active ou bien, en attendant, je serais très flatté de servir sous les ordres du général Murat.

Je vous prie, citoyen Ministre, de vouloir bien soumettre ma demande au Premier Consul.

J'ai l'honneur de vous saluer avec respect.

CLAPARÈDE.

En marge : Le ministre propose ce général pour un des corps où il manque un officier général ou pour une division des côtes.

XXIII

Au quartier général de Paris, le 3 germinal an XII.

Le général de brigade Claparède au général Berthier, ministre de la Guerre.

CITOYEN MINISTRE,

J'ai reçu la lettre par laquelle vous avez la bonté de me prévenir que je serai employé au cantonnement de Saintes.

Je partirai sous peu pour ma destination, mais

n'ayant pas vu mes parents depuis longtemps et des affaires de famille exigeant ma présence, je vous demande la permission, citoyen Ministre, de passer par Montpellier et d'y rester une quinzaine de jours.

Je me rendrai ensuite à Saintes pour y prendre les ordres du général Lagrange. J'ai l'honneur, etc...

CLAPARÈDE.

En marge : — Accordé 10 jours.

ALEX. BERTHIER. (*Archives Administratives.*)

XXIV

Quartier général de Saintes, 22 floréal an XII.

Le général de division Lagrange, inspecteur général de gendarmerie, commandant en chef les troupes du cantonnement de Saintes au ministre de la Guerre,

Fait connaître l'arrivée de Claparède.

(*Archives Administratives.*)

XXV

La Rochelle, 29 thermidor an XII de la République.

Le colonel Duplouy, commandant d'armes à la Rochelle.

Ordonne à l'officier commandant le poste de la place d'armes de faire retirer sur le champ l'une des deux sentinelles placées chez le général Claparède.

DUPLOUY.

(*Archives Administratives.*)

XXVI

La Rochelle, 1er fructidor an XII.

Le colonel Duplouy, commandant d'armes de la Rochelle, au général Claparède.

MON GÉNÉRAL,

Quand on a fait une faute, il faut savoir la réparer et c'est ce que je fais.

Hier au soir en me couchant, l'article 8 du titre 25 du décret impérial du 24 messidor dernier me tomba sous les yeux. J'ai reconnu mon erreur. Je m'empresse de vous prier de vouloir bien l'oublier et de croire, mon

général, que je n'ai eu d'autres intentions que de remplir mes devoirs. Cette leçon m'apprendra à mieux lire avant d'agir.

J'ai l'honneur, etc....

DUPLOUY.

(*Archives Administratives.*)

XXVII

Saintes, le 16 vendémiaire an XIII.

Le général de division Lagrange, grand officier de la légion d'honneur... à S. E. le ministre de la Guerre à Paris.

Résumé de la lettre : — Lagrange « doute de la sincérité des rapports qui ont été faits au ministre. Le général Fuzier s'est toujours très mal conduit à son égard. En allant distribuer les croix à la Rochelle, il l'a invité ; il a fui aux îles de Ré et d'Oléron, cherchant à éviter Lagrange. Il n'est jamais venu à Saintes depuis que Lagrange s'y trouve, même pour y accomplir ses fonctions auprès du conseil de recrutement. Il tourmente continuellement ce malheureux (*sic*) 79[e] avec lequel il semble qu'il n'eût dû rien avoir de commun, car les hommes de service fournis par ce régiment dépendent du commandant de la place. »

Longue lettre pour faire connaître la vérité et détruire les préventions que Son Excellence pourrait avoir contre le général Claparède, militaire *plein d'honneur et de moyens.*

LAGRANGE.

(*Archives Administratives.*)

XXVIII

Au quartier général à Saintes, le 24 vendémiaire an XIII.

Le général de division Lagrange, grand officier de la Légion d'honneur, inspecteur de gendarmerie, commandant en chef les troupes du cantonnement de Saintes,

A M. le général Claparède à La Rochelle.

Je vous préviens, Monsieur le général, que je vous destine à faire partie d'un corps de troupes qui doit très prochainement s'embarquer avec moi à bord de l'escadre

de l'Ile d'Aix ; faites en conséquence vos dispositions et tenez-vous prêt à partir au premier ordre.

J'ai l'honneur de vous saluer.

LAGRANGE.

Pour copie conforme : Le Sous-Intendant militaire :

ILLISIBLE.

(*Archives Administratives.*)

XXIX

Paris, le 8 prairial an XIII.

Le général de brigade Claparède, commandant dans la Légion d'honneur, à S. M. I. et R. Napoléon, Empereur des Français.

SIRE,

Les préparatifs de l'embarquement m'ayant empêché d'assister au couronnement de Votre Majesté Impériale et Royale et l'expédition dont je faisais partie étant terminée, je me suis rendu à Paris pour y renouveler mon serment de fidélité à Votre Majesté Impériale et Royale et recevoir les ordres qu'Elle aura à me faire donner.

J'apprends que l'escadre qui nous a ramenés, a ordre de se tenir prête à partir; je voudrais, Sire, servir avec les troupes expéditionnaires qu'elle pourra recevoir.

J'ai la bonne volonté la plus décidée; je sers actuellement aux armées depuis le commencement de la guerre; *tous les climats me sont bons* et j'ai la conviction que dans les pays éloignés on peut obtenir de bons résultats avec peu de troupes.

Voilà mon désir, Sire, je suis prêt à exécuter les ordres de Votre Majesté Impériale et Royale.

Je prie Votre Majesté, etc.,

CLAPARÈDE.

(*Archives Administratives.*)

XXX

Milan, 21 prairial an XIII.

Claparède est prévenu par le ministre que S. M. l'a désigné pour être employé à la division de réserve des grenadiers, à Arras, sous les ordres du *général Oudinot*.

Le général Oudinot informé pareillement ainsi que le *général Lagrange, commandant l'expédition de Saintes.*

(*Archives Administratives.*)

XXXI

GRANDE ARMÉE
5e CORPS

Au quartier général de Rastadt
6 vendémiaire an XIV.

A S. Ex. M. le maréchal Berthier, ministre de la Guerre.

MONSEIGNEUR,

J'ai transmis à M. le général de brigade Claparède l'avis que vous m'avez donné le 24 fructidor que cet officier général passait de la division aux ordres de M. le général Oudinot à celle du général Suchet dans le 4e corps de la Grande Armée.

Le général Claparède n'ayant pas reçu l'avis que vous êtes dans l'usage d'adresser, Monseigneur, aux officiers généraux à qui vous faites expédier de nouvelles lettres de service, a continué de rester à la division du général Oudinot.

Cet officier général est infiniment satisfait de sa destination. M. le général Oudinot paraît devoir tenir beaucoup à le conserver ; de mon côté, Monseigneur, les bons témoignages que j'ai sur son compte me font désirer de le voir faire la campagne dans le corps d'armée que j'ai l'honneur de commander et j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien faire révoquer l'ordre de son changement.

Recevez, etc...

Le maréchal d'Empire,

LANNES.

(*Archives Administratives.*)

XXXII

Ministre au maréchal Lannes, commandant le 5e corps à Rastadt.

8 vendémiaire an XIV.

Fait connaître que l'ordre adressé à Claparède de quitter les grenadiers d'Oudinot pour aller à la division Suchet ne peut être révoqué qu'autant qu'un autre général de brigade attaché au 5e corps ira prendre la place du général Claparède à la division du général Suchet.

(*Archives Administratives.*)

XXXIII

Ordre du jour du 11 octobre.

Le corps d'armée d'avant-garde devant se mettre en marche demain à la pointe du jour, la brigade aux ordres du général Claparède partira à six heures du matin de ses cantonnements pour se diriger sur Gunzbourg. La 1re brigade d'infanterie se mettra en marche à sept heures; celle du général Valhubert suivra.

Le 10e régiment de hussards rejoindra la brigade du général Claparède en avant de Burgau.

SUCHET.

(*Archives Historiques.*)

XXXIV

A. S. M. Napoléon, Empereur des Français et roi d'Italie.

SIRE,

Après l'affaire de Wertingen, je reçus l'ordre de prendre le commandement des troupes légères de la division Suchet, jusqu'à l'organisation définitive des grenadiers.

Lorsque Votre Majesté a accordé une suspension d'armes à ses ennemis, j'ai témoigné à M. le maréchal Lannes, le désir de revenir à ma division; le départ de M. le maréchal me porte, Sire, à vous adresser ma demande. J'ai toujours regardé comme une récompense de ma bonne volonté, l'ordre de servir dans les grenadiers. A Louisbourg, Votre Majesté eut la bonté de me dire que je faisais toujours partie de cette division. M. le général Oudinot, qui désirait me conserver, allait me donner un régiment, lorsque le général Suchet venant faire partie du 5e corps, je fus mis à la tête de ses troupes légères. Ce n'est que par circonstances et momentanément que j'ai été séparé de mes camarades; je vous demande, Sire, de revenir auprès d'eux.

Votre Majesté m'y trouvera toujours prêt à tout faire pour son service.

Si Votre Majesté m'accorde l'honneur de lui être présenté, je n'aurais plus rien à désirer.

J'ai l'honneur, etc....

Le général de brigade, CLAPARÈDE.

Brünn, le 20 frimaire an XIV.

(*Archives Historiques.*)

XXXV

Au palais des Tuileries, le 10 mars 1808.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, etc....

Article Ier. — Sur les biens que nous nous sommes réservés dans le royaume de Westphalie par l'article 2 de la Constitution de ce royaume en date du 16 novembre 1807 et dont nous avons fait prendre possession, nous avons disposé et disposons d'un capital produisant un revenu annuel de 3.500.000 francs, toute charge et frais d'exploitation déduits, pour être réparti conformément à l'état annexé au présent décret.

Art. II. — Les individus portés audit état entreront en jouissance du revenu desdits biens à dater du 1er janvier 1808.

Art. III. — Lesdits biens étant destinés à faire partie de la dotation des fiefs qu'il est dans notre intention d'instituer en faveur des individus portés sur le dit état, ne pourront être vendus sans notre autorisation spéciale, etc...

Décret du 10 août 1808.

Les biens de Westphalie, dont la prise de possession a eu lieu en exécution de notre décret du 4 août 1807, sont affectés conformément à notre décret du 10 mars 1808, savoir :

Les biens détaillés dans l'état n° 44 montant à un revenu de trente mille six francs onze centimes, à une partie de la dotation du titre de .... que nous avons conféré à M. le général Claparède, ci : 30.006 fr. 11.

(*Archives nationales, A F. plaquette 2130.*)

XXXVI

Extrait des Registres du Sénat conservateur.

Séance du jeudi 14 juillet 1808.

Le Prince archi-chancelier de l'Empire ayant obtenu la parole, annonce qu'il communique aujourd'hui au Sénat, conformément à l'article 22 du second statut du 1er mars dernier concernant les titres héréditaires, quatre-vingt-cinq lettres patentes expédiées en faveur

des ducs, comtes, barons et chevaliers dont suit l'éta nominatif.

Lettres patentes.

Napoléon, par la grâce de Dieu, Empereur des Français, Roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin,

A tous présents et à venir, Salut :

Par l'article 13 du 1er statut du 1er mars 1808, Nous nous sommes réservé la faculté d'accorder les titres que Nous jugerions convenable à ceux de nos sujets qui se seront distingués par les services rendus à l'Etat et à Nous. La connaissance que nous avons du zèle et de la fidélité que notre cher et amé le sieur Claparède a manifestés pour Notre service, Nous a déterminé à faire usage, en sa faveur, de cette disposition.

Dans cette vue, nous avons, par notre décret du 19 mars 1808 nommé notre cher et amé le sieur Claparède *Comte de Notre Empire*, etc....

Ledit titre sera transmissible à sa descendance directe, légitime, naturelle ou adoptive, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, après qu'il se sera conformé aux dispositions contenues en l'article 6 de notre premier statut du 1er mars 1808.. . . . .

. . . .

qu'il puisse porter en tous lieux les armoiries telles qu'elles sont figurées aux présentes :

Parti, d'azur et de gueules, coupé d'or; l'azur au signe des comtes militaires, le gueules à trois étoiles posées en pal ; l'or au casque de sable rehaussé d'or, panaché et garni de gueules, soutenu par deux branches de laurier de sinople croisées en sautoir par les tiges, et pour livrée : Bleu, rouge, jaune et vert, cette dernière couleur dans les bordures seulement.

. . . .

Donné à Bayonne, le 29 du mois de juin de l'an de grâce 1808.

NAPOLÉON.

(Scellé le 11 juillet 1808.)

L'archi-chancelier de l'Empire,

CAMBACÉRÈS.

(*Archives Nationales.*)

XXXVII

Extrait des minutes de la Secrétairerie d'Etat.

Erfurt, le 8 octobre 1808.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1er. — Le général de brigade Claparède est nommé général de division.

Art. 2. — Notre ministre de la guerre est chargé de l'exécution du présent décret.

NAPOLÉON.

Par l'Empereur, le Ministre d'Etat :
HUGUES B. MARET.

Le ministre de la guerre :
COMTE D'HUNEBOURG.

(*Archives Administratives.*)

XXXVIII

Valladolid, 15 janvier 1809.

Le Major-général à S. E. le ministre de la guerre,

J'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur le comte, que d'après les intentions de l'Empereur, j'ordonne à M. le général de division Claparède de partir sur le champ en poste de Valladolid, pour se rendre à Francfort-sur-le-Mein, où il prendra le commandement de l'une des 3 divisions du corps du général Oudinot.

J'invite Votre Excellence à faire expédier des lettres de service en conséquence à M. le général Claparède.

Je renouvelle à Votre Excellence, etc....

ALEX. BERTHIER.

(*Archives Administratives.*)

XXXIX

13 février 1809.

Napoléon au Ministre.

Monsieur le général Clarke, le corps du général Oudinot, au lieu d'être partagé en trois divisions ne le sera qu'en deux. A cet effet, la 3e 1/2 brigade légère et la 4e 1/2

brigade de ligne feront partie de la 1re division. La 5e et 6e 1/2 brigades de ligne feront partie de la 2e division.

Le général Claparède commandera une de ces deux divisions.

. . . .

Si le général Claparède est encore à Paris, donnez-lui l'ordre de se rendre à Strasbourg pour y attendre ce détachement ainsi que ceux des différents corps d'infanterie de ligne et d'infanterie légère qui doivent être dirigés sur cette place et exécuter les ordres qui lui seront adressés, etc....

(*Archives Historiques.*)

XL

Ministre à général Claparède.

Paris, 14 février 1809.

Général, l'intention de S. M. est que vous vous rendiez de suite à Strasbourg; vous y attendrez les détachements de conscrits de la garde qui doivent compter aux compagnies de grenadiers et de voltigeurs ainsi que les détachements des différents corps d'infanterie de ligne et légère qui doivent être dirigés sur cette place. Vous serez chargé de conduire cette colonne à sa destination.

Le général Oudinot et le maréchal duc d'Auerstaedt sont informés de cette disposition.

Vous voudrez bien partir en poste à la réception de la présente.

(*Archives Administratives.*)

XLI

23 avril 1809.

Masséna au général Claparède.

Partez au reçu du présent ordre pour vous rendre à Straubing par Mosheim, en suivant la grande route jusqu'à Eglotheim.

(*Archives Historiques.*)

XLII

Devant Ratisbonne, 24 avril 1809.

Major-général au maréchal Lannes,

Je vous préviens, Monsieur le duc de Montebello, que

l'intention de l'Empereur est de réunir à Landshut le corps d'armée dont S. M. vous a confié le commandement En conséquence, je fais diriger sur Landshut la division du général Saint-Hilaire et celle du général Oudinot qui est ici. Quant à la division Claparède qui est avec le duc de Rivoli, elle vous rejoindra sur l'Inn.

(*Archives Historiques.*)

XLIII

28 avril 1809.

Le chef d'état-major du 4e corps au général Espagne.

Saint-Florian.

Le général Claparède a reçu l'ordre de porter en avant sa 1re brigade d'infanterie pour soutenir le 14e régiment de chasseurs à cheval. M. le maréchal veut que ce mouvement soit partagé par un régiment de cuirassiers auquel vous donnerez l'ordre de se tenir prêt à marcher aussitôt que S. E. le jugera convenable.

Le général de division, chef d'état-major,

BECKER.

(*Archives historiques.*)

XLIV

29 avril 1809.

Masséna au général Espagne.

Mon cher général, je donne ordre au général Claparède de faire suivre l'ennemi avec une brigade et 3 pièces de canon. Donnez ordre au général Fouler de marcher avec un régiment de cuirassiers pour se joindre à la brigade du général Claparède et poursuivre l'ennemi qui paraît être en retraite. Ne perdez pas un instant à faire partir ce régiment.

Au quartier général de Saint-Florian, le 29, à 1 h. du matin.

Le maréchal, duc de Rivoli,

MASSÉNA.

(*Archives Historiques.*)

XLV

Premier rapport de Masséna sur le combat d'Ebersberg

3 mai.

Au pont d'Abersberg (*sic*), 5 heures 1/2.

Le maréchal Masséna à l'Empereur.

SIRE,

Ce matin, à dix heures, mon avant-garde a rencontré l'ennemi en avant du pont de la Traun, à Abersberg (*sic*). Quelques charges de cavalerie l'ont rejeté sur le pont; *je l'ai fait charger à la baïonnette et l'ai rejeté sur les hauteurs en arrière d'Abersberg*. L'ennemi s'y est réuni au nombre de plus de trente mille hommes et *je n'avais que la division Claparède. Cette division a soutenu le feu pendant 4 heures*. La division Legrand est arrivée et le 26e régiment d'infanterie légère et le 18e de ligne ont décidé la victoire... L'ennemi avait vingt pièces en batterie, il s'est défendu comme un lion, mais il a fallu qu'il cède à la valeur française... J'estime les prisonniers à sept ou huit cents; on a pris deux drapeaux... Le corps battu est celui de Hiller... Un autre rapport plus détaillé sera envoyé demain.

MASSÉNA.

(*Archives Historiques.*)

XLVI

Deuxième rapport de Masséna sur le combat d'Ebersberg

Enns, le 5 mai 1809.

Rapport fait à S. A. le prince de Neufchâtel, vice-connétable, major-général, sur l'affaire qui a eu lieu à Ebersberg, le 3 mai 1809.

MONSEIGNEUR,

Conformément aux ordres que Votre Altesse m'a fait l'honneur de me transmettre, je suis parti à deux heures après midi, le 1er mai, de Schärding, pour me rendre en toute hâte à Lintz, m'emparer des ponts du Danube et

de la Traun et chasser l'ennemi des belles positions d'Ebersberg.

. . . .

Le 3, le corps d'armée se mit en marche pour Lintz : j'y suis arrivé vers les dix heures avec l'avant-garde. Les rapports que je reçus m'annoncèrent que l'ennemi se retirait vers le pont d'Ebersberg.

Je donnai aussitôt ordre au général Marulaz, commandant la cavalerie légère, de se porter en avant et à la division Claparède de la suivre. J'y arrivai en même temps. L'ennemi avait quelque cavalerie dans la plaine et de l'infanterie dans les bois. La cavalerie fut chargée et poursuivie par le général Marulaz. Je fis attaquer les bois par la brigade Cohorn ; le tout s'exécuta avec vigueur et l'ennemi fut chassé. Lorsque le général Marulaz continuait à charger l'ennemi et au moment où il entrait dans le village, S. E. le maréchal duc d'Istrie y arrivait avec le général Piré par la route de Wels.

Le général Cohorn trouva une grande résistance sur le pont ; l'ennemi y avait un obusier, mais les braves de la brigade Cohorn, sans calculer le nombre d'ennemis qui le défendaient, ni les dangers qu'un pont d'une si grande longueur présentait, s'y lancèrent au pas de charge. Le pont fut pris et l'ennemi poursuivi dans les rues. Lorsque la brigade Cohorn y arriva en entier, l'affaire devint générale : les Autrichiens furent poursuivis ; ils se réfugièrent dans le château qui était préparé d'avance pour faire une vigoureuse défense. Ils gagnèrent les hauteurs qui commandent le pont et bordèrent toute la rive gauche de la Traun et d'infanterie et d'artillerie. Le général Cohorn les poursuivait avec avantage, mais il était trop inférieur en nombre, puisqu'on estimait que la force de l'ennemi était de 40 à 50,000 hommes. La 2e brigade commandée par le général Lesuire eut donc ordre de passer le pont et de prendre part à l'action. La brigade Ficatier arriva ensuite ; je lui ordonnai de suivre la 2e et de passer également le pont. Par les moyens de ces renforts que la 1re brigade avait reçus, l'ennemi fut chassé *du château et des hauteurs*. Le général Hiller, qui commandait l'armée ennemie, connaissant l'importance de la conservation du pont et des positions qu'il venait de perdre, fit arriver un renfort de troupes fraiches qu'il fesait (*sic*) relever

successivement par d'autres et obligea les nôtres *à lui céder le château et les hauteurs.*

Quinze pièces de canon étaient en batterie pour battre et le pont et la plaine : je ne perdis pas un instant ; j'en fis placer vingt sur les points les plus avantageux et j'envoyai l'ordre à la division Legrand d'arriver en toute hâte, m'appercevant (*sic*) que la division Claparède avait déjà beaucoup perdu et n'était plus à même sans renforts de résister aux secours que recevait successivement l'ennemi. La canonnade fut terrible de part et d'autre ; cependant il fallait de l'infanterie pour décider l'affaire ; le 26ᵉ régiment d'infanterie légère et le 18ᵉ de ligne, à la tête desquels était le général de division Legrand et le général de brigade Ledru arrivèrent; je leur donnai l'ordre de passer le pont en prescrivant au général Legrand de diriger un régiment sur la droite, où l'ennemi réunissait beaucoup de forces. Le général Legrand exécuta mes ordres avec infiniment de précision et de connaissance. Les deux régiments changèrent, en moins d'une demi-heure, l'affaire à notre avantage. La victoire fut fidèle aux Aigles de Sa Majesté ; *l'ennemi fut chassé de toutes ses positions et poursuivi à plus d'une lieue et demie sans pouvoir se rallier.*

Si un accident, qui n'arrive malheureusement que trop souvent, n'eût mis le feu dans le village, la cavalerie légère aurait passé le pont et aurait achevé la perte de l'armée du général Hiller. Mais il fallut penser à éteindre le feu des maisons qui avoisinaient le pont pour le préserver de l'incendie (suivent les dispositions prises)... Alors l'infanterie continua de filer et de se porter sur le plateau que l'ennemi se disposait à reprendre et les généraux Claparède et Legrand réunirent leurs divisions qui en imposèrent à l'ennemi.

. . . .

Il serait impossible de donner à Votre Altesse le détail de toutes les belles actions qui ont eu lieu dans cette journée. Le général Claparède a été constamment à la tête de ses troupes. Le général Legrand a dirigé les siennes avec tout le sang-froid d'un militaire consommé. Le général Becker, mon chef d'état-major, s'est porté partout; il a eu son habit percé d'une balle. Mes aides de camp ont rempli des missions difficiles et pénibles : un d'eux, le capitaine Pelet, a reçu une balle au bras et ne s'est

retiré du champ de bataille que le soir. Le général Claparède a eu le bras effleuré par une balle, le général Cohorn a eu un cheval tué sous lui, le général Lesuire a eu le sien blessé et le général Ficatier a eu son chapeau percé d'une balle. Tous ont très bien fait, ont montré beaucoup de sang-froid et d'activité et sont dignes des bontés de Sa Majesté.

Le général Claparède se loue beaucoup de l'adjudant-commandant Normand, son chef d'état-major, qui a eu un cheval tué sous lui, des colonels Rebin, Clouard, Lenty, tous trois blessés, du colonel Salmon, pareillement blessé et qui a eu un cheval tué sous lui, des chefs de bataillon Presot, Achard, Gassa, Boulon et Cabaret, des capitaines Peyrard et Parnazo, des lieutenants Calba et Luker, du sous-lieutenant Ricard et du sergent Courbalety des tirailleurs du Pô. Le colonel Cardeneau a été tué.

Le général Legrand cite avec avantage le général de brigade Ledru, qui a été parfaitement secondé par le colonel Pouget et le chef de bataillon Baudinet, du 26e léger...

J'aurai l'honneur d'adresser à Votre Altesse, l'état de ces officiers pour lesquels MM. les généraux de division sollicitent des récompenses.

Voilà, Monseigneur, le rapport historique, etc...

MASSÉNA.

(*Archives Historiques.*)

XLVII

5e *Bulletin de la Grande Armée* (*Campagne de 1809*)

Le duc de Rivoli continua sa marche le 2 et arriva le 3 à Lintz. L'archiduc Louis et le général Hiller, avec les débris de leurs corps renforcés d'une réserve de grenadiers et de tout ce qu'avait pu leur fournir le pays, étaient en avant de la Traun avec 35,000 hommes, mais menacés d'être tournés par le duc de Montebello, ils se portèrent sur Ebersberg, pour y passer la rivière.

Le 3, le duc d'Istrie et le général Oudinot se dirigèrent sur Ebersberg et firent leur jonction avec le duc de Rivoli.

Ils rencontrèrent en avant d'Ebersberg, l'arrière-garde des Autrichiens. Les intrépides bataillons des

tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses, poursuivirent les ennemis qui passaient le pont, culbutèrent dans la rivière les canons, les chariots, huit à neuf cents hommes et prirent dans la ville 3 ou 4,000 hommes que l'ennemi y avait laissés pour sa défense.

Le général Claparède, dont ces bataillons faisaient l'avant-garde, les suivait; il déboucha à Ebersberg et trouva 30,000 Autrichiens occupant une belle position. Le maréchal duc d'Istrie passait le pont avec sa cavalerie, pour soutenir la division et le duc de Rivoli ordonnait d'appuyer son avant-garde par le corps d'armée.

Ces restes des corps du prince Louis et du général Hiller étaient perdus sans ressource. Dans cet extrême danger, l'ennemi mit le feu à la ville, qui est construite en bois. Le feu s'étendit en un instant partout, le pont fut bientôt encombré et l'incendie gagna même jusqu'aux premières travées qu'on fut obligé de couper pour le conserver.

Cavalerie, infanterie, rien ne put déboucher et la *division Claparède seule et n'ayant que 4 pièces de canon lutta pendant trois heures contre 30.000 ennemis. Cette action d'Ebersberg est un des plus beaux faits d'armes dont l'histoire puisse conserver le souvenir.* L'ennemi voyant que la division Claparède était sans communication, avança trois fois sur elle et fut toujours arrêté et reçu par les baïonnettes. Enfin, après un combat de trois heures, on parvint à détourner les flammes et à ouvrir un passage. Le général de division Legrand, avec le 26e d'infanterie légère et le 18e de ligne, se porta sur le château que l'ennemi avait fait occuper par 800 hommes.

Les sapeurs enfoncèrent les portes et l'incendie ayant gagné le château, tout ce qu'il renfermait y périt. Le général Legrand, marcha ensuite au secours de la division Claparède. Le général Durosnel, qui venait par la rive droite avec un millier de chevaux, se joignit à lui et l'ennemi fut obligé de se mettre en retraite en toute hâte. Au premier bruit de ces événements, l'Empereur avait lui-même marché par la rive droite avec les divisions Nansouty et Molitor.

L'ennemi qui se retirait avec la plus grande rapidité, arriva à la nuit à Enns, brûla le pont et continua sa fuite sur la route de Vienne. Sa perte consiste en

12,000 hommes dont 7,500 prisonniers, 4 pièces de canon et 2 drapeaux. *La division Claparède qui faisait partie des grenadiers d'Oudinot, s'est couverte de gloire ;* elle a eu 300 hommes tués et 600 blessés. L'impétuosité des tirailleurs du Pô et des tirailleurs corses a fixé l'attention de toute l'armée. Le pont, la ville et la position d'Ebersberg sont des monuments durables de leur courage. Le voyageur s'arrêtera et dira : « C'est ici, c'est de ces superbes positions, de ce pont d'une si longue étendue, de ce château si fort par sa situation qu'une armée de 35,000 Autrichiens a été chassée par 7,000 Français ».

(*Archives Historiques.*)

XLVIII

Au bivouac, sur les hauteurs d'Ebersberg,
9 heures du soir.

Major-général à Masséna.

L'Empereur, Monsieur le duc de Rivoli, m'a chargé de vous prévenir qu'il était au camp du général Claparède. Sa Majesté ordonne que vous passiez le pont d'Ebersberg et que vous vous rendiez ici avec tout votre corps d'armée.

(*Archives Historiques.*)

XLIX

17 juillet.

Major-général à Marmont.

Avis au maréchal Marmont, que son corps s'appellera désormais 11e corps de l'armée d'Allemagne. Le général Lariboisière reçoit l'ordre d'attacher à ce corps trente pièces d'artillerie.

(*Archives Historiques.*)

L

6 décembre.

Lettre du major-général donnant l'emplacement pris par les différents corps depuis la deuxième évacuation commencée le 20 novembre et emplacements qu'ils doivent conserver jusqu'au 20 décembre.

11e Corps : Laybach et environs.

(*Archives Historiques, A F, IV, 1637.*)

LI

Rapport du 20 décembre à S. M. l'Empereur et Roi.

SIRE,

J'ai l'honneur de soumettre à Sa Majesté, la demande du général de division Claparède, employé au 11e corps de l'armée d'Allemagne, pour qu'il lui soit accordé un congé de six semaines avec appointements.

Cet officier général expose que par la mort de son père, de sa mère et son frère unique, il se trouve chef de famille, il assure qu'il est indispensable qu'il se rende au milieu d'elle peur régler des affaires importantes.

Je prie Sa Majesté de me faire connaître ses intentions sur cette demande.

Le Ministre de la guerre :

duc de FELTRE.

Le 27 octobre, le major-général avait adressé dans le même but à l'Empereur une lettre de Claparède datée du 24 octobre, écrite de Vienne.

(*Archives Nationales, AF IV, 1537.*)

LII

Le 3 janvier 1810, le ministre informe Claparède que son congé de six semaines avec appointements est accordé.

Avis à M. le maréchal duc de Raguse.

Claparède n'ayant encore rien reçu à la date du 7 janvier 1810, écrivait de nouveau pour renouveler sa demande de congé. Cette dernière lettre porte en marge : *Accordé par Sa Majesté, le 22 décembre 1809.*

(*Archives Administratives.*)

LIII

Paris, le 14 mars 1810.

A Son Excellence le duc de Feltre,
Ministre de la Guerre.

MONSEIGNEUR,

J'ai épousé religieusement en Allemagne Mme veuve

Artau, née Jeanne Melot, Française; je désire maintenant réunir aux nœuds religieux les nœuds civils, d'après le Code Napoléon et je vous demande, Monseigneur, la permission nécessaire.

J'ai l'honneur d'observer à Votre Excellence que cette alliance est convenable sous tous les rapports.

Je suis, etc...,

Le général de division, comte de l'Empire, grand-officier de la Légion d'honneur,

Michel CLAPARÈDE.

Rue de la Place-Vendôme, 26.

(*Archives Administratives.*)

Le 16 mars 1810, réponse du ministre, qui dit à Claparède :

J'ai reçu votre demande, ... je m'empresse de vous faire passer ci-joint la permission exigée par le décret impérial du 26 juillet 1808.

(*Archives Administratives.*)

LIV

Paris, le 18 mars 1810.

A Son Excellence le duc de Feltre, ministre de la guerre.

MONSEIGNEUR,

Les affaires qui m'ont appelé en France n'étant pas terminées, je demande à Votre Excellence une prolongation de six semaines, avec appointements à compter du 30 courant, époque de l'expiration du congé que Votre Excellence a bien voulu m'accorder.

Je suis avec le plus profond respect, etc...,

Le général de division comte CLAPARÈDE, grand-officier de la Légion d'honneur.

Le 4 avril 1810, le ministre accorde à Claparède une prolongation de congé jusqu'au 15 du mois de mai, sans appointements. Avis en est donné à M. le maréchal duc de Raguse.

(*Archives Administratives.*)

LV

Le 14 mai 1810, le général Claparède est proposé par le ministre pour remplacer le général Dupas, en congé de six mois, dans le commandement de la division d'Orléans.

Claparède est devenu disponible par la désignation du général Bisson à l'armée d'Italie.

Le 27 juin 1810, le ministre propose de nouveau à l'Empereur, qui n'a pas répondu à la lettre précédente, le général Claparède pour commander la division stationnée à Orléans.

(*Archives Administratives.*)

LVI

Paris, le 28 août 1810.

Major général à ministre de la guerre.

L'Empereur ordonne, Monsieur le duc, que le général de division Claparède se rende à Bayonne, pour prendre le commandement de la division qui s'y rassemble et qui sera composée des 1re et 3e 1/2 brigades d'infanterie légère qui doivent arriver les 4 et 13 septembre à Bayonne et de deux autres demi-brigades d'infanterie qui, de Lorient et de Nantes, ont aussi l'ordre de se rendre à Bayonne. J'engage Votre Excellence à donner au général Claparède les ordres nécessaires pour son départ et à lui faire expédier ses lettres de service. Je la prie aussi de vouloir bien lui faire parvenir la lettre ci-jointe.

Je renouvelle à Votre Excellence, etc..,

ALEXANDRE.

L'ordre de se rendre à Bayonne est donné par le ministre au général Claparède, le 31 août 1810.

(*Archives Administratives.*)

LVII

Le 10 septembre 1810, le ministre informe Claparède qu'il donne le commandement de la 2e division sous ses ordres au général de division Conroux et lui ordonne d'aller prendre le commandement de la 1re sous les or-

dres du comte d'Erlon, nommé au commandement du 9e corps.

(*Archives Administratives.*)

LVIII

Bayonne, le 16 septembre 1810.

A. S. E. le duc de Feltre, ministre de la guerre.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir la lettre par laquelle Votre Excellence me prévient que je suis nommé au commandement de la 1re division du 9e corps et que je devrai remettre au général Conroux à son arrivée à Vittoria celui de la 2e division qui est maintenant sous mes ordres.

Il ne m'est point encore parvenu des ordres de départ pour moi ni pour la partie de la division qui est ici ; ils seront exécutés du moment qu'ils m'arriveront.

J'écris au comte d'Erlon pour lui rendre compte de toutes ces dispositions et que je partirai pour la 1re division dès l'instant que j'en recevrai l'ordre.

Je suis, etc...,

Le général de division, comte CLAPARÈDE.

(*Archives Administratives.*)

LIX

Rapport du général Drouet, comte d'Erlon et commandant en chef le 9e corps, au major-général.

Quartier de Valladolid, le 22 octobre 1810.

Les communications entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, qui s'étaient faites jusqu'à ce jour avec deux ou trois hommes, commencent à demander de plus forts détachements, le nombre de brigands s'étant accru dans cette partie. Aussitôt qu'une brigade de la 1re division sera arrivée à Salamanque, le général Claparède sera chargé de balayer le pays et d'assurer les communications.

(*Archives Historiques.*)

LX

2 novembre 1810.

Commandant du 9ᵉ corps au major-général.

MONSEIGNEUR,

Par ma dernière lettre, en date du 19 du mois dernier, j'ai eu l'honneur d'annoncer à Votre Excellence mon arrivée à Valladolid. Depuis lors j'ai envoyé à Salamanque le général de division Claparède avec deux demi-brigades de sa division et deux régiments de cavalerie, afin d'être à même de maintenir les communications avec les places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida et de protéger ces places.

(*Archives Historiques.*)

Le commandant du 9ᵉ corps annonce, en outre, au major-général que Silveyra s'est porté à Viseu avec 12,000 hommes.

D'autre part, le général Thiébault, dans une lettre de même date, annonce au major-général que Silveyra a envoyé 4.000 hommes à Pinhel et 8.000 hommes sur la Coa.

(*Archives Historiques.*)

LXI

Fontainebleau, le 3 novembre 1810.

Le major-général à M. le comte d'Erlon.

L'Empereur, Monsieur le comte d'Erlon, a constamment les yeux sur le corps que vous commandez. S. M. suppose que la division du général Claparède avec votre cavalerie et votre artillerie sont dans ce moment réunis à Almeida où vous avez votre quartier général. L'Empereur ne doute pas que vous ne manœuvriez de manière à être de quelque secours au prince d'Essling....

(*Archives Historiques.*)

LXII

A la date du 4 novembre, le commissaire ordonnateur Volland, dans un rapport sur le pays de Salamanque,

cite l'hôpital de cette ville où il y a 2.000 malades, comme la chose la plus épouvantable. Les malades y croupissent dans la malpropreté et sont couverts de vermine; il meurt 40 à 60 hommes par jour. L'hôpital de Ciudad-Rodrigo est encore plus mal tenu.

(*Archives Historiques.*)

LXIII

Dans la correspondance du mois de novembre (pièce sans date), il est dit :

Le général Gardanne partira d'Almeida pour rejoindre l'armée, lorsque le général Claparède qu'on y attend avec 10,000 hommes d'infanterie et 2.000 chevaux y sera arrivé.

(*Archives Historiques.*)

LXIV

19 décembre 1810.

Drouet d'Erlon au major-général.

La deuxième division est arrivée à Ciudad-Rodrigo, le 13.

J'ai appris que Silveyra avait quitté Guarda, Celorico et Trancoso, pour occuper Villa-Nova-de Foscoa, afin d'être à même de repasser le Douro.

Je continuerai mon mouvement sur la rive gauche du Mondégo avec les généraux Gardanne et Conroux. Je viens d'envoyer au général Claparède l'ordre de se porter avec toute sa division à Trancoso, pour maintenir Silveyra sur la rive droite du Douro et couvrir notre mouvement...

(*Archives Historiques.*)

LXV

22 décembre 1810.

Major-général à Drouet d'Erlon.

Sa Majesté ne connaît pas les motifs qui vous ont porté à revenir sur Ciudad-Rodrigo; elle aurait préféré que vous eussiez battu et détruit les corps des milices portugaises qui sont sur les derrières et les flancs de Masséna.

L'Empereur désire que vous battiez Silveyra, Trent et Wilson.

(*Archives Historiques.*)

LXVI

6 janvier 1811.

Le général Thiébault, chef d'état-major du 9e corps au major-général.

Le général de division Claparède que le comte d'Erlon avait laissé à Trancoso pour couvrir sa marche, a été attaqué le 30 décembre par Silveyra à Bernvende en avant de Rionul ; malgré une très grande disproportion de forces, les Portugais ont été battus. Ils ont laissé la terre couverte de morts et d'armes, qui de suite ont été brisées ; ils ont perdu 5 mulets chargés de cartouches et ont été poursuivis le 30 et le 31. Le général Claparède leur a fait 300 prisonniers. La 7e 1/2 brigade de ligne s'est comportée dans cette affaire avec la plus grande distinction.

THIÉBAULT.

Dans une lettre du 11 janvier, écrite de Salamanque, le général Foy dit qu'on n'a aucune nouvelle du comte d'Erlon. Il raconte l'avantage de Claparède sur Silveyra.

(*Archives Historiques.*)

LXVII

Paris, le 9 avril 1811.

A M. le général de division Claparède.

Je vous préviens, Monsieur le général Claparède, que S. M. l'Empereur et Roi vous a confié le commandement de la 2e division du 5e Corps d'Armée qui était commandée précédemment par le général Gazan. M. le duc de Dalmatie vous fera mettre en possession de ce commandement, lorsque vous serez arrivé à l'armée du Midi avec le corps du comte d'Erlon et que ce corps aura été dissous.

Le prince de Wagram et de Neufchâtel,

ALEXANDRE.

LXVIII

14 Avril.

Le général Drouet au major-général.

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse Sérénissime que l'armée de Portugal ayant quitté sa position de Sabugal et Alfayatès le 5 à la suite d'une affaire qu'a eue dans le premier endroit le 2e corps, elle s'est portée, savoir: le 2e corps à Gallegos, le 8e à Mavialba sur la route d'Almeída et le 6e près de Rodrigo.

La division Claparède qui était près d'Almeida a été par ce mouvement découverte sur sa gauche et elle a été attaquée le 8 à deux heures après-midi, au village de Juncia par des forces bien supérieures ; elle a fait bonne contenance et, quoique la deuxième demi-brigade légère qui occupait Juncia eût une grande plaine à traverser pour gagner le village de Val-de-Mula où se trouvaient réunies les 5e et 6e demi-brigades, la cavalerie et l'artillerie ennemies ne purent parvenir à l'entamer.

Les charges de l'ennemi ont toutes été repoussées avec succès. Ces trois demi-brigades ont alors pris position au Fort de la Conception où elles restèrent jusqu'à la nuit.

Une assez forte colonne ennemie s'étant avancée de Cincovillas sur Malpartida, le général Claparède s'est retiré sur Villa-de-Ciervos, d'où le corps d'armée réuni s'est mis en marche le lendemain matin pour repasser l'Agueda, ainsi qu'il avait été ordonné à toute l'armée.

. . . .

Nous avons eu dans cette affaire 120 tués ou blessés dont 4 officiers.

DROUET D'ERLON.

(*Archives Historiques.*)

LXIX

Ciudad-Rodrigo, le 2 mai 1811.

Ordres Généraux.

L'armée fera son mouvement le 3 mai.

Le 8e et le 9e corps formant le centre de bataille, où le prince se trouvera, se porteront sur Carpio, passeront l'Azéva au gué en face de la ferme qui se trouve un peu

à gauche et iront prendre position sur les hauteurs qui commandent Gallegos. Ces deux corps d'armée auront avec eux toute la cavalerie de la garde impériale et une demi-batterie légère de la garde.

(*Archives Historiques.*)

LXX

Ordre au comte d'Erlon.

Au camp de Fuentès-de-Oñoro, le 4 mai 1811.

Se porter sur Fuentès-de-Oñoro, avec son corps d'armée, aujourd'hui et dès le reçu de cette lettre, en faisant en sorte que ses troupes ne soient pas aperçues par l'ennemi. S'arrêter dès que les reconnaissances envoyées apercevront la ligne ennemie qui est en arrière de Fuentès-de-Oñoro, sur la crète de la montagne.

Le chef d'état-major :
FRIRION.

(*Archives Historiques.*)

LXXI

Ordre pour le 10. Au bivouac de Fuentès.

Le 9e corps partira à trois heures du matin pour se rendre à Rodrigo en passant par Gallegos; il emmènera avec lui le convoi d'artillerie chargé sur des charrettes du pays. La cavalerie de Montbrun formera l'arrière-garde.

(*Archives Historiques.*)

LXXII

29 mai.

Major-général à l'Empereur.

Envoi de deux dépêches du général comte d'Erlon en date des 14 et 16 mai.

La première dit qu'au moment où il se proposait de descendre en Andalousie, le prince d'Essling lui a demandé de coopérer à l'opération qu'il se proposait de tenter sur Almeida; il rend compte de la part prise par son corps d'armée à l'affaire du 5 mai.

La deuxième dépêche rend compte que de retour à

Salamanque le 13 mai, avec les troupes qu'il doit conduire en Andalousie, il en a passé la revue le 14 et a organisé ses deux divisions d'infanterie; la comptabilité a été arrêtée le 15 et le 16. La première division, aux ordres du général Claparède, s'est mise en marche en passant par Avila et Madrid; la deuxième division suit la première à 24 heures de distance.

Le comte d'Erlon a dû arriver le 25 mai à Madrid avec son corps de troupes et continuer de suite sa marche sur Séville.

(*Archives Nationales, A F IV 1630.*)

LXXIII

M. le général comte d'Erlon, commandant le 9e corps, rejoint l'armée du Midi le 15 juin en Estramadure (à Badajoz) avec son corps composé des 4es bataillons et détachements appartenant à l'armée du Midi.

Ce corps a été dissous et chacun de ces 4es bataillons ou détachements a joint son régiment respectif.

M. le général comte d'Erlon a pris le commandement du 5e corps; le général de division Claparède, le général de brigade Vichery, l'adjudant-commandant Beauvais, les adjoints Delesse, Lefebvre, Chollet, Desessarts, etc., tous ayant appartenu au 9e corps, sont versés au 5e corps.

Les généraux Drouet d'Erlon et Girard, commandant la 1re division, sont à Badajoz. Claparède commandant la 2e division du 5e corps, est à Fuenté-del-Maestre avec le capitaine Grégoire comme aide-de-camp, Beauvais comme adjudant-commandant et les généraux de brigade Maranzin, blessé le 16 mai et soigné à Séville, Vichery à Zafra et Quiot à Frégenat.

(Situation de l'armée du Midi (1er, 4e et 5e corps), à la date du 1er juillet 1811.)

(*Archives Historiques.*)

LXXIV

Compiègne, le 17 septembre 1811.

A S. Ex. le ministre de la guerre.

Je vous préviens, Monsieur le duc, que l'Empereur, par décision du 10 de ce mois, a accordé à M. le général

de division, comte Claparède, un congé de convalescence de 2 mois avec appointements.

Je fais connaître à cet officier général que son congé commencera à courir du jour de son arrivée à Bayonne qu'il devra faire constater.

Agréez, Monsieur le duc, la nouvelle assurance de ma plus haute considération.

Le prince de Wagram et de Neufchâtel, major-général,

ALEXANDRE.

(*Archives Administratives.*)

LXXV

Paris, 4 février 1812.

Major-général à l'Empereur.

J'ai l'honneur de proposer à Votre Majesté de donner l'ordre au général de division, comte Claparède, qui est à Paris, d'aller prendre le commandement de Custrin.

(*Archives Nationales, A F IV 1642.*)

LXXVI

10 février 1812.

Ministre à général de division Claparède, à Paris.

Général, l'intention de l'Empereur est que vous soyez employé dans le gouvernement des provinces illyriennes sous les ordres du général comte Bertrand, gouverneur général de ces provinces.

Vous voudrez bien partir pour vous rendre à Trieste, où se trouve le général.

Note. — Le général Bertrand est informé de cette décision ; il lui est dit que l'intention de l'Empereur est que Claparède soit chargé sous ses ordres du *commandement des provinces de Raguse et de la Dalmatie.* Les lettres de service de Claparède lui sont adressées.

(*Archives Administratives.*)

LXXVII

14 mars 1812.

Ministre à général de division Claparède.

Général, les 4 régiments de la Vistule qui forment la

division dont le commandement vous est confié, sont dirigés sur Sedan où, d'après les ordres de l'Empereur, doivent être confectionnés tous les objets qui sont nécessaires à ces troupes. L'intention de Sa Majesté est que la confection de ces objets d'équipement et d'habillement soit placée sous votre active surveillance, afin que ces troupes puissent en être pourvues le plus tôt possible.

Vous voudrez bien partir en poste pour vous rendre à Sedan. Vous me ferez connaître le jour de votre arrivée dans cette place.

(*Archives Administratives.*)

LXXVIII

Le 23 mars 1812.

Major-général à l'Empereur.

Le général Claparède m'écrit de Sedan pour me rendre compte de ses opérations relatives à la formation des regiments d'infanterie de la Légion de la Vistule. Sur 24,000 paires de souliers qu'il faut pour cette légion le ministre directeur de l'administration de la Guerre a prévenu le général Claparède, le 15 mars, qu'il en faisait expédier 16,000 paires. Les 8,000 autres paires le seront le 1er avril . . . .

Les harnais seront fournis le 31 mars à Sedan, les chevaux le 12 avril. Le général Claparède fait ses efforts pour accélérer la fourniture. L'attelage des caissons, des canons, des forges de campagne est préparé. Les instruments de chirurgie, les boîtes de pharmacie, le linge à pansement et la charpie ne sont pas encore arrivés. Le général Claparède a écrit à ce sujet au ministre directeur.

(*Archives Nationales AF IV 1642.*)

LXXIX

5 avril 1812.

Major-général à prince Poniatowski.

Je vous préviens, Monsieur le prince Poniatowski, que les 3 premiers régiments d'infanterie de la Légion de la Vistule forment une division attachée à la garde impériale et commandée par M. le genéral comte Claparède.

Cette division part de Sedan pour se rendre à l'armée;

chacun de ces trois régiments a ses deux premiers bataillons bien complets, et comme le cadre du 3e bataillon est composé seulement des officiers et sous-officiers, l'Empereur désire, Prince, que vous teniez prêts deux mille sept cents hommes pour compléter ces trois cadres à 900 hommes chacun au moment où ils arriveront à l'armée. Je vous prie de m'instruire du résultat des mesures que vous prendrez pour remplir à cet égard les intentions de Sa Majesté; ces 3 cadres ont ordre d'emporter du dépôt de la Légion qui est à Sedan 2,700 habillements et équipements complets pour les 2700 hommes qu'ils recevront dans le duché.

ALEXANDRE, Major-général.

(*Archives Historiques.*)

LXXX

12 juillet 1812.

Ordre aux 3es bataillons des 1er, 2e et 3e régiments d'infanterie de la Légion de la Vistule qui sont à Thorn et à Kœnigsberg de se rendre à Vilna afin de pouvoir rejoindre leurs régiments à la division du général Claparède.

(*Archives Nationales, A F IV 1643.*)

Les pièces qui ne sont pas dans ce carton, est-il dit dans le dossier 1643, ont été brûlées pendant la campagne, par ordre de l'Empereur.

LXXXI

Minsk, 12 juillet 1812.

Davout à l'Empereur.

J'ai passé aujourd'hui la revue, après une messe militaire, de toutes les compagnies d'élite, grenadiers et voltigeurs, des généraux Compans, Dessaix et Claparède. Le meilleur esprit règne dans ces compagnies; elles sont très fortes et il n'y a aucun homme en arrière, dont les capitaines n'aient rendu compte, excepté les compagnies d'elite du 33e d'infanterie légère, qui ont les 2/3 de leur effectif en arrière; je les ai fait défiler la crosse en l'air devant tout le monde, général et colonel en

tête, et ordonné qu'il soit fait un exemple par compagnie de ceux qui sont encore en arrière à faire le métier de brigands.

(*Archives Historiques.*)

LXXXII

Minsk, le 13 juillet 1812, à 3 h. de l'après-midi.

Davout à l'Empereur.

Je fais partir dans deux heures le général Grouchy avec la division Lahoussaye, ainsi que la division Claparède de manière à ce qu'ils arrivent demain ou après-demain de grand matin à Borisow. Je mettrai provisoirement sous les ordres du général Grouchy la division Lahoussaye ainsi que la division Claparède, le général Bordesoulle avec le 3e de chasseurs, le 6e de hussards et le général Colbert qui se trouve déjà à Borisow.

Le général Grouchy aura l'ordre de pousser une partie de la cavalerie légère sur Kokhanow et je le dirigerai ensuite avec les divisions Claparède et Lahoussaye, suivant les nouvelles que j'aurai, probablement sur Brobruisk.

(*Archives Historiques.*)

LXXXIII

Mohilew, le 22 juillet 1812, 1 heure du matin.

Davout à l'Empereur.

Le Maréchal confirme la marche du prince Bagration sur Mohilew et ajoute : « Je fais venir ici la division Claparède, les pièces de 12, » etc...

(*Archives Historiques.*)

LXXXIV

Witepsk, le 5 août 1812.

Le major-général au marquis d'Alorna, général de division.

Le régiment de chasseurs portugais que vous avez amené de France restera jusqu'à nouvel ordre attaché à la division du général Claparède.

Sa Majesté vous confie le commandement important de la place et de l'arrondissement de Mohilew.

(*Archives Historiques.*)

LXXXV

Paris, le 23 mars 1813.

A. S. E. le duc de Feltre, ministre de la guerre.

Monseigneur,

Je m'empresse de répondre à la lettre que Votre Excel ence m'a fait l'honneur de m'écrire.

Je suis toujours souffrant et hors d'état en ce moment de mettre des bottes et de monter à cheval. Je continue les remèdes qui me sont ordonnés par M. Boyer, afin d'éviter d'aller aux eaux et me mettre à même de servir le plus tôt possible. J'attends avec impatience le résultat de ce traitement; je demanderai à entrer en ligne du moment que je le pourrai. Je l'aurais déjà fait si ma situation me l'eût permis. Je prie Votre Excellence de mettre ma lettre sous les yeux de Sa Majesté. Je n'ai qu'un désir, celui de donner de nouvelles preuves de mon dévouement à sa personne.

J'ai l'honneur, etc...

Le général de division, Comte Claparède.

(*Archives Administratives.*)

LXXXVI

Dresde, le 16 juin 1813.

Rapport du Major-général à l'Empereur.

Sire, j'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté la lettre que je reçois de M. le général de division Comte Claparède par laquelle ce général fait connaître le rétablissement de sa santé et demande l'honneur de rentrer en ligne.

Je pense, Sire, que M. le général de division Claparède pourrait être utilement employé au corps d'observation du Rhin, commandé par M. le maréchal duc de Castiglione.

Je supplie Sa Majesté de me faire connaître ses sentiments.

(*Archives Nationales.*)

LXXXVII

25 juin 1813.

Ministre à général de division comte Claparède.

Désigné par l'Empereur pour commander la 43e division d'infanterie, corps d'observation de Mayence.

Partir de suite pour Francfort-sur-le-Mein en poste. Faire connaître le jour de départ. Maréchal duc de Castiglione remettra les lettres de service.

(*Archives Administratives.*)

LXXXVIII

Francfort, le 5 juillet 1813.

A S. Ex. le duc de Feltre, ministre de la guerre.

Monseigneur,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence que conformément à ses ordres j'arrivai hier ici. M. le sous-chef d'état-major de M. le maréchal duc de Castiglione m'ayant fait connaître que le quartier général de Son Excellence était à Würtzbourg et que la division qui m'est destinée devait s'y réunir, je vais m'y rendre pour prendre les ordres de M. le maréchal.

J'ai l'honneur, etc...

Le général de division,

Comte CLAPARÈDE.

(*Archives Administratives.*)

LXXXIX

Bamberg, le 2 août 1813.

Major-général à maréchal duc de Castiglione.

Ordre à la 43e division qui est à Bayreuth de partir le 4 pour se rendre à Chemnitz, où elle arrivera le 9 et y attendra de nouveaux ordres.

Le projet de l'Empereur est de former un 14e corps aux ordres du maréchal Saint-Cyr, qui sera composé des 42e, 43e, 44e et 45e divisions avec les 2 batteries attachées à ces divisions.

(*Archives Historiques.*)

XC

Svickau, le 8 août 1813.

A S. A. S. le prince de Neufchâtel, major-général,

Monseigneur,

M. le maréchal Gouvion-Saint-Cyr m'a fait parvenir la lettre par laquelle Votre Altesse Sérénissime m'annonce que ma division cesse d'appartenir au corps d'observation de Bavière et fait partie du 14e corps.

Je viens d'adresser à M. le maréchal les états de situation qu'il m'a demandés. Conformément aux ordres de Son Altesse, ma division séjournera aujourd'hui ici ; elle couche demain à Chemnitz et après-demain 10, elle se rendra à Freyberg où je recevrai les ordres de M. le maréchal.

J'ai l'honneur d'être, etc...

Le général de division,

Comte CLAPARÈDE.

(*Archives Historiques.*)

XCI

Paris, le 2 juin 1814.

A. S. Ex. le général Dupont, ministre de la guerre.

Monseigneur,

J'arrive des États d'Autriche où j'étais prisonnier de guerre. Je prie Votre Excellence de vouloir bien donner des ordres pour que je sois payé de suite à Paris de trois mois d'appointements sur ce qui m'est dû.

J'ai l'honneur, etc...

Le lieutenant-général,

Comte CLAPARÈDE

(*Archives Administratives.*)

XCII

Paris, le 10 juin 1814.

Monsieur le Comte,

M. le lieutenant-général Claparède me demande une

lettre de recommandation pour vous, et je la lui donne avec d'autant plus de plaisir que cet officier général, qui a servi sous mes ordres avec une grande distinction, pendant la campagne de Russie, et notamment à la bataille de la Bérézina, est tout à fait digne de votre bienveillance. Je prie Votre Excellence de vouloir bien l'accueillir favorablement.

Je vous renouvelle, etc.

Le maréchal duc d'Elchingen,

NEY.

A Son Excellence le général comte Dupont, ministre de la guerre.

(*Archives Administratives.*)

XCIII

Garde nationale de Paris.

Paris, le 10 juin 1814.

Monsieur le Comte,

M. le lieutenant-général comte Claparède, qui rentre en France, après avoir été fait prisonnier à Dresde, désire que je le recommande à Votre Excellence. Cet officier général, que je connais depuis longtemps, a servi sous mes yeux en Italie et en Allemagne, d'une manière très distinguée.

Je m'empresse de faire connaître à Votre Excellence l'intérêt que je porte à cet officier général et le désir que j'ai qu'elle l'accueille favorablement.

Le Ministre d'Etat, pair de France,

DESSOLLE.

(*Archives Administratives.*)

XCIV

Paris, le 10 juin 1810.

Mon cher Ministre,

Le lieutenant-général Claparède, qui arrive des prisons de l'ennemi, demandera à Votre Excellence d'être incessamment appelé à l'activité.

Je le recommande à votre bienveillance particulière; il a servi sous mes ordres, notamment dans la dernière

campagne d'Autriche et toujours il a fait preuve d'un zèle, d'une activité, d'une intelligence qui caractérisent l'officier vraiment distingué. Je prie Votre Excellence de lui être favorable autant qu'il sera en son pouvoir.

Agréez, mon cher Ministre, etc.

Le maréchal OUDINOT.

A Son Excellence le Ministre de la Guerre.

(*Archives Administratives.*)

XCV

Paris, le 12 juin 1814.

Monseigneur,

Le général de division Claparède a fait la dernière campagne d'Allemagne, au 14ᵉ corps d'armée, que j'avais l'honneur de commander. Je ne puis que rendre le meilleur témoignage sur la manière distinguée avec laquelle cet officier général a servi ; il a été blessé à l'affaire de Gieshübel et n'a quitté sa division que le temps le plus strictement nécessaire pour se rétablir; il mérite sous tous les rapports la bienveillance de Sa Majesté.

J'ai l'honneur, etc.

Le maréchal,
GOUVION-SAINT-CYR.

(*Archives Administratives.*)

XCVI

Paris, 16 octobre 1814.

A M. le comte Dumas, lieutenant-général, conseiller d'Etat, directeur général.

Monsieur le Comte,

D'après la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 27 septembre, j'ai l'honneur de vous adresser les pièces et renseignements nécessaires pour ce qui m'est dû, en qualité de Gouverneur ou Commandant en chef en Espagne.

Les sept généraux qui étaient sous mes ordres, recevaient leurs traitements extraordinaires ; j'aurais pu

recevoir le mien des Caisses des payeurs de l'Armée de Portugal et de la province de Salamanque, qui tous étaient à ma disposition, mais je n'ai pas voulu prendre pour moi les fonds disponibles ; je les ai fait, au contraire, employer pour le service des hôpitaux, dans lesquels, à mon arrivée, nos pauvres soldats manquaient des choses les plus nécessaires à leur traitement et à leur existence. M. Volland, ordonnateur attaché au 9e Corps et détaché auprès de moi à Salamanque, peut attester ce que j'avance. Je n'ai consulté, dans toute ma conduite, que le bien du service et le bien-être du soldat.

J'ai l'honneur, etc.

Lieutenant-général,
Comte CLAPARÈDE.

(Archives Administratives.)

XCVII

L'Inspecteur en chef aux revues, ancien Intendant de l'Armée de Portugal, certifie par la lettre du *28 novembre 1814*, n'avoir délivré aucune ordonnance de traitement extraordinaire auquel avait droit le général Claparède, pendant sa gestion, de mai 1810 à la fin de mars 1811.

(Archives Administratives.)

XCVIII

6 mars 1815.

Je certifie que, d'après les ordres du chef de l'ancien Gouvernement, le lieutenant-général comte Claparède, nommé Gouverneur et Commandant supérieur de la province de Valladolid, était, en même temps, Commandant en chef des troupes stationnées dans cette province, qu'il a rempli cet emploi depuis le 10 novembre 1808 jusqu'au 15 janvier 1809, et que dans cette position, il correspondait directement avec le major-général, était Commandant en chef d'un corps d'armée et avait droit au traitement extraordinaire accordé aux autres généraux commandant en chef les corps d'armée.

Le prince de Wagram,
ALEXANDRE.

(Archives Administratives.)

XCIX

6 mars 1815.

Je certifie que par suite des ordres du chef de l'ancien Gouvernement, le lieutenant-général comte Claparède a été nommé commandant supérieur des provinces de Salamanque, Zamora et des places de Ciudad-Rodrigo et Almeida et commandant en chef des troupes stationnées dans ces provinces et villes; qu'il a rempli cet emploi du 26 octobre 1810 au 6 avril 1811, époque de sa réunion avec l'armée principale de Portugal, et que dans cette position il correspondait avec le major-général et était commandant en chef d'un corps d'armée.

Le prince de Wagram,

ALEXANDRE.

(*Archives Administratives.*)

C

Je certifie que, d'après les ordres de l'Empereur Napoléon, M. le lieutenant-général comte Claparède a commandé en chef le corps d'armée des troupes polonaises au service de France depuis le 8 mars 1812 jusqu'au 28 novembre de la même année, époque à laquelle il fut blessé à la bataille de la Bérézina, et qu'en conséquence, il avait droit au traitement extraordinaire alloué aux autres généraux commandant en chef les corps d'armée.

Paris, ce 24 novembre 1814.

Le prince de Wagram,

ALEXANDRE.

(*Archives Administratives.*)

CI

Rapport au Roi.

SIRE,

Votre Majesté a manifesté l'intention de nommer M. le général Claparède gouverneur de son Château Royal de Strasbourg, en remplacement de M. le géné-

ral Molitor, à qui Votre Majesté a cru devoir retirer cette place de confiance.

J'ai l'honneur de prier le Roi de vouloir bien confirmer cette disposition et d'approuver que le traitement de M. le général Claparède, en cette nouvelle qualité, courre du 1er de ce mois.

Paris, le 12 novembre 1815.

Approuvé : Louis.

(Gb. 533. N° 265. *Archives Nationales.*)

CII

28 janvier 1818.

Ministre à Lieutenant-général Claparède.

Informé que par ordonnance du 21 janvier le Roi l'a maintenu inspecteur d'infanterie permanent de la 1re division militaire.

(*Archives Administratives.*)

CIII

Paris, le 5 août 1839.

Louis-Philippe, Roi des Français,

A tous présents et à venir, Salut :

Vu le § 3e de l'article 5 de la loi du 4 août 1839 portant :

« Sont maintenus de droit sans limite d'âge, dans la 1re section, les lieutenants-généraux ayant satisfait à l'une des conditions spécifiées dans le 4e et 5e paragraphes de l'article 1er.

Sur le rapport de Notre ministre, secrétaire d'Etat de la Guerre,

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er.

Monsieur le lieutenant-général, comte Claparède (Michel-Marie), né le 28 août 1770, est maintenu définitivement dans la 1re section du cadre de l'Etat-major général.

ART. 2.

Notre ministre, secrétaire d'Etat de la Guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

Fait à Paris, le 27 décembre 1839.

Signé : LOUIS-PHILIPPE.

Par le Roi,

Le ministre, Secrétaire d'État de la Guerre,

Signé : SCHNEIDER.

Pour ampliation,

Le Conseiller d'Etat, Secrétaire général,

Signé : MARTINEAU.

(*Archives Administratives.*)

CIV

Acte de décès

L'an 1842 et le 23 octobre, à 10 heures du matin, dans l'hôtel de ville de Montpellier, devant nous François-Joseph Vailhé, adjoint à la mairie, faisant par délégation du maire, les fonctions d'officier de l'état-civil, ont comparu MM. André-Pierre-Benoît Treille, ex-avoué, âgé de 64 ans et Jean-Louis Grégoire, lieutenant-colonel en retraite, officier de la Légion d'honneur, chevalier de Saint-Louis, âgé de 60 ans, tous deux domiciliés à Montpellier, lesquels nous ont déclaré que le matin à 2 heures, dans l'hôtel du Midi, sur le boulevard de la Comédie, est décédé, ainsi que nous nous en sommes assuré par le certificat du docteur en chirurgie délégué, M. Marie-Michel comte Claparède, lieutenant-général en retraite, pair de France, grand'-croix de la Légion d'honneur et de l'ordre de Saint-Louis, âgé de 72 ans environ, né à Gignac (Hérault), domicilié à Paris (Seine), veuf en premières noces de madame Rebecca Teckelenbourg et en secondes noces de madame veuve Artau, prénoms et nom de famille inconnus aux déclarants, fils légitime de J.-B. Claparède, procureur du Roi à La Viguerie de Gignac

et de madame Marie Avellan, sans autre renseignement et ont les déclarants signé avec nous le présent acte après lecture.

(Extrait des registres de décès de la ville de Montpellier, année 1842.)

CV

Ministère de la Guerre.
Cabinet du Ministre.

Paris, le 29 octobre 1842.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai reçu l'avis que vous avez bien voulu me donner du décès de M. le lieutenant-général, comte Claparède, votre oncle.

J'ai pour ma part, très vivement senti la perte que vous avez faite, car j'étais depuis longtemps sincèrement attaché à M. le comte Claparède, un de mes plus anciens compagnons d'armes.

Recevez, Monsieur le président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le président du Conseil, ministre de la guerre,

Maréchal DUC DE DALMATIE.

Monsieur Claparède, président de chambre à la Cour Royale de Montpellier.

(*Archives de la Bibliothèque de Montpellier.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Cartes et Croquis

Pages



Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi